HISTOIRE

DE LA

CONGRÉGATION

DU

BON-SECOURS

DE PARIS

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours

1824-1902

PAR

l'auteur de ALLONS AU CIEL

TOME I

Depuis les jours de mon enfance, la compassion et la bonté ont grandi avec moi... Je me suis fait l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

(JOB, XXXI, 18, et XXX, 15.)



IMPRIMERIE-LIBRAIRIE SAINT-PAUL

PARIS
6, rue Cassette, 6

BAR-LE-DUC
36, bd de la Banque, 36

1908

HISTOIRE

DE LA

CONGRÉGATION

DU

BON-SECOURS DE PARIS

IMPRIMATUR :

Virduni, die 9ª Martii 1908.

LIZET, *vic. gen.*



NOTRE-DAME DU BON-SECOURS

HISTOIRE

DE LA

CONGRÉGATION

DU

BON-SECOURS

DE PARIS

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours

1824-1902

PAR

l'auteur de ALLONS AU CIEL

TOME I

Depuis les jours de mon enfance, la compassion et la bonté ont grandi avec moi... Je me suis fait l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

(JOB, XXXI, 18, et XXX, 15.)



IMPRIMERIE-LIBRAIRIE SAINT-PAUL

PARIS | BAR-LE-DUC

6, rue Cassette, 6 | 36, bd de la Banque, 36

1908

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au Décret de Sa Sainteté le Pape Urbain VIII, en date du 17 mars 1625, nous déclarons formellement que, si, dans le cours de cet ouvrage, nous exposons des faits présentant un caractère miraculeux, nous ne prétendons nullement exprimer sur ces faits un jugement réservé à Notre Mère la Sainte Eglise, à laquelle nous nous soumettons sans réserve.

APPROBATIONS

ARCHEVÊCHÉ
de
PARIS

Paris, le 19 mars 1908,
en la fête de saint Joseph.

J'ai lu avec autant d'intérêt que d'édification les épreuves de l'*Histoire du Bon-Secours de Paris,* que vous vous proposez de publier. Non content d'en autoriser l'impression, je vous félicite sincèrement d'avoir si bien compris et si fidèlement reproduit, dans un style à la fois sobre et élégant, la vraie physionomie d'une Congrégation toute parisienne, par son origine, et déjà vieille de près d'un siècle. En donnant aux Religieuses du Bon-Secours ce que j'appellerai leur « *livre de famille* », vous aurez bien mérité de ce pieux Institut tout entier, qui y puisera désormais, aux souvenirs du passé, un puissant encouragement à conserver dans l'avenir l'esprit et les traditions qui ont fait jusqu'à ce jour sa prospérité. Les personnes du monde qui vous liront, abandonneront bientôt un préjugé, malheureusement trop répandu, sur le dévouement exclusif des Sœurs du Bon-Secours envers les malades des classes aisées, alors qu'au contraire, elles se sont toujours distinguées par un désintéressement absolu auprès des pauvres comme des riches. Qui sait même si quelques-unes d'entre elles, à la lecture de vos pages, d'une si attrayante piété, n'y trouveront pas, sous l'action de la grâce, la révélation d'une vocation au service des membres souffrants de Jésus-Christ? Daigne la Providence vous accorder cette joie en dédommagement des

labeurs que cette *Histoire* a pu vous coûter, sans préjudice de la récompense que Dieu réserve à tout travail entrepris pour sa gloire !

G. Lefebvre, *vicaire général,*
Supérieur du Bon-Secours.

ÉVÊCHÉ
de
VANNES

Vannes, 25 avril 1908.

Je vous remercie de m'avoir fait parvenir votre bel et intéressant ouvrage. L'œuvre dont vous racontez l'histoire méritait d'être peinte par vous. Votre plume, ici encore, aura bien travaillé pour Dieu, qui saura vous récompenser en vous donnant une part dans l'action bienfaisante de cette œuvre et dans les mérites de ses membres.

Veuillez agréer, M..., avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments religieusement dévoués en Notre-Seigneur.

† Alexis,
Evêque de Vannes.

ÉVÊCHÉ
D'ARRAS

13 mai 1908.

Vous avez bien voulu offrir à Monseigneur un exemplaire de votre bel ouvrage : *Histoire du Bon-Secours.* Sa Grandeur tenait beaucoup à en prendre connaissance par Elle-même

et à vous en témoigner directement toute sa gratitude. Malheureusement, dans cet immense diocèse, l'évêque est un peu missionnaire et, depuis la semaine de la Passion, la tournée pastorale s'effectue pour ne finir qu'au mois de juillet. Aussi Monseigneur s'est-il résolu à ajourner cette lecture, malgré qu'il en eût, et vient-il de me la confier, avec le soin et l'honneur de vous répondre en son nom. Je n'ai aucune hésitation à vous écrire, M...., que j'ai lu très complètement, très attentivement votre œuvre. Et cette fidélité n'a aucun mérite, tant l'intérêt de ces deux volumes est puissant. Les Sœurs du Bon-Secours se féliciteront d'avoir été ainsi comprises et évoquées dans tout leur esprit religieux, dans toutes les délicatesses de leur surnaturel héroïsme, et de pouvoir édifier profondément tant de personnes qui ne les avaient point rencontrées et qui, grâce à votre talent, les voient vivre, sont introduites, en quelque sorte, dans leur famille, les suivent dans leur marche, conduites par la Providence, les admirent et leur vouent toute leur sympathie.

Permettez-moi de noter le bonheur des citations bibliques, qui contribuent à l'atmosphère très hautement religieuse dont cette histoire se trouve enveloppée. Tout cela est la caractéristique de votre ouvrage.

Monseigneur sera heureux de revoir dans ces pages des faits de dévouement dont lui-même et son diocèse gardent le souvenir et la reconnaissance. Il ne pourra manquer d'être sensible aux citations que vous avez bien voulu faire de ses paroles et aussi au souvenir très cher de Mgr Haffringue, le prélat boulonnais, que vous avez rappelé à plusieurs reprises, au sujet d'une de nos chères Maisons.

Toute votre œuvre est un acte d'apostolat. Et puis, si peu compétent soit-on, on voudrait applaudir à sa valeur littéraire, tant on en a été frappé...

Je vous prie donc d'agréer, M....., ces sentiments que Monseigneur fait siens, avec le très vif merci de Sa Grandeur, et aussi l'hommage de mon profond et religieux respect.

E. Delpierre, *secrétaire.*

Arras, 24 mai 1908.

Pendant quelques jours de repos que m'a laissés mon itinéraire de confirmation, j'ai pu connaître et apprécier encore davantage la valeur de votre *Histoire de la Congrégation du Bon-Secours,* que j'avais déjà fait examiner.

Je vous félicite d'avoir mis en un aussi beau relief le dévouement de ces religieuses si hautement appréciées dans mon diocèse.

Je bénis l'ouvrage et son auteur, et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

† ALFRED, *évêque d'Arras.*

Lyon, le 21 mai 1908.

J'achève, avec une grande édification, la lecture des deux volumes où votre plume alerte et élégante retrace l'***Histoire de la Congrégation du Bon-Secours de Paris*** *depuis sa fondation, en* 1824, *jusqu'à nos jours.*

Dans ces pages, très vivantes, se déroule, comme dans un tableau en raccourci, presque toute la vie religieuse du catholicisme en France au XIXe siècle.

De 1820 à 1830, le vieux ferment de la foi chrétienne, dont les évêques et les rois ont ensemencé et pétri la terre et les âmes depuis onze cents ans, et dont la Révolution vient de détruire la splendide floraison, sans l'extirper du sol, se ravive et fait germer, du nord au sud, de l'est à l'ouest, des Séminaires, des Congrégations, des Instituts d'hommes et de femmes. Ils naissent tous dans la pauvreté et couvrent bientôt la face du monde de leurs apôtres et de leurs établissements de charité, d'enseignement, d'hospitalisation.

C'est l'époque où Chaminade crée la Société de Marie, où le Père Colin groupe autour de sa personne les premiers

Maristes, où le Père Querbes forme les *Clercs de Saint-Viateur,* où s'ébauche l'Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur, où se réunissent les religieuses de Picpus et tant d'autres, dont l'énumération serait trop longue.

Une merveilleuse efflorescence de sève apostolique se manifeste alors par des vocations et des œuvres, qui répondent aux plus pressants besoins de la société et des âmes.

Avec une vaillance que j'admire, l'auteur si apprécié de *Allons au Ciel* et d'un grand nombre d'autres ouvrages, aux multiples éditions, n'a pas craint d'aborder les questions graves et difficiles de l'histoire pour éclairer son sujet, et il l'a fait avec un rare bonheur.

Par une sympathie qui vous honore, M....., vous avez voulu, selon le vœu de la vénérée Mère Sainte-Fulgence, glorifier ces parfaites religieuses, qui ont fondé, dirigé, illustré la Congrégation du *Bon-Secours.*

C'est un plaisir d'étudier avec vous le premier essai d'une association de Sœurs gardes-malades et de les suivre dans leurs débuts et leurs vicissitudes sous la direction de Joséphine Potel, devenue Mère Marie-Joseph.

Elles sont douze comme les Apôtres. Elles ont le charme de la jeunesse et de la vertu, la flamme du dévouement et, pour trésor, la pauvreté qui attire les bénédictions de Dieu. Comme une sauvegarde et afin de les préserver des périls du monde, Mgr de Quélen, leur fondateur, leur donne une règle austère et sage.

Vous nous faites assister à leurs épreuves, à leurs joies, à leurs succès, à leurs fondations, souvent laborieuses : à Boulogne, à Lille, à Abbeville, à Orléans, etc., etc., à Rozoy, où elles établissent leur maison de retraite; puis, au delà des mers, en Irlande, en Angleterre et aux Etats-Unis, où vous nous les montrez comme de véritables missionnaires.

Votre récit se dramatise avec les épisodes du choléra en 1832, de la Révolution de 1848, de la mort de Louis-Philippe, de la guerre et de la Commune, en 1871, auxquels ces saintes filles ont été mêlées. Et quels admirables exemples que

la vie de ces mères si douces, si simples, si aimables! La grâce de Dieu les enveloppe, les éclaire, les accompagne, les inspire et leur permet d'accomplir des prodiges. La preuve en est dans ces nombreuses conversions qui remplissent, ou plutôt illuminent l'histoire de la Congrégation. Elles en sont les fleurs surnaturelles et les fruits divins.

Votre travail, sous une forme littéraire très élevée, a les allures d'une petite épopée. L'éternelle lutte du bien contre le mal s'y développe, dans un cadre restreint, avec des personnages héroïques sous les dehors de la plus aimable simplicité. Le divin, le merveilleux y triomphe du mal, corrige, adoucit et transforme les douleurs physiques et morales de la nature et de la société.

Permettez-moi de vous dire, M....., que vous avez écrit un beau livre et fait une bonne œuvre.

F. BAURON,

Protonotaire apostolique.

Lille, 26 mai 1908.

Vous avez dû voir dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai que l'on y parle de votre beau livre : l'*Histoire de la Congrégation du Bon-Secours*.

Directeur spirituel, durant quelques années, de la communauté de Lille, j'ai lu votre ouvrage, si parfaitement écrit, avec une particulière satisfaction. Impossible d'être plus complet, plus attrayant et plus édifiant.

Puisse cet exposé d'une œuvre, qui a rendu et qui, malgré les entraves que lui apportent les temps malheureux où nous vivons, continue à rendre tant de services aux corps malades et aux âmes infirmes, éveiller dans les cœurs l'amour du sacrifice et susciter les nombreuses vocations que demande l'état actuel de la société.

Daignez agréer, M....., l'hommage de mes sentiments respectueux.

H. DELASSUS,

Prélat de la M. P.

PRÉFACE

L'étude des âmes et des œuvres dues à leur rayonnante activité, a toujours été considérée comme une jouissance d'un ordre très élevé, et si, d'après le témoignage de Lacordaire, elle est une véritable félicité pour le prêtre, elle l'est aussi pour l'écrivain, qui a consacré sa plume au service de Dieu.

Cette jouissance, nous aimons à le dire, nous a été donnée, dans une large mesure, tandis que nous écrivions l'histoire du Bon-Secours, car, en creusant dans le passé singulièrement édifiant de cette Congrégation, nous nous sommes senti en contact intime avec des âmes vivantes, agissantes, très pleines de Dieu, et c'est là une grâce dont nous tenons à remercier publiquement *l'Auteur de tout don* et de toute grâce.

Avons-nous réussi à mettre en lumière et à exposer au grand jour la beauté morale de ces âmes et leur fécondité, de telle sorte que le lecteur puisse partager nos joies et s'associer à nos impressions ? — C'est là notre ardent désir ; nous

le confions à *Celui qui donne l'accroissement à toute chose* et qui peut seul le réaliser.

Quoi qu'il en soit, au milieu des tristesses de l'heure présente, soulever le voile qui cachait la vie intime de ces humbles femmes qu'une vocation, nouvelle dans la sainte Eglise, a placées, au début du XIXe siècle, au chevet des malades, c'est, il nous semble, donner aux âmes un véritable réconfort. En analysant leurs sentiments, en admirant l'étendue de leur abnégation et en constatant leur influence, une fois de plus, on touchera du doigt une vérité peu comprise par les esprits chagrins et découragés : c'est que le vrai chrétien est une force, une lumière, et que nulle puissance humaine, nulle combinaison satanique ne pourra briser cette force ni éteindre cette lumière.

Les sectaires s'y essaient, il est vrai, et ils épuisent, pour consommer cette œuvre, la ruse et les pires violences ; mais réussiraient-ils à dévaster tous les cloîtres, à fermer toutes les églises, leurs desseins seront confondus, aussi longtemps que des âmes assoiffées de Dieu et de sa gloire vivront dans le monde, aussi longtemps que des cœurs enflammés de la divine charité battront au milieu d'une société indifférente, aussi longtemps que des apôtres iront aux aveugles,

aux égarés, par la voie que le Fils de Dieu a suivie pour venir jusqu'à l'homme : l'abnégation, l'humilité, le dévouement.

A ne considérer que les apparences, ces apôtres peuvent n'être dans la société qu'à l'état de semences et d'étincelles ; mais qui ne connaît la germination puissante d'une semence ? Qui ne sait qu'une étincelle peut allumer un incendie ?

Les Sœurs du Bon-Secours, dont nous avons cherché à faire revivre la physionomie, possédaient, nous semble-t-il, tout ce qui constitue le succès moral et la fécondité des œuvres de Dieu, comme aussi tout ce qui arrête, paralyse et détruit l'œuvre de Satan. Dans sa simplicité, chacune de ces saintes religieuses fut, en réalité, une semence, une étincelle.

Le tableau de leur vie et de leurs vertus, si imparfaitement esquissé qu'il soit, est bien fait pour attirer d'autres âmes à leur suite, pour encourager les faibles et fortifier les chancelants. Se dévouer à l'humanité souffrante, prier pour appeler sur les malades et les affligés les bienfaits du ciel fut tout leur programme, et elles allaient ainsi dans les palais et les chaumières, dans les demeures somptueuses et les pauvres mansardes, portant en elles-mêmes et répandant autour d'elles

cette puissance mystérieuse, cette attirante sympathie si douce à l'affligé. Bien impressionnant est le récit de leurs angoisses, tandis que, dans la solitude des nuits et en présence de la mort, elles criaient vers Dieu, refusant d'être consolées avant d'avoir arraché aux entrailles de la divine Miséricorde un signe de pardon pour le coupable, qui s'en allait, insouciant, vers son éternité.

C'était un réel devoir de tirer de l'oubli de telles vies, et c'était aussi une protestation nécessaire à cette heure où l'habit religieux est en butte à toutes les insultes. Il est bon que le monde sache comment, dans quelle vue de foi, dans quelles saintes pensées, avec quelles hautes aspirations se sont fondées et développées ces Congrégations que poursuit une haine aveugle. Et puis, il faut le dire aussi, la foi a subi de nos jours de telles atteintes, que la présence d'une épouse de Jésus-Christ au sein d'une famille, éprouvée par la maladie, n'inspire plus les mêmes sentiments et ne provoque plus le même respect. Ne fallait-il pas réagir contre ces tendances qui s'expliquent, dans une certaine mesure, par les transformations profondes et continues qui se sont opérées dans la société depuis cinquante ans ?

Heureux serions-nous d'avoir pu démontrer après tant d'autres — plus savants et plus éloquents — que, malgré des défaites apparentes, la sainte Eglise marche à travers les siècles toute radieuse de la charité de ses vierges ; qu'elle seule peut, par les manifestations multiples et les conceptions admirables de cette charité, guérir une société ravagée par l'égoïsme et la sensualité ; qu'elle seule enfin peut résoudre la question sociale si troublante et si complexe ! Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, à elle appartiendra l'avenir, parce que nulle main humaine n'est assez puissante pour tarir ou corrompre la source qui la vivifie et qui féconde ses énergies.



CHAPITRE PREMIER

Considérations générales.

Sommaire. — Le catholicisme en France après la Révolution. — Violence de la lutte entre le bien et le mal. — Les éléments de rénovation. — Reconstitution des Ordres religieux. — Le rôle des femmes dans l'œuvre de restauration. — Les Ordres naissants se consacrent de préférence à l'instruction de la jeunesse et au soulagement des pauvres. — Il reste une lacune à combler, constatée déjà par saint François de Sales : les malades des classes élevées sont exposés à rester en dehors de ce courant de charité qui apporte la grâce aux âmes. — Ce besoin devient plus sensible après la Révolution. — La Sœur du Bon-Secours sera au chevet du malade, du riche comme du pauvre, cet ange de la charité. — L'heure où se lève chaque nouvelle armée religieuse est une heure providentielle.

Les débuts du XIXe siècle présentent aux regards de ceux qui considèrent toute chose dans le grand jour de la foi, un spectacle singulièrement instructif. Un ferment puissant travaille les âmes et les presse de relever ce qu'une tempête récente et inouïe dans l'histoire avait détruit ; d'autre part, l'impiété ne se déclare pas vaincue et défend pied à pied le terrain conquis.

Mais au-dessus de cette lutte suprême entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, plane une miséricorde qui n'a d'égale que la grâce d'élection qui,

jadis, fit de la France la nation choisie, et prouve une fois de plus que *les dons de Dieu sont sans repentance* (1).

Quand l'orage a frappé le chêne majestueux, plusieurs fois séculaire, qui était l'ornement et l'orgueil de la forêt, le tronc, mutilé par la foudre, garde en lui-même une sève généreuse, qui n'attend que le mystérieux travail d'un nouveau printemps pour s'épandre au dehors; peu à peu les branches dénudées se couvrent de nouvelles feuilles et les rameaux vigoureux, en se multipliant, donnent à ce chêne frappé une couronne plus belle que celle qu'il a perdue.

Telle est bien l'image du catholicisme en France après la Révolution. L'orage, et quel orage! a passé, frappant, mutilant le chêne superbe dont les feuilles nourrissaient les nations lointaines, et qui avait eu, maintes fois, le suprême honneur de couvrir de son ombre protectrice le siège de Pierre. Jusque-là les atteintes du temps et les efforts de l'enfer n'avaient rien pu contre lui, et si les guerres de religion secouèrent son sommet et en détachèrent quelques rameaux, elles ne purent ébranler sa base, ni diminuer sa splendeur.

Mais, peu à peu, des souffles brûlants et de sourds grondements firent présager une nouvelle tempête; ce fut d'abord le jansénisme, avec ses doctrines desséchantes, qui vint substituer l'esprit de crainte à l'amour et rétrécir l'horizon des saintes espérances; ce furent ensuite les encyclopédistes aux vains sophismes, les philosophes au rire moqueur, qui travaillèrent à semer le doute dans les âmes et, par le système de la négation,

(1) Rom., XI, 29.

préparèrent et hâtèrent la désagrégation de l'ordre religieux et social.

L'œuvre néfaste, ourdie par les sectaires, s'est accomplie, et, tandis que les ennemis de Dieu applaudissent, parce que tout ce qu'ils ont rêvé de détruire paraît détruit, les anges protecteurs de la France pleurent sur les ruines accumulées. Hélas! il n'est que trop vrai, l'arbre est mutilé, et de ses splendeurs passées il ne reste plus qu'un tronc noirci. Mais ses racines plongent toujours dans le vieux sol franc : qui donc les en arrachera? — Mais elles sont fécondées par l'eau vivifiante du baptistère de Reims : qui donc les desséchera?

Non, le catholicisme ne sera pas vaincu en France comme il l'avait été dans les nations voisines; non, le Christ ne laissera pas subsister la scission entre Lui et le peuple qu'il a aimé de préférence à tout autre; il trouvera dans ses réserves d'amour des remèdes nouveaux contre le mal. Son Cœur, qu'il a donné à la nation ingrate pour ne le reprendre jamais, saura accomplir, en faveur de la France, cette « rédemption nouvelle » promise à la bienheureuse Marguerite-Marie.

Et c'est pourquoi nous voyons, aux débuts du XIX[e] siècle, au milieu de ruines innombrables, cette magnifique floraison d'œuvres nouvelles ou renouvelées qui sont autant d'éléments de régénération. « C'est une « des merveilles les plus grandes de l'histoire que cette « renaissance du catholicisme au lendemain du ren- « versement des autels. Quand Dieu n'a pas condamné « les peuples, il sait mettre à profit jusqu'à l'excès du « mal pour en faire jaillir le bien (1). »

(1) Hervé Bazin.

En effet, quand le Concordat eut rendu à la France la liberté du culte, et que les âmes, affranchies du cauchemar qui les obsédait, purent de nouveau respirer une atmosphère plus sereine, on vit peu à peu se reconstituer la plupart des Ordres que la Révolution avait dispersés, et ceux de leurs membres — épaves des jours mauvais — que l'échafaud avait épargnés, se réunirent pour faire revivre les anciennes Règles. Mais les temps nouveaux réclamaient de nouvelles institutions ; aussi, nombreuses furent les Congrégations qui surgirent alors, sous le souffle de l'Esprit-Saint, pour travailler au bien des âmes. « Dans cette œuvre « de restauration religieuse, les femmes, dit Hervé « Bazin, ont joué un rôle prépondérant. » Elles furent vraiment les instruments choisis par Dieu pour coopérer au relèvement national. Et c'est leur rendre un juste hommage que de le rappeler aujourd'hui où, de nouveau, elles ont dû prendre le chemin de l'exil. « Oh ! qui nous « dira les travaux de ces humbles filles qui, depuis la « Terreur et le Directoire, s'appliquent à l'instruction « des enfants et au soulagement des souffrances hu- « maines ! Quel poète chantera ces milliers de vierges « qui s'avancent au-devant de l'Agneau avec les palmes « de la prière, de l'apostolat et de la charité, pour « réparer les outrages faits à la Divinité par le ratio- « nalisme moderne (1) ! »

(1) Hervé Bazin.

***

La plupart des nouvelles fondations, qui surgirent après la Révolution, avaient surtout en vue l'enseignement et l'éducation de la jeunesse. Et, de fait, le besoin urgent du moment était l'instruction religieuse de l'enfance, si négligée depuis 1789. Il s'agissait de former une génération née au milieu du bouleversement de toutes les institutions, et c'est à ce noble but que tendirent les Congrégations des Dames du Sacré-Cœur sous l'impulsion de la Mère Barat, des Dames de Sainte-Clotilde, des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, des Sœurs de la Présentation de Marie, et tant d'autres encore.

Quant aux pauvres, ils avaient retrouvé à leur poste les Filles de la Charité et, avec elles, tous les secours qu'enfante le dévouement chrétien; elles eurent pour imitatrices et pour émules une foule de saintes filles qui apparurent pour soulager le peuple, panser ses plaies et lui faire aimer Jésus-Christ.

Une lacune cependant restait à combler ; elle était en partie le résultat des transformations profondes qui s'étaient opérées dans toutes les institutions et avaient eu leur répercussion dans la famille. Si les enfants avaient retrouvé des maîtres pour leur faire connaître Dieu, si l'indigent avait retrouvé les Sœurs de Charité pour remédier à ses besoins matériels, les malades de toutes les conditions, ceux surtout des classes élevées — si souvent pauvres des biens véritables — restaient, dans une certaine mesure, en dehors de ce courant vivifiant, qui apportait aux âmes les effluves de la grâce.

L'épreuve de la maladie réclame un secours spécial,

fait de pitié, de tendresse et de patience, un secours qui ne consiste pas seulement dans l'adresse des mains et la connaissance des remèdes, mais qui tire sa force et sa bonté d'un principe supérieur et tout surnaturel. Or, pour cette épreuve, si redoutable parce qu'elle est souvent la porte de l'éternité, la sainte Eglise n'avait point encore puisé *dans le bon trésor de son cœur* le bienfait qui devait l'adoucir et la surnaturaliser.

Plusieurs siècles auparavant, saint François de Sales avait déjà constaté et déploré cette lacune dans le vaste champ des œuvres, et c'est pour la combler qu'il avait conçu la pensée de fonder l'Institut de la Visitation. On sait, en effet, que son premier plan avait été de créer un Ordre qui unirait la vie active à la vie contemplative, dont les membres visiteraient les malades et les pauvres ; il dut, néanmoins, abandonner ce projet, l'opinion n'étant pas préparée alors à voir les religieuses sortir de leur clôture.

Ces préjugés n'existaient pas au même degré dans d'autres pays ; aussi voyons-nous, dès le XIVe siècle, une institution de ce genre fondée en Belgique. C'est sous le règne de Jean III, en 1350, que des religieuses, appelées *Sœurs Noires,* furent accueillies dans la capitale du duché de Brabant et eurent pour mission d'assister les malades. En 1458, le Pape Pie II leur donnait la Règle de saint Augustin et bénissait leur entreprise.

Cependant les saintes audaces de Vincent de Paul triomphèrent, en France, de l'opinion. Réalisant la pensée du saint évêque de Genève, il envoya les vierges faire l'œuvre de Dieu dans le monde et leur assigna : « les maisons des malades pour monastères, la modestie « pour voile, la miséricorde pour sœur, l'obéissance pour

« clôture, la crainte de Dieu pour grille, et pour toute « joie sur la terre la consolation d'essuyer des pleurs. »

Le pauvre était donc pourvu, et quand la maladie ou l'infirmité l'atteignait, il trouvait un asile dans une de ces maisons hospitalières où la religion a réuni tous les secours nécessaires au corps et à l'âme, ou bien il recevait dans son pauvre réduit la visite d'une Sœur de Saint-Vincent de Paul. Cependant pour lui, non plus, la charité n'avait pas épuisé ses ressources. En effet, malgré la divine compassion qui l'anime, la Sœur de Saint-Vincent de Paul ne peut que passer chez l'indigent, car ceux qui l'appellent et l'attendent sont légion, et quand sa cornette blanche n'ensoleille plus la triste chambre où la douleur règne en maîtresse, l'isolement paraît plus cruel encore au malheureux qui souffre. Pour que l'œuvre de miséricorde fût complète, il fallait au pauvre patient des soins de tous les instants, que la nuit — si pénible pour le malade — ne vînt pas interrompre, et ce bienfait est dû à la généreuse initiative de l'Institut qui nous occupe, et dont l'exemple a suscité de nombreuses imitatrices.

Mais, encore une fois, à côté de l'indigent il y a ceux que le monde envie, que l'on appelle heureux, parce qu'ils possèdent tout ce que la terre peut donner et qui, en raison de cela même, se trouvent faibles et désarmés en présence de l'épreuve. Qui ira les visiter, les entourer de soins dévoués, quand les étreintes de la maladie les enserreront? Qui leur sera saintement secourable à l'heure où ils se verront aux portes du tombeau? *L'homme ne vit pas seulement de pain* (1), et il y a

(1) Matth., IV, 4.

d'autres détresses que celle de l'indigent qui souffre de la faim...

Le besoin constaté déjà par saint François de Sales était devenu bien plus sensible après la Révolution. Le venin des idées nouvelles, l'indifférence générale, les infortunes de l'émigration, les bouleversements créés par les guerres de l'Empire avaient désagrégé la famille, brisé ses liens et lui avaient fait perdre cette force vitale qui était sa grandeur dans les siècles passés.

Autrefois, en effet, la grande idée de Dieu, « de laquelle tout procède et à laquelle tout aboutit (1) », se maintenait intacte dans la famille. De même que Dieu était nommé en tête de tous les actes de la vie publique, on le voyait présider également à tous les actes de la vie domestique, à toutes ses joies, à tous ses deuils. Aussi, quand la maladie entrait au foyer, on la recevait comme la visite du Seigneur, et, lorsque la mort approchait, on s'y préparait tout simplement en chrétien.

Certes, ils ne craignaient ni l'épreuve ni le passage du temps à l'éternité, ceux qui nous ont laissé la moelle de leurs pensées, le secret de leur vie dans les *Livres de Raison,* si admirablement mis en lumière par M. Ch. de Ribbes, et dans lesquels on ne sait qu'admirer davantage, de la profonde simplicité ou de la foi antique.

Mais après la Révolution tout était changé, et, au milieu d'une société devenue étrangère aux pratiques religieuses et qui avait un besoin urgent de rénovation, il était plus que jamais nécessaire que Dieu eût des témoins et des apôtres dans le monde, non seulement dans les réunions publiques, non seulement dans les

(1) Ch. de Ribbes.

écoles et dans les temples, mais encore dans le cercle très intime du foyer, auprès de la couche de l'infirme et au chevet du mourant.

Ce témoin, cet apôtre, l'Esprit-Saint va le susciter sous la forme de l'ange de la charité : ce sera la Sœur garde-malade, la *Sœur du Bon-Secours,* qui, près des déshérités de ce monde, comme dans les milieux fortunés, parlera de Dieu par la vivante prédication de ses exemples et de son abnégation.

Il faut admirer ici, avec Mgr Bougaud, l'heure providentielle où se lève chaque armée religieuse, dans quel ordre, dans quel progrès, dans quelle harmonie avec les temps, elle apparaît pour faire l'œuvre de Dieu. « On « sent, sous cette germination sainte, un esprit caché, « qui détermine, pour chaque Ordre, les moments et les « heures, à moins qu'il ne faille y voir le travail inces- « sant de l'amour, qui n'est jamais satisfait, même de « ses créations les plus belles, et qui épie sans cesse « les besoins, les périls, les souffrances de l'humanité, « pour y trouver l'occasion de se surpasser. Spectacle « magnifique, qui ne se voit que dans l'Eglise catho- « lique, et qui prouve que l'amour y est, non seulement « immuable et invincible, mais progressif et vivant (1). »

Ce ne fut pas sans hésitation que des vierges se décidèrent à braver l'opinion et à se consacrer dans le monde aux soins des malades sous la seule garde de leur modestie, sous le seul regard de Dieu. Et ce ne fut pas non plus sans étonnement que le monde les vit commencer ce ministère, si nouveau pour elles, et se faire *tout à tous* avec une sainte hardiesse.

(1) Le Christianisme et les Temps présents.

L'avenir se chargea de réfuter toutes les objections, de prouver l'opportunité de la fondation des *Sœurs du Bon-Secours,* leur bienfaisante influence, leur place providentielle dans les éléments de rénovation, et l'expérience d'un siècle a clairement démontré que l'œuvre entreprise en 1824 était voulue de Dieu. Du reste, les Congrégations similaires, qui ne tardèrent pas à se former sur ce premier modèle, témoignèrent hautement aussi combien ce genre d'Institution était désirable et désiré.



CHAPITRE DEUXIÈME

De l'épreuve de la maladie.

Sommaire. — Double but de cet ouvrage; il sera pour les Sœurs du Bon-Secours le livre de la famille. — De l'épreuve de la maladie. — Le malade, image de Jésus crucifié. — Compassion de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les malades de l'Evangile. — La maladie, fruit du péché. — Dans cette épreuve douloureuse, la Sœur garde-malade est l'auxiliaire de la famille, l'auxiliaire du prêtre comme aussi de la grâce. — Les épouses de Jésus-Christ ont reçu une grâce spéciale pour remplir dignement cette mission. — Hommage rendu par Mgr Gay aux religieuses qui travaillent et combattent dans le monde.

Remonter aux origines d'une Congrégation pour en éclairer les débuts, en enregistrer les progrès et en énumérer les œuvres, ce n'est, certes, pas, pour les membres de cette Congrégation, céder à un sentiment de fierté, quelque légitime qu'il puisse être; c'est faire tout d'abord acte de gratitude envers Celui *de qui procède tout don excellent,* mais c'est faire aussi acte de prévoyance et de sagesse. Aujourd'hui surtout, où une sorte de vertige s'est emparé des esprits, où le présent les fascine si étrangement, il convient de fixer d'une façon immuable l'histoire des Sociétés religieuses, qui sont les gloires du passé, de grouper les éléments qui leur ont donné naissance et les ont fait progresser, afin que leurs membres futurs n'ignorent point ce que Dieu a fait pour les premiers appelés, dans quelles circonstances et pour quelles causes il a daigné les choisir. C'est à cette fin uniquement que nous écrivons

ce livre, qui sera — nous l'espérons — pour les *Sœurs du Bon-Secours* comme le *livre de la famille,* dans lequel elles retrouveront l'esprit de leurs Constitutions et les trésors de piété et de sainteté amassés par leurs devancières.

Mais d'abord, pour bien comprendre le rôle de ces religieuses, si humbles et si simples, il faut nous arrêter un instant devant l'épreuve douloureuse et complexe qui est la raison d'être de leur mission.

On a beaucoup parlé de la dignité du pauvre, et, certes, nul ne mérite mieux que lui la commisération, la sympathie et même le respect, surtout quand, mû par un sentiment chrétien, il s'efforce d'accepter la volonté de Dieu, qui le soumet à de pénibles privations et à de laborieux travaux. Mais le malade est, lui aussi, un être que la douleur a sacré, parce qu'elle le rend semblable au divin Patient, à l'*Homme des douleurs.* Ainsi pensaient les saints, et, guidés par cette vue de foi, ils entouraient leurs frères malades d'une délicate charité, dont leurs historiens nous ont rapporté les témoignages. Et Notre-Seigneur Jésus-Christ, quelle touchante compassion, quelle indicible bonté ne le voyons-nous pas prodiguer aux malades de l'Evangile !

N'est-ce pas une chose remarquable et bien faite pour provoquer une indicible reconnaissance que, venu en ce monde pour racheter les âmes, le Sauveur ait, durant sa vie publique, témoigné une si tendre, une si profonde sollicitude à l'égard des infirmes, des malades, de tous ceux qu'il voyait torturés par des maux physiques? Quand *il passait, en faisant le bien* (1), ce bien n'était-il

(1) Act., x, 38.

pas le plus souvent opéré en faveur du corps périssable? Quand il semait les bienfaits sous ses pas, ces bienfaits ne consistaient-ils pas surtout à guérir, à rendre l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques? Sans doute, en opérant ces miracles, le dessein de Notre-Seigneur était de prouver sa puissance et d'affermir la foi des peuples en sa divine mission; ces guérisons étaient encore l'image des transformations merveilleuses que la grâce, découlant des plaies du Christ, devait opérer dans les âmes. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que le cœur souverainement compatissant du Dieu fait homme tressaillait d'une pitié infinie à la vue de tant de maux qui accablent l'humanité et qui sont le *salaire du péché* (2).

C'est qu'en effet, parmi les fruits de mort dont l'homme fut condamné à se nourrir à sa sortie du paradis terrestre, un des plus amers est, à coup sûr, l'épreuve de la maladie. Dans les autres maux qui peuvent fondre sur lui, atteignant son cœur, son âme ou ses intérêts matériels, il reste debout, il garde la force de réagir, de lutter, et, s'il a l'âme virile, il saura même étreindre l'épreuve et parfois la terrasser.

Mais la maladie, que fait-elle de nous? — Un être qui ne sait plus que gémir, qui, souvent, se tord sur son lit de douleurs, un être sans énergie, sans volonté, sans autre désir que de se procurer du soulagement, sans autre horizon que le cercle de feu dont la fièvre et l'acuité de la souffrance l'enveloppent. Quels qu'aient été sa force, ses capacités, sa grandeur morale, son orgueil, à cette heure l'homme a trouvé son maître, et,

(2) Rom., VI, 23.

s'il est sage, il saisira cette occasion pour se mettre, vis-à-vis de Dieu, à la place qui lui convient.

« Qui ne connaît, écrit Perreyve, cette ivresse de « l'âme s'en allant vers la mort, étourdie par les plaisirs « ou les préoccupations de la vie? Aussi, pour les « chrétiens comme pour les fils du monde, c'est une « grâce très grande, une grâce de choix que l'acte par « lequel la Providence permet à la maladie de tirer un « homme de ce torrent de jours qui l'emportent, et de le « mettre pour un peu de temps à l'écart, en compagnie « de Dieu qu'il connaît à peine, de son âme qu'il connaît « moins encore, et de la souffrance, qui sait si bien « conduire du corps à l'âme et de l'âme à Dieu. »

Mais qui tendra au pauvre malade une main secourable, pour lui permettre de transformer un mal passager en un bien éternel? Qui lui aidera à changer l'amer calice en un breuvage de vie, à exploiter ce grand trésor, cette mine d'une richesse incomparable?..... Ceux qui entourent le pauvre patient souffrent autant, sinon plus que lui ; qui ne sait, par expérience, quel trouble profond jette dans une famille la maladie d'un de ses membres? — Le monotone rouage de la vie quotidienne est suspendu ; les gémissements de l'objet aimé se répercutent dans tous les cœurs ; l'attente fiévreuse du médecin, l'anxieuse préoccupation d'exécuter toutes ses prescriptions, les fatigues harassantes de longues veilles, les alternatives de crainte et d'espérance, causent un surmenage moral qui absorbe toutes les énergies du foyer et écarte de l'esprit les pensées surnaturelles.

Et quel danger pour le malade que cette tendresse, mal entendue et tout humaine qui, trop souvent, l'en-

toure! Dans la crainte de l'effrayer, de le troubler et, par suite, d'augmenter son mal, on le leurre d'un espoir souvent trompeur, on le prive des secours nécessaires à l'âme, on le laisse même parfois arriver au terme de la vie sans lui fournir les moyens de se réconcilier avec Dieu. Quelle infortune pour celui qui part et quelle responsabilité, quel sujet d'amers regrets pour ceux qui restent!

C'est donc, nous le répétons, pour obvier à un mal très réel autant que pour remédier à un besoin très pressant que notre Dieu, à une heure voulue par Lui, a donné des auxiliaires aux mères, aux épouses qui sont allées jusqu'à la limite de leurs forces dans les fonctions de gardes-malades. Pour cette épreuve redoutable et souvent décisive de la maladie, il a suscité des anges visibles, des messagères de sa charité qui, le cœur plein d'une bonté toute divine, apportent le secours, *tous les secours,* au pauvre patient, et souvent aussi le soulagement et la paix au foyer éprouvé.

Ces anges visibles, ce sont les sœurs gardes-malades à la cornette blanche, au visage calme et bienveillant, dont la vue seule est un apaisement et un réconfort.

Il fallait une religieuse pour remplir dignement de telles fonctions et être, au sein d'une famille visitée par l'épreuve, cet élément de vie et de bienfaisante influence; il fallait un cœur de vierge, dépris de tout le charnel, donné à Dieu par une donation solennelle, pour accomplir une mission toute de dévouement et d'abnégation; il fallait une âme libre de la liberté de son divin Epoux pour se faire noblement et dignement à toutes les servitudes qui découlent d'un tel ministère; il fallait des mains consacrées pour donner les soins les plus délicats

et souvent les plus rebutants, pour *amollir la couche du pauvre souffrant* (1) et lui présenter, avec prudence et discernement, le breuvage amer ou le remède calmant.

« C'est une des plus heureuses inspirations de la « charité chrétienne, dirons-nous avec un écrivain « catholique (2), que d'avoir remplacé la garde-« malade, c'est-à-dire, cet auxiliaire mercenaire, que « les familles appelaient autrefois auprès des lits de « souffrance, par ces femmes selon le cœur de Dieu, « dont les pensées sont toutes surnaturelles. Le malade « est souvent irritable, impatient, injuste ; il veut et ne « veut pas ; il demande et repousse ; quoi qu'on lui « donne, il est mécontent, parce que la chose qu'il « voudrait, c'est celle que personne ne peut lui procurer, « c'est-à-dire la santé. »

« Qui aura pitié du malade, continue le même auteur, « cet enfant fâché et fâcheux, qui n'a pas les grâces de « l'enfance, ce captif de la douleur, pour lequel la nuit « n'a pas de sommeil, le jour de rayons, le printemps « de verdure, auprès du chevet duquel veillent la fièvre, « le délire, toutes les souffrances, comme de sinistres « tourmenteurs ? Qui aura pitié du malade, sinon ceux « qui l'aiment dans l'ordre de la nature et dans l'ordre « de la grâce : une mère, un père, des proches, et cette « douce religieuse qu'on appelle une *Sœur?* Ce nom « n'est-il pas déjà une consolation pour celui qui a « besoin des bras, des yeux, et surtout de la patience « de cet ange visible ?

« Voyez la Sœur du Bon-Secours devant ce lit de

(1) Ps. XL, 3.
(2) Alfred Nettement (1862).

« souffrance. Avec quel soin elle surveille le sommeil « du malade, avec quelle sollicitude elle épie son réveil « pour lui donner la potion prescrite. Il n'est jamais « besoin de l'appeler, de la réveiller ; elle est là, toujours « là, vigilante, attentive, l'œil, l'oreille, le cœur aux « aguets, comme la sentinelle debout sous la croix de « Jésus-Christ, comme un brave soldat sous son dra- « peau. Aujourd'hui, elle est dans un somptueux hôtel, « honorée, vénérée, sans être moins humble ; demain, « elle sera dans un grenier, quelquefois brutalisée, sans « être moins tendre et moins empressée ; elle va où l'on « souffre, elle s'en va avec la souffrance. »

Les mêmes pensées se retrouvent dans une page que le baron Augustin Cauchy, membre de l'Académie des Sciences, a consacrée aux Sœurs du Bon-Secours de Paris, filles de la Mère Geay. « Quels services, écrivait-il, « n'ont pas rendus les Sœurs du Bon-Secours à tant de « malades sauvés par elles ! Et si leur zèle infatigable « a tant de puissance pour chasser la maladie et calmer « la douleur, c'est qu'il a pour principe l'esprit de sacri- « fice... Cet esprit est le mobile de toutes leurs actions, « la pensée de toute leur vie, le trésor qu'elles se « transmettent mutuellement... Ces immolations, qui se « renouvellent tous les jours, à tous les instants, qui « échappent aux regards de la multitude, et quelquefois « deviennent un sujet de reproche de la part de ceux-là « mêmes pour lesquels on se dévoue, ne peuvent être « accomplies que par les membres des associations reli- « gieuses, qui doivent être considérées comme le plus « beau présent que le ciel ait fait à la terre... Sans la « perfection évangélique, sans l'Evangile et la croix, « comment parviendra-t-on à former une seule Fille

« de Saint-Vincent de Paul, une seule Sœur du Bon-« Secours ? »

Et n'est-ce pas dans son union avec Jésus-Christ que la religieuse puise ce détachement absolu, cette patience que rien ne lasse, cette charité industrieuse qui inspire toutes les délicatesses, et ce zèle qui la presse de parler en temps opportun, de suggérer de saintes pensées, de découvrir des horizons surnaturels à celui qui est l'objet de ses soins, de veiller pour que la place soit faite à Dieu dans cette âme qui, d'un instant à l'autre, peut paraître devant Lui? Elle a vu souffrir, elle a vu mourir; elle connaît le mot mystérieux qui éclaire et relève; elle sait mettre le baume exquis de la consolation sur toutes les plaies. Aussi la sœur garde-malade devient-elle non seulement l'auxiliaire de la famille, l'auxiliaire du médecin, mais encore l'auxiliaire du prêtre, l'auxiliaire de la grâce, qu'elle seconde par ses exhortations et par la prière, qui sort de son âme comme une flamme, tandis que ses mains opèrent.

C'est donc bien à juste titre que la Sœur du Bon-Secours peut s'appliquer cet hommage, rendu par Mgr Gay à toutes les religieuses qui militent dans le monde : « *Que vous dirai-je, à vous qui montez à vos heures* « *sur les cimes de la sainte montagne et qui vivez* « *cependant ordinairement dans la vallée avec les* « *hommes, avec la foule, vous qui, parce que les misères* « *et les besoins de l'homme sont légion, avez voulu* « *constituer une armée?... Celles qui contemplent, sont* « *la sainteté; celles qui enseignent, sont la lumière;* « *vous, vous êtes la miséricorde : toutes trois, vous* « *êtes l'amour; toutes trois, vous êtes une forme de* « *Jésus; toutes trois, vous êtes Jésus. Les unes sont le*

« *sang de son cœur, les autres, le rayon de ses yeux;*
« *vous, vous êtes la bénédiction de ses mains... Vous*
« *ouvrez les âmes à Dieu en soulageant les corps;*
« *vous êtes des précurseurs et vous allez, comme*
« *Jean-Baptiste, devant la face de Celui qui doit venir...*
« *O la belle vie! la douce tâche!* (1) »

Ces paroles, tracées par le saint et savant évêque, qui fut un maître dans la vie spirituelle, résument admirablement la sublime mission des Sœurs du Bon-Secours.

Il ne nous reste donc qu'à démontrer, dans les chapitres qui vont suivre, combien ces fidèles épouses de Jésus-Christ réalisent bien cet idéal, et à prouver que c'est vraiment dans le cœur du Maître qu'elles puisent la charité, la compassion et toutes les vertus qui doivent retracer en elles sa divine ressemblance.

(1) De la Vie et des Vertus chrétiennes.



CHAPITRE TROISIÈME

Les débuts du Bon-Secours.

(1821-1824).

Sommaire. — Premier essai de fondation de Sœurs gardes-malades. — Mme de Montale. — Son insuccès. — Dispersion des premières gardes-malades. — Plusieurs d'entre elles se réunissent à nouveau pour former une Association. — Le Bethléem de la rue Cassette. — Les associées demandent à être constituées en communauté sous l'obédience de l'Ordinaire. — Mgr de Quélen leur fixe une année d'épreuve et les confie à la sollicitude de M. de Pierre, curé de Saint-Sulpice. — Physionomie morale de M. de Pierre. — Il plaide la cause des Sœurs près de l'archevêque de Paris. — Mgr de Quélen se rend à ses instances et se réserve le titre de fondateur de la nouvelle Congrégation. — Grandeur d'âme et zèle apostolique de l'archevêque. — Le samedi 24 janvier est fixé pour la cérémonie de profession. — Joie des Sœurs ; elles entrent en retraite. — Le samedi, jour de Marie, est choisi providentiellement pour la profession des premières Sœurs, qui prennent pour patronne Notre-Dame Auxiliatrice. — La chapelle de la sainte Vierge à Saint-Sulpice. — Mgr de Quélen envoie aux Sœurs un abrégé des Statuts rédigés par lui. — Esprit des Statuts. — Patrons donnés à la nouvelle Congrégation. — Cérémonie du samedi 24 janvier 1824. — Mgr de Quélen célèbre la sainte Messe et reçoit les vœux des douze premières professes. — Joséphine Potel est nommée Supérieure générale.

Ce fut en 1821, lisons-nous dans l'ouvrage de M. Migne sur les Ordres religieux en France, qu'eut lieu le premier essai de fondation des Sœurs gardes-malades.

Une femme du monde, douée d'une grande intelligence et de beaucoup d'énergie, essaya de réaliser un projet qu'elle nourrissait depuis longtemps, celui de fonder un établissement de femmes se dévouant au soin des malades de toute condition, et acceptant d'exercer, au sein de la famille, cet office de charité. Mme de Montale,

c'était le nom de la fondatrice, réunit à cet effet, dans un immeuble de la rue du Bac, quelques sujets qui, par leur piété et leurs capacités, paraissaient propres à cette entreprise.

Malgré les grandes espérances qu'il était permis de concevoir au sujet d'une association qui répondait si parfaitement aux besoins de la société, cette première tentative n'eut point un résultat heureux. Mme de Montale, pour autant que les notes du temps permettent d'en juger, n'avait pas apporté dans cette fondation des vues absolument surnaturelles et désintéressées ; il entrait, paraît-il, dans sa pensée plus de calcul que de charité, et, tandis que ses auxiliaires aspiraient à la vie religieuse, elle entendait ne point se mettre sous la juridiction de la sainte Eglise. Aussi n'eut-elle pas la grâce nécessaire pour résister aux épreuves qui sont inhérentes aux débuts de toute œuvre devant contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Des circonstances, qu'il est difficile d'apprécier aujourd'hui, l'obligèrent à renoncer à son projet ; la fondatrice disparut et ses filles se dispersèrent. Mais — qui n'en a fait l'expérience ? — souvent, quand Dieu détruit ce que la créature a élevé de son propre mouvement, c'est que son dessein est de bâtir lui-même, d'élever l'édifice sur des bases solides, et de le mettre en état d'affronter l'épreuve du temps.

La défection de Mme de Montale fut un sujet de profonde tristesse pour les personnes qui s'étaient mises sous sa conduite et qui avaient compris que Dieu les honorait grandement en leur confiant une tâche difficile mais éminemment sainte. Plusieurs d'entre elles n'acceptèrent pas la défaite et, persévérant dans leur

premier dessein, elles continuèrent à se dévouer corps et âme à leurs chers malades.

Bientôt un certain nombre de leurs anciennes compagnes se joignirent à elles et, dans un modeste appartement de la rue Cassette, sous le seul regard de Dieu, fut constitué le berceau du futur Institut. Ces pieuses filles se mirent spontanément sous la direction de Joséphine Potel, qui leur paraissait être la plus digne d'entre elles toutes et la plus capable de les diriger selon l'esprit de Dieu.

L'histoire de ces humbles débuts peut se résumer en trois mots : humilité, pauvreté, charité. Les racines de la nouvelle Congrégation furent donc plantées dans le sol fécond des vertus qui sont la vie des Ordres religieux. La maison de la rue Cassette était un véritable Bethléem ; on y retrouvait, après les fatigues et les labeurs du jour, toutes les privations ; mais l'amour qui enflammait les âmes, et la charité qui unissait les cœurs, rendaient tout facile et doux.

Il n'est pas étonnant que, dans de telles conditions, le travail des Sœurs ait été un réel apostolat. On le comprit bientôt dans le monde, et on les réclama partout où il y avait des malades à soigner et des mourants à préparer au dernier passage. Force fut donc de songer à établir définitivement et canoniquement une œuvre qui n'était qu'ébauchée. Dans ce but, les Sœurs s'adressèrent à M. Desjardins, vicaire général de Paris, et le prièrent de présenter à l'archevêque une supplique dans laquelle elles demandaient humblement d'être constituées en communauté sous l'obédience de l'Ordinaire. Elles furent d'abord reçues avec froideur, car on connaissait à l'archevêché l'essai de fondation dont Mme de



Mgr DE QUÉLEN

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU BON-SECOURS

ARCHEVÊQUE DE PARIS

de 1821 à 1839

Montale avait eu l'initiative, et son insuccès avait suscité des préventions. Aussi les Sœurs, qui, en cette occasion, firent preuve d'une grande humilité, durent-elles revenir plusieurs fois à la charge, afin d'obtenir que leur requête fût remise à Sa Grandeur. Enfin, leur persévérance toucha le vicaire général, qui finit par promettre de plaider leur cause.

C'est ici le moment de nous arrêter devant la noble figure de Mgr de Quélen, que les Sœurs du Bon-Secours appellent, à si juste titre, leur père et leur fondateur. Son âme chevaleresque et apostolique s'était révélée, dès les débuts de son épiscopat, par la création de missions populaires ; il espérait, par ce moyen, arriver au peuple ; on sait quelles tempêtes suscita cet effort de son zèle ! Rebuté de ce côté, il ne cessa pas néanmoins, en toute occasion, de défendre la cause des petits et des faibles. Il poussa si loin l'amour pour les pauvres, la sollicitude pour les pécheurs, le souci des âmes, le pardon des injures, que son épiscopat reçut un lustre incomparable des événements contraires, qui lui fournirent l'occasion de pratiquer les plus hautes vertus. Il n'est donc pas étonnant que la fondation qu'on lui demandait de bénir et de patronner, séduisît son grand cœur ; il comprit de suite ce qu'elle pourrait donner à l'humanité souffrante et quel appoint puissant elle serait dans la lutte qui se livrait alors entre le bien et le mal.

Mais la prudence de Mgr de Quélen égalait sa charité ; aussi, tout en accueillant favorablement la demande des gardes-malades, crut-il utile de laisser à l'expérience le soin de l'éclairer sur une affaire de cette importance. Il leur fixa donc une année, comme temps

d'épreuve, à l'expiration de laquelle il prendrait une résolution ; en attendant, le prélat les confia à la sollicitude de M. l'abbé de Pierre, curé de Saint-Sulpice, et à deux femmes distinguées, adonnées à toutes les bonnes œuvres : la comtesse de Saisseval et Mlle d'Acosta. Ces dernières appartenaient à cette élite de l'ancienne noblesse, qui était sortie des malheurs de la Révolution et des épreuves de l'émigration purifiée, ennoblie, capable de tous les dévouements, et ardente pour travailler au relèvement de toutes les ruines.

L'expérience que la comtesse de Saisseval avait faite de la douleur et des besoins des âmes fut singulièrement profitable aux premières Sœurs du Bon-Secours, et, si on les vit plus tard invariablement constantes dans leur vie d'abnégation et de charité, nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, que l'influence de Mme de Saisseval, ses entretiens, ses exemples, ne furent pas étrangers à leur formation.

Quant à M. de Pierre, nul mieux que lui n'était qualifié pour éclairer de son expérience et de sa grande piété les origines d'une Congrégation si utile et ayant devant elle un avenir singulièrement fécond. Il appartenait à cette glorieuse phalange de confesseurs de la foi qui, pendant la Terreur, consolèrent l'Eglise par le spectacle d'un courage héroïque.

M. de Pierre, qui portait un des plus grands noms de la noblesse d'Auvergne, était entré, en 1786, dans la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, attiré par l'esprit fort et suave que M. Olier y avait implanté. Il était au nombre des vicaires qui entouraient M. de Pancemont, curé de Saint-Sulpice, quand ce dernier refusa de prêter le serment à la Constitution civile du

clergé, le 9 janvier 1791. Incarcéré comme noble au couvent des Oiseaux, rue de Sèvres, il fut rendu à la liberté le 9 thermidor, après la chute de Robespierre. Quand la signature du Concordat eut permis la réouverture des églises, M. de Pierre fut nommé curé de Saint-Sulpice ; le jeudi 26 mai 1802, il célébra la sainte Messe dans ce sanctuaire, qui, durant les mauvais jours, avait été le théâtre de tant de scènes sacrilèges ; et le soir, pour la première fois depuis la Révolution, les fidèles purent assister au Salut solennel, qui fut précédé de la procession du Saint Sacrement.

M. de Pierre, en rentrant dans le temple qu'il avait vu resplendissant des richesses que la piété des fidèles y avait accumulées depuis des siècles, n'y trouva que des ruines. Les ornements sacerdotaux, les vases sacrés, les objets d'art, les marbres précieux, tout avait été pillé, enlevé ou saccagé. « Cependant, écrit M. Hamel, « l'historien de Saint-Sulpice, douze à quinze mois suf- « firent au zélé pasteur pour assurer la régularité des « offices, la dignité des cérémonies et relever les « autels... Aussi, lorsque le 23 décembre 1804, Pie VII, « venu à Paris pour le sacre de Napoléon, fit une visite « solennelle à Saint-Sulpice, l'église se trouva prête à « recevoir dignement l'auguste Pontife. »

Durant trente-quatre ans, M. de Pierre s'appliqua, non seulement à relever les ruines matérielles de l'édifice, mais à réparer les ruines morales bien autrement désastreuses dans sa paroisse, et il se montra constamment à la hauteur de cette lourde tâche.

Tel était le prêtre selon le cœur de Dieu que la Providence désigna pour guider les Sœurs gardes-malades dans leurs premiers pas vers la vie religieuse. Hâtons-

nous de dire que ces pieuses filles surent se rendre dignes de cette grâce qui leur était octroyée au début de leur carrière, et, quand leur année de probation fut expirée, M. de Pierre put rendre un éclatant témoignage de leur dévouement, de leur discrétion et de leur piété. Le bien qu'elles opéraient était tangible, on s'applaudissait de leurs services, on les réclamait dans les familles les plus honorables et, de l'avis unanime du clergé et des personnes du monde, leur établissement définitif et canonique serait un bienfait pour la religion et pour la société.

Mgr de Quélen se montra heureux de cette appréciation et trouva que l'épreuve était suffisante; cependant, il demanda encore trois mois de réflexion.

Ce temps écoulé, il fut assailli par de nouvelles et pressantes instances, et on fit valoir près de lui la nécessité d'une prompte solution. En effet, dans plusieurs villes de province, on réclamait les Sœurs, et il leur était impossible de fonder des établissements aussi longtemps qu'elles ne seraient pas constituées en Congrégation avec des Règles approuvées par l'Ordinaire.

Mgr de Quélen se rendit à ces raisons, et, pressé évidemment par l'esprit de Dieu, il ouvrit tout son cœur à ses nouvelles filles. Non content d'autoriser la Congrégation, il voulut se réserver le titre de *fondateur*, honneur qui a toujours été considéré par les Sœurs du Bon-Secours comme une marque spéciale et toute providentielle de la protection divine.

Le saint prélat, dans un excès de bonté, promit de recevoir lui-même à la profession les postulantes que M. de Pierre jugerait dignes d'être présentées. La cha-

pelle de la sainte Vierge, à Saint-Sulpice, fut choisie pour le lieu de cette touchante cérémonie, que Sa Grandeur fixa au samedi 24 janvier.

On se figure aisément les transports de joie des saintes filles en apprenant cette nouvelle, que M. le curé de Saint-Sulpice voulut leur apporter lui-même. Elles touchaient donc au but de leurs ardents désirs et leur mission, toute d'abnégation et de charité, allait recevoir la plus haute des sanctions. Jusque-là, elles s'étaient dites les servantes de l'affligé : elles allaient devenir les épouses de Jésus-Christ; jusque-là elles avaient fait l'office de Marthe : les trois vœux qu'elles allaient formuler leur donneraient la part de choix de Marie. Oui, *l'hiver était passé,* le printemps, avec ses radieux épanouissements, approchait, et Jésus, par la voix de son archevêque, allait dire à chacune d'elles : « *Lève-toi et viens!* (1) » Quelle joie, encore un coup, et quel honneur!

C'est dans ces sentiments d'indicible reconnaissance et de sainte allégresse que les Sœurs commencèrent la retraite préparatoire qui leur fut prêchée par M. de Pierre, et avec quel cœur!

Certaines circonstances, réellement providentielles, rehaussaient encore le prix de la grâce qu'elles allaient recevoir. Ainsi le prélat avait choisi un samedi pour le grand jour de leur donation, et cela spontanément, sans qu'aucune influence extérieure l'y eût déterminé. Un samedi! le jour consacré à Marie, et, comme le dit si bien Aug. Nicolas, le *dimanche de ses serviteurs.* Maintes fois, la très sainte Vierge a montré combien le

(1) Cant., II.

choix fait par l'Eglise du samedi pour l'honorer spécialement lui était agréable. Elle le fera surtout, en deux circonstances mémorables, durant le XIX[e] siècle, si bien appelé le *siècle de Marie.* Ce sera un samedi, le 27 novembre 1830, qu'elle révélera la *Médaille miraculeuse,* ce talisman nouveau donné aux âmes pour lutter contre l'enfer ; ce sera un samedi également qu'elle fixera — dans les apparitions de Pellevoisin — pour la guérison d'Estelle Faguette, cette autre messagère choisie pour donner au monde le scapulaire du Sacré-Cœur.

Quelle délicate attention de la part de la Reine du Ciel d'avoir inspiré à Mgr de Quélen le choix de ce jour pour la profession des premières Sœurs gardes-malades ! N'était-ce pas déclarer hautement que cette nouvelle phalange de vierges serait présentée au Roi des rois sous sa maternelle égide (1). Aussi, désormais, ce jour sera-t-il cher entre tous aux Sœurs du Bon-Secours, qui l'appelleront « *le jour de Marie et le jour de l'Institut* », et il est d'usage, dans toutes les maisons de la Congrégation, d'allumer le samedi une lampe devant la statue de la Vierge.

Le choix de la chapelle de la sainte Vierge à Saint-Sulpice était non moins providentiel.

C'est dans ce sanctuaire, tout embaumé du souvenir de M. Olier, et dédié, par lui, longtemps avant la proclamation du dogme, à l'Immaculée Conception, que, depuis près de deux siècles, les jeunes lévites venaient consacrer à Marie les prémices de leur apostolat ; devant la blanche Vierge, que l'artiste a faite si belle et si

(1) Ps. XLIV.

souriante, ils aimaient à épancher leur âme tout embaumée encore de l'onction sainte (1).

Or, c'est au pied de ce même autel que nos aspirantes allaient prononcer leurs vœux, se donner à Dieu par Marie et lui offrir aussi les prémices de tous les saints travaux que la nouvelle Congrégation devait entreprendre.

Enfin, ce nom de Sœurs du Bon-Secours, qu'elles allaient, sans l'avoir choisi, recevoir par la volonté de leur prélat, qui représentait celle de Dieu, disait si bien ce qu'elles étaient et ce qu'elles voulaient être : *infiniment secourables aux corps et aux âmes, toujours prêtes à se donner, à se prodiguer*. Il résumait si parfaitement leur mission que, depuis lors, quand surgirent des Congrégations du même genre, la plupart tinrent à porter ce même nom, ne trouvant pas d'appellation plus éloquente et mieux appropriée à leur vocation. C'est ainsi que ce nom de *Bon-Secours*, solennellement décerné par Mgr de Quélen à l'Institut qui nous occupe, est devenu, pour ainsi dire, le nom générique de la plupart des Sœurs gardes-malades fondées depuis.

Selon la promesse que le prélat avait faite aux Sœurs, il leur envoya, peu de jours avant leur profession, un abrégé des Statuts qui devaient faire la base de leurs Constitutions et qui, présentés au Conseil d'Etat, leur permettraient d'être légalement reconnues. Cet abrégé était revêtu de l'approbation, de la signature et du sceau de l'archevêque.

Les Statuts étaient tout imprégnés de la paternelle

(1) La statue actuelle en marbre blanc est l'œuvre de Pigalle ; elle remplace la statue en argent massif de Bouchardon qui fut détruite pendant la tourmente révolutionnaire.

sollicitude que le prélat portait aux Sœurs et du désir qu'il avait de fonder une œuvre solide et durable. Le premier article exposait clairement le but de l'Association et son caractère surnaturel. « *On se propose,* y est-il dit, *de rendre le soin des malades plus utile et plus consolant en le faisant passer des mains mercenaires dans les mains de la religion.* » Tout converge à cet effet. Aux trois vœux : pauvreté, chasteté, obéissance, les Sœurs ajouteront la promesse de se consacrer sans restriction au soulagement des malades, de s'abstenir même de toute pratique de dévotion pouvant nuire à la perfection des soins réclamés.

Et comme le prélat prévoyait les dangers qui pouvaient résulter pour les Sœurs de leurs relations forcées avec le monde, il leur donnait les règles les plus sages et les plus strictes pour la pratique du détachement, du silence et de la pauvreté. Tout est prévu pour sauvegarder leur dignité, pour leur donner une grande liberté d'esprit, mais aussi une soumission sans bornes envers leurs supérieurs.

Le saint archevêque mettait l'Institut sous le patronage de Notre-Dame Auxiliatrice et lui donnait encore comme protecteurs saint Joseph, saint Sulpice, saint Jean de Dieu, saint Ignace, saint Camille de Lellis, sainte Anne et sainte Marthe. Cette couronne de saints patrons disait clairement de quel esprit devaient être pénétrées les nouvelles religieuses.

Tout d'abord, à la fondation de l'œuvre nouvelle devait présider Celle que l'Eglise invoque sous le doux nom de *Salut des infirmes,* Celle qui tint dans ses bras le corps labouré de plaies de son divin Fils, Celle qui, à Lourdes, a fait jaillir l'eau merveilleuse qui guérit toutes les infir-

mités. Vierges fidèles, les Sœurs de Bon-Secours puiseront dans son cœur toutes les délicatesses de la vierge, tous les dévouements de la mère ; sous son inspiration, elles iront, par les chemins du monde, verser l'huile et le baume sur toutes les plaies.

A l'école de saint Joseph, elles apprendront les secrets d'une vie toute cachée en Dieu, et les exemples de saint Jean de Dieu et de saint Camille de Lellis les inciteront à la pratique d'une charité débordante envers les pauvres malades. Aux heures de découragement et de dégoût, elles se rappelleront cette consolante assurance donnée à saint Jean de Dieu par Notre-Seigneur : « *Jean, je prends sur moi tout le bien que les pauvres et les malades reçoivent de ta main. Leurs plaies sont les miennes, et c'est à moi-même que tu laves les pieds quand tu le fais à tes frères.* » Et cette autre parole, de saint Camille de Lellis, leur révélera la raison providentielle de leur élection, car n'était-ce pas le caractère de leur apostolat que le saint rêvait lorsqu'il disait : « *Il faudrait à ces malades des serviteurs qui ne fussent point animés par l'amour de l'argent, qui fussent pour eux de vraies mères et non des mercenaires* » ?

Enfin arriva le grand jour où la Providence conduisit au port cette petite phalange d'âmes choisies qui, depuis tant de mois, attendaient avec impatience de pouvoir entrer dans la voie de la perfection religieuse. Et voilà que cette voie s'ouvrait toute grande devant elles ; c'était, il est vrai, le chemin étroit, mais glorieux, de la croix, car est-il besoin de dire qu'aucun office de charité ne réclame plus d'abnégation, plus de silencieux dévouement, d'oubli de soi, de forces morales et

physiques que celui de garde-malade? La cellule de l'âme contemplative, malgré sa solitude et son dénuement, est un ciel comparé à une chambre de malade où la Sœur s'épuise, sans s'appartenir jamais, dans des soins continuels et minutieux. Et, durant les nuits, tandis que les colombes gémissantes des cloîtres chantent les louanges du Seigneur, la Sœur, semblable au passereau solitaire dont parle le prophète, *sicut passer,* veille sans repos, souvent dans une grande angoisse, car elle sent toutes ses responsabilités, parfois aussi dans une grande peine intérieure, quand elle se voit impuissante à arracher à Satan une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ.

Les aspirantes, qui se présentaient à Saint-Sulpice, le 24 janvier 1824, savaient ces choses, et c'était vraiment dans toute la plénitude de leur volonté et de leur libre arbitre qu'elles se donnaient à Dieu et à cette laborieuse mission. Il n'y avait pour elles ni surprise à redouter, ni illusions à entretenir et, partant, point de restrictions à faire, car l'œuvre qui allait être sanctionnée, sous le regard de Marie, avait fait ses preuves, et les Statuts, rédigés sous l'inspiration de Mgr de Quélen, n'étaient que la consécration des Règles qu'elles s'étaient elles-mêmes imposées.

Par une coïncidence remarquable, les postulantes se trouvaient être au nombre de douze, douze apôtres se préparant à conquérir des âmes à Dieu, se vouant, au pied des autels, à travailler à l'avènement et à l'extension de son règne.

Grâce à l'initiative de la comtesse de Saisseval et de Mlle d'Acosta, les dévouées protectrices des Sœurs, un certain nombre de personnes pieuses avaient été convoquées à la cérémonie, et, quand les associées arri-



La Chapelle de la Sainte-Vierge

a l'église Saint-Sulpice

vèrent à huit heures du matin à Saint-Sulpice, la chapelle était remplie d'une assistance nombreuse et recueillie.

A huit heures et demie, Mgr l'Archevêque arrivait aussi, acompagné de ses deux grands vicaires ; il célébra la sainte Messe, à laquelle toutes les Sœurs communièrent, puis commença la cérémonie.

L'âme vraiment apostolique du prélat dut tressaillir à cette heure d'une sainte joie, car il entrevoyait l'importance et la beauté de l'édifice dont il posait la première pierre ; aussi, dans la suite, se plaisait-il à dire qu'*il regardait la fondation des Sœurs du Bon-Secours comme l'une des gloires les plus signalées de son épiscopat.*

Disons encore que son extérieur à lui seul ajoutait à la solennité de cette heure. Il y avait dans toute sa personne une telle expression de majesté, un tel mélange de sainteté, de grandeur et d'aménité, qu'il paraissait, dit un de ses historiens, descendre d'un piédestal quand il se mettait en marche (1).

Sa voix était mélodieuse et d'un timbre enchanteur ; sa physionomie, doucement animée par l'inspiration, reflétait la charité tout évangélique de sa belle âme. C'est ainsi qu'il apparut aux Sœurs quand, après le *Veni Creator*, il se tourna vers elles pour leur dire, dans une éloquente et touchante allocution, l'importance de leur œuvre, la grandeur de leur mission, les vertus qu'elle exigeait et ce que son cœur de père attendait des filles qu'il adoptait si complètement. « Il leur proposa l'exemple de Notre-Seigneur venu sur la terre pour

(1) Vicomte d'Avenel.

guérir toutes les infirmités et leur fit comprendre combien leur ministère pouvait être utile et fécond (1). » Mgr de Quélen bénit ensuite les habits dont les Sœurs étaient revêtues ; il bénit également les voiles, ceintures, croix et chapelets qui leur furent donnés, et, par cette bénédiction, qui tint lieu de vêture, il consacra le costume des premières religieuses gardes-malades et leur imposa le nom de *Sœurs du Bon-Secours sous l'invocation de Notre-Dame Auxiliatrice.* Puis, après leur avoir demandé si elles persistaient dans leur première résolution, il reçut les vœux des douze Sœurs ci-après nommées.

Joséphine Potel, âgée de 25 ans, reçut le nom de *Sœur Marie-Joseph* et fut instituée Supérieure générale.

Jeanne Letellier, âgée de 23 ans, reçut le nom de *Sœur Sainte-Anne* et fut nommée Assistante.

Delphine Fouché, âgée de 23 ans, fut appelée *Sœur Saint-François* et choisie comme maîtresse des novices.

Victoire Langlois, âgée de 21 ans : *Sœur Saint-Ignace.*

Marie Lheureux, âgée de 22 ans : *Sœur Saint-Hyacinthe.*

Anne Deronel, âgée de 23 ans : *Sœur Saint-Sulpice.*

Madeleine Galau, âgée de 33 ans : *Sœur Saint-Jean-de-Dieu.*

Virginie Hénon, âgée de 20 ans : *Sœur Saint-Vincent.*

Marianne Bouthor, âgée de 26 ans : *Sœur Sainte-Marthe.*

Félicité Thirial, âgée de 23 ans : *Sœur Saint-Camille.*

Thérèse Moyencourt, âgée de 29 ans : *Sœur Sainte-Thérèse.*

Madeleine d'Ablincourt, âgée de 22 ans : *Sœur Saint-Stanislas.*

(1) *Ami de la Religion*, t. 38.

Il faut remarquer ici l'âge des premières professes ; toutes donnaient à Dieu un cœur encore embaumé des parfums du printemps et aux malades les énergies d'une jeunesse que le monde n'avait point flétrie. Aucune ne revenait à Dieu après avoir déversé sur la créature le meilleur d'elle-même, ce qui ajoutait certainement à la valeur de leur holocauste.

Chacune des Sœurs sus-nommées, s'étant agenouillée aux pieds de l'archevêque, lut son engagement et fut reçue par lui au rang des épouses de Jésus-Christ.

Après la cérémonie, et tandis que le clergé chantait le *Laudate Dominum,* toutes les Sœurs, sur un signe du prélat, vinrent, de même, se mettre à genoux devant la nouvelle Supérieure, lui baisèrent les mains et reçurent ses embrassements. Puis elles se donnèrent entre elles le baiser de sœur, tandis que les âmes chantaient intérieurement le verset du Psalmiste : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (1).

On passa ensuite à la sacristie, où le procès-verbal fut rédigé et signé par l'archevêque, les grands vicaires, le curé de Saint-Sulpice et les nouvelles religieuses.

Un des assistants ayant fait la remarque que ces dernières étaient bien jeunes, Mgr de Quélen se tourna vers M. de Pierre et lui dit en souriant : « Oui, les Sœurs sont jeunes ; aussi leur faut-il un vénérable pasteur comme vous. »

C'est ainsi que fut fondée, bénie et consacrée la Congrégation des *Sœurs du Bon-Secours,* sous le vocable de *Notre-Dame Auxiliatrice,* par Illustrissime et Révérendissime Père en Dieu, Mgr Hyacinthe-Louis de Quélen, archevêque de Paris, pair de France.

(1) Ps. CXXXII, 1.

CHAPITRE QUATRIÈME

Gouvernement de la Révérende Mère Potel.

1824-1826.

Sommaire. — L'épreuve plane sur l'Institut naissant. — La Mère Potel est à la hauteur de sa tâche. — Les postulantes arrivent en grand nombre. — Dénuement de la communauté et contradictions du dehors. — En dépit des courants contraires, l'œuvre prend de l'accroissement. — M. l'abbé Desjardins, vicaire général ; son passé, ses vertus. — Il est nommé Supérieur de l'Institut ; son dévouement. — Maladie et angoisses de la Mère Potel ; elle comprend que ses jours sont comptés. — M. Desjardins se fait son Cyrénéen ; il s'adjoint le R. Père Debrosse pour donner des Constitutions aux Sœurs — Physionomie du Père Debrosse. — Sa bonté et sa sollicitude pour les Sœurs. — Défection de plusieurs religieuses, qui refusent d'accepter les nouvelles Constitutions. — Fondation du couvent de Lille. — Les Sœurs se chargent des classes gratuites en même temps que du soin des malades. — Le Conseil municipal de Lille vote une allocation pour l'entretien des Sœurs. — Humbles débuts de la fondation dans la rue de l'Arc. — L'état de la Mère Potel s'aggrave ; se voyant proche de sa fin, elle désigne pour lui succéder la sœur Marie-Angélique Geay. -- M. Desjardins approuve ce choix et, au nom de l'obéissance, impose à la jeune Sœur d'entrer en retraite et de se préparer à être nommée Supérieure. — Combats et tortures d'âme de cette dernière. — Elle est tentée de quitter la Congrégation. — La grâce triomphe ; la Sœur accepte le lourd fardeau qui lui est imposé et entre en retraite. — Elle prononce ses vœux. — Mort de la Mère Potel. — Le 9 mai, la sœur Marie-Angélique Geay est nommée Supérieure générale.

La semence était jetée et la rosée du ciel, versée par la sainte Eglise, l'avait fécondée ; maintenant allait venir l'accroissement. Mais, comme pour toutes les œuvres voulues de Dieu, on vit se réaliser à l'égard du Bon-Secours cette parole du Maître : « *Si le grain de froment ne meurt en terre, il ne peut porter de fruit* (1). » Et la

(1) Joan., XII, 24.

digne Mère Potel fut, dès l'abord, marquée pour subir cette loi.

Nous savons peu de chose sur la première Supérieure générale, dont les jours étaient déjà comptés, alors qu'elle assumait la lourde responsabilité d'une fondation ; mais le choix fait par Mgr de Quélen nous permet de supposer qu'elle était à la hauteur de cette lourde tâche. Ses anciennes compagnes en religion étaient unanimes à dire qu'elle unissait une grande énergie à une extrême bonté et que son extérieur, plein de distinction et de charmes, répondait à ses qualités morales.

Une fois régulièrement constituées, les Sœurs quittèrent l'appartement qu'elles occupaient rue Cassette et louèrent une petite maison rue Notre-Dame-des-Champs ; elles y étaient plus indépendantes et mieux en mesure de mener la vie de communauté. Les postulantes ne tardèrent pas à se présenter, et la Mère Potel les recevait à bras ouverts ; chaque demande d'admission lui arrachait des larmes de joie, auxquelles s'ajoutait, il faut bien le dire, ce cri d'angoisse : « Mes pauvres enfants, je n'ai pas de lits pour vous coucher ! »

C'est qu'en effet, la communauté était dans un complet dénuement ; mais, quand on aspire à faire vœu de pauvreté, on ne s'arrête pas à une objection de ce genre ; aussi, nos pauvres volontaires s'étendaient-elles joyeusement par terre sur des matelas. Tout était à l'avenant, et souvent on manquait du nécessaire ; ainsi, quand une Sœur rentrait, après avoir fait son service de garde, elle quittait sa robe pour la céder à celle de ses compagnes qui s'apprêtait à partir. Et, détail éloquent, après les pénibles travaux du jour, on se contentait le soir,

pour toute nourriture, d'une grosse panade et d'une pomme ou de quelques noix. Ces privations étaient acceptées généreusement par les saintes filles, qui restaient encore tout embaumées du parfum de leur élection.

Les épreuves matérielles étaient, du reste, relativement peu de chose en comparaison des contradictions qui — malgré l'accueil fait aux Sœurs dans les familles et l'estime dont elles jouissaient — leur furent suscitées par *les sages et les prudents du siècle* (1), lesquels, jugeant l'œuvre entreprise inopportune, lui créaient mille entraves.

Cependant, en dépit des courants contraires, la communauté s'était agrandie visiblement à la fin de la première année et comptait une trentaine de membres, tant postulantes que novices et professes. Il fallut de nouveau chercher un local plus spacieux ; on le trouva rue Cassette, n° 7. Les dispositions de cette maison permirent aussi d'installer une chapelle intérieure, dont Mgr de Quélen s'empressa d'autoriser l'ouverture, et qui fut desservie par les Pères des Missions étrangères. Ce fut une grande grâce pour les Sœurs de pouvoir, à toute heure du jour, chercher lumière et consolation dans cet oratoire ; si près des sources de la vie, comment auraient-elles manqué de force et de fidélité? Leur grand réconfort aussi, durant ces premières années, furent la sympathie, le dévouement, l'appui qu'elles trouvèrent auprès de M. de Pierre et de M. l'abbé Desjardins, vicaire général. Ce dernier, à qui Mgr de Quélen avait plus particulièrement confié la Congrégation naissante,

(1) Luc., x, 21.

lui voua une affection toute paternelle et, après la solennelle profession du 24 janvier 1824, il ne voulut laisser à nul autre la joie d'en être le Supérieur.

Ce fut lui qui soutint la Mère Potel durant son court, mais douloureux calvaire, et, grâce à lui, elle put mourir en paix, sachant que ses filles ne seraient point abandonnées. Ce fut lui encore qui discerna les éminentes qualités de la Mère Geay et dirigea ses premiers pas dans une voie hérissée d'épines. Tout ce que peut faire un père pour ses enfants, un fondateur d'Ordre pour ses disciples, le vénérable M. Desjardins le fit pour les Sœurs du Bon-Secours. Il avait, lui aussi, traversé la fournaise de la Révolution, et, dans ce creuset, son âme avait pris le cachet spécial de sainteté qui caractérisait bon nombre de prêtres et de religieux, dont l'apostolat fut si fécond aux débuts du XIXe siècle. On savait alors ce que valaient les âmes, car on avait pu mesurer la profondeur de l'abîme où tombaient celles qui prétendaient se passer de Dieu.

La vie sacerdotale de M. Desjardins, alors à son déclin, avait été singulièrement remplie. En 1792, chassé de son diocèse, il s'était rendu au Canada pour préparer un refuge aux prêtres émigrés. N'ayant pu réussir dans son entreprise, il se fit missionnaire et évangélisa le Canada jusqu'à son retour en France. En 1806, il fut nommé curé des Missions Etrangères, et là, par sa prudence et son ardente charité, il sut se concilier toutes les classes de la société. Il y donna l'hospitalité à la Congrégation de la sainte Vierge, fondée par les Pères de la Foi et qui fut, en ces jours troublés, un foyer de zèle et de piété. Après la mort de M. Legris-Duval, cet autre apôtre des pauvres, M. Desjardins fut nommé

Directeur de la Société des Bonnes Œuvres, qui embrassait, dans son action, l'œuvre des hôpitaux, l'œuvre des prisons et celle des petits Savoyards, et dans ce vaste champ de la charité, il put déployer à l'aise tous les trésors de son cœur.

Sans le vouloir, le pieux ecclésiastique s'aliéna l'Empereur, en entretenant une correspondance suivie et toute d'affection avec le prince de Kent, qu'il avait connu à Québec. Napoléon voulut voir dans cet échange de lettres une intrigue politique, et, dans un moment de colère, en 1810, il fit enfermer M. Desjardins à Vincennes ; plus tard, il l'exila à Verceil et lui fournit ainsi l'occasion d'exercer un apostolat héroïque auprès des soldats échappés au désastre de la campagne de Russie ; ces malheureux, que l'on dirigeait sur l'Italie, étaient, au moral comme au physique, dans une détresse lamentable.

En 1814, M. Desjardins put rentrer en France ; sa disgrâce, son mérite, ses vertus, lui donnèrent alors une très grande influence. On avait de lui une si haute estime que Mgr de Talleyrand-Périgord écrivait, à cette époque, au duc de Richelieu : « Je vous serai obligé, « Monsieur le Duc, de parler à Sa Majesté de M. l'abbé « Desjardins, curé des Missions Etrangères, homme de « beaucoup de mérite, et que je désirais lui proposer « pour remplir un siège ; mais j'ai cru devoir encore le « conserver quelque temps pour l'administration du « diocèse de Paris. »

De fait, à trois reprises différentes, on offrit au saint prêtre un évêché, mais toujours il refusa.

Quand Mgr de Quélen monta sur le siège épiscopal de Paris, il tint également à s'assurer les services d'un prêtre de cette valeur ; il l'associa à tous ses

saints labeurs et lui voua une amitié qui fait la gloire de l'archevêque et de son vicaire général. On sait que, durant les mauvais jours de 1830, quand Mgr de Quélen dut se dérober aux fureurs de la populace, il refusa, au péril de sa vie, de se séparer de son vénérable ami. « M. Desjardins a été un père pour moi, « dit-il ; je le sauverai avec moi ou je mourrai avec lui. »

C'était là le prêtre choisi, par Dieu, pour être le Cyrénéen des premières Sœurs du Bon-Secours, pour les soutenir et les guider, non seulement dans le chemin des vertus religieuses, mais aussi de la souffrance. De fait, une épreuve écrasante ne tarda pas à fondre sur la Congrégation. La Mère Potel, si vaillante et si généreuse, sentit peu à peu ses forces diminuer et, malgré le dévouement du docteur Récamier, malgré les soins éclairés qui lui furent prodigués, elle dut bientôt se rendre à l'évidence et reconnaître qu'elle était atteinte d'une maladie de poitrine, dont l'issue fatale était certaine. Ses filles attribuèrent sa fin prématurée à l'excès des privations et aux mortifications qu'elle s'était imposées, pour le succès de son œuvre, et qui l'avaient épuisée avant l'âge.

On peut sans peine se figurer la douleur poignante de cette âme, qui s'était si généreusement donnée à Dieu, quand elle comprit le sacrifice qui allait lui être demandé. Tout ce qu'elle avait rêvé s'effondrait sous ses pas... Qu'allait devenir la Congrégation naissante ? Quel serait son avenir ? Et puis, dans le présent, quelles responsabilités ! Paralysée par la maladie, comment la révérende Mère pourrait-elle tenir les rênes du gouvernement et prémunir ses filles contre le relâchement ?

Toutes ces pensées torturaient le cœur de la pauvre

religieuse, et sa seule force résidait dans des actes répétés de soumission complète à la volonté de Dieu.

C'est à cette heure que l'on put toucher du doigt la paternelle sollicitude de M. Desjardins. Durant l'été de 1825, il avait accompagné Mgr de Quélen dans le voyage que ce dernier fit à Rome *pour voir Pierre* et gagner les indulgences du Jubilé ; quand il revint, le 11 août, chargé des reliques précieuses dont le Saint-Père l'avait comblé, et tout embaumé des souvenirs de la Ville sainte, une de ses premières visites fut pour l'humble couvent de la rue Cassette. Mais quelle ne fut pas sa douleur en constatant les ravages que, durant son absence, la maladie avait opérés sur la pauvre Mère Potel ! Le saint prêtre comprit alors tout ce que la Providence lui demandait d'être pour le Bon-Secours.

Comme mesure de prudence, il se chargea lui-même de toutes les démarches qui pouvaient hâter la reconnaissance légale, par le gouvernement, de la nouvelle Congrégation. Mais le côté spirituel de l'œuvre le préoccupait davantage encore ; aussi — s'appuyant sur les statuts rédigés sous l'inspiration de Mgr de Quélen — songea-t-il à donner aux Sœurs un ensemble de Règles fixes et immuables. Pour cette tâche, il s'adjoignit le R. P. Debrosse, de la Compagnie de Jésus, et, de concert, ces deux ecclésiastiques, dont la sagesse égalait la sainteté, établirent des Constitutions qui reçurent l'approbation de l'archevêque et qui, depuis, sont toujours restées en vigueur dans toutes les maisons de l'Ordre. Ces Règles furent jugées si sages, si appropriées aux besoins des religieuses, que d'autres Congrégations déclarèrent vouloir les adopter.

Le concours dévoué du Père Debrosse fut aussi une de

ces grâces qu'il convient de signaler, pour en remercier la divine Providence, et de consigner dans les annales de l'Institut. Ce religieux est encore un de ces saints que nous saluerons au passage avec vénération. Ayant pu s'échapper de la prison, aux jours de la Terreur, il se rendit en Allemagne où il reçut le sacerdoce. De retour en France, il s'enrôla dans la société des Pères de la Foi et se consacra, dès lors, avec le Père Varin, à l'enseignement de la jeunesse.

Quand la Compagnie de Jésus fut rétablie, il s'empressa d'y entrer, et ses supérieurs, reconnaissant en lui d'éminentes qualités, les utilisèrent dans le gouvernement des Petits Séminaires et dans la direction des maisons religieuses. Cet homme de Dieu faillit être un jour victime de la haine des sectaires ; c'était en 1823, alors que la guerre se rallumait, avec plus de violence que jamais, contre la religion. Le Père, qui faisait sa troisième année de probation, rentrait un soir à Montrouge, quand il fut aperçu par quelques ouvriers qui se dirent les uns aux autres : « Voici un missionnaire ; il faut s'en défaire. » Excité par cette provocation, l'un d'eux s'arma d'un croissant de jardinier et se précipita sur le Père, qu'il frappa à deux reprises avec tant de violence que le fer lui fit à l'épaule une plaie large et profonde ; seul, le collet du long manteau que portait le religieux le préserva d'un coup grave et mortel.

Le Père Debrosse unissait à une grande bonté une prudence remarquable et une fermeté qui ne faiblissait devant aucun devoir. Il était donc tout indiqué pour mettre au service d'un Institut naissant les trésors de sagesse et de charité qui remplissaient son cœur, et il s'acquitta de sa tâche avec un dévouement sans bornes,

descendant jusqu'aux moindres détails; il enseigna même aux Sœurs la manière de réciter et de chanter le saint office.

Toutefois, malgré sa rayonnante bonté et malgré les pouvoirs illimités que Mgr de Quélen lui avait conférés, le Père ne put faire accepter, par toutes les Sœurs, les modifications apportées au règlement, et — grande épreuve pour la Mère Potel — deux des premières professes quittèrent la communauté. Cette défection, qui rappelle celle du jeune homme de l'Evangile, que Jésus regarda sans pouvoir le retenir (1), ne fit que resserrer les liens des Sœurs restées fidèles.

Une bien douce compensation à cette peine si grande fut donnée à la vénérée Mère durant cette année 1825. Nous avons déjà dit que, même avant d'être régulièrement constituées, les Sœurs gardes-malades avaient été sollicitées de plusieurs côtés d'établir des maisons en province. Une demande de ce genre se renouvela après la profession des Sœurs, et la Mère Potel crut, cette fois, devoir la prendre en considération; elle était faite par une pieuse et noble chrétienne de Lille, Mme la comtesse d'Espel.

La Supérieure générale eut donc, au milieu de ses tribulations, l'immense consolation de constater que le divin Maître daignait réclamer les services de ses filles, non seulement pour le soulagement des malades, mais encore pour l'instruction des enfants, cette partie la plus chère de son troupeau. La municipalité de Lille ne voulut, en effet, accepter la fondation des Sœurs gardes-malades qu'à la condition qu'elles se chargeraient aussi

(1) Marc., x.

de plusieurs classes gratuites, et le Conseil vota à cette fin une allocation de 3.000 fr. On comprenait alors de quelle importance était l'instruction chrétienne de l'enfance dans un centre ouvrier.

Les conditions imposées par le Conseil municipal ayant été acceptées, quatre Sœurs, choisies avec discernement par la Mère Potel, se rendirent à Lille pour faire l'œuvre demandée. Ce fut le premier rameau détaché de l'arbre, il devait produire des fruits abondants. Sœur Saint-Ignace fut nommée Supérieure, elle emmenait avec elle deux des douze fondatrices, les Sœurs Saint-Jean et Sainte-Thérèse, qui, toutes deux, demeurèrent plus de cinquante ans à ce poste, pour l'édification de leurs compagnes et la sanctification des âmes.

Madame la comtesse d'Espel reçut chez elle et hébergea la petite colonie, en attendant qu'on lui eût trouvé un gîte convenable. Les Sœurs ne tardèrent pas à s'installer, rue de l'Arc, dans une maison d'apparence plus que modeste : « Un petit escalier de trois marches, « une petite porte, une seule fenêtre de façade, le tout « bien étroit, » telle est la description qu'en font les anciennes. Les religieuses, appelées à cette fondation, y retrouvèrent donc la pauvreté de la Maison-Mère, et purent mettre largement en pratique la mortification dont la Mère Potel leur avait donné l'exemple et l'habitude.

Un réduit exigu, qui se trouvait sous l'escalier, recevait les pauvres provisions : un tonneau de bière, une botte de poireaux, un boisseau de pommes de terre et quelques carottes, maigre nourriture pour des femmes qui s'épuisaient dans les travaux et les veilles ! De lingerie et de vestiaire, point ; chaque Sœur portait sur elle tout son avoir, et l'on s'estimait heureux de posséder

du linge de rechange. Dans ces conditions, qui, au point de vue évangélique, sont celles du succès, il n'est pas étonnant que, dès l'abord, le travail des Sœurs ait été fructueux ; on en pourra juger dans la suite.

Cependant, les forces de la Supérieure générale déclinaient de plus en plus ; elle voyait approcher sa fin avec calme, mais l'inquiétude sur l'avenir de l'œuvre la consumait. M. Desjardins, malgré ses nombreuses occupations, venait fort souvent la visiter, et un jour — c'était au printemps de 1826 — tandis qu'elle épanchait sa peine dans le cœur du vénérable prêtre, celui-ci fut inspiré de lui demander si elle ne voyait personne parmi ses filles qui fût en mesure de la remplacer.

La Mère Potel, qui avait la clairvoyance des cœurs purs, lui avoua qu'un seul des membres de la communauté lui paraissait capable de porter le lourd fardeau de la supériorité, et encore c'était une jeune Sœur qui n'avait pas terminé son année de noviciat. Il s'agissait de Marie-Angélique Geay, qui, en religion, portait le nom de Sœur Saint-Antoine. M. Desjardins avait déjà eu l'occasion de constater les aptitudes de cette novice, car, dans les derniers mois de l'année 1825, il lui avait confié une délicate mission. Elle avait dû se rendre à Montmorillon pour y constituer régulièrement en communauté, ou ramener à la Maison-Mère, quelques Sœurs qu'on avait cru pouvoir envoyer en fondation dans cette ville, sur la demande de personnes plus zélées que prudentes.

La Sœur Saint-Antoine fit preuve, en cette occasion, d'une sagesse et d'une charité qui ne manquèrent pas de frapper M. Desjardins ; elle se trouva, par la même occasion, dans la nécessité de correspondre avec lui



M. L'ABBÉ DESJARDINS

VICAIRE GÉNÉRAL DE PARIS

mort en 1836

au sujet de cette affaire, et il fut ainsi mis à même d'apprécier les qualités de la jeune Sœur, en même temps que la piété et le zèle qui remplissaient son âme. Avec le tact exquis qui le caractérisait, il comprit que la Mère Potel ne se trompait pas dans son jugement sur la Sœur Saint-Antoine. Le saint ecclésiastique se ménagea donc un entretien avec cette dernière, et, s'étant assuré que ses dispositions intérieures répondaient aux facultés de son esprit, il lui dit, sans autre préambule : « Ma Sœur, vous allez vous mettre en retraite, car vous prononcerez vos vœux dans huit jours. Préparez-vous à être nommée Supérieure. »

La vénérée Mère Geay a souvent relaté à ses filles les combats et les tortures d'âme qu'elle eut à endurer à ce moment. Elle avait trop de perspicacité pour ne pas comprendre que la nouvelle Supérieure aurait à surmonter des difficultés innombrables. La maladie de la Mère Potel avait forcément, ainsi que le craignait celle-ci, introduit un certain relâchement dans la discipline ; il y avait aussi à opérer des réformes indispensables, qu'une main très ferme et très habile pourrait seule accomplir. D'autre part, les difficultés de vie, la pénurie étaient si grandes ! Où trouver les ressources pour nourrir les membres d'une communauté déjà nombreuse? — Enfin, la Sœur Saint-Antoine était dénuée de toute ambition et n'avait qu'un désir, se consacrer corps et âme à ses chers malades. En entrant en religion, elle croyait avoir touché au port et pouvoir, sous la direction d'une sage Supérieure, laisser se développer en elle toutes les vertus qu'elle avait déjà pratiquées dans le monde. Et voilà qu'on lui demandait, qu'on lui imposait même, de prendre en main le gou-

vernail d'un frêle esquif et de le conduire, à travers les récifs, les dangers, que le regard judicieux de la Sœur Saint-Antoine distinguait clairement. — Ne valait-il pas mieux fuir devant une telle croix? — Mais où était le devoir? — Ne lui avait-il pas été tracé par la bouche de M. Desjardins, son supérieur?

Durant un instant, la voix de la nature parla plus haut que celle de la grâce, et la novice résolut de tout abandonner et de partir sur-le-champ. Cependant, avant d'exécuter ce projet, elle voulut, pour la dernière fois, entrer à la chapelle. Là, prosternée aux pieds de la très sainte Vierge, elle lui demanda, dans une ardente prière, de la préserver du grand malheur de méconnaître la volonté de Dieu. Tout à coup, elle se sentit comme transformée et crut entendre une voix intérieure lui parler d'obéissance et de générosité. A cet instant, toutes ses craintes disparurent; forte, confiante, pleine d'ardeur, elle répéta, d'un plein consentement, la parole de Marie : « *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa volonté!* »

La grâce avait vaincu, et l'avenir nous dira que ce fut un de ses plus beaux triomphes.

Que de fois, dans le cours de la vie des saints et des fondateurs d'Ordres, on relève de ces heures décisives, où la liberté de l'homme est en jeu et balance, s'il est permis de parler ainsi, les desseins de Dieu! C'est là le Gethsémani des âmes choisies pour opérer la rédemption d'un grand nombre de leurs frères. Comme le Christ, leur modèle, elles frémissent à la vue de la croix qui leur est montrée, et elles clament vers le ciel pour que ce calice leur soit épargné. Mais l'ange, envoyé pour les réconforter, leur apporte mieux que la déli-

vrance ; il les pénètre d'une force surnaturelle qui les rend capables de grandes choses.

La claire vue de l'éternité nous donnera la clé de bien des problèmes qui nous déconcertent ; elle nous expliquera les raisons de la stérilité de tant d'œuvres qui s'annonçaient comme devant être fécondes, de même que l'épanouissement merveilleux de semences, qui semblaient si petites et si peu capables de porter des fruits. Pour les unes comme pour les autres, le Seigneur avait dit le mot créateur, mais les ouvriers, préposés à ces divers travaux, n'ayant pas tous répondu à l'appel, la grâce, ce souffle divin qui *passe et souvent ne revient plus* (1), avait porté ailleurs les germes fécondants.

Pour ce qui concerne l'œuvre du Bon-Secours, il faut dire aussi que le démon rassembla toutes ses forces pour la priver de l'instrument qu'il jugeait si capable de la rendre florissante. Cette Congrégation ne devait-elle pas être, dans le camp de Dieu, comme l'armée de Gédéon, petite selon le monde, mais puissante et redoutable à l'enfer. Sainte Thérèse aussi connut ces assauts, et le lendemain du jour où fut fondé, à Avila, le premier monastère des Carmélites déchaussées, Satan, comme un lion rugissant, fondit sur la fondatrice qui, dans ses écrits, a fait un tableau saisissant des tortures morales, des mortelles angoisses qu'elle éprouva. Et c'est bien parce qu'elle avait passé par ce creuset que Thérèse de Jésus devint si clairvoyante et si sage dans la conduite des âmes. N'est-ce pas, toute proportion gardée, ce qui advint pour la révérende Mère Geay? L'esprit de ténèbres, malgré l'intelligence qui lui est restée, ne peut, ce

(1) *Imitation.*

semble, diversifier ses ruses ; aussi ses procédés de combat sont-ils toujours les mêmes.

Ce fut donc dans la paix d'un entier acquiescement que la Sœur Saint-Antoine commença et termina sa retraite, et, le 5 mai 1826, elle prononça ses vœux. Mais sa profession ne donna point lieu à une de ces solennités qui ressemblent à un triomphe et dont les splendeurs allègent le sacrifice. L'affliction présida à ce festin des noces, et il n'y eut que des pleurs pour fêter l'entrée de la Mère Geay dans la phalange des vierges, car la Mère Potel s'éteignait, et le lendemain, 6 mai, elle rendit doucement son âme à Dieu, après avoir offert sa vie pour l'œuvre à laquelle elle s'était consacrée.

Nous n'avons pu nous procurer de détails sur ses derniers moments, les écrits concernant les premières années de la Congrégation ayant disparu au milieu des bouleversements politiques survenus depuis. Pour rendre hommage à la mémoire de la première Supérieure générale du Bon-Secours, nous ne pouvons que transcrire ce que nous écrivait naguère la révérende Mère Marie-Joseph, qui, actuellement, détient si dignement ce poste : « *La bonne Mère Potel fut comme la victime placée à la base de l'Institut et devant assurer son existence par un holocauste prématuré.* »

Les pauvres Sœurs, qui avaient reçu son dernier soupir, le sentaient, le comprenaient, et, tout éplorées, toutes désemparées, ne sachant comment révérer dignement leur première Mère, elles lui rendirent un naïf et touchant hommage. Après l'avoir revêtue de son costume religieux, elles la placèrent dans un fauteuil de paille et l'exposèrent dans le chœur de leur modeste oratoire. Ce souvenir est resté vivant au Bon-Secours, et à l'élec-

tion d'une nouvelle Supérieure générale, c'est assise dans ce petit fauteuil que la révérende Mère reçoit l'hommage de soumission de ses filles.

La dépouille mortelle de la Mère Potel fut inhumée au cimetière Montparnasse le 9 mai, et, le même jour, Mgr de Quélen déléguait MM. Desjardins et de Pierre pour nommer, en son nom, la Sœur Marie-Angélique Geay Supérieure générale des Sœurs du Bon-Secours. Selon les désirs de l'archevêque, on ne recueillit point, pour cette élection, les suffrages des Sœurs dont le nombre était, à cette heure, de vingt-huit professes et dix novices. Conformément aux statuts, la Sœur Geay prit le nom de Mère Marie-Joseph, nom que porteront dans la suite toutes les Supérieures générales.

Pour donner une idée de la consternation et du désarroi dans lesquels la maladie de la Mère Potel avait jeté le petit troupeau, nous placerons ici un souvenir raconté, souvent, par une des premières Sœurs, Mère Sainte-Félicité, depuis supérieure de Rozoy. A la veille de la mort de la Mère Potel, elle rentrait à la Communauté, où elle trouva M. Desjardins, qui l'invita à se mettre en retraite pour se préparer à prononcer ses vœux, car elle était encore au noviciat. « Mon Père, répondit-elle, je n'ai pas l'intention de faire des vœux dans une Communauté si ébranlée. La Supérieure va mourir, plusieurs Sœurs sont parties..... Quel avenir peut-on espérer pour une Congrégation dans de telles circonstances? — Et si je vous disais, reprit M. Desjardins, que Sœur Saint-Antoine va être nommée Supérieure, changeriez-vous de détermination? — Oh! oui, mon Père, répondit la novice, car je sais ce que peut devenir une Communauté sous son gouvernement. »

La Sœur Sainte-Félicité avait pu, au noviciat, apprécier sa compagne ; elle se mit donc en retraite avec cette dernière, prononça en même temps qu'elle ses vœux, et eut le bonheur de voir ses prévisions réalisées, car elle survécut à la Mère Geay et ne mourut qu'en 1885, sous le gouvernement de la cinquième Supérieure générale, après avoir assisté au développement successif de la Congrégation. Elle put donc se convaincre que celle qui lui était apparue comme une âme d'élite était vraiment l'élue de Dieu. En 1876, la Mère Sainte-Félicité célébra ses noces d'or, entourée des vénérables anciennes qui, comme elle, avaient assisté aux épreuves et aux joies des premiers jours.



CHAPITRE CINQUIÈME

La Révérende Mère Geay.

1826-1830.

Sommaire. — Enfance de la R. Mère Geay ; malgré les temps mauvais, elle reçoit une éducation chrétienne. — Sa piété précoce. — Elle consacre sa jeunesse à sa famille. — Elle entre au Bon-Secours le 23 août 1825, âgée de trente-trois ans. — Secret de l'influence que la Mère Geay exerça dès le début autour d'elle : *suaviter* et *fortiter*. — Son esprit de foi. — Sa charité. — Sa prudence. — Elle fut, dans toute l'acception du mot, une femme forte. — La Mère Geay sut s'attirer, par le seul prestige de sa vertu, de précieuses et puissantes sympathies. — Dévouement du docteur Récamier et de M. Desglageux pour la Congrégation. — Une délicate épreuve est suscitée par la famille de la Mère Potel. — La Mère Geay sait tout concilier et elle fait élever un calvaire au pays natal de la Mère Potel. — La Supérieure générale obtient la reconnaissance légale du Couvent de Lille par Ordonnance royale du 28 août 1826. — Les Sœurs de Lille, devenues plus nombreuses, s'installent place du Marché au Verjus. — Les Sœurs Saint-Henri et Sainte-Claire sont envoyées à Lille. — Inquiète de l'avenir, la R. Mère fait des démarches pour obtenir la reconnaissance légale de l'Institut ; une Ordonnance royale, du 17 janvier 1827, lui donne satisfaction. — M. Poiloux, directeur du Collège de Vaugirard, réclame le ministère des Sœurs pour son infirmerie. — La Sœur Sainte-Félicité y commence un long et fécond apostolat.

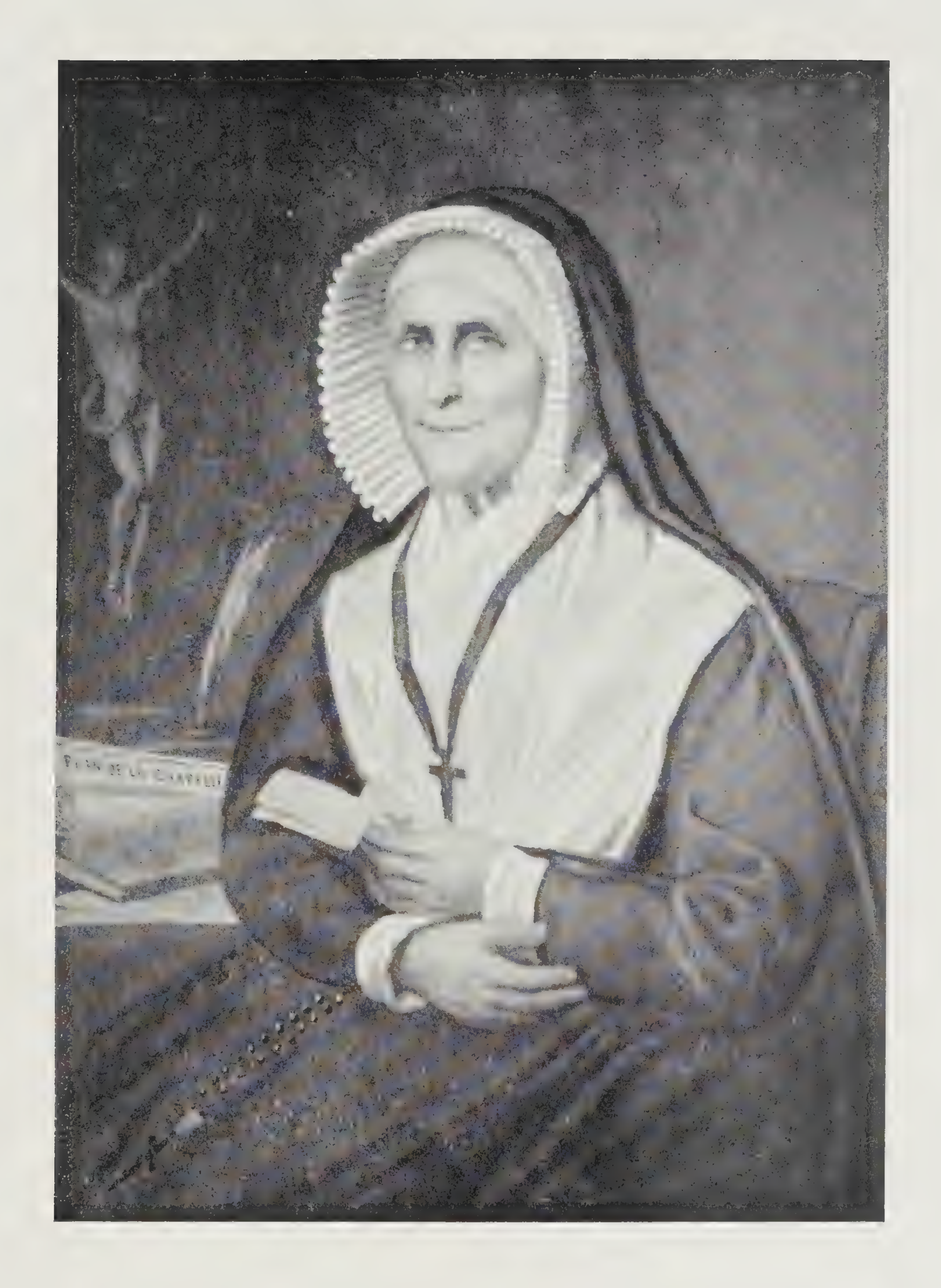
Alexis-Angélique Geay naquit à L'Harazée, commune de Vienne-le-Château, en Champagne, le 2 octobre 1792, c'est-à-dire, en pleine Révolution. Elle était encore en bas âge quand son père mourut, laissant sa mère veuve avec six enfants. Angélique était l'aînée de cette nombreuse famille ; d'une nature précoce et intelligente, elle fut, dès ce moment, comme une seconde mère pour ses frères et sœurs et apprit ainsi, à l'âge où d'autres enfants n'ont pour horizon que le jeu, l'art difficile de se dépenser pour les autres, de s'oublier toujours. Sa

mère, malgré les temps d'incrédulité et de trouble où l'on vivait, était une vraie chrétienne, pleine de foi et de piété ; aussi inculqua-t-elle de bonne heure à ses enfants l'amour de Dieu et du devoir. Angélique fut docile à ses pieuses leçons et devint un modèle pour ses compagnes.

Nous n'avons pu savoir à quelle époque le hameau habité par la famille Geay a vu se rouvrir son humble église ; ce qui est certain, c'est que ses habitants retrouvèrent un pasteur et les bienfaits du culte en 1802, car Angélique fit sa première Communion l'année suivante : elle avait onze ans. L'enfant était si parfaitement instruite des vérités de la religion que la maîtresse d'école du village déclarait hautement n'avoir plus rien à lui apprendre.

L'amour ardent que la Mère Geay a toujours professé pour le Dieu de l'Eucharistie, l'empressement avec lequel on la voyait courir à la chapelle dès qu'elle avait un instant de liberté, l'expression qui animait son doux visage quand elle parlait de « *son bon Dieu* », donne l'idée de ce que dut être sa première Communion et de la place que Jésus-Hostie trouva dans ce cœur si pur et si aimant.

A partir de cette époque, la jeune fille se dévoua plus que jamais aux soins de la famille et devint l'auxiliaire intelligente de sa mère dans l'éducation de ses frères et sœurs ; déjà elle faisait l'apprentissage de cette vie d'abnégation, qui consiste à se perdre de vue pour ne chercher sa joie que dans le bonheur d'autrui. A quel moment précis entendit-elle l'appel d'En Haut ? Eut-elle, comme tant d'autres âmes choisies, un instant la tentation de cueillir quelques fleurs aux bords des sentiers de



La Révérende Mère GEAY

DEUXIÈME SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

de 1826 à 1860

ce monde? Cette âme se donna-t-elle à Dieu dès son premier printemps, ou bien Notre-Seigneur dut-il la disputer à la terre? Nous l'ignorons, et c'est là une lacune regrettable. Mais les vertus éminentes que pratiqua la Mère Geay, les hautes capacités dont elle fit preuve, nous permettent d'affirmer que, dès sa jeunesse, une grâce puissante la forma et l'instruisit; aussi pouvait-elle, en toute vérité, redire avec le Prophète : « *Le Seigneur m'a conduite lui-même dans les sentiers de la justice à cause de son nom* (1). »

Cependant, le devoir la retint longtemps dans l'humble village qui l'avait vue naître; elle était âgée de trente-trois ans, quand elle se crut libre de quitter le toit maternel, ses frères et sœurs étant en état de se suffire. Angélique se rendit alors à Paris, et, le 23 août 1825, elle se présentait à la petite maison de la rue Cassette. Le fait de venir de si loin frapper à la porte d'une communauté nouvellement établie, sans passé et sans crédit, tandis que tant d'autres Sociétés religieuses auraient pu l'attirer, prouve que, dès longtemps, le soin des malades lui était familier et que son cœur se plaisait singulièrement dans ce saint labeur.

Nous avons dit, au précédent chapitre, comment la sœur Saint-Antoine fut privée, durant son noviciat, de ces joies, de ces douceurs spirituelles, qui restent dans la vie d'une religieuse comme un rayon du ciel. On a vu aussi que le jour de sa profession coïncida avec un jour de deuil. Dieu la formait ainsi, par les combats et le sacrifice, au laborieux ministère qu'elle devait exercer durant trente-quatre ans.

La nouvelle Supérieure du Bon-Secours, écrivait après

(1) Ps. XXII.

sa mort un de ses biographes, était une de ces femmes qui exercent, par l'esprit et par le cœur, une immense influence sur tous ceux qui les approchent. Le secret de cette influence résidait pour elle dans ces deux mots : *suaviter* et *fortiter*. En effet, ce fut par la suavité et la force qu'elle triompha des contradictions du dehors et des difficultés du dedans, qu'elle sut faire face aux besoins spirituels et matériels d'une Congrégation qui, sous son gouvernement, prit un accroissement considérable. Ce fut aussi grâce à une force tempérée par la suavité qu'elle pénétra l'Institut de cet esprit de charité, de mansuétude, de zèle et de détachement, qui fait sa gloire, et développa dans les Sœurs cette fermeté d'âme, cette dignité, cette sainte réserve, qui sont les qualités essentielles d'une Sœur du Bon-Secours.

Plus d'une fois, la barque, dont la Mère Geay tenait le gouvernail, sera secouée par la tempête ; mais cette femme, d'une apparence si frêle, était douée d'une rare énergie ; aussi ne manquera-t-elle jamais ni de force, ni de courage, ni de prudence.

C'était vraiment une de ces âmes d'élite que Dieu se choisit pour montrer au monde ce que peut la faiblesse soutenue par sa toute-puissance. Animée d'une foi vive, elle ne voyait en toute chose que Dieu seul, elle le cherchait par une prière continuelle et ardente, qui était comme la respiration de sa vie, et cette unité, cette simplicité de vue lui donnait une sagesse et une force singulières. « Son bon Dieu », comme elle le disait avec tant de charme, était l'appui de son bras, le soutien de son pied aux passages difficiles ; c'est Lui aussi qui dilatait son cœur et le rendait capable d'y renfermer, avec une tendresse toute maternelle, la grande famille

qui lui avait été confiée. Sa situation la mit souvent en rapport avec les plus illustres personnages de l'Eglise et de l'Etat, sans qu'elle perdît pour cela rien de cette simplicité qui est l'indice d'une véritable vertu, et jamais non plus on ne la vit se prévaloir des témoignages d'estime qui lui étaient donnés. On recherchait ses conseils avec empressement, et les personnes de toutes les classes de la société venaient à elle pour avoir ses lumières ou lui confier des douleurs intimes. Son grand et noble cœur s'ouvrait à toutes les peines ; mais il avait une préférence marquée pour les pauvres ; ceux-ci le savaient et ne se laissaient jamais rebuter. « Il faut que je parle à la Supérieure elle-même », répondaient-ils au refus souvent motivé qui accueillait leurs demandes. Et, de fait, la bonne Mère préférait se laisser tromper que de fermer l'oreille aux plaintes des malheureux.

Pour tout résumer en un mot, la nouvelle Supérieure générale, que Dieu venait d'envoyer aux Sœurs du Bon-Secours, était vraiment la femme forte, telle que l'a dépeinte l'Esprit-Saint. *Le cœur du divin Epoux s'était confié en elle,* et combien justement ! Epouse fidèle, elle ne trompa point son attente et *travailla* pour sa gloire *par le conseil de ses mains.* C'est *durant la nuit* de l'épreuve et des contradictions qu'elle fut appelée, et aussitôt *elle se leva pour donner à ses filles le pain de l'âme et le pain du corps ; elle leur prépara pour les hivers un double vêtement :* la fidélité à leurs Règles et une charité débordante. Aussi, à l'*heure du départ, put-elle considérer son œuvre avec sérénité et sourire à la mort, tandis que ses filles,* malgré leur douleur, *se levaient pour la proclamer bienheureuse* (1).

(1) Prov., xxxi.

Quoi d'étonnant alors que, dès les débuts de son supériorat, la vénérée Mère Geay ait su s'attirer d'ardentes et fidèles sympathies. Après MM. de Pierre et Desjardins, il faut mettre au premier rang des amis qui ne lui firent jamais défaut, le docteur Récamier, cet homme de bien, qui avait trouvé dans les Sœurs du Bon-Secours les auxiliaires rêvées par lui, des gardes-malades intelligentes, capables de le seconder, et dévorées, comme ce grand chrétien, du désir de guérir non seulement les corps, mais aussi les âmes. M. Récamier fut, pour le Bon-Secours, cet ami fidèle, dépeint par l'Ecriture, et dont le prix est inestimable. Il avait soigné la Mère Potel et pris part à l'affliction des Sœurs, qui voyaient disparaître leur premier appui ; mais il avait bien vite compris aussi que la nomination de Mère Geay était pour la Congrégation une bénédiction et un gage de succès. Aussi s'appliqua-t-il à faire tomber les préventions qu'une partie de la société entretenait encore contre les Sœurs et, par son influence, il leur donna entrée dans les meilleures familles. Sa délicatesse était telle que jamais il ne voulut accepter d'honoraires pour les soins donnés à la communauté. Nous avons même trouvé son nom dans un acte notarié du 16 septembre 1826 ; malgré ses écrasantes occupations, le docteur avait tenu à se rendre dans l'étude de Me Chapellier pour témoigner, en faveur de la Congrégation, dans une affaire épineuse, qui fut une des premières croix de la nouvelle Supérieure.

Récamier était alors à l'apogée de sa brillante carrière ; il venait, en cette même année, d'être nommé à la chaire du Collège de France, devenue vacante par la mort de Laënnec, et, depuis plusieurs années déjà, il

occupait un siège à l'Académie de Médecine. Dans ces conditions, il est bien intéressant de noter la sympathie que l'éminent praticien donnait à une Congrégation dont le présent était si modeste et l'avenir si incertain. C'est que, nous l'avons déjà dit, Récamier n'était pas seulement un grand médecin, mais un chrétien dans toute l'acception du mot, et il comprenait que la science trouverait une aide puissante dans le ministère charitable et surnaturel des gardes-malades. Du reste, il voyait aussi en elles des confidentes toutes désignées de sa délicate charité, et bien souvent il les chargea de porter aux malheureux les aumônes qu'il prélevait sur ses honoraires.

Mais il nous faut dire quelle était cette épreuve qui vint si tôt accabler la Mère Geay. Durant le temps, très court, de son gouvernement, la Mère Potel avait réussi, par un prodige d'économie, et grâce à la générosité de quelques bienfaiteurs, à acquérir la maison de la rue Cassette, et, pour éviter toute difficulté dans l'avenir, elle avait, deux mois avant sa mort, fait un testament olographe, par lequel elle instituait Angélique Geay et Jeanne Letellier (1) pour ses légataires universels.

Quoique la digne religieuse n'eût apporté à la Communauté que ses lumières et ses grandes vertus, sa famille se crut cependant autorisée, après sa mort, à contester ce testament ; et, malgré leur esprit de paix et de charité, les Sœurs se virent obligées de défendre leurs droits par les voies juridiques.

Dans ces circonstances difficiles, elles furent grandement soutenues par M. Récamier et aussi par M. Desglageux, un des membres les plus distingués du Barreau

(1) Mère Sainte-Anne, Assistante.

de Paris. Grâce à leurs conseils éclairés, la vénérée Mère Geay réussit à se faire rendre justice (1), et, dans l'avenir, elle trouva M. Desglageux toujours à ses côtés, quand il s'agissait des intérêts matériels de l'Institut.

Un des premiers actes importants de la Mère Geay fut de consolider la fondation de Lille. Cette maison prospérait et il était désirable qu'elle fût autorisée régulièrement par les autorités civiles et religieuses. La Supérieure générale fit les démarches nécessaires à cet effet, et, le 22 mai 1826, le Conseil municipal de Lille émit un vote favorable au maintien des Sœurs, qui étaient alors au nombre de neuf. Huit jours plus tard, c'est-à-dire le 31 mai, il accordait 2.000 fr. à titre d'indemnité supplémentaire de logement auxdites religieuses alors rue de l'Arc, à la condition que neuf nouvelles Sœurs se réuniraient aux premières pour remplir les mêmes fonctions auprès des habitants. C'était dire, en peu de mots, mais d'une façon bien éloquente, combien on appréciait leurs services.

Le 4 août suivant, Mgr l'évêque de Cambrai envoyait également son autorisation aux Sœurs, et, le 28 août, une Ordonnance royale reconnaissait « l'établissement, « à Lille, de la communauté des Sœurs dites de Bon- « Secours sous le vocable de Notre-Dame Auxiliatrice, « gouvernée par une supérieure locale, sous la dépen- « dance de la Supérieure générale de Paris. »

Dès cette époque, les religieuses, devenues plus nombreuses, quittèrent la rue de l'Arc pour se fixer dans une maison située au Marché au Verjus et qui fut louée

(1) Dans un esprit de conciliation, elle fit élever un calvaire au pays natal de la Mère Potel, à Bécordel, dans la Somme.

à M. Clamponain-Dupuis ; là, elles tinrent une école gratuite, et plusieurs Sœurs allaient chaque jour faire la classe aux écoles de la rue de la Barre, tandis que d'autres se consacraient uniquement au soin des malades. Mais cet établissement fut aussi transitoire, car nous verrons, en 1834, les Sœurs chargées d'une œuvre qui donnera à leur Institut une nouvelle extension et les obligera à chercher une habitation plus vaste.

Parmi les religieuses qui furent envoyées à Lille en 1827, il y en eut deux qui étaient appelées à exercer une grande influence dans cette ville : c'étaient les sœurs Saint-Henry et Sainte-Claire. Toutes deux eurent un supériorat très fécond, toutes deux s'attachèrent à pénétrer leurs filles de l'esprit de la Congrégation ; toutes deux furent un centre où, non seulement les religieuses, mais beaucoup de personnes notables de la ville, venaient chercher lumière et conseil.

Cependant, à ce moment, la Révolution commençait à relever la tête et obtenait de la royauté affaiblie des gages qui faisaient craindre pour l'avenir des institutions religieuses. Aussi la Mère Geay se préoccupait-elle, avec raison, de donner à la Congrégation toutes les garanties légales propres à en assurer l'avenir. Les démarches entreprises dans ce but, par M. Desjardins, furent continuées avec succès, et, le 17 janvier 1827, l'Institut du Bon-Secours de Paris, *première association de religieuses gardes-malades, établie en France,* était reconnu par le gouvernement.

C'est alors que la Mère Geay, d'accord avec ses supérieurs, modifia le costume des Sœurs qui, primitivement, était gris ; elles adoptèrent la robe noire, le voile noir et gardèrent le bonnet tuyauté qu'elles por-

taient depuis leur première réunion à la rue Cassette. Les manchettes blanches leur furent imposées plus tard par Mgr de Quélen qui, durant sa dernière maladie, trouvait que cette addition de linge blanc au costume était chose pratique et agréable pour les malades.

Vers cette même époque, M. l'abbé Poiloux, directeur de l'important collège de Vaugirard, lequel, après sa mort, est devenu la propriété des Pères Jésuites, réclama quelques Sœurs du Bon-Secours pour l'infirmerie. Sœur Sainte-Félicité fut, avec deux de ses compagnes, chargée de cette mission et s'y consacra jusqu'en 1865. Durant son long séjour à Vaugirard et à Auteuil, — car, plus tard, le collège fut transféré dans ce dernier quartier — elle fit un bien inappréciable aux enfants, que la maladie plaçait momentanément sous son influence, et, en même temps qu'elle soignait les corps, elle fortifiait les âmes pour les luttes à venir.

Après le choléra de 1832, la sœur Sainte-Cécile vint la rejoindre à Vaugirard et vécut plusieurs années sous sa direction ; devenue plus tard Supérieure générale, elle conservait une grande vénération et un profond respect pour son ancienne supérieure, et on l'entendit dire un jour en parlant d'elle : « *Je baiserais la trace de ses pieds.* »

On s'imagine aisément ce que de telles âmes étaient capables de faire pour la cause de Dieu ; s'incitant mutuellement au bien, elles gravissaient joyeusement les sentiers qui conduisent aux sommets, c'est-à-dire, à la perfection.



CHAPITRE SIXIÈME

Fondation à Boulogne. — Le choléra. L'Orphelinat de la Providence.

1830-1833.

Sommaire. — Fondation à Boulogne ; elle est due à une circonstance fortuite. — M. le baron de Blaisel en est le promoteur. — La ville de Boulogne tire toute sa gloire de son antique sanctuaire marial. — Tradition qui s'attache à l'image miraculeuse de Notre-Dame de Boulogne. — Destruction, en 1893, de la statue et du sanctuaire qui l'abritait. — M. l'abbé Haffringue, restaurateur de l'antique cathédrale. — Sage réponse de la révérende Mère Geay aux premières ouvertures de M. de Blaisel. — Ce dernier, pour hâter l'exécution de son projet, fonde un comité dont les membres adressent au maire de Boulogne une supplique demandant l'établissement des Sœurs gardes-malades. — Hésitation du maire. — M. de Blaisel surmonte toutes les difficultés. — Les Sœurs du Bon-Secours s'installent à Boulogne en la fête de la Visitation. — La Mère Sainte-Marianne. — Révolution de 1830. — Calme et confiance de la Révérende Mère Geay durant les journées de juillet. — Douleur des Sœurs en apprenant le sac de l'Archevêché. — Epidémie de choléra de 1832. — Charité héroïque de Mgr de Quélen. — Témoignage rendu aux Sœurs du Bon-Secours par l'*Ami de la religion.* — A Lille et à Boulogne, elles rendent aussi d'importants services. — Le Conseil municipal de Boulogne supprime le traitement des Sœurs. — Une souscription assure leur entretien pour deux ans. — Une supplique, adressée à la municipalité pour demander le rétablissement des crédits alloués, reste sans effet. — Origine de l'Orphelinat de la Providence. — M[lle] Buchère. — Développement de l'Œuvre de 1808 à 1832. — Protection puissante accordée à l'Orphelinat par Mesdames la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry. — Acquisition, par M[lle] Buchère, de la maison actuelle, 13, rue du Regard ; elle songe à assurer la durée de son œuvre. — Mgr de Quélen l'invite à la confier aux Sœurs du Bon-Secours. — M. l'abbé Tesson, nommé aumônier de l'Orphelinat. — Mort édifiante de plusieurs orphelines.

Dans un Institut tout imprégné de l'esprit de Dieu, comme l'était le Bon-Secours, il n'est pas étonnant que l'objet d'une incessante et respectueuse étude, pour

les premières religieuses, fût le livre des Règles que deux saints prêtres avaient élaborées au chevet d'une mourante. Elles n'ignoraient pas qu'une grande fidélité à mettre en pratique leurs saintes Règles ferait circuler une vie puissante dans la nouvelle Congrégation. Cette préoccupation toute surnaturelle fut l'occasion providentielle d'une fondation importante.

Dans les derniers mois de l'année 1828, M. le baron de Blaisel, un habitant notable de Boulogne, se trouvant à Paris, vint rendre visite à un ami malade, lequel était soigné par une Sœur du Bon-Secours. Cette dernière avait momentanément déposé sur la cheminée de la chambre le livre des Règles, dont elle ne se séparait jamais. Le baron l'aperçut et le prit, d'abord machinalement, mais il ne tarda pas à être vivement intéressé par son contenu. « C'est là, s'écria-t-il, une œuvre admirable! Il faut que nous ayons ces Sœurs à Boulogne; il le faut absolument. »

Le jour même, M. de Blaisel se mettait en mesure de réaliser son dessein; il y travailla avec une constance, une sagesse, un zèle dignes d'admiration et dont font foi les nombreux documents que nous avons pu recueillir. Il se chargea de toutes les démarches auprès du Conseil municipal et de l'Archevêché, rédigea toutes les pétitions, fit tomber tous les obstacles, et ce fut lui aussi qui trouva la maison où les Sœurs commencèrent leur apostolat.

Quand on songe aux bienfaits sans nombre que l'établissement des Sœurs du Bon-Secours a procurés aux habitants de Boulogne depuis 80 ans, on aime à saluer l'homme de bien, le grand chrétien qui fut le promoteur de cette œuvre, et, une fois de plus, on est

forcé de reconnaître que, de la fidélité à une seule inspiration de la grâce, dépend souvent un bien durable et multiple en ses conséquences. Si M. de Blaisel n'avait point eu l'âme si ouverte aux pensées de la charité, il aurait sans doute laissé tomber avec indifférence le livre qui lui révélait la mission d'une Sœur du Bon-Secours, et ces dernières ne seraient point allées à Boulogne.

Quel vaste champ d'action cependant pour ces épouses du Christ que cette ville si profondément chrétienne, véritable « terre des saints (1), » et que Mgr Parisis appelait un jour avec complaisance « *une cité pleine de charmes et de cœur, riche des dons de Dieu et riche aussi de ses propres œuvres ; une ville privilégiée, qui réunit, avec un rare bonheur, l'élégante délicatesse et l'activité féconde des temps modernes à la foi puissante et aux vertus hospitalières des temps antiques* (2) ! »

Les habitants de Boulogne peuvent dire, à bon droit, en se tournant vers la Vierge Marie : « *Tous les biens nous sont venus par elle* (3), » car leur histoire tire tout son lustre du sanctuaire marial qui, depuis tant de siècles, attire les foules, et dans lequel beaucoup de souverains ont tenu à honneur de venir se prosterner.

On sait comment la très sainte Vierge se choisit elle-même une demeure sur la colline de Boulogne, sachant la vénération dont l'entourait ce peuple rude, mais simple et profondément chrétien. « L'an 633, sous « le règne du roi Dagobert — nous citons M. l'abbé

(1) Lettre de M. l'abbé de Riencourt, 1820.
(2) Inauguration de la statue de l'Immaculée Conception.
(3) Sap., VII, 11.

« Haignerai — arriva au port de Boulogne un vaisseau « sans matelots et sans rames, que la mer, par un « calme extraordinaire, semblait vouloir respecter. Une « lumière, qui brillait sur ce vaisseau, attira l'attention, « et plusieurs personnes accoururent pour voir ce qu'il « contenait. On y aperçut une image de la sainte Vierge, « faite de bois en relief, d'une excellente sculpture, « d'environ trois pieds de hauteur, tenant l'Enfant Jésus « sur son bras gauche. Cette image avait je ne sais « quoi de majestueux et de divin, qui semblait, d'un « côté, réprimer l'insolence des vagues et, de l'autre, « solliciter sensiblement les hommes à l'entourer de « leurs hommages. »

On suppose avec raison que cette Madone venait d'une des villes de l'Orient, alors envahies par les Sarrasins, et qu'elle avait été confiée aux flots pour que la main de Dieu la dirigeât vers les rivages plus hospitaliers de l'Occident. Boulogne eut donc l'insigne honneur d'être choisie pour gardienne de ce trésor sans prix.

Jusqu'à la Révolution, l'église, qui abritait la sainte Image, passait, à bon droit, pour un des plus vénérables sanctuaires marials, dans lequel la très sainte Vierge se plaisait à opérer de grands et nombreux prodiges. Mais, le 28 septembre 1893, l'antique statue de Notre-Dame fut brûlée publiquement par des forcenés qui, avant de l'anéantir, lui firent subir des outrages sacrilèges. La chapelle et la cathédrale furent vendues comme biens nationaux, et disparurent bientôt, ainsi que les souvenirs précieux qu'elles renfermaient.

Mais, à l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire, vers 1830, une grande œuvre de réparation se préparait. Un

ecclésiastique dévoré de zèle, M. l'abbé Haffringue, avait entrepris de rebâtir le sanctuaire disparu et de faire revivre le pèlerinage séculaire de Notre-Dame. Il rêvait d'élever, sur un dôme gigantesque, en face de l'Angleterre protestante, la statue de Celle *qui détruit toutes les hérésies,* afin que, dominant la terre et la mer, elle attirât à son divin Fils les âmes égarées.

Dans ce but, il avait racheté l'enclos de l'ancienne cathédrale, commencé les travaux, et, le 1er mai 1827, on avait solennellement posé la première pierre de la chapelle de la Vierge.

Le saint prêtre fut admirablement secondé dans cette entreprise colossale, à laquelle toute la France chrétienne voulut concourir ; aussi l'historien de Notre-Dame de Boulogne, M. l'abbé Haignerai, pouvait-il écrire, parlant de l'année 1854, date inoubliable de la proclamation de l'Immaculée Conception : « Les rues de Sion avaient cessé de pleurer leur solitude, on revenait prier dans le temple où nos pères se sont agenouillés si pieusement. L'édifice grandiose portait fièrement dans les airs sa majestueuse jeunesse ; son dôme s'élançait au ciel pour y faire monter l'adoration et la prière du pèlerin. Il régnait sur la ville et sur la contrée, dominant toutes les autres constructions, pour proclamer la supériorité de l'idée religieuse sur tous les intérêts terrestres. »

N'est-il pas permis de croire que la fondation des Sœurs du Bon-Secours à Boulogne fut, avec beaucoup d'autres, une des grâces par lesquelles la très sainte Vierge répondit aux témoignages de filial amour que son peuple privilégié venait de lui donner? Car ces dignes religieuses ont toutes passé dans la cité de Marie en faisant le bien ; et il serait difficile de dire

dans quelle mesure elles se sont données — souvent jusqu'à l'héroïsme — surtout durant les épidémies qui, au dernier siècle, ont désolé et ravagé ce coin de la France.

M. de Blaisel semblait avoir l'intuition du bien qui s'accomplirait, quand il s'employait avec tant de zèle et d'ardeur à réaliser son rêve : doter sa chère ville de Boulogne d'une maison de Sœurs gardes-malades.

Il est intéressant de citer ici la réponse de la Mère Geay aux premières ouvertures que lui fit le baron ; on y admirera cette sagesse si calme, si prévoyante, si humble, qui mesure les paroles et met toute personnalité dans l'ombre.

12 janvier 1829.

MONSIEUR,

J'ai reçu vos lettres en leur temps, mais une indisposition assez grave m'a empêchée de répondre aux questions que vous me posez.

1° Je vous envoie la copie des statuts des Sœurs de Notre-Dame du Bon-Secours. Depuis deux ans, cet Ordre est reconnu et autorisé par le gouvernement.

2° Les Sœurs vont chez les pauvres ; elles sont pauvres elles-mêmes et se chargent de distribuer les aumônes qu'on leur fait.

3° Elles pansent les plaies et donnent aux malades tous les soins dont ils ont besoin.

4° Elles vont chez toutes les personnes qui les demandent, sans avoir égard à la religion à laquelle elles appartiennent.

5° Comme ce n'est pas par spéculation, mais par charité qu'elles agissent, la Supérieure demande seulement que ses Sœurs puissent vivre sans gêne et sans

contracter de dettes, qu'elles soient logées convenablement et qu'elles aient chacune un petit mobilier composé d'un lit et de quelques chaises.

6° Il est à croire que les Supérieurs ne s'opposeront pas à ce que la Supérieure générale envoie d'abord trois sujets. Il serait à propos, lorsque tout sera préparé, de leur soumettre ce projet par le canal de votre grand vicaire; celui-ci fera parvenir votre demande apostillée à son évêque, et ce dernier à l'archevêque.

Je m'en rapporte, pour l'exécution, à la prudence du comité dont vous me parlez.

La ville de Lille a l'avantage d'avoir douze de ces bonnes Sœurs et demande à en augmenter le nombre.

Veuillez agréer, etc.

Signé : *La Supérieure générale de Notre-Dame du Bon-Secours.*

Pour la bonne exécution de son projet, M. de Blaisel avait formé un comité, composé d'habitants notables de Boulogne, dont il convient de conserver les noms, tant à cause du bien réalisé, par leur intervention, qu'en raison de la profonde gratitude que leur doivent les Sœurs du Bon-Secours. Ce sont MM. Fontaine, Wissocq, Gros, Gallien, Lefebvre, Dusommerard et Rouxel.

Ayant su qu'à Lille un établissement analogue à celui qu'ils désiraient établir, fonctionnait depuis deux ans, à la satisfaction générale, ils s'adressèrent à M. le comte de Muysart, maire de cette ville, pour se procurer tous les renseignements pratiques qui pouvaient les guider, et la réponse, si précise et si bienveillante qu'ils reçurent, ne fit que les encourager à poursuivre les négociations commencées.

Le 5 février 1829, M. Fontaine, député du Nord, fut chargé par le comité de conférer avec la Supérieure générale de la Congrégation du Bon-Secours, au sujet des arrangements à prendre et des sommes à fixer pour l'entretien des Sœurs.

Pendant ce temps, M. de Blaisel, au nom de ses collègues, adressait la supplique suivante au maire de Boulogne :

« Nous soussignés, connaissant votre zèle pour ce qui peut être utile à vos administrés, avons l'honneur de vous soumettre l'idée que nous avons conçue de former un établissement de charité et de bienfaisance pour la garde des malades. Cet établissement, avantageux aux riches et aux pauvres, ne le sera pas moins aux nombreux étrangers qui visitent notre ville. Nous nous sommes procuré tous les renseignements possibles sur l'établissement des Dames dites du Bon-Secours, installées à Paris et à Lille. Vous apprécierez, comme nous, les services éminents que ces Sœurs rendent à l'humanité souffrante. Leur installation dans notre ville serait un grand bienfait pour les malades et pour les étrangers ; nous vous prions de vouloir bien seconder nos efforts.

« Nous pourrons facilement obtenir d'abord trois de ces Dames. La Caisse municipale pourrait se charger de la dépense. Seule, elle peut rendre ce bienfait permanent. Appréciant, comme nous, l'utilité incontestable d'un semblable établissement, nous sommes persuadés, Monsieur le Maire, que vous trouverez moyen de faire figurer sur votre budget cette dépense qui sera universellement approuvée.

« Veuillez agréer, etc.

Le Comité. »

Le Maire approuva, en effet, hautement le projet et accueillit la supplique avec une extrême bienveillance ; mais, craignant que le budget de la ville ne pût fournir les fonds nécessaires, il eut quelque hésitation et ajourna la démarche qu'il avait promis de faire auprès de l'archevêque de Paris ; de là, grande contrariété pour M. de Blaisel, qui craignait de voir échapper l'immeuble qu'il avait en vue, et grand étonnement aussi de la Mère Geay, qui ne s'expliquait point ces délais.

La persévérance du baron de Blaisel et des membres du comité eut raison de toutes les difficultés, car nous avons sous les yeux la délibération du Conseil municipal de Boulogne, du 28 juillet de cette année 1829, lequel accepte la fondation dans les conditions proposées par la Supérieure générale.

« Après avoir pris connaissance, y est-il dit, d'une « pétition signée d'un grand nombre d'habitants notables « de la ville de Boulogne et des règlements de la Con- « grégation du Bon-Secours..., le Conseil, considérant « que la ville de Boulogne manque de gardes-malades « et que les Sœurs du Bon-Secours, instruites, éclairées, « pleines de douceur et de patience, possédant des « connaissances utiles et soignant les malades de toutes « les nations et de toutes les religions, sans distinction, « seraient de la plus grande utilité pour la ville, surtout « auprès des indigents.

« Considérant que la dépense doit se borner, suivant « les propositions faites, en ce qui concerne la ville, « aux frais de logement évalués approximativement à « six cents francs, à un traitement de deux cents francs « pour chacune des trois Sœurs, qu'on a l'espoir d'ob-

« tenir, et à des frais de premier établissement évalués « aussi à six cents francs.

« Arrête que Madame la Supérieure des Sœurs du « Bon-Secours sera priée d'envoyer à Boulogne trois de « ses Sœurs, auxquelles il sera alloué sur la caisse « municipale une allocation de 1.800 fr. pendant l'année « 1830, et que M. le Maire sera invité à faire les de- « mandes nécessaires pour l'obtention de ces trois « Sœurs, tant auprès de Mgr l'évêque d'Arras qu'auprès « de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Paris (1). »

L'autorisation préfectorale ayant été obtenue, le maire de Boulogne s'adressa à Mgr de Quélen qui, comme on le pense, fut très heureux d'accéder à sa demande.

Ces Messieurs songèrent alors à faire une souscription en ville pour les frais de premier établissement. On y répondit avec empressement, aussi bien par des offrandes d'argent que par des dons en nature. Parmi les nombreux donateurs, on est étonné de voir figurer le nom d'un ministre anglican. C'est un témoignage de plus rendu par les hérétiques à l'heureuse influence de ces vierges que l'Eglise catholique seule peut susciter.

Les événements politiques et des circonstances imprévues apportèrent encore des retards à l'arrivée des Sœurs, et ce ne fut que le 24 juin 1830 que le baron de Blaisel put écrire à la Mère Geay :

MADAME,

« J'ai le plaisir de vous annoncer que votre maison sera prête à vous recevoir jeudi prochain, 1er juillet. Je vous prie de retenir les places de la rotonde ; il y

(1) Délibération municipale.

en a quatre dans la diligence de l'Union de Boulogne, rue de la Jussienne, place des Victoires.

« Recevez, etc. »

Ce parfait chrétien avait donc mené à bonne fin l'œuvre entreprise; aussi put-il chanter un *Magnificat* d'action de grâces quand, le 2 juillet, en la fête de la Visitation, il installa, de concert avec M. Gros, les servantes des malades dans leur modeste maison de la rue Saint-Martin.

Dès le début, les Sœurs eurent la mission de visiter les indigents, et elles s'occupèrent aussi du Bureau de bienfaisance jusqu'au jour où les Sœurs de charité en furent chargées.

La première supérieure de cette maison fut la Sœur Saint-Dominique; nous n'en parlerons que pour mémoire, car elle ne séjourna à Boulogne que jusqu'en 1833 (n'ayant pas persévéré dans sa vocation). Elle fut remplacée alors par la Mère Sainte-Marianne, le type de la parfaite religieuse, qui eut pour intelligente et dévouée auxiliaire la Sœur Marie-des-Anges, une des futures supérieures de Boulogne.

La Mère Geay voyait donc sortir de terre le faible arbrisseau confié à ses soins, lequel ne demandait que les ondées célestes pour vivre et grandir. La tempête de 1830, si menaçante pour les institutions religieuses, ne put l'anéantir; et, au milieu des graves événements de cette année, les Sœurs commencèrent à toucher du doigt la vérité de cette parole du Psalmiste : « *Celui qui se confie en Dieu est inébranlable comme la montagne de Sion* (1). »

(1) Ps. xc.

Tandis que, durant la Révolution de Juillet, la jeune Supérieure générale entendait le tocsin sonner à Saint-Sulpice et l'émeute gronder dans la rue, elle sentait, en même temps que sa faiblesse, la force que donne la confiance et l'abandon. Dieu, « son bon Dieu », était là, il ne laisserait faire que ce qu'il avait décrété dans ses conseils, et ce qu'il voulait, elle le voulait aussi.

Sa confiance était d'autant plus méritoire que ses meilleurs appuis et protecteurs étaient frappés. Le 26 juillet avaient paru les Ordonnances, le 28, la Révolution triomphait à Paris, et, le 29, la multitude se portait à l'archevêché. « On ouvrit les portes à coups de fusil, écrivait un témoin, et les armoires à coups de hache. »

On juge de la douleur des Sœurs du Bon-Secours en apprenant que celui qu'à bon droit elles appelaient leur père, était chassé de sa demeure, dépouillé de tout, obligé de fuir, de se cacher, exilé de sa cathédrale, isolé de son clergé. Leurs inquiétudes n'étaient pas moindres au sujet de M. l'abbé Desjardins, qui partagea toutes les infortunes de son archevêque, et voulut même, quelques mois plus tard, encourir la prison afin de l'éviter à son bien-aimé pasteur.

Cependant, au milieu de leurs infortunes, ni l'archevêque ni son grand vicaire ne se départirent de la sollicitude qu'ils avaient vouée au Bon-Secours, et M. Desjardins, malgré ses croissantes infirmités et ses peines morales, présida la réunion du 24 mai 1831, où devait avoir lieu l'élection de la Supérieure générale. Il va sans dire que la révérende Mère Geay fut réélue à une grande majorité; elle avait, durant ces cinq années écoulées, donné trop de preuves de sa haute intelligence



MGR DE QUÉLEN DANS SA CHAPELLE

et de sa grande vertu, pour que ses filles songeassent à mettre l'autorité en d'autres mains.

Sa tendresse toute maternelle, pour ces âmes que Dieu lui avait confiées, fut mise à une rude épreuve, lors de l'épidémie de choléra qui décima Paris dans les premiers mois de l'année 1832; mais son cœur de mère put aussi se réjouir, car ses filles manifestèrent alors, au dehors, toutes les vertus dont leur sainte vocation avait déposé le germe dans leur âme.

On prévoyait l'arrivée du terrible fléau, et, plusieurs mois auparavant, Mgr de Quélen avait, dans une Lettre pastorale, préparé son clergé aux devoirs qui l'attendaient. « Comme prêtres et comme Français, « écrivait-il, nous devons prévoir l'époque où nous « serons assaillis par la calamité, qui s'avance à pas de « géant vers notre patrie. Le moment peut n'être pas « éloigné où une vertu commune ne suffira plus, où il « faudra l'héroïsme du dévouement... »

Ces prévisions se réalisèrent; le 27 mars, la foudroyante nouvelle circula dans tout Paris : le choléra était dans les murs de la capitale. Jusque-là, il s'était étendu peu à peu, de proche en proche; mais il fondit sur Paris inopinément, sans avoir passé par les provinces, « et ce fut là, dit l'*Ami de la Religion,* un événement « qui surprit et dérouta les calculs de tous les observateurs. » En quinze jours, le fléau fit sept mille victimes. « L'intensité du mal, la brusque altération de l'état des malades, l'insuccès des médications, donnaient à l'affection un caractère dramatique et mystérieux qui affola la population (1). »

« C'est alors que commencèrent, écrivait encore un

(1) *Le Docteur Récamier,* par Paul Triaire.

journal du temps (1), ces jours de deuil où le fléau de l'Inde, environnant Paris d'une atmosphère impure, ouvrit au-dessus de la grande ville sa main remplie de funérailles et frappa sur mille points à la fois avant d'avoir menacé. L'art se déclara impuissant, les hommes se tordirent les mains de désespoir, les courageux pâlirent. Mais ce fut alors que le christianisme se leva... » Ce fut l'heure, pour Mgr de Quélen, d'exercer contre les passions humaines les sublimes représailles d'un dévouement généreux. Les hommes l'avaient réduit à vivre dans la retraite ; il en sortit alors que la peur retenait chez eux les plus vaillants. Le 2 avril 1832, il se rendit à l'Hôtel-Dieu, où l'épidémie sévissait avec plus d'intensité : « Nouveau Charles Borromée, dit son historien, le baron Henrion, le prélat s'arrêta au chevet des malades et des moribonds pour subvenir à leurs besoins, ranimer leur espérance et les préparer au dernier voyage. » — « On le vit, avec un double senti-« ment d'épouvante et d'attendrissement, porter dans « ses bras des malheureux atteints du fléau (2). »

C'est au cours d'une de ces visites du pasteur à ses brebis frappées que se passa une scène que le saint archevêque désira tenir cachée durant sa vie, mais que des amis révélèrent après sa mort. Arrivé un jour devant le lit d'un agonisant, Mgr de Quélen levait sur lui sa main pour le bénir, lorsque celui-ci, fixant sur le pasteur un regard encore chargé de haine, eut la force de s'écrier : « Retirez-vous de moi, je suis un des pillards de l'archevêché. » A ces mots, le front du saint

(1) *La Gazette de France.*

(2) Mandement des Vicaires capitulaires annonçant la mort de Mgr de Quélen.

prélat rayonne d'une tendre pitié et d'un ineffable pardon. Continuant sur la tête du moribond la bénédiction commencée : « *Mon frère,* dit-il, *c'est une raison de plus pour moi de me réconcilier avec vous et de vous réconcilier avec Dieu.* »

De tels exemples étaient bien faits pour stimuler le courage et le zèle des Sœurs gardes-malades. L'infatigable héroïsme et la douce sérénité de leur évêque leur communiquaient une sainte énergie. On s'est longtemps souvenu des services que ces vraies filles de Dieu ont rendus pendant la terrible épidémie. On les voyait debout, vaillantes, douces, infiniment bonnes auprès des pauvres comme auprès des riches. Voici comment l'*Ami de la Religion,* du 19 avril 1832, s'exprime au sujet des Sœurs du Bon-Secours : « Les Sœurs « gardes-malades de la rue Notre-Dame-des-Champs ne « peuvent suffire aux demandes qu'on leur fait de tous « côtés ; depuis huit jours, elles ont été obligées de « refuser beaucoup de malades du faubourg Saint-« Germain ; elles n'ont plus de sujets dont elles puissent « disposer ; les novices elles-mêmes vont en garde. « Cependant, elles soignent les pauvres de leur quar-« tier ; ce sont les seuls qu'elles ne refusent point. »

Ce court et simple témoignage en dit long. La Mère Geay soutenait l'ardeur de ses filles et les suivait elle-même sur ce champ de bataille, où plus d'une a succombé. Il est bien regrettable que l'on n'ait pas conservé le nom de ces victimes du devoir. La Sœur Sainte-Cécile, qui devait plus tard succéder à la Mère Geay, venait à peine d'être admise à la profession quand éclata le choléra, et elle eut l'occasion de dépenser largement toutes les ardeurs de son dévouement et les forces de

sa jeunesse. Mgr de Quélen la vit à l'œuvre; aussi sera-ce elle qui aura plus tard le grand honneur d'assister le prélat durant sa dernière maladie (1).

L'année précédente déjà, le terrible fléau avait décimé la ville de Boulogne et porté ses ravages surtout dans les quartiers pauvres. Là, comme à Paris et comme à Lille, les Sœurs gardes-malades apparurent au chevet des victimes du choléra comme des anges de charité.

Aussi, lorsqu'en octobre 1831, cédant aux vents contraires qui soufflaient alors, le Conseil municipal supprima le traitement des Sœurs, une souscription fut ouverte et la population l'accueillit si favorablement que leur entretien fut dès lors assuré pour deux ans. En même temps une pétition, demandant le rétablissement des crédits alloués au moment de la fondation, était adressée au maire. Les termes de cette supplique nous diront, sans autre commentaire, ce qu'avait été la vie des religieuses durant cette première année de fondation.

« Monsieur le Maire,

« Les trois Sœurs gardes-malades, établies dans cette ville sous la dénomination de *Dames du Bon-Secours,* ayant été privées, pour l'année 1832, de l'allocation de 1.200 fr. qui leur avait été accordée sur la caisse municipale, plusieurs personnes notables se sont cotisées, dans l'intérêt des pauvres, pour procurer à ces Sœurs les moyens d'existence qui venaient de leur être enlevés. C'est grâce à cette cotisation qu'on a obtenu

(1) Quand Mgr de Quélen fit appel à la générosité des fidèles en faveur de l'hôpital qu'il établit à Conflans pour recevoir les cholériques, le couvent des Sœurs du Bon-Secours fut indiqué comme un des centres où les offrandes seraient reçues (*L'Ami de la Religion*).

de la Supérieure générale de leur Ordre de pouvoir les conserver dans cette ville au moins jusqu'au 15 mars 1833, date qui coïncide avec l'expiration facultative du bail de la maison qu'elles occupent.

« Dans la prévision des maladies que les derniers mois de l'année amènent ordinairement, et principalement du fléau qui est venu frapper notre ville, on a aussi obtenu de la Supérieure générale l'envoi d'une quatrième Sœur, dès le mois de novembre dernier.

« De ces quatre Sœurs, l'une utilise son temps auprès des malades infirmes qui ont le moyen de la payer; l'autre emploie sa journée aux soins domestiques et indispensables de la maison, à la préparation des bouillons et tisanes destinés aux pauvres malades et aux convalescents; après avoir vaqué le jour à ces diverses occupations, elle passe souvent une partie des nuits auprès des personnes infirmes. Quant aux deux autres religieuses, elles se consacrent totalement au service des pauvres; l'invasion du choléra, parmi les familles indigentes des quartiers les plus populeux, a prouvé tout leur dévouement envers les malheureux.

« Que ceux qui voudraient encore élever des doutes à cet égard parcourent ces réduits de la misère, où le fléau a fait tant de victimes; ils entendront les bénédictions des pauvres envers ces filles pieuses et charitables, qui leur ont prodigué des soins et ont soulagé leur détresse.

« Il n'est qu'un vœu, Monsieur le Maire, dans toute la ville, pour le maintien, à Boulogne, d'un établissement si précieux à l'humanité, et nous espérons que le Conseil municipal s'empressera de sanctionner ce vœu.

« Nous avons l'honneur d'être, Monsieur le Maire, avec

la plus parfaite considération, vos très humbles serviteurs et servantes. »

Suivent les signatures des Dames des pauvres, qui, toutes, en termes élogieux, proclament hautement le dévouement infatigable et souvent héroïque des Sœurs.

Les administrateurs du Bureau de bienfaisance, réunis en séance, rédigent aussi un certificat ainsi conçu :

« Nous soussignés, membres du Bureau de bienfaisance de la ville de Boulogne, certifions que les Sœurs du Bon-Secours donnent aux indigents, dans l'état de maladie, les soins les plus assidus, que le zèle qu'elles apportent à leur procurer tous les soulagements en leur pouvoir est au-dessus de tout éloge. Il est à désirer que cet établissement prenne une extension tel qu'il puisse, dans tous les cas, suffire à apporter des soins au grand nombre de malheureux que nous avons à secourir. »

Cachet du bureau. Signé : HAFFREINGUE, G. SAUVAGE, DUSOMMERARD, CAXEY.

M. de Blaisel se chargea de faire parvenir cette pétition au maire de Boulogne, qui était alors M. Alexandre Adam, lequel y répondit par la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« J'ai reçu, avec votre lettre du 22 de ce mois, la pétition en faveur des Sœurs du Bon-Secours, qu'ont revêtue de leur signature les membres adjoints du Bureau de bienfaisance, les Dames des pauvres, plusieurs membres des Commissions de salubrité et un grand nombre d'habitants notables.

« Je soumettrai cette réclamation au Conseil municipal, lorsqu'il s'occupera de la formation du prochain budget. En attendant, je pense, Monsieur, que le seul moyen

de décider le Conseil à voter de nouveau une allocation serait d'avoir, à Boulogne, six Sœurs, dont quatre consacreraient gratuitement tout leur temps à soigner les malades indigents. Un aussi grand avantage pour la classe pauvre porterait sans doute l'administration à faire ces sacrifices.

« Je vous serais donc obligé, Monsieur, de prendre des renseignements sur la possibilité de réaliser ce projet et de me les transmettre avec indication des frais qui pourraient en résulter.

« Recevez, etc.

Alexandre ADAM. »

Chose étonnante! Le Conseil municipal ne voulut pas accueillir la proposition du maire; l'esprit révolutionnaire, qui avait pénétré un peu partout, commençait à produire ses fruits : la ruine des plus nobles et plus fécondes institutions. Cependant, par une contradiction inexplicable, le Conseil, tout en refusant de contribuer au maintien des gardes-malades, n'en éprouva pas moins le besoin « de payer un juste tribut d'éloges au zèle, au « courage, au dévouement sans bornes dont les Sœurs « du Bon-Secours n'ont cessé de donner des preuves, « et qu'elles ont portés à un si haut degré durant la « cruelle épidémie qui a fait tant de victimes (1). »

M. de Blaisel ne fut pas découragé par cet échec. Derechef, il s'adressa aux habitants de Boulogne, et, dans une requête où il rappela en termes éloquents tous les services rendus par les Sœurs, il leur demandait de fournir, une fois encore, les moyens de conserver ce précieux établissement.

(1) Délibération du 12 septembre 1832.

Est-il besoin de dire que son appel fut entendu? Nous aimons à citer, entre beaucoup d'autres témoignages, une lettre de la Supérieure des Ursulines de Boulogne.

« La Supérieure des Ursulines a l'honneur de présenter ses civilités respectueuses à M. le baron de Blaisel et ses sincères remerciements pour le prospectus qu'il lui a adressé. Elle et sa communauté portent le plus vif intérêt à l'établissement des Sœurs du Bon-Secours et s'estimeront toujours heureuses de contribuer, selon leur pouvoir, à sa conservation.

« Ayant l'avantage de voir quelquefois ces dames, M. le baron agréera sans doute qu'elles aient des rapports directs à ce sujet avec ces respectables Sœurs.

« Les religieuses Ursulines partagent, avec toutes les personnes bien pensantes, la reconnaissance et les louanges qui sont dues à M. le baron de Blaisel, pour avoir procuré à la ville de Boulogne un si précieux trésor. »

31 décembre 1832.

L'année néfaste de 1832 venait à peine de s'achever, que Mgr de Quélen confiait à la Mère Geay une œuvre qui dilata délicieusement son grand cœur, et l'on est en droit de croire que le généreux oubli d'elles-mêmes dont les Sœurs avaient fait preuve durant la terrible épidémie, attira sur l'Institut cette nouvelle bénédiction.

Non loin de la Maison-Mère, dans une des rues paisibles et solitaires du quartier Saint-Sulpice, se trouve l'Orphelinat de la Providence. Quelques vieux et beaux hôtels, dont chaque pierre est un souvenir, opposent leur extérieur imposant et sombre aux immeubles *modern style* qui éclairent la rue de leurs larges façades

blanches. C'est dans une de ces maisons d'autrefois, à la grande porte cochère, que s'abrite l'œuvre qui, en 1833, fut confiée aux Sœurs du Bon-Secours et qui reste toujours pour elles une source de saintes joies en même temps qu'un champ singulièrement fertile pour leur zèle.

Pour raconter l'origine de l'Orphelinat de la Providence, il nous faut de nouveau revenir aux premières années du XIXe siècle. Une humble chrétienne, Mlle Buchère, lingère de son état, ressentait vivement le malheur des enfants qui, réduits à l'indigence par la mort de leur père, restaient une lourde charge pour leur mère et étaient exposés à toutes les privations. Cette âme, consumée des flammes de la charité et d'une sainte compassion pour les misères de l'humanité, conçut la pensée de venir en aide à ce genre de détresse et de décharger quelques pauvres veuves du souci de pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille.

De là à fonder un asile où les petites orphelines seraient préservées du mal et préparées aux difficultés de l'existence par une vie réglée, laborieuse et sanctifiée, il n'y avait qu'un pas : la Providence tendit la main à la généreuse chrétienne afin qu'elle pût le franchir.

Ce fut au commencement de l'année 1808 que Mlle Buchère effectua ce projet longuement mûri, en adoptant trois petites orphelines qu'elle mit en pension dans un couvent de Pontoise. Le produit d'une souscription lui permit bientôt d'augmenter le nombre de ses protégées et de les prendre chez elle, dans un local, disposé à cet effet, rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut là le berceau de l'Orphelinat de la Providence.

Le Seigneur avait eu pour agréables les intentions de

la fondatrice, car sa bénédiction se répandit largement sur cette entreprise. Beaucoup de personnes charitables s'y intéressèrent et s'empressèrent de contribuer à son extension. La bonne tenue des enfants, la sérénité répandue sur leurs traits, les habitudes de travail qu'elles contractaient, l'ordre qui régnait dans la maison, étaient un encouragement et une consolation pour les bienfaiteurs; aussi était-ce à qui apporterait une obole ou un concours. De saints prêtres se plaisaient à venir à l'Orphelinat donner l'instruction religieuse et consacraient une partie de leurs loisirs à former l'âme des enfants; des maîtres et des maîtresses laïques réclamaient l'honneur de les instruire gratuitement, et un médecin bien connu dans le quartier, M. Fizeau, prodiguait aux petites orphelines ses soins avec un absolu désintéressement. Enfin, plusieurs élèves, ayant achevé leur éducation, demandèrent à rester dans l'établissement en qualité de sous-maîtresses.

De 1809 à 1830, il y eut chaque année une réunion générale des bienfaiteurs à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; on y disait la messe à leurs intentions et l'on faisait une quête toujours fructueuse. Après la Restauration, Madame la duchesse d'Angoulême et Madame la duchesse de Berry daignèrent prendre cette œuvre sous leur protection et assistèrent souvent aux assemblées annuelles. On y vit même le roi et les princes donner à la quête. — Madame la duchesse de Berry plaça huit orphelines chez Mlle Buchère, en se conformant aux usages établis, et, pour comble de bienveillance, elle nomma Mademoiselle, encore au maillot à cette époque, protectrice de l'Orphelinat.

D'autre part, les souscriptions se multipliaient et le

travail des enfants devenait plus lucratif. Mlle Buchère, par une prudente et habile administration, sut mettre à profit les ressources que la Providence mettait entre ses mains, et le moment vint où elle put, sans témérité, songer à acquérir une maison assez vaste pour contenir toutes ses protégées. Vu l'exiguïté de leur demeure, on avait dû déjà louer un local à Suresnes, où les enfants se succédaient pour y jouir d'un air plus pur. Après bien des recherches, Mlle Buchère fit l'acquisition de la maison où l'Orphelinat se trouve encore aujourd'hui, 13, rue du Regard, et elle y réunit ses cinquante orphelines. Grâce aux économies sagement réalisées, grâce aussi à des dons généreux, cette importante acquisition put être payée en peu de temps. Alors, déchargée d'un grand poids, la fondatrice ne songea plus qu'à consolider le bien commencé et à multiplier, pour son cher troupeau, les moyens de sanctification ; elle établit une chapelle où la sainte Messe serait célébrée tous les jours, et Mgr de Quélen lui octroya la faveur de posséder le Saint Sacrement.

Cependant, Mlle Buchère était plus que septuagénaire, et, malgré la prospérité croissante de son établissement, l'avenir ne laissait point que de l'inquiéter. Elle se demandait avec raison si son œuvre lui survivrait, si son esprit continuerait à guider ses auxiliaires... Et puis, les temps étaient mauvais, les troubles de 1830 autorisaient toutes les craintes. Aussi, la prévoyante fondatrice voulut-elle prendre les moyens d'assurer la perpétuité d'une institution à laquelle elle avait consacré la meilleure partie de sa vie. Plusieurs années se passèrent en démarches, en combinaisons, en projets de toutes sortes, sans qu'elle pût arriver à une solution satisfaisante.

La Providence vint enfin en aide à la pieuse demoiselle, et Mgr de Quélen fut encore une fois l'instrument dont elle se servit. Quand il connut les secrètes anxiétés de Mlle Buchère, la pensée du prélat se porta tout naturellement vers ses chères filles du Bon-Secours, qui étaient pour son cœur d'évêque le sujet de tant de consolations. Déjà elles avaient fait leurs preuves à Lille comme éducatrices de l'enfance, et, quant à leur dévouement, à leur charité, qui, mieux que lui, avait pu l'apprécier? Il ne lui fut pas difficile de persuader à Mlle Buchère que son œuvre ne pouvait être en meilleures mains, et il lui dit gaiement : « Nous poserons ce cautère à mes chères filles du Bon-Secours. » Nous n'avons pu avoir de détails sur les entrevues qui, à cette occasion, eurent lieu entre la Mère Geay et Mlle Buchère; elles durent être bien touchantes ! La Supérieure générale, avec ses vues si hautes et si larges, apparut vraiment à la vénérable fondatrice comme la personnification de la Providence, qui saurait non seulement tout *prévoir,* mais aussi *pourvoir* à tout pour le bien de ses chères enfants. Quant à la Mère Geay, elle reçut avec une vraie joie cette nouvelle charge, qui lui conférait une seconde maternité.

Ce fut le 2 février 1833, en la fête de la Purification, que les Sœurs du Bon-Secours prirent possession de l'Orphelinat de la Providence ; ce jour fut choisi à dessein, car, dès lors, Mlle Buchère pouvait dire, comme Siméon : « *Seigneur, laissez aller en paix votre servante!* Son labeur est achevé, elle a vu le salut de son œuvre. »

Depuis la dévastation de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, les réunions annuelles des bienfaiteurs avaient été

suspendues, mais, en 1835, on crut devoir convoquer une nouvelle assemblée à Saint-Sulpice pour faire connaître la marche et les progrès de l'œuvre, comme aussi ses besoins. Malgré un temps affreux, l'affluence fut considérable et la quête très abondante ; on acquit ainsi la conviction que l'intérêt des protecteurs n'avait pas diminué ni leur zèle dégénéré.

L'Orphelinat de la Providence fut pour les Sœurs du Bon-Secours ce qu'est le petit ruisseau qui, alimenté par une source cachée, fertilise les prairies voisines et porte même au loin la fécondité. Les prières de ces cinquante enfants, l'œuvre de sanctification opérée en elles, féconda le dur labeur des Sœurs gardes-malades et le rendit fructueux. Quand il y avait une conversion difficile à obtenir, des malades à sauver, une fondation à faire, on recourait aux prières des orphelines, et, par elles, on obtint souvent maint prodige.

L'humble asile de l'enfance devint de plus en plus un centre de ferveur, une pépinière d'âmes prédestinées. L'aumônier, que les Sœurs s'adjoignirent dans leur noble tâche, M. l'abbé Tesson, contribua beaucoup, par ses exemples et ses enseignements, à enraciner dans ces jeunes âmes l'amour de Dieu et de la vertu. Ce saint prêtre avait passé dix ans dans l'Inde ; rappelé à Paris, il fut nommé Directeur à la Procure des Missions Etrangères, rue du Bac ; mais il consacrait tous ses loisirs et toutes ses forces à la sanctification de ses chères orphelines, et, pendant quarante-cinq ans, il se dévoua à cet apostolat avec un rare désintéressement, refusant toute rétribution et même le moindre présent. Un jour, on lui avait confectionné un tapis qui fut, à son insu, cloué dans sa chambre ; il interrogea son

domestique sur la provenance de ce cadeau, et, ayant été mis au courant de l'aimable stratagème, il fit aussitôt déclouer le tapis et le renvoya aux donatrices.

Cet exemple et beaucoup d'autres du même genre ne contribuèrent pas peu à faire accepter aux enfants la direction un peu sévère, mais très sage, de ce saint prêtre, qui s'attachait à leur faire pratiquer la vertu par pur amour de Dieu. Du reste, sa bonté, sa simplicité égalaient son austérité et lui attiraient ces jeunes cœurs. Il n'est donc pas étonnant que, dans ce parterre si bien cultivé, par un prêtre éclairé et des religieuses d'un rare dévouement, l'on vît fleurir beaucoup de plantes rares; les unes devaient, à peine écloses, embellir le ciel, tandis que beaucoup d'autres embaumèrent le cloître par leur ferveur, ou répandirent dans le monde le parfum des vertus acquises dans leur jeunesse. Plusieurs de ces petites âmes prédestinées qui, de cette maison bénie, s'envolèrent vers la patrie, provoquèrent l'admiration de leurs compagnes par leur piété angélique, leur douce résignation et leur joie de quitter la terre.

Une d'entre elles, enfant de treize ans, étant près de rendre son âme à Dieu, regardait fixement un certain endroit de la chambre et s'écriait : « *Oh! qu'elle est belle! Mais regardez donc la sainte Vierge qui vient me chercher.* »

Une autre enfant, gravement malade et condamnée par le médecin, regrettait amèrement sa gourmandise et son immortification passées. Un jour, elle appelle une des Sœurs et lui dit : « Mère, j'ai une faveur à vous demander : *Je voudrais bien avoir de la morue.* — De la morue, exclama la Sœur! Comment pouvez-vous désirer de la morue dans l'état où vous êtes, alors que vous

refusiez d'en manger quand vous étiez en bonne santé? — C'est précisément pour cela que j'en demande, et afin que le bon Dieu me pardonne mon manque de mortification. » Tout le temps que dura sa maladie, cette enfant supporta sans aucune plainte et en esprit de pénitence les grandes souffrances qu'elle endurait.

Cet esprit de piété, cette atmosphère surnaturelle, dont l'Orphelinat était imprégné, lui gagnèrent l'intérêt et la sympathie des curés de Saint-Sulpice qui, après la mort de M. de Pierre, se succédèrent à cette paroisse. On a gardé, avec une infinie reconnaissance, le souvenir de la bonté toute paternelle que M. Hamon — ce pasteur accompli, dans la vie duquel les vertus sacerdotales brillaient du plus vif éclat (1) — aimait à témoigner aux petites orphelines ; il enrichit leur chapelle de dons divers et de plusieurs ornements, dont on se sert encore.

Quant à son successeur, M. Méritan, qui dirigea Saint-Sulpice de 1875 à 1899, il aimait à venir tout familièrement visiter ses chères enfants et leur parler du bon Dieu ; il appelait *son jour* le jour de leur première communion, et il tenait à présider lui-même cette cérémonie. Les maîtresses se souviennent encore avec émotion d'un sermon du vénérable vieillard, alors qu'il assistait pour la dernière fois à cette belle fête. « Notre-Seigneur, disait-il, les larmes aux yeux et la voix très émue, s'est fait pain pour être notre nourriture. *Il s'est fait Pain*... Comprenez-vous, mes enfants, l'amour de ce Dieu voulant se faire Pain pour être l'aliment de vos âmes. »

(1) Cardinal Guibert.

CHAPITRE SEPTIÈME

Achat de l'hôtel de Pons.
Mort de MM. Desjardins et de Pierre.
Les écoles gratuites de Lille sont confiées aux Sœurs du Bon-Secours.

1833-1836.

Sommaire. — Une administration prudente et sage permet à la Mère Geay d'acquérir l'hôtel de Pons. — Sainte mort de M. l'abbé Desjardins. — Son oraison funèbre. — La santé de la Mère Geay inspire des inquiétudes à ses filles. — Achat, par M. de Blaisel, d'un immeuble pour les Sœurs du Bon-Secours de Boulogne. — Mort de M. l'abbé de Pierre. — La piété des fidèles élève à sa mémoire un monument à Saint-Sulpice. — Les habitants de Lille demandent aux Sœurs du Bon-Secours de se charger des écoles gratuites abandonnées par les Carmélites. — Les Sœurs s'installent rue de l'Hôpital-Militaire. — Rapport élogieux du maire de Lille concernant les Sœurs du Bon-Secours.

Cependant, les postulantes affluaient à la petite maison de la rue Cassette, et il fallut songer à chercher une autre demeure pour y établir la Maison-Mère et le noviciat dans des conditions plus favorables.

Aidée des conseils de M. Desglageux, la Mère Geay se décida à acquérir, pour la Congrégation, l'hôtel de Pons, un immeuble situé rue Notre-Dame-des-Champs, en face du modeste logis qui avait abrité les Sœurs durant la première année de leur vie religieuse.

L'hôtel de Pons était la propriété de Mme la marquise de Tourzel, née Augustine de Pons et belle-fille de la

duchesse de Tourzel — gouvernante de Louis XVII — laquelle a laissé sur les augustes prisonniers du Temple de si attachants souvenirs, et dont le nom fut mêlé aux tragiques événements qui marquèrent les dernières années du règne de Louis XVI (1).

La marquise de Tourzel était, comme tous les siens, profondément chrétienne, et elle fut heureuse de céder à une communauté religieuse une demeure qui lui rappelait des souvenirs intimes. Aussi fit-elle à la Supérieure générale des conditions si avantageuses, que les Sœurs du Bon-Secours la comptent parmi leurs insignes bienfaiteurs.

La révérende Mère Geay, par suite d'une administration singulièrement bien entendue, en était venue, après la pénurie des premières années, à pouvoir songer à une acquisition de cette importance. Ceci prouve qu'au point de vue matériel, comme pour ce qui concerne le gouvernement spirituel, elle travailla comme la femme forte, avec des mains sages et iudustrieuses (2). Il faut dire aussi que le zèle qu'elle avait su susciter et les précieuses sympathies qu'elle s'était attirées, se traduisirent souvent par des dons généreux, qui allégèrent le lourd fardeau qu'elle assumait à cette heure ; nous disons lourd, car un nombre limité d'années avait été fixé pour le paiement intégral de l'hôtel de Pons. Ce

(1) Mlle de Pons vit mourir son père sur l'échafaud en 1794; trois ans plus tard, elle épousa le marquis de Tourzel, et c'est elle que désignent les lignes suivantes, que nous extrayons des Mémoires de Mme la comtesse de Béarn, cette vaillante Pauline de Tourzel, qui suivit la famille royale au Temple : « Le mariage de mon frère vint porter un peu de joie et de bonheur dans notre intérieur ; il nous donna une belle-sœur aimable et charmante. Augustine de Pons vint habiter avec nous et ajouter bien des charmes à notre intérieur de famille. »

(2) Prov., XXXI.

bâtiment était vaste, bien situé, mais assez délabré ; aussi fallut-il un temps considérable pour le restaurer et le transformer.

Les Sœurs du Bon-Secours n'eurent point la consolation de voir le vénérable abbé Desjardins bénir cette nouvelle demeure, qui devait être pour l'Institut la maison de famille, le foyer béni, un centre de chaleur et de vie ; car à peine cette grande affaire était-elle conclue que la mort leur enlevait celui dont la sympathie et les conseils ne leur avaient jamais fait défaut, et qui, après avoir fait entrer la Mère Geay dans la voie épineuse du gouvernement, l'aidait à y marcher.

En effet, le 21 octobre 1833, M. Desjardins mourait, chargé d'années et de travaux. Mgr de Quélen perdait en lui un ami dont l'affection l'avait singulièrement soutenu et consolé au milieu des nombreuses tribulations de son épiscopat.

Dans le sac de l'archevêché, ce saint vieillard s'était vu enlever tout ce qu'il possédait : ses livres, son linge, ses effets. Des personnes pieuses s'empressèrent de lui fournir le nécessaire, et la Providence lui ménagea un asile chez les dames de Saint-Michel ; il trouva, dans cette communauté, les soins les plus touchants et les plus assidus lorsque, peu à peu, les infirmités vinrent l'assaillir. Vers la fin de sa vie, sa faiblesse était devenue extrême, mais il n'en garda pas moins sa gaieté et sa finesse d'esprit.

Mgr de Quélen ne voulut pas quitter le chevet du mourant qui, alors qu'il ne pouvait plus parler, exprimait encore par signes la tendre et respectueuse affection qu'il avait vouée à son premier pasteur.

Les dames de Saint-Michel obtinrent la faveur de

conserver les restes mortels du vénéré prêtre, et l'archevêque de Paris mit dans une Lettre pastorale tout ce que son cœur éprouvait de regrets et de reconnaissance pour l'ami disparu.

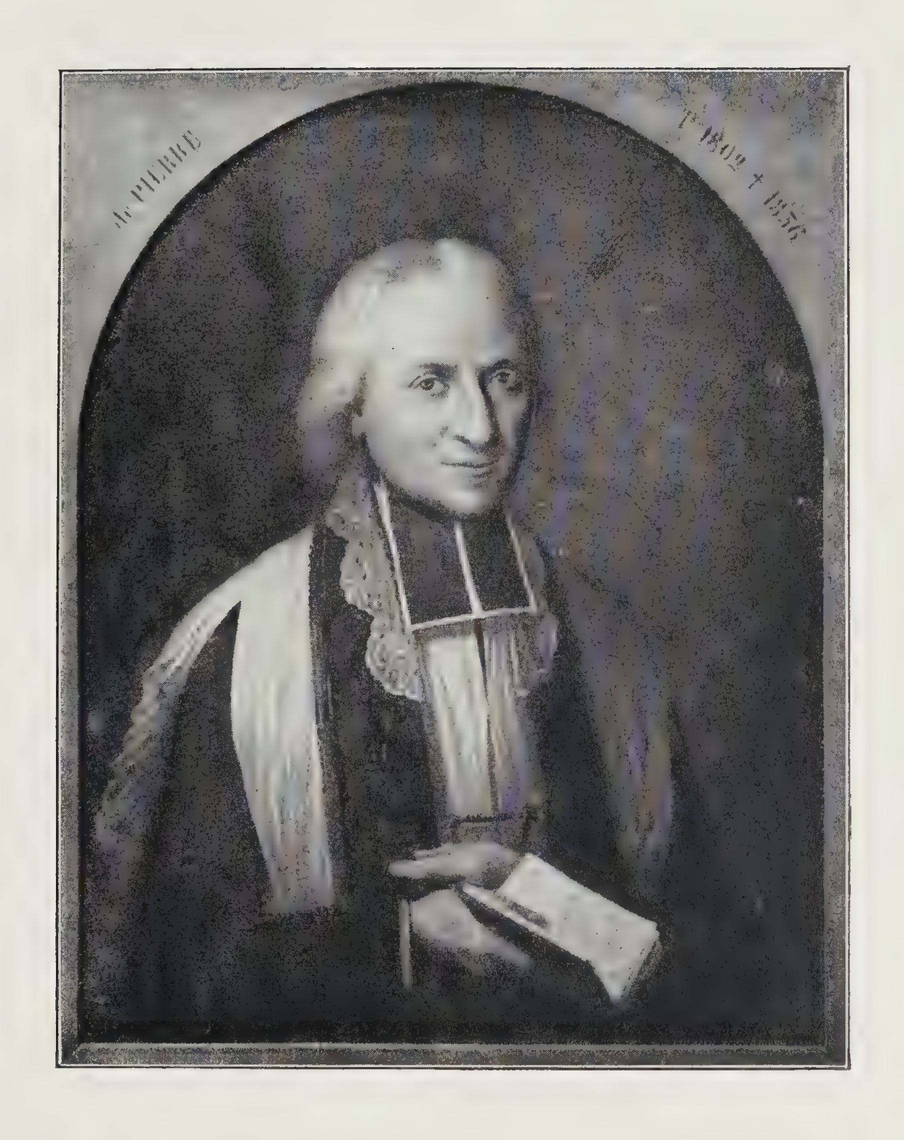
Dans l'oraison funèbre, prononcée dans l'église du monastère de Saint-Michel, par M. l'abbé Olivier, curé de Saint-Roch, nous relevons ce passage : « Je ne « m'étonne pas que les nombreuses communautés con- « fiées aux soins de M. Desjardins (Saint-Michel, la « Madeleine, la Miséricorde, les Bernardines de Port- « Royal et les Sœurs du Bon-Secours) fissent des pro- « grès rapides dans l'angélique ferveur de leur saint « état. Quelle âme aurait pu résister à la douce persua- « sion qui coulait de ses lèvres, à la sainteté de ses « exemples, à l'abondance de ses bonnes œuvres ? J'ai « nommé ses bonnes œuvres. Et vous n'hésiterez pas, « Messieurs, à placer à leur tête l'admirable pensée « que conçut et exécuta, avec tant de bonheur, l'archi- « diacre de Sainte-Geneviève dans la création des Sœurs « gardes-malades. C'était peut-être la seule œuvre de « charité qui eût échappé à saint Vincent de Paul ; ses « développements, ses succès, l'estime, la reconnais- « sance et la vénération qu'ont obtenues les Sœurs du « Bon-Secours, les services incontestables qu'elles ren- « dent tous les jours, indiquent assez l'importance, la « nécessité même d'un tel Institut. »

La Mère Geay ressentit vivement la mort du guide qui avait été si providentiellement placé sur sa route ; cette peine, jointe aux préoccupations des dernières années, influa sur sa santé qui était restée délicate, et la bonne Mère devint assez souffrante pour inspirer quelques craintes à ses filles et aux nombreux amis

de la Congrégation. M. de Blaisel, qui s'attachait chaque jour davantage au Bon-Secours, surtout depuis que la Mère Marianne avait été nommée supérieure à Boulogne, traduisait ce sentiment dans une lettre datée du 6 mars 1834. « Nous avons été bien peinés, ma révé-« rende Mère, de vous savoir aussi souffrante ; nous « espérons vivement que cet été vous ferez en sorte de « venir visiter votre petite communauté de Boulogne « et d'y rester un bon moment pour vous reposer et « prendre des forces.

« Que de remerciements nous vous devons, ajoutait « M. de Blaisel, de nous avoir donné la bonne Sœur « Sainte-Marianne ; elle est aimée et respectée des « riches et adorée des pauvres. Elle est si bonne ! Mal-« heureusement, ses forces ne répondent pas à son zèle « et à son courage ; aussi je vous demande avec instance « de lui envoyer une assistante, qui puisse la seconder « et gagner le ciel avec elle. Il est plus qu'urgent de « soulager les bonnes Sœurs ; elles ne peuvent suffire « aux demandes journalières. Si j'osais, je vous en « demanderais deux ; au moins, ne m'en refusez pas « une..... »

Deux ans plus tard, le baron de Blaisel donna au Bon-Secours une preuve nouvelle de son inlassable dévouement. La maison où se trouvait la communauté devait être vendue, et comme elle était fort vieille et trop incommode pour qu'on pût songer à l'acquérir, le protecteur des Sœurs leur chercha une autre demeure et acheta pour elles, au nom de sa femme, un immeuble situé rue Saint-Martin, dans la ville haute de Boulogne. Ce bâtiment, que de futures acquisitions agrandirent beaucoup, fait partie du couvent actuel des Sœurs du



M. DE PIERRE

CURÉ DE SAINT-SULPICE

de 1802 à 1836

Bon-Secours. Avec une délicatesse extrême, M. de Blaisel et ses amis avancèrent les fonds nécessaires pour cet achat et se chargèrent de tous les frais.

M. l'abbé de Pierre, cet autre protecteur des premiers jours, n'était point resté indifférent au développement progressif de l'Institut; mais, depuis plusieurs années, sa santé s'était aussi altérée, et il ne pouvait suivre que de loin les pieuses filles qu'il avait initiées à la vie religieuse.

La Révolution de 1830, l'assaut de l'archevêché et les désastres qui s'ensuivirent, l'avaient profondément affecté, et les fatigues excessives, occasionnées par un saint labeur au moment du choléra de 1832, achevèrent de miner cette constitution déjà si affaiblie. A partir de ce moment, M. de Pierre ne fit plus que languir, et, le 20 janvier 1836, il mourut âgé de 74 ans. Le vénéré pasteur s'en allait plein de jours et de mérites, laissant comme héritage, à sa paroisse, des œuvres nombreuses et très florissantes. Sa dépouille mortelle fut inhumée dans la chapelle souterraine de Saint-Sulpice, et l'on peut voir encore le monument que la piété des fidèles fit élever au digne prêtre si justement appelé le père des pauvres et des âmes. Son buste se détache en profil d'un médaillon soutenu par deux anges et surmonté d'une croix; sur une plaque de bronze l'inscription suivante témoigne, en termes touchants, de la gratitude des paroissiens envers sa mémoire : « Ici repose dans le Seigneur messire Charles-Louis-François-Marie de Pierre, curé de Saint-Sulpice, vicaire général du diocèse.

« Il gouverna la paroisse pendant 34 ans, et lui rendit son antique splendeur. — Mort le 20 janvier 1836.

Agé de 74 ans.

« *Pour ne pas se séparer de ses paroissiens pendant sa vie, il avait refusé les honneurs de l'épiscopat; ils ont voulu le conserver au milieu d'eux, même après sa mort* (1). »

Peu de semaines après cette perte si sensible à la Mère Geay et à ses filles, la Supérieure générale dut porter toute son attention sur la maison de Lille. On venait, en effet, de faire auprès d'elle des démarches dont les résultats prévus devaient augmenter singulièrement le champ d'action des Sœurs de cette communauté.

Dans cette ville si populeuse et qui tire toute sa richesse de l'industrie, on avait compris que, pour réparer les désastres de la Révolution et se prémunir contre les doctrines qu'elle avait propagées, il fallait, avant tout, donner aux enfants de la classe ouvrière une éducation chrétienne. Quelle autre digue que celle des principes de la foi pouvait-on opposer aux appétits d'une population vouée à un labeur pénible et qui avait entendu proclamer les droits de l'homme? Aussi, dès 1818, un vicaire de la paroisse Saint-Etienne, M. l'abbé Noyer Desnoyers, et une noble chrétienne, Mlle Elisabeth Gruau de Réverseaux, fondèrent une école gratuite pour l'instruction des jeunes filles pauvres. Ils avaient, à cet effet, acquis une maison qu'ils payèrent 53.500 fr. et qui, par Ordonnance royale du 23 juillet 1823, fut cédée à la ville de Lille. Les fondateurs confièrent cette école aux dames Carmélites (un Tiers-Ordre du grand Carmel), qui la dirigèrent jusqu'en 1834, époque où elles quittèrent la ville. A ce moment, l'école, qui était très florissante et comptait

(1) En 1825, M. de Pierre avait été promu à l'évêché de Saint-Claude; mais son attachement à ses paroissiens lui fit refuser cette dignité.

de 500 à 600 enfants, fut fermée. Mais M[lle] de Réverseaux et M. l'abbé Desnoyers, affligés de voir s'effondrer une œuvre si importante et qui avait déjà fait un si grand bien, s'adressèrent aux Sœurs du Bon-Secours et leur demandèrent de reprendre l'école abandonnée par les Carmélites. Ils avaient été à même de juger du dévouement, du zèle et de la piété que ces religieuses avaient apportés dans l'accomplissement de leur double mission. Nous savons, en effet, qu'elles dirigeaient déjà des classes place du Marché au Verjus aussi bien que rue de la Barre.

La Supérieure générale ne crut pas devoir refuser cette offre et se mit en mesure d'envoyer le nombre des Sœurs exigées pour faire face aux nouvelles obligations. Il fallut alors trouver un local, car la maison affectée à l'école en 1818 était restée à la ville ; on s'arrêta bientôt à un grand immeuble avec jardin, situé 74, rue de l'Hôpital-Militaire, qui, depuis longtemps, était occupé par une pension de jeunes filles. Le propriétaire, M. Duquesne, consentit à le céder à la communauté du Bon-Secours moyennant une somme de 41.571 fr. — Cette somme fut prêtée à la Mère Geay par M. Lefebvre, curé de Saint-Etienne, MM. Charvet et Defontaine, habitants notables de Lille, qui formaient le Conseil d'administration des écoles de charité, tenues autrefois par les dames Carmélites, et il fut convenu que le remboursement ne serait pas réclamé aussi longtemps que les Sœurs auraient la direction des dites écoles.

Ces dernières prirent possession de leur nouvelle demeure le 29 juin 1836, et bientôt les élèves affluèrent. On lit dans un rapport du maire de Lille, daté de 1838, le paragraphe suivant, qui nous apprendra comment les

Sœurs s'acquittèrent de leur nouvelle tâche : « Les religieuses du Bon-Secours ont toujours montré un très « grand zèle pour l'instruction des jeunes filles pauvres ; « leurs classes sont tenues avec beaucoup d'ordre et de « soin. Depuis qu'elles ont transféré leur établissement rue « de l'Hôpital-Militaire, elles ont consacré à leurs écoles « un vaste local très convenable à cette destination, et « le nombre de leurs élèves est considérablement « augmenté. Il est aujourd'hui de 600. En allouant un « fonds de 3.500 au lieu de 3.000 fr., c'est accorder « moins de 6 fr. par an pour chaque élève. »

Ces chiffres ne sont pas sans présenter un grand intérêt, aujourd'hui où nos gouvernants grèvent le budget de l'Etat de sommes considérables, à seule fin de créer des écoles neutres, c'est-à-dire des écoles d'où sont bannis le nom et la notion de Dieu.

En dehors même de toute considération d'ordre religieux, on ne peut que louer hautement le désintéressement de ces humbles religieuses, qui se contentaient du strict nécessaire au milieu de leurs pénibles travaux, et l'on sent, en même temps, le besoin d'envoyer un souvenir ému et respectueux à ces nombreuses phalanges de persécutées, qui couvrent les chemins de l'exil, n'ayant commis d'autre crime que d'avoir travaillé, dans le silence et l'abnégation, à donner Dieu aux âmes.



CHAPITRE HUITIÈME

Mort de Mgr de Quélen.
Erection de la chapelle de la Maison-Mère.

1836-1845.

Sommaire. — Au début de la maladie, qui devait le conduire au tombeau, Mgr de Quélen réclame les soins des Sœurs du Bon-Secours. — La Sœur Sainte-Cécile passe plusieurs mois à son chevet. — Détails édifiants sur les derniers jours du saint prélat. — Dernières paroles qu'il adresse à la Sœur Sainte-Cécile. — Mort de l'archevêque. — La statue de la *Vierge fidèle* laissée comme souvenir aux Sœurs par Mgr de Quélen. — La R. Mère Geay peut réaliser enfin le désir ardent qu'elle nourrissait d'élever un temple au Seigneur. — Elle confie cette entreprise à M. Breton. — Renaissance de l'art gothique ; son symbolisme. — Mgr Affre préside à la pose de la première pierre de l'édifice. — Elaboration du *Coutumier*. — Aperçu des avis qu'il contient. — Achèvement de la chapelle. — L'*Ami de la Religion* loue cette belle œuvre. — Consécration solennelle du sanctuaire par Mgr Affre. — Description de l'édifice. — Visite de l'évêque de Montpellier. — Sacre de plusieurs évêques. — Mgr Affre préside les élections générales de 1843. — La R. Mère Geay est réélue. — M. l'abbé de Dreux-Brézé est nommé Supérieur de la Congrégation. — Alfred de Musset et la Sœur Marceline.

A mesure que se consolidait le Bon-Secours et que ses membres se multipliaient, Dieu se plaisait, semble-t-il, à lui enlever un à un les appuis qui, dans les premiers jours, avaient fait sa force. C'est ainsi qu'en 1839, les Sœurs eurent la douleur de perdre le père, l'ami qui aimait à redire qu'il regardait la fondation de leur Institut comme une des gloires de son épiscopat. Mgr de Quélen s'en allait, lui aussi, après une vie pleine de travaux et de souffrances, recevoir la récompense

promise aux serviteurs fidèles ; Dieu avait sans doute agréé le sacrifice qu'il avait fait de sa vie pour obtenir la conversion de l'ancien évêque d'Autun, le prince de Talleyrand.

Dès que le saint archevêque se sentit frappé, il voulut réclamer pour lui-même le bienfait qu'il avait procuré à tant d'autres, et il envoya chercher ses chères gardes-malades, leur disant, avec cette grâce dont il avait le secret : « *Mes Sœurs, donnez-moi votre bon secours.* »

« Il fallait, lit-on dans le Mandement des vicaires « capitulaires, annonçant la mort de Mgr de Quélen, il « fallait, pour faire briller toutes les vertus de l'arche- « vêque de Paris, l'épreuve d'une longue et douloureuse « maladie. » Une Sœur du Bon-Secours eut la rare fortune d'être le témoin intime de ces vertus, et l'honneur de pouvoir assister le prélat durant les quelques mois qui précédèrent sa mort ; par un dessein providentiel, le choix tomba sur la sœur Sainte-Cécile, une des futures colonnes de l'Institut. Bien des choses, édifiantes et admirables, qui se passèrent près de cette couche de douleurs, furent révélées par elle et recueillies par les historiens de l'archevêque, en particulier par le baron Henrion ; nous reproduisons quelques-uns de ces détails, qui montrent comment souffrent et comment meurent les saints.

Dans les derniers mois de sa vie, Mgr de Quélen quitta Conflans et vint s'établir à Paris dans l'asile que lui avaient offert, rue de Varennes, les Dames du Sacré-Cœur.

Après le sac de l'Archevêché, il avait été réduit à se loger pauvrement chez les Dames de Saint-Michel, non

loin du Luxembourg. Une pièce lui servait à la fois de salon, de cabinet et de chambre à coucher; un seul serviteur, le fidèle René, composait sa maison. Le petit escalier, qui conduisait à ce modeste appartement, était si raide et si étroit qu'un jour, en le gravissant avec peine, l'archevêque de Paris dit en souriant : « *C'est la voie étroite, mais j'espère qu'elle sera pour moi l'échelle de Jacob.* » Emue de cette situation, Mme de Gramont, supérieure du pensionnat du Sacré-Cœur, lui offrit la partie de l'hôtel de Biron appelée le Petit-Hôtel.

C'est là que Mgr de Quélen vint terminer une vie singulièrement tourmentée. « Né à une époque, dit son « successeur à l'Académie (1), où la mitre des évêques « devint, à Paris, une couronne d'épines et la crosse le « roseau du prétoire, aucune douleur ne lui a manqué. « Il a reçu dans sa personne et dans son saint office « autant d'outrages qu'il en a été fait à tous les martyrs. « Il a vu sa demeure détruite, son église souillée, les « monuments de son siège épiscopal jetés aux flots de « la Seine ; et puis, il s'est vu lui-même insulté, diffamé, « calomnié. Il a vu, il a su, il a entendu tout ce qui a « été inventé contre lui, et il a tout pardonné, opposant « à la haine une douceur généreuse, virile et grandement « sublime. »

Sa mort fut digne de sa vie. Son égalité d'âme et sa patience étaient admirables. Quand la souffrance lui permettait de parler, on l'entendait dire : « *O mon Dieu,* « *tout ce que vous voudrez, comme vous voudrez, aussi* « *longtemps que vous voudrez.* » Ou bien : « *Notre-Dame du Bon-Secours, soyez-moi de bon secours.* »

(1) Le comte Molé.

Ayant appris, qu'à son exemple, plusieurs évêques avaient sollicité l'autorisation d'honorer avec plus d'éclat l'Immaculée Conception, il manifesta toute sa joie. « *Dieu soit loué,* s'écria-t-il, *et puissé-je souffrir encore plus, pourvu que ma Mère Immaculée soit honorée !* »

Son humilité n'était pas moins grande que sa patience. Croyant, à tort, s'être laissé aller à un mouvement d'impatience vis-à-vis de la bonne sœur Sainte-Cécile, il lui en demanda pardon à plusieurs reprises, lui avouant qu'il s'était accusé de cette faute en confession. L'éminent prélat était si délicat qu'il préférait se sacrifier plutôt que de causer de la peine ou de la gêne à qui que ce fût, cela au grand chagrin de la Sœur, qui se trouvait si heureuse de le soulager à ses dépens ! Les nuits qu'elle passait à son chevet étaient pour elle une source d'édification et de pieux enseignements ; sans cesse, le malade lui parlait du divin Maître et de la peine qu'il éprouvait de se voir éloigné des autels. Afin de pouvoir communier à jeun, il usait parfois d'une ruse innocente, affectant de reposer ; puis, vers le matin, il disait à la Sœur, avec une grâce ravissante : « Vous voilà prise ; vous « avez cru que je dormais ; je vous voyais arriver avec vos « petits bouillons, mais j'avais d'autres projets. Veuillez « avertir M. l'abbé Surat pour la messe, s'il n'est pas « trop matin, toutefois. » Et lorsque la Sœur lui faisait observer que M. Surat serait désolé s'il apprenait que le malade retardait l'instant de faire la sainte communion, dans la crainte de le fatiguer, il avait peine à se rendre à ce raisonnement.

Quand son état le lui permettait, il faisait quelquefois son action de grâces à haute voix, et c'est alors qu'on découvrait toute la beauté de son âme et tout son amour

pour Notre-Seigneur. A genoux dans un coin, la bonne Sœur retenait son souffle pour ne rien perdre de ce divin colloque.

L'archevêque avait le pressentiment de sa fin prochaine, et comme la Sœur lui répondait un jour que le bon Dieu n'exigerait pas un tel sacrifice de son diocèse, qu'il était trop nécessaire à son troupeau, il répondit vivement : « Personne n'est nécessaire en ce monde. « Les apôtres l'étaient plus que moi et cependant Dieu « les rappela à lui sans que notre sainte religion en « souffrît. » Le prélat ne comprenait pas qu'on voulût éloigner sa pensée d'une fin prochaine. « *Il est si doux à un chrétien d'aller à Dieu !* » disait-il.

Cependant Paris s'émut de la gravité de l'état où se trouvait son pasteur ; dans les derniers jours de décembre 1839, ce cri : « *Le saint archevêque se meurt !* » volait de bouche en bouche. « Par un de ces revirements « où le doigt de Dieu ne saurait être méconnu, celui « que la haine avait poursuivi, que l'incrédulité triom- « phante avait chassé de son palais, celui à qui la presse « avait infligé le martyre de ses mensonges et de ses « calomnies, grandit sur son lit de douleurs dans la « mesure de la charité qui lui avait fait pardonner tant « d'outrages (1). »

Le 30 décembre, après avoir reçu en grande solennité les derniers sacrements et fait ses adieux à sa famille et à tous ceux qui l'avaient aimé, le malade voulut prendre un peu de repos et on le laissa seul avec la digne Sœur de Bon-Secours qui, depuis huit mois, dit encore le baron Henrion, lui prodiguait des soins assi-

(1) Baron Henrion.

dus. Comme elle le soutenait sur son oreiller, il se tourna à demi vers elle et lui dit : « *Je vous ai donné bien de la peine, ma Sœur. Si j'ai le bonheur de voir saint Vincent de Paul, vous êtes la première personne dont je lui parlerai.* » Comme la nuit s'annonçait plus calme que la précédente, il avait essayé de se coucher ; mais l'oppression dont il souffrait ayant augmenté, il dut de nouveau recourir à son fauteuil. Et, tandis que la Sœur l'y installait avec une respectueuse sollicitude, il éleva son regard vers le ciel, disant : « Qu'ai-je donc fait pour mériter tant et de si bons soins ? »

Mais le danger devenait imminent, et, vers trois heures du matin, la religieuse crut devoir avertir les personnes qui veillaient dans la pièce voisine. Pour la dernière fois, le Dieu de l'Eucharistie vint visiter son fidèle serviteur. A voir l'éclat des yeux du prélat, à voir ses traits enflammés, en présence du Dieu qui se donnait à lui, avant de le recevoir dans son sein, on eût dit un séraphin absorbé dans la contemplation de la gloire éternelle. Après la communion, les yeux du malade cherchèrent successivement toutes les personnes qui l'environnaient ; à chacune il adressa un sourire et un doux merci ; la Sœur Sainte-Cécile ne fut point oubliée, et ce regard qui s'était reposé sur elle, regard de prédestiné, la suivit dans sa vie de labeurs et de sacrifices comme un rayon d'espérance.

L'archevêque de Paris mourut dans la matinée du 31 décembre. Une de ses dernières paroles fut celle-ci : « Je vais paraître devant un Juge que j'ai toujours aimé et que j'aime encore. »

Sa voix s'éteignait déjà quand, se tournant vers la Sœur du Bon-Secours avec une expression de bonheur

sur son visage, il lui dit : « Ne vous avais-je pas avertie que je n'en reviendrais pas ? »

Oui, la mort était là. Les beaux traits de l'archevêque, accentués par la souffrance, prenaient la rigidité du marbre. Il prononçait ces mots : *Jésus, Marie, Joseph,* quand, avec la dernière syllabe, sa belle âme rompit ses liens...

Durant neuf jours, la dépouille mortelle du grand pontife fut exposée à Notre-Dame, et, dans la foule émue, qui se pressait autour du catafalque, on put reconnaître ceux qui, durant sa vie, avaient accablé de leurs outrages ce nouvel Athanase. Quant aux Sœurs du Bon-Secours, elles purent contempler, dans la paix de la mort, le noble visage qui s'était tant de fois incliné vers elles avec une singulière et toute paternelle bienveillance, et leurs larmes coulèrent abondantes. Mais, au fond de leur âme, elles avaient l'intime conviction que, du sein de la gloire, le pasteur disparu leur continuerait sa protection, et, comme nous le verrons plus tard, elles ne se trompaient point.

Leur saint fondateur leur avait laissé un précieux souvenir. On sait que, profondément touché des apparitions de la très sainte Vierge à la sœur Catherine Labouré, Mgr de Quélen avait fait couler en bronze, d'après les indications de la voyante, plusieurs statues de l'Immaculée ; c'est un de ces modèles qu'il donna à ses filles, et qui, placé au noviciat, fut dénommé *Virgo fidelis.* C'est devant cette statue que se font aujourd'hui encore les prières et les exercices de piété des novices.

Dès le début de son épiscopat, Mgr Affre s'inspira, dans ses rapports avec le Bon-Secours, des sentiments de son prédécesseur et lui témoigna, en toute circons-

tance, une sollicitude vraiment paternelle. Sa Grandeur eut bientôt l'occasion de manifester publiquement sa sympathie pour cette Congrégation, lors de la construction de la chapelle de la rue Notre-Dame-des-Champs.

La R. Mère Geay, ayant réussi à éteindre les dettes contractées par l'achat de l'hôtel de Pons, put, sans être taxée d'imprudence ou de présomption, songer à réaliser un vœu qu'elle nourrissait depuis longtemps au fond du cœur, celui d'élever au divin Maître un sanctuaire qui fût l'expression d'une infinie reconnaissance pour les grâces insignes dont l'Institut avait été l'objet. La physionomie de la Supérieure générale se révèle tout entière dans ce désir qui la consumait. Austère pour elle-même, très préoccupée de conserver parmi ses filles l'esprit de pauvreté des commencements, elle rêvait de donner au temple destiné à Notre-Seigneur une véritable splendeur, et souvent on l'entendait répéter : « Que nous soyons pauvres en tout, mais *que Dieu soit traité en Dieu,* voilà mon unique ambition ! » Et c'est ainsi qu'aujourd'hui, tandis que la Maison-Mère est encore dépourvue de toutes ces commodités modernes, qui facilitent la vie et en diminuent les embarras, la chapelle, qui la couvre de son ombre, peut rivaliser avec les plus beaux monuments religieux de la capitale.

Ici encore, Dieu disposa les choses de telle sorte que les désirs et les espérances de la Mère Geay furent dépassés. Elle fut amenée à confier l'exécution de cette entreprise à M. Breton, architecte habile autant que pieux, qui mit toute son âme et aussi toute sa gloire à faire une œuvre personnelle ; il fut grandement secondé dans l'exécution de son dessein par M. l'abbé Maccarthy, aumônier de la communauté.

A cette époque, c'est-à-dire en 1843, la campagne entreprise, pendant la Restauration, par quelques hommes d'élite épris du beau — dans le sens où le beau est l'idéal chrétien — contre les goûts païens du XVIIIe siècle, avait porté ses fruits. Le premier plaidoyer en faveur de l'art gothique avait paru, en 1824, dans l'ouvrage de Sulpice Boisserée sur la cathédrale de Cologne ; mais il n'avait pas ému les masses et, en 1830, on comprenait encore si peu les beautés de l'architecture gothique que, dans son *Epilogue à l'Art chrétien,* Rio pouvait dire : « A l'époque dont je parle, c'est-à-dire, entre la Restau-« ration et la Révolution de 1830, les avocats ou magis-« trats de province, qui venaient à Paris visiter le Palais « de Justice, oubliaient ou ignoraient qu'il y eût tout à « côté la Sainte Chapelle, le plus précieux joyau de notre « architecture gothique. « Mais, en 1833, lorsque Victor Hugo eut fait paraître *Notre-Dame de Paris,* Montalembert écrivit à l'auteur, sur l'architecture du XIIIe siècle, une lettre restée célèbre. C'était un appel éloquent au petit nombre de partisans que le bon goût, en matière d'antiquités religieuses, avait conservés, ou plutôt, c'était une levée de boucliers en faveur de l'art chrétien ; c'est à sa réhabilitation que Montalembert et ses amis s'efforcèrent, dès lors, de travailler.

On se demande comment on a pu, pendant si longtemps, préférer aux œuvres de génie du XIIIe siècle celles des Grecs et des Romains, c'est-à-dire, à nos magnifiques cathédrales, les lourdes masses des temples à portiques, comme le Panthéon et la Madeleine. « Cette dépravation du goût français ne peut s'expliquer, écrivait un archéologue distingué, que par l'introduction des idées païennes dans notre société. L'art chrétien,

dont l'architecture gothique est la plus pure expression, élève, appelle l'âme *en haut;* l'art antique la ramène *en bas.* »

Aussi a-t-on pu dire, en toute vérité, que le trait distinctif des cathédrales du moyen âge, leur caractéristique, est l'*exaltation des hauteurs.* Dans ces temples aux élévations prodigieuses et aux ombres mystérieuses, on ne voit plus la matière ; on se sent absorbé, saisi par le sentiment de l'infini et par le besoin de s'anéantir.

M. Breton fut heureux d'avoir trouvé l'occasion d'entrer en lice pour la cause de l'art chrétien et il conçut un véritable chef-d'œuvre. Il fit redire à la pierre les pensées et les prières de la Mère Geay ; comme elle, il invita ses filles à monter, à vivre en haut, et il exprima le *merci,* qu'elle voulait mettre dans ce monument, par un véritable poème d'architecture. Aussi, dans la chapelle du Bon-Secours, comme à Notre-Dame, comme dans nos antiques cathédrales, on est pénétré d'un sentiment indéfinissable, qui se traduit par un élan de prière et d'adoration.

Dès le commencement des travaux, les plus précieux encouragements furent donnés à M. Breton. Mgr Affre voulut présider lui-même à la pose de la première pierre de l'édifice. Voici comment l'*Ami de la Religion,* du 16 mai 1843, relate cette cérémonie :

« Il serait inutile de dire les services importants que « rendent à la religion et à la société les Sœurs gardes-« malades du Bon-Secours. Leur éloge est dans toutes « les bouches et rien ne prouve mieux combien les soins « qu'elles donnent aux malades sont appréciés que de « voir, malgré les accroissements étonnants de cette « communauté — qui ne compte que dix-neuf ans d'exis-

« tence — qu'elle peut à peine suffire aux sollicitations « de toutes les familles.

« Pour les travaux si pénibles que leur impose leur « admirable vocation, les Sœurs du Bon-Secours n'aspi- « rent qu'à la récompense d'un monde meilleur. Toute- « fois, aujourd'hui, la communauté, réunie presque tout « entière, goûtait un de ces moments de bonheur qui « font oublier bien des sacrifices et laissent dans les « cœurs un précieux et durable souvenir.

« M. l'archevêque de Paris, dont la sollicitude est si « grande pour toutes les œuvres utiles à son diocèse, « semble favoriser la Congrégation du Bon-Secours « d'une bienveillance toute particulière. Il paraissait « heureux, en ce jour, de trouver l'occasion d'en donner « une nouvelle preuve.

« Il s'agissait de bénir la première pierre d'une cha- « pelle qui va être érigée dans la communauté de la rue « Notre-Dame-des-Champs.

« Le prélat est arrivé à huit heures et, après avoir « célébré les saints mystères, il s'est rendu sur l'empla- « cement destiné au nouvel édifice, assisté de Mon- « seigneur l'évêque de Gap, de M. le curé de Saint- « Sulpice, supérieur de la maison et d'un nombreux « clergé.

« Un procès-verbal de cette cérémonie a été immédia- « tement signé par les deux pontifes, par tous les ecclé- « siastiques présents et par plusieurs des personnes « notables qui avaient été invitées, et ce procès-verbal, « renfermé, selon l'usage, dans une boîte de cèdre, a été « déposé sous la première pierre.

« La bénédiction a eu lieu ensuite dans l'ordre et le « recueillement le plus parfait et a été suivie d'une

« allocution touchante, dans laquelle Mgr l'archevêque « a présenté la Congrégation du Bon-Secours comme « un édifice solide, que la main de Dieu a fondé, qu'il « conserve et qu'il fera croître de plus en plus, parce « qu'il lui a donné pour fondement la charité.

« Le prélat ne s'est retiré que vers midi, après avoir « donné à tous des témoignages d'une véritable affec- « tion. Il a même voulu aller visiter les ouvriers dans « leur chantier, leur a adressé quelques paroles d'en- « couragement, qui ont été recueillies avec bonheur et « ne peuvent manquer de porter des fruits. »

Tandis que la Mère Geay voyait s'élever peu à peu les murs du temple matériel, destiné à glorifier Dieu, elle se sentait pressée d'édifier aussi et d'établir sur des bases de plus en plus solides ce temple de *pierres vivantes et choisies* (1) que formaient les membres de l'Institut. Dans ce but, elle entreprit, vers la fin de l'année 1843, de constituer le *Coutumier,* c'est-à-dire, l'ensemble des pieuses coutumes établies, pour la plupart, dès les débuts de la Congrégation. Ce travail devait rendre plus clairs les points essentiels de la Règle, et déterminer une foule de détails que ces Règles ne peuvent qu'effleurer et qui, cependant, ne devaient pas être laissés à l'arbitraire de chaque religieuse ni même de chaque supérieure.

La vénérée Mère Geay avait surtout à cœur de conserver la même unité de vue et d'action aussi bien à la Maison-Mère que dans les communautés de province ; c'est ce qui explique l'importance qu'elle attachait à l'observance du *Coutumier*. Après l'avoir élaboré avec son Conseil, elle voulut le revoir seule, l'examiner à loisir,

(1) Pet., II, 5.

et à côté de certains articles se trouvent ces mots écrits de sa main : « Ceci est un point de Règle. »

Dans certaines de ces pages, la Supérieure générale laisse parler tout son cœur et nous révèle ses intimes pensées. Ecoutons-la glorifier la vertu de pauvreté, qui, comme nous l'avons déjà maintes fois constaté, est la vertu préférée des Sœurs du Bon-Secours, sans doute parce qu'elle est une barrière puissante contre les dangers que les épouses de Jésus-Christ courent dans le monde : « La sainte pauvreté, dit-elle, étant une des « gloires de la vie religieuse, et l'une des plus fortes « colonnes sur lesquelles repose l'avenir d'une Congré« gation, les Sœurs la chériront comme une mère et se « trouveront heureuses d'en porter les livrées... Une « bonne religieuse voudra être non seulement exempte « de fautes graves, sous le rapport de la pauvreté, mais « encore attentive à éviter même les plus légères imper« fections, et elle s'excitera à l'estime et à l'amour « d'une vertu si propre à détacher des choses passa« gères de ce monde...

« De temps en temps, elle fera la revue des objets qui « sont à son usage et, les yeux fixés sur le crucifix, elle « se demandera si Jésus, dépouillé de tout, par amour « pour elle, ne lui trouve pas d'autres livrées que celles « de la pauvreté..... »

Ce besoin de dépouillement dicta à la Mère Geay les règles les plus sages pour les vêtements, la nourriture, les voyages, etc.

La chasteté, cette vertu des anges, l'inspire non moins éloquemment : « *Heureux les cœurs purs, car ils « verront Dieu.* Une religieuse ne doit avoir de pensées, « de désirs, de regards que pour Jésus-Christ, à qui

« elle s'est donnée. La chasteté qu'elle lui a vouée la « rend semblable aux esprits célestes. Ce trésor si beau, « si précieux, que l'Esprit-Saint lui-même met bien au-« dessus de tous les trésors de la terre, nous le portons, « hélas! dans des vases bien fragiles, et le démon, ce « cruel ennemi, le sait si bien que c'est surtout aux « âmes pures et innocentes qu'il dresse ses pièges les « plus perfides.

« Mais prenez courage et rassurez-vous, filles bien-« aimées de Notre-Dame du Bon-Secours! N'oubliez pas « que, lorsque vous allez, par obéissance, au milieu du « monde, vous allez y combattre le prince des ténèbres, « faire l'œuvre de Dieu, sauver des âmes, et que vous « serez revêtues de la force d'En Haut, si vous observez « fidèlement vos saintes Règles.

« Oui, vous serez attaquées par l'ennemi du salut, « parce que vous cherchez à lui arracher ses victimes, « mais priez avec ardeur la Vierge sainte, la Reine « des vierges, de venir à votre secours. Que pouvez-« vous craindre si Marie combat avec vous?... »

Au début du chapitre consacré à l'*obéissance,* la Supérieure, sans le savoir, dépeint les dispositions de sa belle âme qui, *placée sur le chandelier* (1), se tenait cependant devant Dieu comme enfoncée et perdue dans son néant. « Par le vœu d'obéissance, l'âme est établie « dans un état d'union et de dépendance complète de « Dieu, elle devient un seul esprit avec lui; comme « Jésus-Christ, elle n'est plus en ce monde pour faire sa « propre volonté, mais la volonté de Celui à qui elle « s'est donnée. Elle est une amie fidèle, à qui Dieu peut « tout demander, une coopératrice dévouée, qu'il peut

(1) Mat., v, 5.

« employer comme il veut et quand il veut : la retenir « dans la solitude pour la prière ou l'envoyer pour sou- « lager ou consoler les malades, pour ramener les « pécheurs, instruire la jeunesse, fût-ce même aux « extrémités du monde ! Par sa consécration, elle devient « une hostie, une victime de Dieu.

« Cette âme est morte à sa volonté, qu'elle met sous « la dépendance de la Règle et de sa supérieure...

« Le caractère particulier d'une Sœur du Bon-Secours « est cette obéissance humble et simple qui ne connaît « point le raisonnement, ne résiste jamais, ne s'arrête « point aux difficultés, mais compte toujours sur Celui « qui est son Tout et ne peut lui refuser son secours. »

Trouvant, comme sainte Thérèse, qu'il n'y a rien de petit, rien d'indifférent quand il s'agit du service du Roi des rois, la Mère Geay entrait dans les moindres détails, déterminait les points les plus insignifiants en apparence, afin que le divin Maître pût dire à chacune de ses filles : « *Vous avez blessé mon cœur par le moindre de vos cheveux* (1), c'est-à-dire, qu'en pénétrant toutes vos actions, même les plus ordinaires, même les plus basses, d'un esprit surnaturel, vous réjouissez délicieusement mon cœur d'Epoux et de Sauveur. »

Le *Coutumier*, si soigneusement composé par la Mère Geay, devint pour ses filles un code sacré, et nous verrons dans la suite les futures Supérieures générales en faire une étude approfondie et une fidèle application.

Cependant, le but tant désiré allait être atteint : dix-huit mois avaient suffi à M. Breton pour achever son œuvre. Il avait si parfaitement réussi qu'un journal du

(1) Cant., IV, 9.

temps (1) pouvait dire, sans craindre d'être taxé d'exagération : « Cette chapelle, construite dans le style « ogival, est, sans contredit, ce qui a été fait de mieux, « en son genre, dans le diocèse de Paris depuis plu- « sieurs siècles. On y retrouve le véritable cachet de « cette antique architecture chrétienne dont nous nous « sommes malheureusement tant éloignés dans toutes « les constructions modernes.

« Il serait bien à désirer que M. le Ministre des Cultes « et M. le Préfet de la Seine visitassent la chapelle de « la rue Notre-Dame-des-Champs ; ils se convaincraient « facilement qu'il est possible de bâtir, de nos jours, « des églises où l'on aime à voir se reproduire le goût « inspiré par la foi et la piété de nos pères. »

Mgr Affre voulut distinguer cet édifice des chapelles ordinaires par une consécration solennelle, et ne craignit pas de s'imposer, par là même, un surcroît de fatigues, car on connaît la longueur et la multiplicité des rites prescrits pour cette cérémonie. « Cette faveur, « écrivait encore l'*Ami de la Religion*, est déjà assuré- « ment une précieuse récompense accordée aux Sœurs « du Bon-Secours pour des sacrifices de toute nature, « qu'a dû s'imposer, dans cette œuvre importante, une « communauté qui n'a d'autres ressources que son tra- « vail et ses économies. Elle est en même temps un « véritable hommage rendu au bon goût et à l'habileté « de ceux qui ont su en diriger l'exécution avec tant de « soins et d'intelligence. »

Mais pour la Mère Geay, quelle consolation que cette délicate attention du prélat ! Comme les pasteurs d'âmes,

(1) *L'Ami de la Religion.*

en parlant de leurs temples, elle allait pouvoir dire : « *Le Seigneur a sanctifié son tabernacle; c'est ici la* « *maison de Dieu, dans laquelle on invoquera son nom* « *et dont il est écrit : Et mon nom sera là* (1) *!* »

Par un sentiment d'exquise délicatesse, Mgr Affre choisit pour cette solennité le 9 octobre, fête de saint Denis, son patron. Voici comment les journaux du temps rendirent compte de cette importante cérémonie : « C'est « aujourd'hui, en sa fête patronale, que Mgr l'archevêque « a procédé à la consécration de la magnifique chapelle « des Sœurs du Bon-Secours. La cérémonie, qui est très « longue et très pénible, pour le consécrateur, en raison « des multiples onctions à faire sur les piliers, des béné- « dictions et de toutes les prescriptions du Rituel, a « commencé à sept heures du matin et n'a fini que vers « midi. Presque toutes les religieuses du Bon-Secours, « celles du moins que les malades et les mourants ne « retenaient pas à leur chevet, étaient présentes à la « consécration de ce véritable chef-d'œuvre religieux, « fruit de leurs privations et de l'humble dédommage- « ment que les familles aisées accordent à la commu- « nauté pour ses veilles de jour et de nuit auprès des « malades, car l'on sait que les pauvres sont gratuitement « soignés par ces courageuses filles de la religion.

« La plupart des familles de tous rangs, qui ont « recours aux soins des Sœurs du Bon-Secours, s'étaient « rendues à la solennité ; tout le monde admirait cette « chapelle, dont les ornements sacrés étaient parfaite- « ment en rapport avec l'architecture et auxquels ont « présidé le même goût et la même pensée de foi.

(1) Liturgie.

« Après les cérémonies augustes des onctions et des « prières prescrites pour la consécration d'une église, « Mgr l'archevêque a célébré, vers les onze heures, les « saints Mystères sur le nouvel autel. M. l'abbé Eglée, « vicaire général, et un autre ecclésiastique disaient au « même moment la Messe aux deux autels latéraux ; « M. Jacquemet, archidiacre, et M. l'abbé Surat, cha- « noine-archidiacre de Notre-Dame, assistaient Mon- « seigneur l'archevêque à l'autel ; M. l'abbé James, « lequel fut longtemps supérieur de la communauté « du Bon-Secours, était présent au chœur, ainsi que « M. l'abbé Maccarthy, aumônier-chapelain de la mai- « son. M. Caron, directeur du Grand Séminaire, « présidait à l'ordre des cérémonies, qui étaient exé- « cutées par MM. les élèves de Saint-Sulpice. Les Sœurs, « accompagnées par l'orgue, ont chanté, avec beaucoup « d'ensemble et de goût, des morceanx empruntés, pour « la circonstance, aux prières de l'Eglise.

« On peut dire que rien n'était plus ravissant que « cette solennelle dédicace ; tout concourut à en rehaus- « ser la splendeur, et ce fut, certes, un jour inoubliable « pour les saintes et humbles filles, formées au dévoue- « ment religieux par une Supérieure qui paraît être « seule à ignorer son mérite.

« La vue seule de la chapelle du Bon-Secours peut « donner une idée juste de ce chef-d'œuvre d'architec- « ture ; il nous semble cependant intéressant d'en faire « ici une description succincte. L'édifice est composé « d'une nef principale et de deux bas-côtés formant « galerie ; au-dessus de ces galeries se trouvent les « tribunes, auxquelles on arrive par deux escaliers en « pierre montant en spirale et dont la rampe est décou-

« pée à jour. Ces escaliers sont placés sous le porche « intérieur et arrivent à la tribune des orgues, qui com- « munique aux galeries latérales. L'interruption de ces « galeries forme le transept; la grande voûte en ogive « repose sur six piliers, formés par un faisceau de « colonnettes, dont chacune est couronnée par un chapi- « teau de feuilles et de branchages. Ces chapiteaux, au « nombre de cent trente, sont tous variés dans leurs « détails, ainsi que les culs-de-lampe servant de retom- « bée aux ogives des parties latérales.

« L'arc triomphal, formant l'ouverture du chœur, « repose sur deux piliers formés par des colonnettes « couronnées de chapiteaux.

« Le sanctuaire, composé de cinq pans, est éclairé « au fond par une seule fenêtre, garnie de vitraux repré- « sentant sainte Geneviève et sainte Clotilde; les quatre « autres pans sont ornés de pinacles richement découpés « dans la pierre et servant de support aux quatre « Evangélistes, qui sont eux-mêmes surmontés de clo- « chetons formant dais sur leur tête.

« Toutes les nervures du chœur viennent se rassem- « bler au sommet de la grande voûte, et leur réunion « forme la clef pendante de forme octogone, dont « chaque pan est découpé et sculpté.

« A droite et à gauche, sous les premiers pinacles, « se trouve l'entrée des sacristies. Au fond du chœur, « est placée la niche de la sainte Vierge, qui surmonte « le maître-autel construit en pierre sculptée et dorée.

« Le sanctuaire est séparé de la nef par une grille « de communion; les marches pour y arriver, ainsi que « celles du maître-autel, sont en marbre blanc, et le « sol du chœur est orné d'une mosaïque de marbre de

« couleur. Toutes les parois du sanctuaire : pinacles, « clochetons et statuettes, sont peintes dans le style « de l'édifice ; toutes les fenêtres sont garnies de vitraux « représentant deux saints et un médaillon renfermant « un épisode de la vie de chacun d'eux. Chaque fenêtre « est séparée en deux compartiments par une colonnette « supportant un meneau découpé à jour dans une seule « pièce.

« Au-dessus de la tribune des orgues, se trouve la « grande rosace ; la nef, dallée en marbre, forme une « croix et contient les bancs, en chêne sculpté, destinés « aux Sœurs. Les bas-côtés sont revêtus de boiseries en « chêne sculpté, ainsi que les portes latérales, qui sont « surmontées d'une imposte garnie de vitraux.

« Les points de construction à remarquer sont les « pendentifs des tribunes, les escaliers des orgues et la « hardiesse des voûtes. (1) »

La veille de la consécration, c'est-à-dire, le 8 octobre 1844, avait eu lieu la rentrée solennelle des classes au collège Stanislas, voisin, comme l'on sait, de la Maison-Mère du Bon-Secours ; elle était présidée par Mgr Thibaut, évêque de Montpellier. En sortant du collège, Sa Grandeur voulut visiter en détail la chapelle, à laquelle on mettait la dernière main pour la cérémonie du lendemain. Le prélat fut si émerveillé de la beauté de l'édifice qu'il promit d'y officier le dimanche suivant. Il tint parole, et, après avoir célébré les saints Mystères, il adressa aux Sœurs une courte mais éloquente allocution pleine d'encouragements et de félicitations. « Le monde vous blâmera

(1) *L'Ami de la Religion.*



LE CHŒUR DE LA CHAPELLE

DE LA MAISON-MÈRE DU BON-SECOURS

« peut-être, leur dit-il avec une noble énergie. Mais « laissez dire le monde, qui ne comprend rien aux « choses de Dieu, aux merveilles inspirées par la foi. « Parlez au monde de luxe, d'embellissements, de prodigalités et de magnificences pour les plaisirs et les « fêtes qui tendent souvent à corrompre les âmes; alors « il vous comprendra et donnera son assentiment et « son approbation. Mais la beauté et le saint éclat « employés à une maison de solitude et de prière, con-« sacrée au Seigneur, la fausse philosophie les réprouve « et parle alors de soulagement envers les pauvres. « Ah! mes chères filles, il ne voit pas, le monde, que « toujours vous avez présents les pauvres, vos amis et « vos frères, soulagés par vos soins. Mais qu'il permette « aussi à votre saint dévouement d'avoir un lieu digne « de la résidence du Dieu caché, qui vous inspire le « courage et la charité de tous les instants. »

La nouvelle chapelle devint promptement un centre d'attraction pour le clergé et les personnes pieuses; dans sa splendeur et son recueillement elle était, par excellence, un lieu de prières; et l'on vit même de nombreuses familles briguer l'honneur de voir l'union de leurs enfants consacrée sous les regards de la Vierge du Bon-Secours. Beaucoup d'évêques, que leurs affaires appelaient à Paris, ne manquaient pas non plus de venir prier dans ce sanctuaire; ils apprirent ainsi à mieux connaître la Mère Geay, et plus d'un, en la quittant, disait : « J'ai vu une sainte. »

Comme la disposition de la chapelle était merveilleusement entendue au point de vue chrétien et artistique, on la trouva propre aux plus augustes, aux plus imposantes cérémonies et plusieurs nouveaux évêques

voulurent y être revêtus de la dignité épiscopale. Le 1er juin 1845 Mgr Laurence, évêque de Tarbes, et, le jour de la Pentecôte de 1846, Mgr Alouvry, évêque de Pamiers, furent sacrés dans ce saint temple devant une assistance nombreuse et choisie. « L'émotion de Mgr de « Tarbes était grande, raconte une feuille du temps ; « elle se fit surtout remarquer quand il s'agenouilla, vers « la fin de la cérémonie, devant l'évêque consécrateur « et qu'il chanta l'antique salut : *Ad multos annos,* puis « lorsqu'il répandit pour la première fois sur les assis- « tants les bénédictions du ciel dont il venait d'être « comblé. » Ce prélat devait relever de leurs ruines la plupart des sanctuaires marials de son diocèse, et la sainte Vierge sembla le récompenser du zèle qui l'animait en le choisissant pour être le témoin de ses apparitions à Bernadette Soubirous sur les bords du Gave.

Le sacre de l'évêque de Pamiers, célébré, le 3 mai, en un jour qui rappelait les merveilles accomplies au Cénacle par le Saint-Esprit, donna à cette solennité un caractère particulièrement pieux. Le prélat consécrateur était ce même Mgr Thibaut que nous avons déjà vu en rapport avec les Sœurs du Bon-Secours ; il avait pour assistants les évêques d'Evreux et de Bida, et les élèves du Grand Séminaire prêtèrent de nouveau leur concours à cette touchante cérémonie.

Quelques jours auparavant, le 24 mai 1846, on avait procédé à de nouvelles élections pour nommer la Supérieure générale ; Mgr Affre accéda volontiers à la demande des Sœurs, qui le priaient de venir présider cette réunion, et il se montra tout heureux de proclamer la réélection de la révérende Mère Geay ; il profita de la circonstance pour affirmer que l'Institut ne pouvait être

en meilleures mains et qu'il était bien désirable que cette Mère vénérée gardât jusqu'à la fin de sa vie les rênes du gouvernement.

Vers la même époque, l'archevêque nomma M. l'abbé de Dreux-Brézé, le futur évêque de Moulins, supérieur de la Congrégation ; les relations, l'influence, les conseils de cet ecclésiastique distingué furent encore d'un précieux secours pour la Mère Geay. M. de Dreux-Brézé appréciait hautement le ministère des Sœurs gardes-malades et voyait en elles un précieux auxiliaire du prêtre ; plus d'une fois, il les fit appeler près d'un malade qu'il s'agissait de conquérir à Dieu.

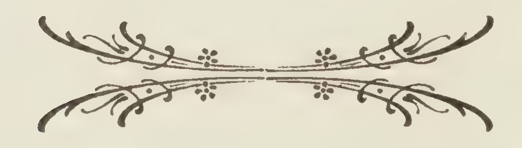
Nous ne terminerons pas ce chapitre sans nommer une religieuse qui se trouve mentionnée dans divers écrits parus depuis la mort d'Alfred de Musset. Quelques historiens ont parlé, en effet, de l'influence qu'une Sœur du Bon-Secours, la Sœur Marceline, exerça sur le poète par sa douceur et sa patience. Entre les années 1840 et 1845, elle l'assista dans plusieurs maladies et sut, avec un tact discret et délicat, le ramener aux pensées de la foi. Durant une convalescence d'Alfred de Musset, elle lui lisait souvent une page de l'*Imitation,* et un jour le malade lui demanda même de reprendre le chapitre qu'elle venait de lire, lui avouant qu'il le connaissait depuis les jours de son enfance. C'était, disait-il, l'abbé Gerbet qui lui avait mis ce livre entre les mains.

D'autres influences vinrent paralyser ces appels d'En Haut ; cependant la maladie mit bien des fois dans la vie agitée du poète un arrêt providentiel, qui lui eût permis de se reprendre. « Je viens, écrivait-il à un ami en 1844, d'avoir une fluxion de poitrine ; aussi ai-je eu recours à mes bonnes religieuses. La sœur Marceline

est revenue, plus une seconde avec elle, bonne, douce, dévouée, comme elles le sont toutes. »

Il est bien à regretter qu'Alfred de Musset n'ait pas mis sa vie en accord avec les sentiments religieux que les Sœurs du Bon-Secours avaient su réveiller en son cœur agité par les passions ; mais ce qu'il faut déplorer amèrement surtout, c'est qu'à sa dernière heure l'on n'ait pas songé à les appeler pour lui aider à franchir le passage redoutable. S'il faut en croire son frère, M. Paul de Musset, le poète, sur son lit de mort, aurait évoqué le souvenir de la sœur Marceline et parlé aussi du R. P. de Ravignan qu'il avait connu ; et cependant il quitta ce monde sans qu'aucune prière, sans qu'aucune parole de pardon fût tombée sur son âme.

Toujours est-il que le Père de famille attendait ce prodigue, auquel il avait ouvert large la voie du retour, envoyant même ses anges pour lui aplanir le chemin. Heureux les égarés qui, plus fidèles que le poète, se laissent docilement conduire vers les régions lumineuses !



CHAPITRE NEUVIÈME

Fondation d'Abbeville. — Regard sur Lille.

1845-1848.

Sommaire. — La Sœur Sainte-Cécile est choisie pour fonder le couvent d'Abbeville. — Vertus et qualités de cette religieuse. — M. l'abbé Michel, curé de Saint-Wulfran, fondateur de cette maison. — On fait choix du 8 décembre 1845 pour l'installation des Sœurs. — Dénuement des premiers jours. — Discours prononcé au 50e anniversaire de la fondation. — Regard sur Lille. — Création d'œuvres diverses. — On organise la Réunion dominicale. — Agrandissement de la communauté. — Générosité d'un grand nombre de familles notables de Lille.

Parmi les religieuses qui donnèrent à la révérende Mère Geay le concours de leur intelligence pour le développement de l'œuvre dont la Providence l'avait chargée, il faut placer au premier rang la Mère Sainte-Cécile. Elle possédait, au dire d'un Père Mariste qui l'a beaucoup connue, toutes les qualités qu'exige un bon gouvernement : la discrétion, la prudence, la générosité et un grand discernement. L'énergie de son âme n'était pas moins remarquable ; cette vaillance lui donna la force d'entreprendre les plus grands travaux et de vaincre les plus grands obstacles pour le bien de sa Congrégation. Sa devise était : « *Le devoir avant tout, malgré les sacrifices qu'il demande.* »

A peine sortie du noviciat, la Sœur Sainte-Cécile eut l'occasion, comme nous l'avons déjà dit, de déployer sa généreuse ardeur durant le choléra de l'année 1832.

Aussi, dès cette époque, la Supérieure générale comprit que cette religieuse serait une des plus fermes colonnes de l'Institut. En 1839, ainsi qu'on l'a vu, elle la plaça au chevet de Mgr de Quélen, et il est certain que la Sœur Sainte-Cécile, par l'estime qu'elle sut conquérir, durant la longue maladie du prélat et par les relations qu'elle contracta alors avec des ecclésiastiques distingués, attira au Bon-Secours les plus précieuses sympathies.

Nous allons la voir maintenant à la tête d'une des plus importantes maisons de la Congrégation; mais, avant de lui confier ce poste, la Mère Geay la chargea d'une mission délicate.

Au début de l'année 1845, on demanda à la Supérieure générale, comme une grande faveur, d'envoyer à Chartres une de ses filles, pour enseigner à des religieuses de cette ville la science difficile de soigner les malades, et ce fut la Sœur Sainte-Cécile qui fut désignée pour cette œuvre.

Cette dernière s'acquitta de sa tâche avec un tact si parfait et donna de l'Institut une si haute idée, que la communauté en question voulut, quelques années plus tard, être agrégée au Bon-Secours; elle acceptait d'en prendre l'habit, la règle et les coutumes. Mais ce vœu ne put se réaliser, le gouvernement de 1850 n'ayant pas autorisé la fusion projetée.

A peine revenue de Chartres, la Sœur Sainte-Cécile fut choisie pour fonder la maison d'Abbeville. Cette fondation, demandée par un saint prêtre, devait être un des joyaux de la Congrégation. C'est d'Abbeville que sortirent deux Supérieures générales; c'est à Abbeville qu'au cours des épidémies, qui désolèrent la ville et les environs, les religieuses gardes-malades prouvèrent,

d'une façon singulièrement éloquente, jusqu'où peut aller le dévouement d'une Sœur du Bon-Secours ; c'est à Abbeville, enfin, que la Mère Geay termina sa carrière et donna à ses filles une dernière bénédiction.

Les habitants de cette localité n'ont pas oublié qu'ils sont redevables du bienfait de cette fondation à M. l'abbé Michel, curé-archiprêtre de Saint-Wulfran, la célèbre église gothique, qui est une des gloires d'Abbeville. M. Michel était un de ces prêtres éminents qui sont, pour une paroisse, une lumière et un centre, parce qu'ils possèdent toutes les richesses de l'esprit et du cœur. Elevé par des parents profondément chrétiens, il reçut une éducation choisie et eut comme amis et condisciples deux futurs princes de l'Eglise : les cardinaux Giraud et de Bonald. Entré très jeune dans la Société de Jésus, il dépensa pendant douze ans, pour le salut des âmes, les trésors d'éloquence dont Dieu l'avait doué. Mais des revers de fortune ayant atteint les siens, il se vit forcé de quitter la Compagnie, qui lui était chère, pour devenir le soutien de ses parents. Il rentra donc dans le diocèse d'Amiens et, en 1833, on l'obligea, malgré les résistances de son humilité, à accepter le poste important de curé de Saint-Wulfran. C'est là qu'il fut, pendant 27 ans, et dans toute l'acception du mot, l'homme de la parole et l'homme de la prière ; c'est dire de quelle influence il disposait et quel bien il opéra. Mais son œuvre de prédilection, celle que son âme sacerdotale chérissait de préférence, était l'œuvre des religieuses gardes-malades.

Pénétré d'une tendre dévotion envers Marie Immaculée, bien longtemps avant que le dogme de l'Immaculée Conception fût promulgué, il voulut que la fon-

dation de cette communauté eût lieu le 8 décembre. C'est donc en ce jour que la petite colonie se rendit à Abbeville. Mère Sainte-Cécile, nommée supérieure, emmenait avec elle les Sœurs Saint-Mathieu, Sainte-Valentine et Sainte-Léocadie, qui, toutes, étaient des âmes de choix. M. l'abbé Michel les attendait à la diligence, et, le soir même, il les conduisit dans l'humble maison qu'il leur avait fait préparer provisoirement, rue des Grandes-Ecoles. Son cœur débordait de joie, et cette allégresse intime les Sœurs la partagèrent, malgré la pénurie qu'elles trouvèrent dans le pauvre logis.

Ce dénuement est resté légendaire ; on partait joyeusement pour passer la nuit au chevet d'un malade, après s'être nourrie de pain et d'une pomme, et c'est à peine si, aux jours de fête, on pouvait se donner le luxe d'une tranche de cervelas. La Mère Saint-Mathieu racontait gaiement, dans sa vieillesse, comment un jour on tint gravement conseil pour savoir si l'achat d'une brosse à habit de treize sous ne serait pas une dépense exagérée.

Malgré ce joyeux renoncement, il y avait cependant parfois des heures de défaillance, mais la Mère Geay était là pour soutenir et remonter ses filles ; elle comprenait ce qu'il fallait de vertu et de courage pour accepter, sans faiblir, tous les sacrifices imposés par une nouvelle fondation ; elle savait aussi que Satan met tout en œuvre pour faire chanceler les âmes aux heures où Dieu leur demande beaucoup. Voici ce qu'elle écrivait à cette époque à une des fondatrices d'Abbeville : « Je vois, mon enfant, que Dieu vous a envoyé de lourdes croix, mais vous savez que c'est là le partage des âmes privilégiées. Remerciez-le donc,

ma fille, au lieu de vous attrister, car ce Dieu si bon compte toutes vos souffrances, afin qu'il n'en reste pas une seule sans récompense. Le démon fait tous ses efforts pour détourner les âmes prédestinées du service de Dieu et les engager dans ses liens; mais Notre-Seigneur les garde *comme la prunelle de son œil* et les fait sortir de l'épreuve plus pures et plus agréables à ses yeux. Il permet aussi que nous soyons tentés pour nous faire constater notre misère et notre néant, et afin de nous affermir de plus en plus à son service : un arbre battu par la tempête et par l'orage, s'il est bien enraciné, reste debout et n'en est que plus résistant après la tourmente. Il en est de même de nous : si nous avons vaillamment combattu la tentation, nous en sortons plus détachées de nous-mêmes et plus confiantes en notre bon Maître, sachant, par expérience, que nous ne pouvons rien sans le secours de sa grâce. Courage donc, mon enfant, le bon Dieu nous a promis que *nous ne serions jamais tentés au-dessus de nos forces,* et il est avec nous pour nous défendre et nous soutenir dans les combats. »

Lorsque, le 8 décembre 1895, on célébra, au couvent d'Abbeville, le cinquantenaire de la fondation, le prédicateur évoqua le souvenir des premiers jours et la figure du vénéré fondateur. Un court extrait de son discours nous apprendra, en même temps, ce que fut l'apostolat des Sœurs à Abbeville durant ce demi-siècle. « Il y a « cinquante ans aujourd'hui, mes chères Sœurs, dit-il, « le vénérable archiprêtre de Saint-Wulfran, M. Michel, « était bien heureux ; son ardent désir d'établir dans « sa paroisse une petite colonie de filles de Notre-Dame « du Bon-Secours était enfin réalisé, et, dans l'humble

« demeure qu'il leur avait préparée et aménagée lui-« même, il inaugurait sa chère communauté sous les « auspices de l'Immaculée Conception. Vos premières « Mères, mes chères Sœurs, n'étaient que quatre ; mais, « placée sous la protection de Marie Immaculée, com-« ment leur œuvre n'aurait-elle pas grandi et prospéré « comme une plante aimée du Ciel?

« Il y avait donc ici une bien grande joie ce jour-là, et « au cœur du père de la pieuse famille, et au cœur de « ses filles. Voyez-vous le pieux fondateur de cette « maison prosterné, avec elles, aux pieds de la Reine « des Anges, et lui répétant : « O Marie, j'ai vu souffrir « et périr mes enfants, qui sont aussi les vôtres, et j'ai « mis ma confiance en vous. J'ai appelé vos filles, et « aujourd'hui nous voici au pied de vos autels, com-« mençant cette œuvre de salut sous les auspices de « votre Immaculée Conception, comme jadis le Seigneur « a commencé, par votre Immaculée Conception, le « salut du monde. — O Mère Immaculée, nous avons « recours à vous, nous ne comptons que sur vous, vous « ne tromperez pas notre espérance. »

« Et vous savez, mes chères Sœurs, si cette espérance « a été trompée.

« O filles de Notre-Dame du Bon-Secours, favo-« rites de Marie Immaculée, que de bien vous avez « fait parmi nous ! Que de grâces vous y avez trouvées « pour votre propre sanctification ! Que de familles, au « ciel et sur la terre, bénissent votre venue et la fécon-« dité de vos efforts ! Votre communauté a grandi, pros-« péré, votre nombre s'est accru ; mais pourriez-vous « compter le nombre de victimes que vous avez soula-« gées, consolées, arrachées à la mort et même à la

« perte éternelle? Ce vieux pécheur, par exemple, qui « avait vécu si longtemps loin de Dieu et de sa grâce, « abattu par la maladie, refusait encore de penser à son « salut. Mais une humble fille du Bon-Secours est venue. « Elle avait prié et fait prier Marie Immaculée ; sa cha- « rité d'abord a amolli ce cœur endurci, sa main bientôt « a suspendu au cou de l'incrédule la *Médaille miracu- « leuse;* puis les lèvres du malade ont appris à accompa- « gner la prière de son héroïque gardienne ; enfin, un « jour, on a été surpris de le voir accepter avec bon- « heur, demander même les sacrements qui sauvent. Ce « pauvre pécheur a fait une mort de prédestiné, et c'est « à vous, humbles religieuses du Bon-Secours, c'est à « votre protection, ô Vierge Immaculée, qu'est dû ce « prodige, ainsi que bien d'autres encore!.....

« O filles de Notre-Dame du Bon-Secours, protégées « de Marie Immaculée, qu'il sera beau le moment où vous « vous présenterez devant Jésus, le juge suprême, avec « tous ces malheureux que vous avez soulagés, avec « toutes ces âmes pieuses que vous avez aidées à souffrir « et à mourir, avec tous ces pécheurs que vous aurez « convertis et sauvés! *Seigneur,* lui direz-vous, *je vous « ai donné à manger quand vous aviez faim, à boire « quand vous aviez soif; aujourd'hui, je viens vous « rappeler votre promesse et vous demander l'entrée « dans votre joie* (1). Je vous ai sauvé des âmes ; aujour- « d'hui, sauvez la mienne. O Marie Immaculée, recon- « naissez vos filles et consommez heureusement en elles « ce que vous avez heureusement commencé. »

On nous pardonnera d'avoir anticipé sur l'avenir ;

(1) Matth., xxv, 35.

mais ce coup d'œil rétrospectif n'est-il pas le meilleur résumé qui puisse être fait de l'œuvre accomplie par le Bon-Secours à Abbeville?

Peu de mois après leur arrivée dans cette ville, les Sœurs firent l'acquisition d'un local plus spacieux que celui qu'elles occupaient, et la Maison-Mère, certaine qu'en développant cette fondation, elle favoriserait l'œuvre de Dieu, n'hésita pas à avancer les fonds nécessaires.

Mais revenons à Lille, où, malgré les troubles politiques et l'opposition systématique faite aux institutions religieuses, la communauté du Bon-Secours n'avait cessé non plus de se développer. Cette maison était alors sous la direction de la Mère Saint-Eléonore, qui était pour ses filles un exemple vivant de zèle et de régularité. D'une faible santé, elle avait dû se décharger du temporel sur la Mère Saint-Henry, son assistante, mais elle cultivait les âmes avec une rare intelligence des voies de Dieu. La physionomie de cette digne religieuse se trouve résumée dans ce mot si expressif : *Sa vertu croissait avec les années,* et ses contemporaines affirmaient que jamais elle ne perdait la présence de Dieu. A la fin de sa vie, Mère Saint-Eléonore vint à Rozoy, où elle demanda, comme une faveur, de pouvoir soigner la basse-cour : elle s'éteignit doucement dans le Seigneur en juillet 1875.

Dès l'année 1843, les classes, qui étaient tenues, à Lille, les unes, rue de la Barre, les autres, rue de l'Hôpital-Militaire, furent centralisées en ce dernier lieu, ce qui nécessita l'agrandissement de cette maison. A ce moment, les Sœurs donnaient gratuitement l'instruction à 700 enfants pauvres. Il va de soi que la situation matérielle était des plus précaires, puisque

toutes les dépenses exigées pour l'entretien des religieuses et des écoles devaient être couvertes par une allocation de 3.500 fr. Cependant, se rendant compte des besoins immenses de la population, les Sœurs ne se laissaient pas arrêter par les difficultés matérielles et étendaient de plus en plus leur champ d'action. C'est ainsi que furent créées les classes de fabriques, de 6 à 8 heures du soir, pour les enfants occupées toute la journée à l'atelier, car, à cette époque, l'instruction n'était pas obligatoire. La Sœur Sainte-Célestine fut longtemps chargée de cette œuvre et fit un bien considérable à ses élèves, la plupart très exposées et abandonnées à elles-mêmes. Sa foi vive, la chaleur avec laquelle elle parlait du bon Dieu, faisaient une profonde impression sur ces âmes incultes.

La classe de midi fut aussi une heureuse innovation ; elle réunissait les jeunes ouvrières (une centaine), et il n'est pas besoin de dire le bienfait et la préservation qui en résultaient.

Un ouvroir, ou classe d'ouvrages manuels, recevait les fillettes une fois sorties de l'école et les initiait aux travaux qu'une mère de famille ne doit pas ignorer.

Enfin, en 1848, sous l'inspiration de la Mère Saint-Henry, alors assistante, fut créée la Réunion dominicale. La Sœur Sainte-Césaire était la directrice ou, mieux encore, l'âme de cette œuvre. Elle apportait à ces petites soirées du dimanche l'ardeur d'un cœur généreux et une gaieté naturelle, que doublait l'oubli complet d'elle-même. Les rares survivantes de cette fondation se rappellent qu'au début, ces réunions, empreintes d'une si franche gaieté, manquaient de confortable ; chaque membre fournissait à son tour la

modeste chandelle de suif qui éclairait le grenier, où l'on jouait de si bon cœur.

Peu à peu, l'ingénieuse charité de M. Lefebvre, le doyen de Saint-Etienne, et de Mère Saint-Henry, parvint à transformer le grenier en une grande et belle salle de récréation, et la chandelle fut remplacée par des lampes, en attendant les becs Auer dont on se sert aujourd'hui. Quant à la Sœur Saint-Césaire, elle trouva le moyen de procurer, chaque année, aux jeunes filles les plus régulières de la Réunion, le plaisir d'un voyage à la mer, d'un pèlerinage à Bon-Secours ou d'une excursion agréable, cela grâce à la générosité de quelques personnes qu'elle avait su intéresser à ses protégées. Cette bonne organisation n'a point disparu avec la chère Sœur Saint-Césaire, la Réunion est devenue de plus en plus florissante et elle compte aujourd'hui 160 membres.

Pour donner place à des œuvres si excellentes et si diverses, il fallut de nouveau songer à agrandir l'établissement, et, en août 1847, une Ordonnance royale autorisait l'acquisition, pour le prix de 120.000 fr., de deux maisons sises rue de l'Hôpital-Militaire et contiguës à la communauté du Bon-Secours. Cet achat fut fait au nom de M. de Brigode de Kemlandt, qui, avec plusieurs de ses amis, avança une grande partie des fonds.

Les Sœurs durent alors subir l'épreuve de longues et coûteuses réparations, et souvent elles se trouvèrent dans le plus grand embarras pour payer les quarante ouvriers employés aux travaux, et les trente religieuses dont se composait la communauté. Heureusement qu'elles avaient dans la ville de Lille de nombreux protecteurs qu'une profonde et constante gratitude aime à signaler.

C'est ainsi que M. Emile Verstrate, après avoir fait de grandes libéralités en faveur de la Réunion dominicale, dont il comprenait toute l'importance, prêta à Mère Saint-Henry une somme assez considérable pour la reconstruction en cours, et, comme elle exprimait des craintes au sujet du remboursement, il ajouta : « Ne craignez rien, ma Mère, je ne veux point de reçu. Vous nous rembourserez quand vous le pourrez. »

La famille Bidé de la Granville était également toute dévouée au Bon-Secours et elle le témoigna en plus d'une circonstance difficile. Mme de Pas ne cédait à personne le plaisir de fournir la communauté de fruits et de pommes de terre pour l'hiver; on comprend l'importance de ce don quand on songe que les religieuses étaient au nombre de trente.

M. le comte de Guémelande remplissait la bourse destinée aux indigents et, en retour, la Mère Sainte-Mathilde se chargeait du soin de ses pauvres durant ses absences.

Les familles Bernard, Frémont, Huet, L'Hermite sont inscrites, avec beaucoup d'autres encore, sur ce livre d'or de la reconnaissance.

Nous compléterons plus tard cet aperçu du bien que les Sœurs du Bon-Secours purent réaliser à Lille, et dont une part revient incontestablement aux personnes généreuses qui facilitèrent leur mission.

Dans un discours prononcé vers cette époque à la Maison-Mère, en la fête patronale du 24 mai, le prédicateur appliqua aux membres de l'Institut cette parole : « *Tous ceux qui les verront les reconnaîtront pour la race que le Seigneur a bénie. Omnes qui viderunt eas cognoscent, quia illi sunt semen cui benedixit Domi-*

nus (1). » C'est qu'en effet, les marques de la bénédiction divine se manifestaient de plus en plus pour la Congrégation, et cela non seulement par son extension progressive et la sanctification visible des religieuses, mais encore par l'heureuse influence que ces dernières exerçaient au chevet des malades et des mourants ; c'est là qu'on les voyait, pénétrées de cet esprit de lumière et de force, qui vient d'En Haut, opérer de grandes choses. Quoique nous ayons l'intention de consacrer un chapitre spécial aux conversions dont les Sœurs du Bon-Secours furent les heureux instruments, nous relaterons, çà et là, quelques-uns de ces faits si consolants ; en voici trois qui nous semblent présenter un intérêt particulier et qui se rapportent à l'époque où nous nous trouvons.

« Je fus chargée, raconte une Sœur, de remplacer, à l'ouverture d'une retraite, une de mes compagnes, qui se trouvait, depuis six semaines, chez un malade gravement atteint. Jusque-là, ce jeune homme avait fermé l'oreille à toutes les tentatives faites pour lui procurer les secours de la religion ; et cependant il était dans une extrême détresse morale. Depuis seize ans, il avait — comme l'enfant prodigue de l'Evangile — quitté la maison paternelle pour satisfaire, sans contrôle, ses penchants mauvais ; la grande fortune qu'il possédait lui avait permis de se jeter à corps perdu dans la débauche et dans toutes les folies. Mais voici que la maladie était venue l'arrêter sur le chemin de l'abîme et, depuis six semaines, elle avait fait des progrès effrayants. La veille du jour où je fus appelée près de lui, le malade ayant demandé à retourner dans sa famille,

(1) Is., LXI, 9.

on l'y avait transporté sur une civière, et les pauvres parents, qui n'avaient pas revu l'ingrat depuis son triste départ, le reçurent cependant à bras ouverts, heureux de pouvoir, du moins pendant quelques jours, l'entourer de soins et d'affection. Il faut avouer qu'ils s'occupèrent surtout d'arracher leur enfant à la mort, sans se soucier de son salut éternel, car eux-mêmes étaient étrangers à toute pratique religieuse. Trois célèbres médecins furent appelés au chevet de l'infortuné jeune homme et employèrent, pour le sauver, toutes les ressources de leur art, mais ce fut en vain.

« Dans ces circonstances, ma tâche était difficile ; j'offrais à Dieu, pour le salut de cette âme, mes veilles et mes fatigues, et je ne cessais de clamer vers Marie, le refuge des pécheurs. La sainte Vierge parut m'écouter, car, au bout de cinq jours, le pauvre égaré commença à rentrer en lui-même et à déplorer son existence de débauches et de désordres ; je lui parlai alors de la miséricorde de Dieu, de son immense bonté et des mérites surabondants de Jésus-Christ. Peu à peu, je vis la grâce opérer dans cette âme, mais il fallait être prudent et l'heure n'était pas encore venue de penser à la confession. Trois semaines se passèrent ainsi. Un soir, après une forte crise, le médecin me prévint que la fin approchait. M'armant de tout mon courage, après avoir imploré le secours de Dieu, je m'approchai du lit et, avec tous les ménagements possibles, je fis comprendre au malade que son état empirait, — au préalable, j'avais prié la Sœur, qui était avec moi, de chercher un prêtre à la paroisse — puis j'ajoutai : « Il y a dans la pièce voisine « un ecclésiastique, qui est venu prendre de vos nou- « velles... Voulez-vous le voir ? » — « Je le veux bien »,

me répondit-il. Je fis donc entrer le prêtre, qui fut bien accueilli, resta longtemps avec lui, et, en sortant, m'assura que son pénitent avait fait une excellente confession ; quelques heures plus tard, ce prêtre revenait lui administrer l'Extrême-Onction et, le lendemain matin il lui apportait la sainte Communion. Le moribond reçut son Dieu avec joie et il demeura dans les dispositions les plus édifiantes. Bientôt après, il mourut en pleine connaissance, me remerciant chaleureusement d'avoir été pour lui l'instrument du salut. »

La même religieuse fut envoyée auprès d'un savant dangereusement malade. « Je restai chez lui pendant six mois, raconte-t-elle, et j'essayai bien des fois, durant ce temps, mais en vain, d'ouvrir son âme aux pensées de la foi. Sans cesse il alléguait, comme prétexte, pour repousser les secours de la religion, les trente années qu'il avait passées loin de Dieu, et son existence uniquement occupée de découvertes et de science humaine. « Il est trop tard maintenant pour changer de vie », opposait-il à mes continuelles instances.

« Cependant, la maladie empirait et je voyais le dernier jour arriver à grands pas. Il fallait donc livrer un suprême assaut ; cette dernière tentative serait-elle aussi infructueuse que les autres ? Je mis toute ma confiance en Dieu, le suppliant de regarder cette âme avec miséricorde, et quelle ne fut pas ma surprise lorsque le malade, répondant à mes ouvertures, consentit à recevoir le prêtre. Il avait enfin compris qu'il fallait autre chose à son intelligence, éprise de vérité, que ces connaissances bornées qui n'ont pour objet que la matière.

« Cette conversion inattendue produisit des effets extraordinaires sur ses amis, tous savants comme lui

dans la science humaine, mais ignorant tous aussi l'a b c de la science divine.

« Le nouveau converti se montra jusqu'à son dernier soupir plein de foi et de résignation, et il mourut, âgé de cinquante-deux ans, le jour même de la première Communion de son fils. »

Mais assistons encore à la fin touchante d'une jeune fille, qui fut victime des plaisirs du monde. Elle avait contracté une maladie de poitrine au retour d'une soirée où elle avait joui de tous les succès. Elle allait mourir, personne ne l'ignorait, même sa mère, à qui on n'avait pu cacher le danger. L'enfant seule ne le croyait pas encore.

Cependant, un jour, elle vit descendre sur elle comme les ombres de la mort et, à ce moment, elle parut triste et plus agitée encore que de coutume. On se presse autour d'elle ; sa mère, ses amies l'entourent ; la Sœur du Bon-Secours aussi est là, qui ne la quitte pas des yeux. Tout à coup, la jeune fille élève ses mains avec effroi, regardant autour d'elle d'un air égaré, et les laisse retomber. Puis, les allongeant sur son lit, elle les considère quelque temps avec terreur en silence ; enfin, elle s'écrie : « Voyez donc mes mains ! voyez ! » La mère se dresse, les amies se lèvent, la Sœur écoute. « Mais voyez donc, répéte-t-elle encore, elles sont vides... « vides... je n'ai rien fait pour Dieu et je vais mourir ! » Il y avait du désespoir dans son regard et dans sa voix. Mais la Sœur, inspirée : « Tenez, ma chérie ! » s'écrie-t-elle, en mettant dans ses mains vides, tremblantes et déjà glacées, un *crucifix*.

A la vue de la croix, la pauvre enfant se reprend à espérer ; ses mains ne sont plus vides. Elle approche

la croix de ses lèvres, la baise et la presse sur son cœur avec transport. Le prêtre, appelé, accourut, entendit sa confession et, levant la main pour l'absoudre, il fit descendre sur elle le pardon divin qui efface et régénère. La mourante reçut le saint Viatique, les onctions saintes et, quelques heures après, elle mourait doucement, en regardant la croix qu'elle n'avait plus voulu quitter (1).

Donner la croix à ceux qui souffrent, faire descendre sur eux les grâces qui en découlent, ô la belle et consolante mission !

(1) Ce trait a été raconté dans un volume intitulé : *Consolations*, par le R. P. Lefebvre, S. J.



CHAPITRE DIXIÈME

L'Ambulance des Tuileries. Fondation à Orléans. Mort de Louis-Philippe.

1848-1850.

Sommaire. — Signes avant-coureurs de la Révolution. — Les journées de février 1848. — Envahissement des Tuileries. — Le palais des rois devient l'*Hôtel des Invalides civils.* — Le docteur Leroy d'Etioles s'adjoint les Sœurs du Bon-Secours pour le soin des blessés; elles deviennent, pour beaucoup de ces derniers, l'instrument de la grâce. — Estime et confiance des blessés pour les Sœurs. — La sainte Messe est célébrée dans la salle du Trône. — Dramatique incident. — Courage de la Sœur Marie de la Visitation. — Retours à Dieu et régularisation de nombreux mariages. — Journées de juin. — L'évacuation des Tuileries est fixée au 15 août. — Gratitude des blessés envers les Sœurs; ils ouvrent une souscription pour leur offrir un souvenir. — Fondation du couvent d'Orléans. — Bienfaiteurs des Sœurs dans cette ville. — Mort de Mgr Fayet. — M. l'abbé Dupanloup est nommé évêque d'Orléans. — Sa sympathie pour les Sœurs du Bon-Secours. — Mère Sainte-Camille; ses vertus, son influence. — M. l'abbé Desnoyers, champion de la cause de Jeanne d'Arc, devient le supérieur du Bon-Secours d'Orléans. — Maladie de la révérende Mère Geay; elle se rend à Boulogne, où elle est condamnée à un repos absolu. — Les Sœurs du Bon-Secours soignent les cholériques du département de l'Oise. — Conversion d'un libre-penseur. — La Sœur Saint-Alphonse est appelée à soigner, dans l'exil, le roi Louis-Philippe. — Retour à Dieu du souverain et joie profonde de la reine Marie-Amélie. — Cette dernière est à son tour soignée par la Sœur Saint-Alphonse, et elle lui exprime le désir de la voir auprès d'elle à ses derniers moments. — Ce vœu ne peut se réaliser; mort subite de la reine en 1866. — Gratitude des princes d'Orléans envers la Sœur. — Remarquable humilité de cette dernière.

Malgré son désir d'étendre le champ d'action de ses filles et la joie de voir leur labeur apprécié, la révérende Mère Geay ne pouvait donner satisfaction aux demandes de nouvelles fondations, qui se multipliaient

à mesure que le doux et intelligent ministère des Sœurs était mieux connu. Elle craignait, à juste titre, en étendant la Congrégation outre mesure, d'en affaiblir l'esprit religieux, ce qui, pour son âme saintement fidèle, était la question primordiale. A tout prix, il fallait que le dépôt mis entre ses mains — l'esprit des premiers jours — restât pur et ne fût point altéré par la multiplicité des fondations et la nécessité d'accepter des vocations douteuses, afin de suffire aux besoins de chaque maison.

C'est à cette préoccupation toute surnaturelle de la Mère Geay que l'on peut attribuer la création de plusieurs institutions similaires, qui surgirent peu à peu vers cette époque; elles naquirent de l'impossibilité où se trouvait le Bon-Secours de Paris de répandre le bienfait de son œuvre partout où l'on en avait reconnu l'utilité. Ayant été sollicitée de fonder une maison à Lyon, la Supérieure générale préféra — avec un détachement vraiment admirable — envoyer une de ses filles dans cette ville, pour initier aux règles des gardes-malades les aspirantes qui l'appelaient, et leur permettre de se former en Congrégation indépendante.

C'est ainsi que la petite semence, mise en terre par Mgr de Quélen, après être devenue un grand arbre, féconda d'autres terres et fit germer d'autres plants vigoureux.

Dans l'automne de 1847, Mgr Fayet, évêque d'Orléans, fit une démarche pressante auprès de la Mère Geay pour obtenir des Sœurs gardes-malades dans sa ville épiscopale; la Supérieure générale ne voulut point cette fois résister à ce désir, mais elle crut prudent de remettre cette fondation à l'année suivante.

Une vague inquiétude agitait alors les esprits et, comme le disait M. de Tocqueville, « le sol tremblait « de nouveau en Europe. » En effet, tandis que, d'une part, sous le nom trompeur de libéralisme, on essayait d'arracher aux âmes les croyances, qui seules relèvent et ennoblissent, d'autre part, la démagogie faisait appel aux passions populaires. Oubliant, méconnaissant les droits de Dieu, on proclamait, on exaltait à nouveau les « droits de l'homme ». Aussi, au commencement de l'année 1848, la Révolution triomphait d'un bout à l'autre de l'Europe. Sa première victime fut le généreux Pontife, qui avait pris l'initiative de réformes libérales et d'institutions populaires, pour assurer à son peuple cette vraie liberté que l'homme ne trouvera jamais que dans la soumission filiale aux lois divines. Représentant, sur la terre, de Celui qui disait un jour : « *J'ai pitié de ce peuple* (1), » il voulut, avec une infinie compassion, se pencher sur toutes les détresses ; mais, comme son Maître, il dut *boire de l'eau du torrent.* Les sectaires, après lui avoir décerné d'hypocrites ovations, l'abreuvèrent du fiel de leur ingratitude et de leur haine, et Pie IX commença, dès lors, à gravir ce calvaire qui devait aboutir à la brèche de la Porte Pia.

En France, on essayait de s'endormir en face du danger, ou l'on s'étourdissait au milieu des plaisirs. Cependant, dès le 27 janvier, un grand penseur prononçait à la Chambre ces paroles prophétiques : « On « dit qu'il n'y a pas de péril, parce qu'il n'y a pas « d'émeute ; on dit que, comme il n'y a pas de désordres « matériels à la surface de la société, les révolutions

(1) Matth., xv, 32.

« sont loin de nous. Je crois que l'on se trompe. Sans « doute, le désordre n'est pas dans les faits, mais il est « entré très profondément dans les esprits (1). »

Moins d'un mois après ce grave avertissement, une nouvelle Révolution éclatait. Les rues de Paris furent, une fois de plus, ensanglantées par une lutte fratricide, et le palais des Tuileries, qui, depuis moins d'un demi-siècle, avait abrité trois dynasties, se trouva envahi par la populace. O vanité des grandeurs humaines! tandis que Louis-Philippe fuyait dans une voiture de louage, son trône brûlait au pied de la colonne de Juillet au milieu des cris d'enthousiasme d'une foule en délire.

Parmi les émeutiers, qui avaient envahi les Tuileries et s'y étaient installés, au nom de la souveraineté nationale, se trouvaient un certain nombre de blessés, lesquels, au milieu de l'effervescence générale, restèrent plusieurs jours privés de soins. Enfin, un chirurgien distingué, M. Leroy d'Etioles, put pénétrer jusqu'à eux, et, grâce à son initiative, l'ordre fut rétabli dans le palais des rois. Il proposa aux ministres de mettre les Tuileries au service des blessés et d'en faire, plus tard, un asile pour les infirmes. C'était là une solution dont le gouvernement provisoire comprit toute la portée, car elle permettait de faire évacuer pacifiquement le palais; aussi fut-elle accueillie avec empressement et, le jour même, les nombreux salons, les immenses galeries furent changés en salles d'hôpital; une grande partie des blessés, dont regorgeaient les hôpitaux de Paris, y furent transportés, et bientôt on put lire sur toutes les

(1) De Tocqueville.

façades de l'édifice cette inscription : *Hôtel des Invalides civils.*

Ce fut encore M. Leroy d'Etioles qui eut l'idée de cette inscription, si heureusement trouvée, et à laquelle fut due la préservation du palais. Le bruit courait, en effet, que les révolutionnaires avaient l'intention d'incendier le splendide monument, vestige de la royauté vaincue. Mais cet acte de vandalisme devenait impossible avec la nouvelle destination donnée aux Tuileries.

Une des premières préoccupations de M. Leroy d'Etioles fut de s'adjoindre, pour le soin des blessés, plusieurs confrères dévoués et des auxiliaires intelligents ; il proposa d'appeler, pour ce service important, les religieuses gardes-malades de la rue Notre-Dame-des-Champs, ce qui fut accepté, et, le soir même, les Sœurs Marie de la Visitation, Sainte-Béatrix, Sainte-Marianne et Sainte-Aglaé commençaient un ministère qu'elles exercèrent durant six mois. Nous verrons ci-après comment Sœur Marie de la Visitation sut s'attirer l'estime et l'admiration générales ; quant à la Sœur Sainte-Béatrix, elle inaugurait aux Tuileries une carrière qui devait être singulièrement féconde.

Mais laissons parler un auteur du temps, qui a vu les Sœurs à l'œuvre et qui a rendu un éloquent témoignage à leur intelligent dévouement. « Ces saintes filles, dont « la vie se passe à soulager l'humanité souffrante, furent « accueillies avec des témoignages de respect et de « gratitude par plusieurs membres du gouvernement « provisoire, qui étaient venus pour les recevoir et les « installer, ainsi que par le commandant militaire et les « médecins. Mais ces admirables servantes des malades « furent surtout saluées affectueusement par ceux-là

« auxquels elles venaient donner des soins inspirés par « l'amour de Dieu. Tous comprenaient que, dans les « circonstances déplorables où l'on se trouvait, il fallait « un grand courage et un profond sentiment de reli- « gion pour se dévouer comme ces saintes filles le « faisaient. A peine arrivées, elles se mirent à l'œuvre, « avec cet esprit de charité, qui leur est habituel, et cette « expérience qu'une longue habitude des malades et une « pratique soutenue peuvent seules donner. »

Tout le service fut rapidement et on ne peut mieux organisé par ces excellentes messagères du bon Dieu ; et elles eurent bientôt fait de gagner les sympathies de tous ces hommes dévoyés, qui leur témoignèrent la plus grande déférence.

Dès le lendemain, les bonnes Sœurs commencèrent le double ministère, qui est le propre de leur vocation ; en pansant les plaies, en soignant les corps, elles songèrent à guérir les âmes. Plusieurs blessés paraissaient très malades, aussi se hasardèrent-elles à leur parler de l'éternité et à leur conseiller de recevoir la visite d'un prêtre. Après avoir refusé les secours de plusieurs ecclésiastiques, ils consentirent enfin à voir M. l'abbé Denys, premier aumônier de l'hôpital de la Charité, lequel sut de même se concilier la confiance de ces malheureux, blessés dans une lutte fratricide.

A partir de ce moment, ce prêtre vint régulièrement aux Tuileries, et il fut, avec les Sœurs du Bon-Secours, l'instrument de la grâce pour beaucoup des nouveaux pensionnaires de l'*Hôtel des Invalides civils.*

Le dimanche approchait, et les Sœurs, guidées par cet esprit de foi qui surmonte toutes les timidités, eurent la pieuse audace de proposer que la sainte Messe

fût célébrée en faveur de tous les malades confiés à leurs soins; contrairement à ce que l'on pouvait attendre, ces derniers ne protestèrent pas contre cette proposition; ils l'accueillirent même avec enthousiasme, d'autant que, comme le dit M. l'abbé Denys, ils pensaient ainsi être agréables aux chères religieuses, qui avaient su conquérir l'affection de ces cœurs égarés et révoltés, mais non point dépourvus de sentiments généreux.

Les difficultés administratives, que soulevait le projet en question, purent être facilement aplanies; mais il s'en présentait une autre. Où célébrerait-on la sainte Messe? La chapelle des Tuileries avait été saccagée et se trouvait encombrée de débris. Un des plus enthousiastes proposa la salle du Trône, et, malgré l'hésitation de M. l'abbé Denys, qui craignait à bon droit d'encourir la responsabilité d'un fait de cette importance, on se rallia à cette idée. Mgr Affre chargea M. l'abbé Morel, curé de Saint-Roch, de bénir la chapelle improvisée, dans laquelle il ne restait plus que quelques lambeaux des riches draperies qui l'avaient ornée. On installa un autel sur l'immense cheminée, qui séparait la salle du Trône de la galerie de Diane, et les Sœurs se chargèrent de la décoration.

Une autre pensée très heureuse fut mise à exécution. Au moment de l'envahissement des Tuileries, le Christ de la chapelle avait été transporté avec respect à l'église Saint-Roch, par un élève de l'Ecole polytechnique, le jeune de Pontelli. Escorté d'une foule nombreuse, il marchait, en disant d'une voix haute et pleine d'assurance : « *Faites place, ouvrez le passage, c'est notre Maître à tous!* »

C'est ce Christ, devenu historique par le fait de cette

translation, que M. l'abbé Denys fit rapporter et placer sur l'autel, et c'est devant ce crucifix que fut dite la messe dans la salle du Trône.

On vit alors une assistance silencieuse et pénétrée de respect se presser autour de cet autel. Etrange spectacle ! Singulier revirement des choses d'ici-bas ! A la voix de son ministre, le Roi du ciel quittait le trône de sa gloire pour recevoir les hommages des plus déshérités de ses enfants, au lieu même où des monarques puissants avaient reçu les hommages de leurs courtisans.

Ah ! si les rois de la terre voulaient reconnaître que la puissance leur est donnée, ou plutôt prêtée, pour une fin supérieure à leurs ambitions, qu'ils seraient forts ! Et si les peuples acceptaient l'autorité du souverain comme l'image et le reflet d'un pouvoir divin, qu'ils seraient heureux !

A partir de ce moment, les âmes furent conquises et la grâce opéra son œuvre dans cet hôpital d'un nouveau genre, qui pouvait, dans la vraie acception du mot, être appelé un Hôtel-Dieu.

Le mercredi, 22 mars, une deuxième messe fut de nouveau célébrée dans la salle du Trône pour le repos des âmes des victimes de la Révolution de février.

Dès lors, et jusqu'au départ des blessés, le saint Sacrifice put être offert chaque jour dans la chapelle des Tuileries restaurée à cet effet.

Malgré les soins intelligents que l'on prodiguait à ces infortunés, il y en eut quelques-uns qui succombèrent. La première mort, qui se produisit, fut le prétexte d'une de ces manifestations populaires qui sont un des caractères des temps de révolution. Les amis de la victime résolurent de lui rendre, au nom et aux frais de la

République, des honneurs qui rejailliraient sur tout le peuple français. Le gouvernement, ne se sentant pas assez fort pour résister aux flots menaçants des volontés populaires, donna toutes les autorisations ; le corps de l'ouvrier fut exposé dans la salle du Trône, et la foule vint le contempler jusqu'au moment où eurent lieu les funérailles, qui égalèrent en splendeur celles d'un prince ou d'un maréchal de France.

Mais, peu de jours après cet enterrement, un second blessé mourut à l'Hôtel des Invalides civils, et, en bonne logique, les républicains réclamèrent pour leur camarade et ami les mêmes honneurs, les mêmes privilèges. Cette fois encore, on n'osa pas résister à leurs injonctions ; mais, craignant des désordres, le gouvernement prit des mesures qui offensèrent la populace.

La cour des Tuileries était littéralement comble et l'heure indiquée pour la cérémonie était passée depuis longtemps. La foule, impatientée de ce retard, devint houleuse, et l'exaspération fut à son comble quand on vint déclarer que le cadavre était arrivé à un tel état de décomposition qu'il était impossible, même enfermé dans un cercueil de plomb, de l'exposer dans un lieu public sans compromettre la santé des citoyens. Ce fut M. Saint-Amand, capitaine commandant de la garde nationale, qui fut chargé de transmettre cette décision ; en vain essaya-t-il d'exposer la situation et de ramener le calme dans les esprits. La foule, de plus en plus exaltée, l'entoura en proférant contre lui des menaces de mort.

Mais laissons raconter cet incident à M. l'abbé Denys, un témoin de cette scène ; longtemps après, il parlait encore avec admiration de l'humble religieuse qui, par son courage et sa charité, sut prévenir un grand mal-

heur. « Nous assistions à ces violents débats du haut du grand balcon du pavillon de l'Horloge et nous craignîmes même, à un moment, qu'on ne fît un mauvais parti au commandant Saint-Amand. La Sœur Marie de la Visitation qui, comme nous, suivait avec anxiété cette grave discussion, ne put maîtriser son émotion et, avant qu'on ait pu l'arrêter, elle était au milieu du groupe le plus animé. Saisissant le commandant par la main, elle voulut l'entraîner, mais ce fut en vain. Les ouvriers réclamaient le mort avec colère : « Nous voulons, criaient-ils, nous voulons les restes de notre frère, ils nous appartiennent. » — « C'est trop juste, mes amis, leur répondit la religieuse, mais pour cela il faudrait que ces restes ne fussent pas un danger pour la santé publique. Cependant, ce danger existe, les médecins l'ont eux-mêmes déclaré. Vous dites, d'ailleurs, que le corps de votre frère vous appartient; je n'en disconviens pas, mais il m'appartient un peu aussi, à moi qui vous parle, car c'est moi qui l'ai soigné jusqu'au dernier moment ; c'est moi qui ai pansé ses terribles blessures et lui ai fermé les yeux. Ces plaies étaient si envenimées et elles répandent, à l'heure qu'il est, une telle infection que vous ne pouvez, sans commettre une grave imprudence, approcher du cadavre. Vous n'êtes pas raisonnables de rendre le commandant responsable du retard qui a eu lieu ; il n'a fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Vous ne connaissez donc pas la consigne militaire ? »

« La parole fière, hardie, pleine de bon sens et de logique de cette femme, animée de l'esprit de Dieu, produisit son effet et apaisa l'émeute. La vaillante religieuse, après avoir arraché le commandant Saint-Amand

à une mort certaine, rentra triomphante dans le palais. Il nous semble encore la voir, cette courageuse servante du Seigneur, monter les escaliers d'honneur, suivie du brave militaire qu'elle avait couvert du prestige de son héroïque charité.

« Les funérailles n'eurent pas lieu, le calme se fit peu à peu, grâce à l'énergie et à la présence d'esprit de la Sœur Marie de la Visitation. Son courage et sa force d'âme furent admirés par ceux-là mêmes qu'elle avait combattus, mais il serait impossible d'exprimer avec quel enthousiasme les blessés et toutes les personnes qui avaient vu la Sœur tenir tête à cette foule irritée, acclamèrent la bonne religieuse, qui n'en conserva pas moins sa modestie et sa simplicité dans toute leur candeur. »

La haute considération que la Sœur Sainte-Marie s'était attirée rejaillissait sur ses compagnes, et, grâce à elles, le ministère de l'aumônier fut singulièrement facilité. Aussi quand vint le saint temps du Carême, les religieuses du Bon-Secours profitèrent de l'ascendant qu'elles avaient pris sur ces enfants du peuple pour leur rappeler leurs devoirs de chrétien. Les exhortations de ces apôtres de la charité furent entendues et, dès la seconde semaine du Carême, la plupart des blessés demandèrent eux-mêmes à se confesser. On devine l'étonnement de l'aumônier et la joie des Sœurs. Mais où confesser ces brebis égarées ? Les confessionnaux de la chapelle avaient été brisés, et toutes les pièces étaient occupées par les malades ou par le service. Il n'y avait de libre que la salle du Conseil ; on y organisa un confessionnal dans l'embrasure d'une fenêtre ; le prie-Dieu, où Marie-Amélie avait coutume de faire

ses prières, fut destiné aux pénitents, et le fauteuil, sur lequel Louis-Philippe s'asseyait, pour présider le conseil des ministres, servit à l'aumônier. Et ce fut encore là un de ces revers singuliers des choses humaines.

Ces retours à Dieu eurent un autre résultat bien consolant pour les bonnes religieuses qui les avaient provoqués. Il se trouva que, parmi les convertis, plusieurs n'étaient mariés que civilement, et ils demandèrent, avec instance, que leur union fût bénie par la sainte Eglise, afin d'assurer ainsi à leurs femmes et à leurs enfants les bienfaits de la religion. On fut trop heureux de satisfaire à ce désir, et, le 14 avril, M. le curé de Saint-Germain l'Auxerrois célébra dix mariages dans la chapelle des rois, non sans avoir adressé aux assistants une touchante allocution.

En raison des circonstances exceptionnelles où l'on se trouvait, les Sœurs furent autorisées par la Mère Geay à assister à cette fête de famille, qui était leur œuvre après celle de Dieu.

Au mois de juin, une nouvelle émeute gronda dans Paris ; la victoire resta à l'ordre, mais l'on sait à quel prix ! La répression fut sanglante et, le soir du 24 juin, de nombreux blessés furent de nouveau dirigés sur l'Hôtel des Invalides civils. Dans la nuit du 26, une panique, qui pouvait avoir de graves conséquences, s'empara des gardes nationaux préposés à la garde du palais ; par une méprise malheureuse, des coups de fusil avaient été tirés sur des soldats chargés de conduire des prisonniers aux forts. On crut un moment que le palais allait être pris d'assaut, et les gardes nationaux, presque tous mariés et pères de famille, se laissèrent aller à une terreur irraisonnée, cherchant partout des

issues pour se sauver ou des recoins pour se cacher. La Sœur Marie de la Visitation réussit encore cette fois, par son calme et son sang-froid, à apaiser les esprits. Seule elle domina la situation, parvint à rétablir l'ordre et à ramener la confiance, malgré les scènes lamentables qui se produisirent durant cette nuit terrible.

Quand on eut reconnu que les Tuileries ne couraient aucun danger, et que cette tuerie avait été occasionnée par une fatale méprise, on courut relever les blessés et on les transporta dans une des salles du palais. Les Sœurs se multiplièrent alors pour secourir ces malheureux, qui nageaient dans le sang, et qui étaient, pour la plupart, de nobles seigneurs, de riches propriétaires, des avocats, des médecins, des notabilités de province, venus à Paris pour prêter leur appui au gouvernement et lui aider à rétablir l'ordre.

Les émeutiers, victimes des journées de juin, subirent, comme les blessés de février, la douce influence des anges gardiens qui veillaient à leur chevet, et, parmi ceux qui succombèrent, pas un seul ne refusa de se réconcilier avec Dieu. Quelle meilleure récompense les Sœurs pouvaient-elles ambitionner que la certitude d'avoir ouvert le Ciel à tous ces hommes, aveuglés par la passion ou égarés par des meneurs ambitieux ?

Cependant cet apostolat, si fécond, allait prendre fin. Le 15 août fut fixé pour le départ des malades, dont la plupart se trouvaient en état d'être réintégrés dans leurs foyers. On vit alors quelle transformation la religion avait opérée dans ces âmes. Ces enfants du peuple ne voulurent pas se séparer de leurs infirmières sans leur avoir donné un témoignage de leur filiale gratitude. A cet

effet, ils ouvrirent une souscription à laquelle les gardes nationaux prirent part aussi, et dans une seule journée on recueillit une somme suffisante pour le but proposé. C'est ainsi qu'on put, le 15 août, offrir à la Sœur Marie de la Visitation une croix magnifique qui, disait un témoin, n'eût pas été déplacée sur la poitrine d'une abbesse du moyen âge ; par une attention délicate, on avait prié Mgr l'archevêque de la bénir et de l'indulgencier.

De plus, les quatre religieuses reçurent chacune une médaille, frappée en leur honneur avec leurs noms et prénoms.

C'est ainsi que ces hommes qui, six mois auparavant, ne rêvaient que sang et carnage, firent preuve des sentiments les plus généreux, après avoir vécu pendant quelques mois seulement dans une atmosphère de vérité et de charité.

Cependant, l'horizon restait chargé de nuages, et, sans cette confiance intime qui les avait soutenues en 1830, les Sœurs auraient tremblé. Mgr Affre, comme un pasteur très fidèle, venait de donner sa vie pour son troupeau, dans un héroïque élan de générosité, qui restera à jamais l'honneur de sa mémoire ; mais quoique, selon le vœu du pontife martyr, son sang ait été le dernier versé, on se demandait avec anxiété ce que réservait l'avenir, et si les récentes prédictions de la très sainte Vierge, à la Salette, n'allaient pas avoir une réalisation immédiate.

La Mère Geay, dans une pensée de prudence, avait cru sage de remettre à plus tard les professions qui devaient avoir lieu le 24 mai ; cependant le Conseil résolut de donner enfin satisfaction à la demande faite par l'évêque d'Orléans, craignant, par de nouveaux retards, d'enrayer l'œuvre de Dieu.

Le 15 octobre 1848, en la fête de sainte Thérèse, les cinq Sœurs fondatrices, attendues depuis si longtemps, arrivaient dans cette ville, sous la conduite de Sœur Sainte-Marceline, et elles reçurent le meilleur accueil de Mgr Fayet et des habitants. Elles se trouvaient, dans leur première installation, tout près du Carmel et pouvaient, sans sortir de leur demeure, assister à la sainte Messe et se confesser dans la chapelle du monastère. Cette proximité avec les filles de sainte Thérèse ne fut pas sans leur apporter un redoublement de lumière et de force intérieures.

M. l'abbé Valgalier, vicaire général et proche parent de Mgr Fayet, fut nommé supérieur de la communauté et se montra toujours pour les Sœurs plein d'une paternelle bonté ; elles tiennent de lui un souvenir précieux : une relique de la vraie croix, renfermée dans un beau reliquaire en ébène.

Plusieurs familles notables de la ville témoignèrent dès l'abord le plus grand intérêt aux religieuses et leur furent secourables. Parmi ces premiers bienfaiteurs, on nomme avec reconnaissance Mme de Gourville, Mlle Paris de la Bergère, la famille Fougeron et le docteur Brou. Ce dernier ouvrit aux gardes-malades l'accès des familles ; il veillait d'une façon touchante sur leur santé, se préoccupant de leur faire donner le repos et le sommeil nécessaires.

Peu de mois s'étaient écoulés depuis l'installation des Sœurs à Orléans lorsque Mgr Fayet vint à mourir presque subitement du choléra, durant un séjour qu'il faisait à Paris. C'est alors que M. l'abbé Dupanloup fut appelé au siège vacant ; il s'était fait remarquer, autant par la direction qu'il avait donnée aux catéchismes de la Made-

leine que par la vigueur avec laquelle il venait de soutenir la lutte pour la liberté de l'enseignement.

Le Bon-Secours ne lui était pas inconnu ; lui aussi avait rencontré les Sœurs dans la chambre des malades, sur ce théâtre des derniers et suprêmes combats, et lorsque, peu de mois avant d'être promu à l'épiscopat, il vit sa mère atteinte d'une maladie grave, il appela aussitôt auprès d'elle une des filles de la Mère Geay. Ce fut la Sœur Sainte-Brigitte qui soigna Mme Dupanloup dans le modeste appartement que cette dernière occupait rue Cassette ; elle put voir ainsi dans l'intimité et dans l'accomplissement des doux devoirs de la piété filiale le futur évêque d'Orléans. Le biographe du prélat parle longuement de l'extrême douleur que ce dernier éprouva en perdant cette mère si dévouée, qui n'avait vécu que pour lui, et lui-même donna un libre cours à ses sentiments dans des pages qui sont une apologie éloquente de la maternité chrétienne.

Le premier soin de l'abbé Dupanloup, après avoir conduit sa mère à sa dernière demeure, dit encore son biographe, fut de se rendre rue Notre-Dame-des-Champs, pour porter à la Mère Geay et à la Sœur Sainte-Brigitte l'expression de sa profonde reconnaissance et parler, sans contrainte et selon le besoin de son cœur meurtri, de la chère disparue.

Quand, quelques mois plus tard, il prit possession du siège d'Orléans, il reporta sur la petite communauté de la rue du Puits-de-Linières le respect et l'affection que lui avaient inspirés les religieuses de la Maison-Mère ; il honora d'une confiance et d'une sympathie toute particulière la Mère Sainte-Camille, qui, en 1850, remplaça la première supérieure. Cette dernière, Mère

Sainte-Marceline, retourna avec bonheur auprès de ses chers malades ; c'était une âme ardente et tout intérieure, mais peu apte pour le gouvernement. C'est elle que nous avons vue exercer, par la seule influence de ses vertus, une heureuse action sur l'esprit d'Alfred de Musset.

La Mère Sainte-Camille, qui dirigea, durant dix-huit ans, le couvent d'Orléans, et y retourna une deuxième fois, en 1871, après avoir été Assistante générale, était une religieuse d'un bon sens et d'un jugement remarquables ; elle sut gagner la confiance de tous et bien souvent les personnes du monde faisaient appel à ses lumières et à ses conseils. Pour ses filles, son dévouement était sans bornes et elle ne reculait devant aucun sacrifice pour leur inspirer l'amour et la pratique des vertus solides. La seule récompense qu'elle ambitionnait, en retour de sa sollicitude, était une entière confiance et elle ne lui manqua jamais. Une contemporaine décrit ainsi la physionomie morale de la Mère Sainte-Camille : « Toute sa vie peut se résumer dans ce mot bien connu : « *Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien.* »

Parmi les bienfaiteurs du Bon-Secours d'Orléans, il nous faut mentionner M. Desnoyers, l'ardent champion de la cause de Jeanne d'Arc, l'archéologue distingué, qui a recueilli et centralisé, avec un zèle aussi pieux qu'éclairé, tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à la Pucelle et au glorieux passé d'Orléans.

Ce beau vieillard, « auquel la vie avait souri et que « ses concitoyens comblèrent d'honneur », était vraiment, selon le témoignage de S. E. le cardinal Coullié, le prêtre selon le cœur de Dieu ; son œuvre préférée

était la direction des âmes et surtout des communautés. « Il comprenait la dignité de la vie religieuse, « écrivait naguère Mgr Touchet, en annonçant à son « clergé la mort du vénérable nonagénaire ; il en avait « étudié à fond les ressorts et le mouvement ; rien ne « lui coûtait pour la maintenir dans son intégrité. Une « supérieure de communauté nous disait récemment : « Il aimait très tendrement le bon Dieu, savait traduire « cet amour et y poussait ardemment ceux qui se « confiaient en lui. »

De même que les Carmélites, les Dominicaines et les Bénédictines, les Sœurs du Bon-Secours furent l'objet de la sollicitude de M. l'abbé Desnoyers ; il devint leur supérieur après le départ de M. Valgalier, et durant longtemps il célébra la sainte Messe dans la chapelle de la communauté sans vouloir jamais recevoir d'honoraires ; il avait pour les Sœurs des attentions très délicates et l'on raconte qu'un jour, pendant le saint Sacrifice, il échangea le modeste petit ciboire d'argent, que renfermait le tabernacle, contre un ciboire en vermeil, plus grand et plus digne du divin Maître. C'est lui aussi qui voulut, à ses frais, faire orner de pierreries la porte du tabernacle.

Ainsi entourée de soins spirituels, placée dans une atmosphère de chaudes et chrétiennes sympathies, la communauté d'Orléans se développa rapidement et porta bientôt des fruits précieux ; aussi verrons-nous, en 1870, les Sœurs prendre une large part à cet élan admirable de charité, provoqué par les malheurs de l'invasion.

Dans l'été de 1849, la Mère Geay, que les récents événements avaient vivement impressionnée, tomba

malade, au point de causer de l'inquiétude à ses filles ; et, dès qu'elle put supporter un déplacement, les médecins l'envoyèrent à Boulogne, dans l'espoir que l'air vivifiant de la mer ranimerait ses forces ; elle dut donc, pendant un temps assez long, s'astreindre à un repos absolu, s'isolant de tout travail ; mais, grâce aux soins qu'on lui prodigua, et surtout aux prières qui assiégèrent le Ciel, un nouveau répit lui fut accordé, et nous la verrons, durant dix années encore, cultiver la vigne confiée à ses soins.

Pendant son séjour à Boulogne, la Supérieure générale fut grandement réjouie par le dévouement de plusieurs de ses filles qui, à la prière du Ministre de l'Agriculture et du Commerce, étaient accourues soigner les cholériques dans deux communes du département de l'Oise : Montataire et Cyr-les-Mello, où le fléau sévissait avec violence.

Avant de quitter cette époque troublée, enregistrons encore une conversion dont une Sœur du Bon-Secours fut l'instrument, tandis que Paris était livré à l'émeute.

Un pauvre jeune homme se mourait de la poitrine et sa famille avait réclamé une religieuse garde-malade ; la Mère Geay désigna pour cette mission la Sœur Saint-François. Il y avait alors du danger, surtout pour une religieuse, de circuler dans Paris ; aussi fut-elle arrêtée à la première barricade qu'elle rencontra. Mais à ce cri : *Qui vive ?* elle répondit courageusement : Ami de la garde ! et exposa l'objet de sa mission. Aussitôt deux gardes nationaux se détachent et l'escortent jusqu'à la maison du malade, qu'elle trouva dans un état pitoyable tant au point de vue de l'âme que du corps. La Sœur Saint-François, après lui avoir donné les soins requis, avec une extrême bonté, lui proposa de faire une petite prière. « Je veux bien, dit l'enfant, mais à une condition, c'est que vous me permettiez de vous appeler « ma petite mère, » et qu'à votre tour vous m'appeliez : « mon petit

garçon. » — Le souvenir de sa mère était pour lui inséparable de l'idée religieuse. — La Sœur accorda volontiers la satisfaction réclamée si naïvement.

Le malade se mit donc à apprendre ses prières depuis longtemps oubliées, et, un jour, la Sœur crut pouvoir lui proposer d'appeler un prêtre dont la conversation le distrairait. Cet ecclésiastique gagna son affection et sa confiance en se mettant à sa portée et en jouant aux cartes avec lui, et peu à peu il arriva à tourner ses pensées vers les choses éternelles. L'heure vint où le malade consentit à recevoir les Sacrements; mais il avait de faux amis qui ne le perdaient pas de vue, et le malheureux jeune homme craignait de faiblir s'ils arrivaient jusqu'à lui; la Sœur le rassura, promettant de faire bonne garde, et lui demanda seulement de faire semblant de dormir quand il verrait arriver ses anciens compagnons; elle se chargeait du reste. La consigne fut exécutée. Quand les jeunes gens se présentèrent, la Sœur leur refusa l'entrée de la chambre, et, comme ils n'acceptaient pas les raisons qu'elle donnait, elle finit par leur dire avec véhémence : « Vous passerez plutôt sur mon corps que de troubler mon malade. »

Après avoir fait beaucoup de bruit et proféré bien des menaces, les jeunes libres-penseurs se retirèrent pour ne plus revenir. Le jeune homme, qui avait tout entendu, dit alors à la Sœur : « Oh ! que « j'ai souffert pendant que vous vous expliquiez avec mes cama- « rades ! Je ne voudrais plus repasser par une heure semblable. « Mais savez-vous ce que je viens de promettre au bon Dieu ? Je « lui ai dit que, si je guérissais, je me ferais prêtre. »

Le pauvre enfant ne guérit point, mais, peu de temps après, il fit une mort des plus édifiantes.

Deux années s'étaient déjà écoulées depuis que Louis-Philippe avait pris le chemin de l'exil, lorsque sonna pour lui l'heure qui met fin à toute grandeur humaine.

Le roi était entré dans sa soixante-dix-septième année et on observait en lui un dépérissement qui faisait craindre une mort prochaine. Son âge et son état de santé nécessitaient des soins intelligents et continuels ; aussi avait-on placé à ses côtés une Sœur du Bon-Secours. La reine connaissait de longue date les religieuses gardes-ma-

lades, ces dernières ayant souvent été appelées dans des familles qui étaient reçues à la cour, et l'âme de la pieuse princesse se plaisait à ce contact intime et journalier avec une épouse de Jésus-Christ.

C'était Sœur Saint-Alphonse qui remplissait auprès du roi cette mission de confiance, et le tact, la délicatesse, le dévouement dont elle fit preuve, parlèrent hautement au cœur du vieillard en faveur de la religion, dont il allait retrouver les bienfaits comme dernière et suprême consolation.

La reine Marie-Amélie ne se faisait point illusion sur la santé de son époux et, dans sa foi éclairée, elle demandait pour lui un bienfait autrement précieux que le prolongement d'une vie périssable. « Elle priait, elle « pleurait, dit M. Trognon, le fidèle compagnon des « souverains exilés, mais elle s'attachait surtout à « demander le salut de celui dont elle espérait ne se « séparer, en ce monde, que pour le retrouver dans « l'autre. » Est-il besoin de dire dans quelle mesure et avec quelle ferveur Sœur Saint-Alphonse s'unissait à la reine pour demander cette grâce à Dieu, et combien nombreux s'égrenaient les rosaires dans la chambre du vieux monarque !

Pour atteindre le but si ardemment désiré, le terrain était, du reste, bien préparé. Les leçons de l'adversité, les amertumes de l'exil avaient porté leurs fruits, et Louis-Philippe commençait à toucher du doigt l'inanité des sophismes qui avaient été le fil conducteur de sa vie orageuse. De plus, au printemps de cette année 1850, la première Communion du comte de Paris, la ferveur de cet enfant, sur lequel reposaient de si grandes espérances, l'avaient profondément remué, et, à cette heure

dernière, la grâce faisait germer la semence — restée, hélas ! si longtemps stérile — qu'une sainte mère, la fille du vertueux duc de Penthièvre, y avait autrefois déposée.

La reine avait suivi ce travail intérieur avec une immense consolation, et la pensée de la séparation prochaine s'en trouvait, pour elle, singulièrement adoucie. Malgré son dévouement et les soins éclairés du docteur Guéneau de Mussy, le mal fit des progrès rapides et, au matin du 25 août, le docteur crut devoir prévenir Marie-Amélie que la fin était imminente. La pieuse princesse, après s'être fortifiée par la sainte communion, vint s'agenouiller devant le lit du mourant et lui fit pressentir la vérité, en lui rappelant la promesse qu'il avait faite de mourir chrétiennement. « L'heure est venue, lui dit-elle, de la remplir. »

Nullement troublé de cette communication, le roi demanda simplement à voir son aumônier, M. l'abbé Guelle, qui reçut aussitôt sa confession. Puis, en présence de toute sa famille, de ses compagnons d'exil et de ses serviteurs, Louis-Philippe communia et reçut l'Extrême-Onction. Quand la cérémonie fut achevée, il dit à la reine : « *Tu es bien contente, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, je le suis aussi.* » Sa pieuse compagne lui répondit : « *Oui, je suis bien contente et j'espère bientôt te rejoindre.* » Il est à remarquer que c'était le jour de la fête de saint Louis que, sous l'égide de son ancêtre, le roi voltairien se réconciliait avec Dieu.

La nuit suivante, le Dr Guéneau de Mussy et la Sœur Saint-Alphonse restèrent seuls auprès du malade, qui s'affaiblissait visiblement. A un moment, il se tourna vers la religieuse et lui dit : « *Ma bonne Sœur, je suis*

bien heureux; j'ai fait mes dévotions. » Le lendemain matin, vers huit heures, il rendit son âme à Dieu.

La reine n'oublia pas avec quel dévouement la Sœur du Bon-Secours s'était acquittée de sa tâche et quand, à quelque temps de là, elle tomba gravement malade, Marie-Amélie ne voulut point avoir d'autre garde que la Sœur Saint-Alphonse.

Cette dernière, qui avait conçu un vif attachement pour l'auguste exilée, souffrait de ses souffrances et tremblait chaque matin, quand elle voyait arriver le docteur; celui-ci, en effet, avait recours à un traitement très efficace, mais fort énergique et extrêmement douloureux. La reine guérit et, quand la Sœur fut sur le point de la quitter, elle lui dit : « Ma Sœur, promettez-moi de venir me fermer les yeux, comme vous avez fermé ceux du roi. »

Ce vœu ne put être réalisé, car lorsqu'en mars 1866, la vénérable octogénaire fut prise d'un malaise qui alarma le Dr Guéneau de Mussy, on envoya aussitôt un télégramme aux Sœurs du Bon-Secours, et Sœur Saint-Alphonse se mit immédiatement en route. Mais quand, à Londres, elle descendit du train, un des princes, venu pour la chercher, l'accueillit par cette douloureuse exclamation : « Trop tard ! » et lui fit ainsi comprendre que l'événement redouté était un fait accompli. La reine était morte à l'heure même où la Sœur mettait le pied sur le sol d'Angleterre.

Les princes de la maison d'Orléans conservèrent une profonde reconnaissance envers cette humble religieuse et, dans la suite, le duc de Nemours vint la voir à Rozoy, où elle s'était retirée.

Les témoignages d'estime, qui lui étaient venus de la

part des grands, n'avaient pu altérer la vertu que Sœur Saint-Alphonse chérissait entre toutes et qui formait le trait spécial de sa sainteté ; elle était profondément humble, d'une humilité toute joyeuse, d'un oubli d'elle-même qui lui attirait instinctivement les cœurs. Jusqu'à un âge très avancé, elle put se donner à ses chers malades, et, quand elle comprit que l'heure de l'impuissance avait sonné, ce fut avec joie qu'elle accepta son apparente inutilité. On raconte qu'étant alors en garde avec une toute jeune Sœur, le malade parut lui préférer cette dernière, qui était plus alerte. Une personne de la maison en fut affectée et lui en fit la remarque. « *C'est justice,* répondit courageusement Sœur Saint-Alphonse, *il faut qu'elle croisse et que je diminue.* »



CHAPITRE ONZIÈME

Les dix dernières années du gouvernement de la Révérende Mère Geay.

1850-1860.

Sommaire. — Les dix dernières années du gouvernement de la Mère Geay; son influence sur l'esprit de ses filles; les attraits de sa vertu; sa charité s'étend à tous; sa judicieuse et sage direction. — Exemples de sa bonté et de sa fermeté. — Quelques extraits de sa correspondance. — Conversions dues au zèle intelligent des Sœurs. — Une enfant abandonnée est recueillie à l'Orphelinat. — Sacre de Mgr Sergent. — Mort tragique de Mgr Sibour. — Bienveillance du cardinal Morlot pour le Bon-Secours. — Son Eminence préside la cérémonie du 24 mai 1857. — Lettres de la Supérieure générale à la Sœur Sainte-Fulgence. — La santé de la Mère Geay; elle s'alite à Lille. — La Mère Saint-Henry nommée supérieure du couvent de Lille. — Sa bienfaisante action dans cette ville.

C'est avec le sentiment d'une reconnaissance infinie que la vénérée Mère Geay pouvait, à cette heure, considérer la route parcourue, ces vingt-cinq années de supériorat, durant lesquelles son œuvre avait si admirablement progressé, cela malgré les troubles extérieurs, les bouleversements politiques et les difficultés que la force même des choses suscite à toute institution nouvelle.

Cependant pouvait-elle être sans inquiétude sur un avenir qui s'annonçait si sombre? Un mystérieux travail de désagrégation s'attaquait à tout ce qui était une base, un fondement, et, au milieu de l'instabilité des choses

existantes, la paix sociale restait menacée et la prospérité matérielle compromise.

Mais une âme trempée comme l'était celle de la Supérieure générale du Bon-Secours, avait en elle assez de force pour dominer les situations même les plus difficiles; aussi, au milieu des agitations du dehors, ses filles continuaient-elles, sous sa sage direction, leur humble et fécond labeur. Aucune nouvelle fondation, aucun événement important ne vint marquer les dix dernières années du gouvernement de la Mère Geay; mais, durant cette période, et grâce au souffle puissant qu'elle savait faire passer dans les âmes, la vénérée Mère continua la formation de ces religieuses admirables dont aujourd'hui encore on ne parle au Bon-Secours qu'avec vénération. Oublieuses d'elles-mêmes et inconscientes de leur héroïque vertu, elles ne vivaient que pour soulager ces crucifix vivants, qui sont les malades, et pour arracher les âmes à Satan. Et, non contentes de se dépenser le jour et la nuit dans une vie d'abnégation et d'obscur dévouement, elles ajoutaient à ce sacrifice les pratiques de la pénitence, afin d'être plus puissantes sur le cœur de Dieu. « C'est avec une profonde émotion et un grand respect, nous écrivait naguère la très révérende Mère Marie-Joseph, que nous conservons les instruments de discipline, les cilices et les chaînes de fer dont se servaient nos vénérées anciennes pour vaincre l'enfer. » De fait, dans la correspondance que Mère Geay entretenait avec les absentes, on relève souvent cette phrase : « J'autorise les pénitences dont vous me parlez, mais à la condition que vous serez prudente, car votre santé ne vous appartient pas. »

Ce qui est à remarquer, c'est la simplicité de ces

saintes filles, qui unissaient ainsi les austérités du cloître à une vie toute de dévouement extérieur, sans avoir les consolations réservées aux religieuses contemplatives. Oui, leur œil était simple, il ne cherchait que Dieu dans le soulagement et la sanctification du prochain. Aussi, nulle préoccupation personnelle, nulle recherche dans leur vie spirituelle, aucun de ces retours sur soi qui permettent de noter où l'on en est de la perfection. La Sœur du Bon-Secours n'a point de ces loisirs, et pour elle se réalise la parole du Maître : *Qui perd son âme la sauve* (1). « *Mais, dans son travail, quel qu'il soit, la « bénédiction coule à flots, par cela seul qu'étant unie « à Jésus comme épouse, elle opère dans sa vertu et fait « toute chose de moitié avec lui* (2). »

Comme nous l'avons dit, l'influence de la Supérieure générale était pour beaucoup dans l'abnégation de ses filles. Elle savait rendre la vertu si aimable ! Et quand elle parlait de *son bon Dieu,* on se sentait capable de tous les sacrifices. Ses paroles, ses exemples, la douceur et la sagesse de sa direction opéraient des merveilles dans les cœurs. « Tout charmait en elle, écrivait, après sa mort, une de ses filles qui l'avaient approchée de plus près ; tout portait à l'aimer, à la respecter, à la vénérer. Son aspect seul invitait aux vertus qu'elle pratiquait si parfaitement ; son front, toujours serein, inspirait la douceur ; son aimable sourire apaisait les orages intérieurs, que le démon suscitait parfois dans les âmes, et un seul mot, tombé de ses lèvres, suffisait pour rendre le calme à un esprit agité. » Sévère pour elle-même, la Mère Geay était singulièrement compatissante aux

(1) Matth., XVI, 25.
(2) Mgr Gay, *Vie et Vertus chrétiennes.*

misères, aux peines, aux ennuis de ses filles. Toujours prête à s'oublier, à se faire *toute à tous* (1), elle ne s'épargnait pas lorsqu'il s'agissait de relever ou de consoler ; elle comprenait si bien les faiblesses, et avait un tact parfait pour dire le mot juste et verser le baume sur la plaie qu'il fallait guérir.

Cette bonté de la vénérée Mère était universelle, et dans les lettres de cette époque, quand elle fait parfois allusion aux difficultés matérielles, provoquées par la crise sociale, elle ajoute toujours : « Comment ferons-nous pour nos pauvres? » Ou bien : « Nos pauvres surtout m'inquiètent. » Sa sollicitude s'étendait même jusqu'aux oiseaux, et une vénérable ancienne se rappelle toujours la pitié que la Supérieure ressentit un jour pour de petits moineaux, encore privés de plumes, et que leur mère avait jetés hors du nid. On dut les recueillir et en prendre grand soin. « Je n'aime pas les marâtres, même chez les oiseaux, dit-elle à la Sœur économe. Il faut nourrir ces petits abandonnés. »

Mais voici un trait qui peint la Mère Geay dans le vif et avec toute son exquise charité. On s'aperçut un jour qu'une jeune novice, qui était affligée d'une toux légère, avait de l'asthme, et, très judicieusement, le Conseil, nommé pour l'admission des sujets, suggéra à la Supérieure de la renvoyer dans sa famille, vu qu'elle était incapable d'accomplir la rude mission de la Sœur du Bon-Secours. Mère Geay hésita longtemps : la novice était si pieuse, si droite, si courageuse et si soumise ! Il fallait cependant se rendre à l'évidence et avouer que sa santé était un obstacle à sa vocation. Avec un réel

(1) I Cor., IX, 22.

chagrin, la bonne Mère l'avertit donc un jour que, par la prochaine diligence, elle devrait retourner chez ses parents. La pauvre novice en fut atterrée et répondit : « Ma Mère, j'étais bien heureuse avec vous ; mais, si « telle est la volonté de Dieu et la vôtre, j'essaierai de « m'y soumettre de bon cœur. Permettez-moi, du moins, « de passer le temps qui me reste, avant mon départ, « près du bon Dieu. » Il y avait justement exposition du Saint Sacrement, et la pauvre Sœur passa de longues heures devant Jésus-Hostie, essayant de vouloir, de tout son cœur, le dur sacrifice qu'il paraissait lui demander ; après chaque prière, elle redisait à Notre-Seigneur : « J'étais cependant si heureuse à votre « service ! » Et des flots de larmes coulaient de ses yeux à la pensée du bonheur perdu.

Vers le soir, la Supérieure la fit appeler. « C'est la « diligence, sans doute, » pensa-t-elle en frémissant. Mais non, la bonne Mère, la prenant dans ses bras, lui dit : Ma « pauvre chère enfant, quelle journée nous vous avons « fait passer ! Mais le bon Dieu a changé nos cœurs ; « vous ne partirez pas. Jusqu'à votre profession, je vous « enverrai à la campagne ; ainsi on ne vous entendra « pas tousser, et après, vous ferez de votre mieux pour « servir les malades selon la mesure de vos forces. »

La chère Sœur Sainte-Madeleine les servit, en vraie Sœur du Bon-Secours, pendant quarante ans, sans jamais s'arrêter, et, en racontant son histoire, elle pleurait encore et embrassait avec effusion le portrait de Mère Geay. « Bonne sainte Mère ! répétait-elle. Que « Dieu vous rende maintenant le bonheur que vous « m'avez donné. Après Lui, c'est à vous que je devrai « de mourir dans votre chère Congrégation. »

Il ne faudrait pas croire cependant que Mère Geay manquât de fermeté : elle savait, au contraire, être sévère, même inexorable quand les vertus religieuses lui paraissaient menacées ou affaiblies. Une Sœur avait recommandé aux prières des Associés de Notre-Dame des Victoires un malade très récalcitrant et avait obtenu sa conversion dans des circonstances si remarquables qu'elle crut devoir, pour l'édification générale, le faire insérer dans le Bulletin de l'Archiconfrérie. Tout naturellement on mentionna qu'une Sœur du Bon-Secours avait été l'instrument de cette faveur. Heureuse de la gloire qu'elle avait pu procurer à la sainte Vierge, gloire qui rejaillissait sur son Institut, la bonne Sœur s'en vint à la Maison-Mère montrer à la Supérieure le récit en question. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant le mécontentement que la lecture de ce fait provoqua chez la Mère Geay. « Comment, s'écria-t-elle, une Sœur du Bon-Secours a-t-elle pu songer à se mettre ainsi en scène ? « Et elle prononça, sur la beauté de la vie cachée, la nécessité de faire le bien dans le silence et l'obscurité, des paroles si belles et si persuasives qu'elles ne sortirent jamais de la mémoire de celle à qui elles étaient adressées.

Ici elle défendait avec ardeur sa chère vertu d'humilité ; une autre fois, nous la voyons lutter pour l'obéissance. Une jeune Sœur venait de rentrer à la Maison-Mère la veille de l'Assomption. « Vous voilà donc, ma bonne petite, lui dit la Supérieure. — Mais oui, ma Mère, et quel bonheur d'être rentrée pour votre fête et celle de la sainte Vierge, je n'y ai jamais assisté. — Hélas ! ma pauvre enfant, il faudra en faire le sacrifice, car un autre malade vous réclame, et il est au plus mal.

Vous l'aiderez à bien mourir. — Oh ! ma Mère, ne me demandez pas ce sacrifice ; une autre Sœur ira bien à ma place. — Non, mon enfant, c'est à vous que le bon Dieu destine ce malade, » repartit la Mère avec fermeté, et elle ajouta : « Habituez-vous à ne jamais rien lui refuser et à savoir sacrifier vos joies les plus légitimes. » La Sœur comprit qu'il fallait obéir. Le surlendemain, elle revenait ; le malade était mort pieusement, mais la fête était passée. « Eh bien ? lui dit la Mère en souriant. — Ç'a été dur, ma Mère, mais je suis contente quand même. — Et comment en serait-il autrement, mon enfant ? Vous avez eu deux grandes joies : celle d'aider un mourant, ce qui est une grâce inappréciable, et le bonheur de sacrifier une satisfaction bien légitime. » La Sœur, en racontant ce trait, ajoutait : « J'avais peine à comprendre l'étendue de *ma seconde joie,* mais ce souvenir m'est toujours resté et il m'a bien aidée dans ma vie religieuse. »

En une autre circonstance, une jeune Sœur, chargée de donner des soins à un paralytique, qui ne pouvait plus parler que par signes, vint tout en larmes se jeter aux pieds de la Mère générale et lui avoua que cette vie d'immolation lui paraissait trop dure, qu'elle ne se sentait plus la force de la supporter. « Qu'est-ce à dire, ma fille ? lui répondit la Mère Geay, après avoir écouté ses plaintes. Voulez-vous être une Sœur du Bon-Secours ? — Oui, ma Mère. — Eh bien, alors, il faut vous attendre à avoir souvent des choses pénibles à supportez ; il faut accepter courageusement de panser des plaies, de passer des nuits sans sommeil. Ici, rien n'est forcé ; il faut tout faire joyeusement. Nous avons des Sœurs bien dévouées, bien saintes, et elles ne trouvent jamais avoir fait assez.

Rien ne leur coûte pour adoucir les souffrances de leurs malades et gagner des âmes. Faites comme elles, ma fille, et allez avec un nouveau courage à l'œuvre que Dieu vous a confiée. Priez beaucoup surtout ; la prière vous rendra tout possible. Notre force n'est-elle pas dans le Seigneur, dans *Celui qui a fait le ciel et la terre,* et qui connaît les besoins de ses enfants ? » Ces sages paroles ramenèrent la paix dans l'âme de la religieuse, qui comprit désormais la sainteté de sa mission.

Toute la correspondance de la Mère générale est empreinte de ce double esprit de force et de douceur. « Le devoir avant tout », l'entendons-nous répéter sans cesse, ainsi que cette exhortation : « Soyez douce et patiente, c'est la vertu des saints. »

Aux âmes découragées, elle dit et redit : « La vie est un combat, ma fille, relevons-nous et luttons avec courage. Notre Jésus est avec nous ; il voit nos difficultés, nos efforts, et il inscrit nos victoires. Quand le temps de notre vie sera passé, nos croix, bien supportées, seront notre unique trésor et le principe de toutes nos joies. »

A une Sœur, qui soignait deux vieillards dans un château très isolé, elle écrit : « Je sais combien votre situation comporte de sacrifices. Mais là, comme ailleurs, vous avez Dieu, qui doit vous tenir lieu de tout. Qu'on est heureux de le connaître, de l'aimer et de pouvoir le servir ! Dans votre grande solitude, vous pouvez vous entretenir à votre gré avec lui. Déversez fréquemment dans son cœur les tristesses du vôtre et vous vous sentirez pénétrée d'une force toute divine. Ne savez-vous pas que moins nous aurons été bien sur la terre, mieux nous serons au ciel ? Ah ! qu'il fera bon dans la patrie

céleste! Là nous verrons Dieu, nous le posséderons sans crainte de le perdre ; là aussi nous serons unies éternellement dans la jouissance du souverain Bien. » Puis vient un mot qui révèle l'intime lassitude que la Mère éprouvait pour les choses de ce monde : « La petite fille d'E. est au ciel ; la pauvre mère pleure son enfant, mais moi, je ne la pleure pas, je vous assure, je me réjouis de la savoir loin de cette triste terre. »

Répondant aux vœux qui lui étaient adressés au commencement de l'année, elle exprime plusieurs fois cette pensée : « Quoi qu'il arrive et quoi que nous devions endurer, l'année sera bonne, si nous servons Dieu de tout notre cœur et de toutes nos forces. Mes vœux pour vous sont bien ardents, et je demande au bon Maître de vous maintenir dans la ferveur à son service... » Elle disait encore : « La Providence veille sur nous et ne nous abandonnera pas. Jetons donc dans son sein toutes nos sollicitudes et nos préoccupations ; il est juste que les communautés aient des croix ; c'est là une marque certaine qu'elles sont agréables au Seigneur. Dieu a ses desseins, il faut les adorer, quelque mystérieux qu'ils nous paraissent, et ne pas perdre le fruit de tous les sacrifices qui nous sont imposés. Faisons comme notre bonne Mère du ciel : aimons les vouloirs divins, et croyons que nous retrouverons, dans l'éternité, ce que l'injustice des hommes nous aura ravi ici-bas. »

Accablée de soucis et de responsabilités, la vénérée Mère confiait ses peines à une de ses filles, en des termes qui rappellent les pensées des saints : « La croix ne me quitte jamais, je l'ai toujours dans le cœur et sur les épaules ; mais je ne désire qu'une chose : aimer et sanctifier toutes les peines qu'il plaît à Notre-Seigneur

de m'envoyer. Il nous a sauvés par la croix ; nous ne pouvons donc pas prétendre jouir du bonheur éternel à un autre prix, ni atteindre le ciel par un autre chemin. Si la nature se révolte, que notre volonté soit ferme pour recevoir *amoureusement* tout ce que le bon Maître nous servira : avec cela nous serons les enfants bien-aimés de son cœur. »

« Je vois, mon enfant, qu'à C. comme à Paris, écrivait-elle encore en 1852, vous avez trouvé la croix. Cela ne m'étonne pas, elle est le lot des âmes que le divin Maître s'est choisies par prédilection. Tâchez seulement de la sanctifier par la patience ; c'est là chose difficile, car la patience est une œuvre parfaite, et tout ce qui est parfait exige beaucoup d'efforts et de travail... Dieu est le Maître et, partout où nous sommes, il nous demande des sacrifices, nous donnant ainsi l'occasion de nous détacher de tout le créé... Les voies crucifiantes sont les plus sûres, dit saint Bernard ; puis souvenez-vous que Celui qui vous présente le calice amer de la souffrance, vous en prépare un autre qui sera débordant de délices ineffables et éternelles. »

Et encore : « Le détachement prend sa source dans l'amour de Jésus-Christ. L'âme qui aime son divin Epoux a le ciel en elle, car elle possède Celui qui fait au ciel le bonheur des saints. Servons-le, ma fille, ce Dieu si bon, soyons à Lui dans la jouissance et dans la souffrance, dans la joie et dans la douleur, dans les contradictions et les maladies. Avec cela nous connaîtrons la paix, *cette paix qui surpasse tout sentiment*. Oh ! heureuses, mille fois heureuses, les âmes qui s'attachent à Dieu seul ! »

Ces pensées de détachement se retrouvent sans cesse

sous la plume de la bonne Mère : « Je vous offre tous les jours à Notre-Seigneur, afin qu'il fasse de vous une âme fervente, une vraie religieuse ; ce sera pour vous une source de bonheur et pour moi une grande consolation ; c'est la seule que je désire en ce monde de voir toutes mes filles intimement unies à Jésus et travaillant de tout leur cœur à sa gloire. Tout *le reste n'est qu'affliction et vanité d'esprit*... Oh ! oui, ma bonne enfant, attachons-nous à Dieu ; c'est le seul moyen de trouver la paix de l'âme et *la joie de l'esprit*. Ce bonheur, bien peu le connaissent ; tâchons d'être de ce petit nombre. »

Souvent aussi elle prêche la vertu dont elle était le vivant exemplaire : « Surtout soyez simple. Voyez votre tante, Sœur Saint-Alphonse (c'était la religieuse qui avait soigné Louis-Philippe) ; elle a fourni une longue carrière, elle a eu la confiance des plus grands personnages ; et cependant elle est aussi simple et gaie que le jour de son entrée en communauté. Faites comme elle et vous deviendrez une vraie Sœur du Bon-Secours. »

L'âme religieuse est nécessairement apôtre ; la Mère Geay le comprenait mieux que personne et voulait que ses filles attirassent les âmes à Dieu par cette prédication silencieuse, mais si éloquente, de l'exemple. C'est ce qu'elle s'efforce de leur faire comprendre : « A cette enfant dont vous remplacez la mère et qui, si jeune, a déjà senti les étreintes de la douleur, donnez l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, par votre modestie, votre douceur, votre piété et votre égalité de caractère ; faites-lui comprendre que, si elle sait se plier de bonne heure à la volonté de Dieu, il lui sera plus tard plus facile de supporter les contradictions dont la vie est semée. »

A une Sœur, qui souffrait de vivre loin de la Maison-Mère, elle exalte la vertu d'obéissance. « Sachez être docile, efforcez-vous de pratiquer cette chère vertu d'obéissance, et vous serez en paix. Peu importe que vous soyez ici ou là, pourvu que vous serviez le bon Dieu et qu'il soit avec vous. Vous le trouvez partout où vous placent vos Supérieures, et il vous assistera certainement, si vous êtes dans l'ordre de sa Providence et dans l'obéissance... L'esprit d'obéissance vous permettra de vous établir dans une douce confiance envers Jésus et sa divine Mère, et de conserver toujours la paix intérieure. Un peu de générosité, ma chère fille, et, dans vos moments de découragement, regardez le ciel, où Dieu vous fait monter par la même voie que son divin Fils. » Tout un programme d'abnégation est contenu dans cette autre lettre écrite à la même : « Oh ! que notre vocation est « belle par les sacrifices qu'elle nous impose ! Que nous « serons heureuses quand on célébrera notre fête, le « jour de la Toussaint, d'avoir beaucoup souffert ! Le « divin Maître nous a appelées à sa suite ; nous lui avons « dit de cœur et de bouche que partout où il irait nous « le suivrions. Eh bien ! chère enfant, vous le suivez dans « la personne de votre chère malade ; Jésus est votre « modèle, tâchez de l'imiter par votre esprit de sacrifice. « C'est lui qui vous donne pour lit la croix, en attendant « qu'il vous donne le lit de son repos. »

Quelle sage direction encore dans ces quelques paroles : « Vous vous promettiez, me dites-vous, d'être très fervente pendant le carême, et voilà que vos dispositions sont tout opposées ; cela ne m'étonne pas. Sentir comme comprendre, sont des choses accessoires, de purs dons de Dieu et, partant, sans mérite. Ce qui im-

porte, c'est de continuer à servir ce bon Maître dans la patience et la soumission. Oui, la véritable ferveur est de marcher toujours, malgré nos sécheresses, nos dégoûts, nos abattements et nos découragements. C'est bien la marque d'une âme forte, courageuse, que de rester fidèle en dépit des répugnances et de la lassitude. Dieu est le *Maître de ses dons* et quels qu'ils soient, doux ou amers, ils nous feront inévitablement grandir, si nous savons les voir et les accepter dans la lumière de la foi. Marchons donc à la suite de notre bon et divin Maître, qui disait : « *Mon Père, éloignez de moi ce calice ; cepen-* « *dant que votre volonté soit faite et non la mienne !* »

Grande aussi était la préoccupation de la Supérieure générale de voir toutes ses filles réunies à la Maison-Mère pour la retraite annuelle, où leurs âmes devaient se retremper, se renouveler dans la grâce de ces saints exercices. Sur ce point, malgré les demandes et les réclamations des familles, elle était inflexible, à moins qu'il ne s'agît d'un cas très grave ; alors, toujours prudente et charitable, elle s'en remettait à la décision des médecins. « J'ai un désir ardent que vous fassiez votre retraite, écrit-elle à une Sœur qui était perplexe à cet égard, mais, si la vie de M. le Marquis de M. doit dépendre de votre présence, le bon Dieu suppléera lui-même à cet exercice, et nous nous soumettrons humblement à la volonté divine. » Et à une autre, qui avait pu revenir à Paris pour la retraite, elle disait : « C'est une grande grâce que Dieu vous a faite, dans votre exil, de pouvoir profiter de ce temps de recueillement et de salut. Conservez maintenant, au milieu du monde, la présence de ce Dieu qui vous a comblée et qui vous suit partout où vous allez. »

Enfin, dans ces lettres, qu'une respectueuse piété filiale a conservées, nous relevons sans cesse un sentiment d'exquise délicatesse vis-à-vis des familles que la maladie a visitées, sentiment qui se traduit par de ferventes prières et toutes sortes de gages de dévouement : « Il a fallu, écrit-elle à une Sœur exilée à Marseille, que je prenne mon cœur à deux mains pour me décider à vous envoyer si loin par ce froid rigoureux, et tandis que nous sommes obligées de refuser tous les jours des Sœurs de garde à Paris ; mais je me suis dit : Si j'étais dans la position cruelle de cette famille, que je serais heureuse qu'une main amie vînt me secourir ! Enfin, faisons de notre mieux, et tâchons que notre doux Jésus règne dans nos cœurs, afin qu'il soit le principe de tous nos sacrifices et de toutes nos actions. Ne perdons rien, et que tout, dans notre vie, soit digne du Maître que nous servons. »

Il faut nous borner, mais nous ne résistons pas cependant à reproduire encore une lettre écrite à une âme affligée et qui manquait peut-être de générosité : « Il faut, ma chère fille, sacrifier avec calme l'affection des créatures et puis écarter aussi avec soin de votre esprit ce qui peut vous troubler dans la conduite des autres ; c'est le seul moyen de conserver la paix. La paix intérieure est un si grand bien ! Elle est la récompense accordée au désir de plaire à Dieu, de le faire régner en nous et autour de nous par nos exemples et nos constants efforts. Et puis, s'il nous faut faire le sacrifice des consolations humaines, disons, comme le saint homme Job : *Que toute ma consolation soit de n'en point avoir !* Quand nous serons arrivées à le dire du fond du cœur, nous posséderons cette paix si

désirable, et un moyen excellent pour la conserver, et pour avancer dans la vertu, c'est de ne jamais nous laisser abattre par les croix de chaque jour. Dieu nous les envoie pour notre perfection ; dans ces peines de tous les instants, nous trouverons des moyens de nous sanctifier et de nous détacher des créatures ; n'oubliez pas, ma chère fille, *qu'on demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu.* Et puis souvenez-vous aussi que l'épreuve est le sel qui donne à la vertu la saveur voulue de Dieu. »

Mais nous ne donnerions pas une idée exacte de la Mère Geay et du Bon-Secours si nous n'insistions sur l'union qui régnait entre la Mère et les filles. Le mot si beau de *dilection* peut seul exprimer cette union, cette concorde, cette sainte affection, cette confiance réciproque, qui faisait de la Maison-Mère un chaud foyer, vers lequel se portaient les cœurs, lorsqu'ils se sentaient par trop isolés dans le froid désert de ce monde. « *La charité,* a dit saint Vincent de Paul, *c'est le paradis des communautés.* » Il n'est donc pas étonnant que le Bon-Secours fût un vrai paradis, car la charité y régnait en maîtresse et c'était bien là que se réalisait la parole du Psalmiste : *Ecce quam bonum ! Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble* (1) *!*

« Pour vivre ensemble, pour supporter les fardeaux les uns des autres, dit le R. Père Lescœur dans sa *Retraite au Carmel,* les créatures humaines les meilleures ont besoin d'un riche fonds de patience. » Or, les Sœurs du Bon-Secours acquéraient cette vertu de patience à bonne école ; elles l'exerçaient jour et nuit au chevet de malades, souvent difficiles, exigeants et

(1) Ps. cxxxii, 1

même impérieux ; comment n'en auraient-elles pas eu vis-à-vis de celles qu'elles appelaient leurs Sœurs ?

Un autre danger pour la charité fraternelle dans un couvent, ce sont les amitiés particulières, ce que sainte Thérèse appelle « la peste des communautés ». Ce péril non plus, n'était pas à craindre dans une maison dont les membres se trouvaient séparés au premier appel d'un malade, et qui étaient sans cesse placés, par l'obéissance, à un poste nouveau.

Ce détachement, que les gardes-malades, en raison même de leur mission, étaient appelées à pratiquer, rendait leur cœur très libre et l'on sait, par expérience, que la liberté intérieure donne à l'affection un caractère particulièrement doux et suave, parce qu'il est tout à fait surnaturel. Aussi comme on s'aimait au Bon-Secours ! Quelle fête quand on y revenait pour quelques jours, et quand, à genoux devant la Mère Supérieure, on lui ouvrait son cœur, lui rendant compte des luttes soutenues et des victoires remportées !

Sans doute, chaque nouveau départ était l'objet d'un sacrifice, mais, comme nous l'avons dit, la Mère Geay savait le rendre facile. Et puis, elle suivait ses filles au loin avec une si grande sollicitude qu'on ne se sentait jamais comme en exil. « J'ai beaucoup de filles, écrivait-elle en 1842, mais pas une ne m'échappe ; je pense surtout à celles qui sont au loin ; mon cœur a vite fait de franchir les espaces pour les trouver. Je vais de l'une à l'autre pour les visiter et les remettre entre les mains de Dieu. » Et encore : « Je vois, chère et bonne fille, que vous souffrez d'être séparée de votre communauté ; je n'en suis pas étonnée, mais ne vous tourmentez pas : vous êtes dans son cœur et dans le mien, et votre éloi-

gnement n'est pas une séparation. On pense à vous, on parle de vous, on vous aime, mais surtout on prie pour vous. » Enfin, plusieurs fois, nous retrouvons dans ses écrits cette touchante expression ! « *Je vous aime dans les entrailles de notre bon Sauveur.* »

Cette affection toute maternelle pour ses filles ne fit que grandir à mesure que la Mère Geay avançait en âge. Elle ne savait plus qu'aimer, et elle se dépeignait elle-même lorsqu'elle écrivait : « J'ai beau vieillir, mon cœur ne vieillit pas, il est toujours aussi sensible, et c'est ce qui fait mon tourment, mais parfois aussi ma joie. » Son tourment était de voir tant de souffrances autour d'elle. « J'ai bien de la peine à voir souffrir et mourir, écrivait-elle encore. Cependant je sais ce que vaut la douleur ; aussi, lorsque je vois mes filles l'accepter avec une douce patience, je me réjouis ; mais, lorsque j'entends proférer des plaintes, comme si des âmes crucifiées pouvaient être vraiment malheureuses, je vous avoue que j'en ressens une vraie peine. J'espère que le bon Dieu me tiendra compte de ces angoisses morales, que j'ai endurées souvent depuis que je suis en communauté. »

Cependant ce n'était pas uniquement pour ses filles que la Mère Geay était un foyer de vie spirituelle ; son influence s'étendait aussi sur les personnes du monde. On venait à la Maison-Mère non seulement dans l'intérêt des malades, qui réclamaient du secours, mais aussi pour chercher auprès de la Supérieure générale lumière, consolation, et déverser dans son grand cœur les peines intimes qui sont, le plus souvent, le partage de ceux dont on envie les richesses et la situation sociale. Sa grande expérience et la pureté de sa foi lui donnaient une clairvoyance et une

sagesse qui la rendaient une précieuse conseillère ; elle se livrait simplement et généreusement, quoique son attrait la poussât vers une vie toute de silence et de recueillement. « Je ne quitte pas le parloir, écrit-elle à une de ses filles, et je voudrais tant cependant avoir quelques jours de récollection ! Dès que je le puis, je cours me cacher pour prier le bon Dieu. »

La chapelle aussi attirait les personnes pieuses, surtout aux jours de fête, que les religieuses célébraient avec magnificence ; dans la nuit de Noël de 1856, on distribua la sainte Communion à six cents personnes ; ce fait est relaté dans les lettres de la Mère Geay, qui en éprouvait un grand bonheur. Du reste, la pensée d'avoir pu élever au Seigneur un temple, qui chantait sa gloire, a été pour elle jusqu'à la fin une source de profonde gratitude envers Lui.

Est-il besoin de dire qu'immense enfin était sa joie, lorsqu'elle constatait les admirables conversions dues au zèle intelligent de ses filles? Or, à cette époque (entre 1850 et 1860), nous voyons enregistrés plusieurs faits remarquables, qui ne pouvaient être que le fruit d'une grâce singulière, jaillissant de la source des divines miséricordes à la prière ardente de ces saintes religieuses. On sera consolé en lisant ces récits, qui prouvent une fois de plus que devant Dieu il n'y a point de cause désespérée.

Une Sœur du Bon-Secours fut envoyée, en 1854, dans le quartier des Marais auprès d'une dame octogénaire atteinte d'une maladie mortelle, et dont la pauvre âme était encore plus malade que le corps. En arrivant, la Sœur chercha du regard, dans la chambre, mais en vain, l'image de Celui qui était toute sa force et pour l'amour duquel elle allait commencer sa mission de

charité, et elle comprit bientôt par les réponses péremptoires que fit à ses avances la pauvre affligée, que cette dernière n'avait aucun sentiment religieux. Aussi n'insista-t-elle pas, se contentant, les premiers jours, d'offrir à Dieu, pour le salut de cette âme, ses fatigues, ses veilles et ses supplications. Plusieurs fois elle se rendit à Notre-Dame des Victoires, sa ressource ordinaire dans les cas désespérés, pour y invoquer la Mère des miséricordes en faveur de cette âme endurcie.

Cependant le mal faisait de rapides progrès et des crises violentes annonçaient une fin prochaine; aussi la Sœur redoublait-elle de ferveur, de soins et d'attentions, espérant ramener au bercail la brebis égarée ; mais tous ses efforts étaient vains. De son côté, la famille, qui partageait les sentiments de la malade, surveillait la Sœur de près pour l'empêcher de réussir dans ses pieux desseins. Celle-ci, puisant dans son amour pour Dieu et le zèle des âmes la confiance qui obtient tout, ne se déconcerta pas ; ses visites à Notre-Dame des Victoires furent plus fréquentes, elle redoubla ses instances auprès de la Mère de toutes les grâces et demanda, avec larmes, la conversion de celle que la Providence avait confiée à ses soins.

Malgré tout, l'infortunée refusait toujours les secours de la religion et s'obstinait à repousser le prêtre. L'heure de la miséricorde approchait cependant, et, si Dieu avait tant tardé à exaucer les vœux de sa fidèle servante, c'était afin de faire éclater davantage la clémence de son divin cœur.

Une nuit donc, que la malade, torturée par de violentes et cruelles angoisses, s'épuisait en douloureux gémissements, la Sœur, pleine de compassion, fait un appel suprême à l'auguste Marie, le Refuge des pécheurs. Puis, pleine de confiance, prenant en mains ses scapulaires et ses médailles, elle les passe au cou de la patiente et, saintement inspirée, la supplie de recourir à Dieu pour obtenir un soulagement à ses souffrances et le pardon de ses fautes. Cette fois, la malade garde le silence, n'interrompt pas son interlocutrice qui, enhardie, lui parle de la bonté infinie de Celui qui ne veut que pardonner à l'âme repentante.

Elle lui révèle ensuite les miséricordes de la très sainte Vierge, et, ô miracle ! un rayon de la grâce touche cette pauvre égarée, qui, tout émue, tend les bras à la religieuse et veut l'embrasser. Mais auparavant elle dut promettre de recevoir le curé de la paroisse, promesse qu'elle exécuta le jour même.

Grand fut l'étonnement du pasteur quand la Sœur le pria de se rendre le plus tôt possible chez la malade, près de laquelle il n'avait jamais pu pénétrer. Plus grande encore fut sa joie quand il prononça sur elle la formule du pardon, qui effaçait toute une longue vie passée dans l'oubli de la religion. La pauvre octogénaire goûta, dans ce premier devoir accompli, toutes les joies du retour à Dieu, et bientôt après elle reçut les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction avec de vifs sentiments de foi, de confiance et d'amour. Elle ne savait comment exprimer sa reconnaissance envers le Dieu de toute miséricorde.

La malade vécut encore quelque temps en proie à de grandes souffrances, mais elle les supporta avec calme et résignation ; la prière et le souvenir de la Passion du Sauveur venaient les adoucir et l'espérance de les voir bientôt changées en joie éternelle les lui faisait accepter avec courage. Elle eut le bonheur de recevoir son Dieu une fois encore, puis s'endormit dans une douce sérénité.

Le fait suivant va nous prouver que, si une éducation chrétienne n'est pas toujours une sauvegarde contre les égarements du monde et de la jeunesse, elle est, du moins, la planche du salut après le naufrage pour les malheureuses victimes de l'erreur et des passions.

Ainsi en fut-il, en 1857, pour l'un des membres d'une des meilleures familles parisiennes, jeune homme de vingt-sept ans, qui, après avoir été, ainsi que ses frères et sœurs, élevé dans la piété et la crainte de Dieu, avait peu à peu abandonné les sentiers de la vertu, pour se livrer, avec l'impétuosité d'une nature ardente et passionnée, aux séductions du vice et de la philosophie moderne.

Artisan de son propre malheur, il se trouva, à cet âge où l'avenir se montre si plein d'espérance et de bonheur, aux portes du tombeau, et dépouillé des deux plus grands biens de l'homme sur la terre : l'innocence et la foi.

Sa famille éplorée, dont il était la douleur et la honte, le

sachant mortellement atteint, le conjurait de songer à son salut éternel; mais il ne répondait aux pressantes sollicitations de tous que par l'ironie et le blasphème. Le prêtre, qui l'avait préparé à sa première communion, vint le voir, mais il ne fut pas reçu. Le pauvre prodigue n'avait accepté les soins de la Sœur du Bon-Secours, qui le veillait, que parce qu'il en sentait l'impérieuse nécessité. Encore ne voulait-il ni qu'elle s'agenouillât, ni qu'elle priât devant lui; la seule vue du signe de la croix, qu'il la vit former sur elle, l'irrita à tel point qu'il demanda immédiatement le changement de la Sœur. Celle qui la remplaça fut avertie d'avoir à user de précaution, de s'abstenir de lui parler de piété et de laisser à la cousine du malade, qui était Fille de la Charité, le soin de le ramener à Dieu. La Sœur du Bon-Secours, qui ne désirait qu'une chose : la conversion de son malade, usa de prudence, pour ne pas faire échouer, par un zèle indiscret, les dispositions prises par la famille; mais elle veilla, pria et commença par le recommander aux prières de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Ses journées, ses nuits, ses fatigues, ses oraisons, les rebuts et les brusqueries qu'elle eut souvent à essuyer, tout tendait au même but : obtenir le salut de cette âme. La Sœur de Saint-Vincent de Paul vint voir son cousin et dit, en le quittant, qu'elle connaissait un bon Père capucin dont la conversation était des plus intéressantes et qu'elle le lui enverrait pour le distraire. Dès le lendemain, le Père se présentait à la porte du jeune homme, lequel, non seulement ne voulut pas le recevoir, mais s'emporta jusqu'à l'invectiver.

Cependant le mal s'aggravait de jour en jour, et le malheureux sceptique devenait de plus en plus hostile à tout bon sentiment. Il ne permettait plus à son vieux père de l'approcher; il se riait des larmes de sa mère et la moindre allusion à la religion le mettait hors de lui.

Sa cousine fit alors une nouvelle tentative; elle lui envoya l'aumônier de l'hôpital qu'elle dirigeait, et, bien que l'on eût eu le soin de le faire entrer dans la chambre du malade, sans avertir ce dernier, et qu'il s'annonçât comme venant prendre des nouvelles du jeune homme de la part de sa parente, cette visite n'eut pas plus de succès que la précédente; ce digne ecclésiastique dut donc se retirer, n'emportant, pour prix de sa charité, que les injures du pauvre égaré.

Que faire dans une si pénible conjoncture, car le danger était

imminent? La pieuse famille était consternée et réclama partout des prières; on voulait faire violence au ciel.

La Sœur, qui suivait avec anxiété les progrès du mal, implorait avec larmes l'inspiration d'en haut pour trouver le moyen de triompher de l'insensibilité de ce cœur endurci. Elle s'adressait surtout à la Vierge Immaculée, qui avait autrefois partagé avec son divin Fils les premiers élans d'amour de l'âme innocente du jeune homme. Elle priait et suppliait cette Mère bénie de fléchir la justice divine et d'obtenir au moribond cette grâce suprême qui, d'un réprouvé, fait un saint.

La mort s'avançait à grands pas; le malade conservait, avec sa présence d'esprit, sa haine de la religion, et quelques heures seulement le séparaient de son éternité! La Sœur, espérant contre toute espérance, voulut tenter un dernier effort. Inspirée par Celui qui a donné sa vie pour les pécheurs, elle envoie chercher en toute hâte le R. Père Millerio, de la Compagnie de Jésus. Le zélé confesseur arrive et, mû par cette charité apostolique qui le caractérisait, il prend le moribond dans ses bras et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, il lui passe une médaille au cou, l'embrasse, lui disant d'un ton paternel : « Eh quoi! cher enfant, vous étiez si malade et je ne le savais pas. Nous allons commencer une neuvaine. — On va vous apporter le bon Dieu. »

O surprise! ô miracle! L'étincelle de foi, qui était si profondément ensevelie dans l'âme du jeune homme, sous les glaces du scepticisme, se ravive tout à coup et lui rappelle les enseignements de l'éducation chrétienne qu'il a reçue. Le voilà changé en un instant; d'incrédule et de blasphémateur qu'il était tout à l'heure, il est devenu fervent croyant de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Car, rassemblant le peu de forces qui lui restent, il s'écrie, comme effrayé à la pensée de recevoir son Dieu sans s'être auparavant réconcilié avec lui : Mais, mon Père, je ne suis pas confessé. » O puissance de la grâce divine, qui est semblable à toi? O miséricorde inénarrable du Cœur de Jésus, qui pourra dignement raconter tes merveilles? — « Ne vous tourmentez pas, mon ami, répondit le prêtre; je vais entendre votre confession. » Et le jeune homme, qui avait imité l'enfant prodigue dans ses égarements, l'imita aussi dans son repentir et dans l'humble aveu de ses fautes. Puis il reçut les derniers sacrements avec de vifs sentiments de ferveur et de componction. Il demanda alors, avec larmes, à tous les membres

de sa famille qui l'entouraient, émus et attendris, pardon de tous les scandales qu'il avait donnés et qu'il voulait réparer, si Dieu lui en laissait le temps.

Mais l'œuvre du salut était accomplie et trois heures s'étaient à peine écoulées que le pécheur repentant quittait la terre, priant et bénissant Celui qui n'achève pas le roseau à demi brisé et n'éteint pas la mèche encore fumante (1).

Cependant ce n'était pas seulement au chevet des mourants que les Sœurs du Bon-Secours ressentaient ces saintes allégresses qui sont les fruits très doux du zèle ; plus d'une fois aussi l'orphelinat de la rue du Regard leur fut une source de joie. En l'année 1855, la révérende Mère eut la consolation de pouvoir ouvrir les portes de ce pieux asile à une petite abandonnée, dans des circonstances dignes d'être racontées. Au mois de février, la *Semaine religieuse de Paris* relatait comment une mère dénaturée venait d'abandonner sa fille âgée d'une douzaine d'années. Après l'avoir conduite au milieu d'un marché, elle avait disparu dans la foule, sans s'inquiéter de ce que deviendrait la malheureuse enfant qu'elle délaissait ainsi.

Cette dernière, Maria Gory, se trouvant sans asile, fut amenée devant le tribunal sous prévention de vagabondage ; on allait statuer sur son sort, mais le greffier, qui était un chrétien convaincu, demanda la remise à quinzaine à l'effet de chercher une maison secourable où l'orpheline pût être reçue. Son espoir ne fut pas déçu, car divers journaux mentionnèrent ce fait, qui tomba sous les yeux de M. l'abbé Tesson, lequel, on se le rappelle, était aumônier de l'Orphelinat. Il fit immédiatement connaître à la Supérieure générale cette situation

(1) Is., XLII, 3.

et, muni de son autorisation, il écrivit au greffier la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Je viens de lire, dans les journaux, l'abandon par sa mère de la jeune Maria Gory et la demande que vous avez faite de la remise à quinzaine de cette cause, afin que vous puissiez trouver, dans l'intervalle, un asile pour l'enfant.

« Si vous le voulez, Monsieur, je m'engage à la placer dans une maison d'orphelines, rue du Regard, 13, tenu par les Sœurs du Bon-Secours. Dans cette maison, fondée il y a quarante ans par la charité, elles reçoivent une instruction convenable et apprennent tous les travaux à l'aiguille ; on les garde jusqu'à vingt et un ans et, si elles sont sans parents, les religieuses se chargent de les placer.

« J'ai l'honneur, etc.

Signé : TESSON,

Directeur du Séminaire des Missions Etrangères. »

La réponse ne se fit pas attendre. Voici comment s'exprimait M. le greffier Bouquet :

« MONSIEUR,

« En demandant au tribunal une remise à quinzaine en faveur de la jeune Gory, j'avais la conviction intime que la Providence lui viendrait en aide et que, si sa mère, en l'abandonnant, avait oublié ses devoirs les plus sacrés, la religion la prendrait sous son égide. Je ne

saurais donc trouver mieux pour cette enfant que le digne protecteur qui s'offre à elle, et le tribunal sera heureux, Monsieur, de la voir sous votre protection dans un asile où elle sera préservée de toutes les misères auxquelles l'abandon de sa mère l'exposait. »

La réponse de ce magistrat est à noter ; elle montre comment l'esprit chrétien est la garantie de l'ordre social, mais elle nous permet aussi de mesurer du regard la pente sur laquelle nous avons glissé depuis lors. Hélas ! quel est le tribunal qui refuserait aujourd'hui de statuer sur un cas semblable, dans l'espoir de voir la religion intervenir?

Au jour désigné pour la seconde audience, une religieuse du Bon-Secours vint chercher la petite Gory, que lui confiait le tribunal, présidé par M. Martel, et, comme le disait un journal de l'époque, *Le Droit*, l'enfant trouva une famille qui ne devait jamais l'abandonner.

Au printemps de cette même année, eut lieu au Bon-Secours une de ces imposantes cérémonies — un sacre d'évêque — que la disposition de la chapelle gothique favorisait singulièrement. Mgr Sergent, évêque élu de Quimper, voulut y recevoir la consécration épiscopale des mains de S. Em. le cardinal Morlot, le futur archevêque de Paris. Plusieurs archevêques et évêques, un nombreux clergé, de hautes personnalités remplissaient le sanctuaire. L'élite de cette brillante société fut conviée au banquet qui suivit la cérémonie, et durant lequel on put admirer la simplicité et la bonté du nouveau prélat.

Mgr Sergent ne voulut point quitter Paris, pour se rendre dans son nouveau diocèse, sans avoir témoigné sa reconnaissance aux religieuses, qui lui avaient

donné lors de son sacre une si magnifique hospitalité. On était alors à la veille du 24 mai, fête patronale du Bon-Secours, et le prélat désira présider la cérémonie de vêture et de profession religieuse, qui avait lieu ce jour-là. « La présence de l'évêque nouvellement consacré, écrivait un journal du temps, ajouta à la pompe de cette cérémonie si touchante par elle-même ; elle rappela à ces zélées religieuses les encouragements et les bénédictions que venait, chaque année, à pareil jour, leur apporter Mgr de Quélen, leur pieux fondateur. »

Les relations, les rapports de confiance et de respectueuse affection que la Mère Geay entretenait avec les princes de l'Eglise et les membres du haut clergé, donnaient à sa piété un caractère très élevé. On pouvait dire, en toute vérité, que *le zèle de la maison du Seigneur la consumait* (1) ; aussi les triomphes et les opprobres de la sainte Eglise l'atteignaient profondément, et quand, le 3 janvier 1857, le siège de Paris fut derechef inondé de larmes et de sang, elle en ressentit une émotion inexprimable, et voulut assister aux cérémonies expiatoires qui eurent lieu, après l'attentat, à Saint-Etienne-du-Mont. Mgr Sibour n'avait pas témoigné au Bon-Secours cette sympathie à laquelle ses prédécesseurs avaient accoutumé les saintes filles, sa sollicitude s'étant portée sur d'autres points non moins dignes d'intérêt ; mais dans le pontife, victime d'un fanatique, la pieuse Mère voyait Jésus-Christ outragé, de nouveau crucifié, et ce sentiment suffisait pour la pénétrer de douleur.

Le cardinal Morlot devait, dès son avènement au

(1) Ps. XVIII, 10.

siège de Paris, faire revivre pour le Bon-Secours les joies des premiers jours. Le nouvel archevêque avait, de tout temps, témoigné une bienveillance particulière aux communautés, et il se plaisait à les encourager dans leur ferveur et leurs œuvres ; dans son testament même, on retrouve l'expression de cette religieuse sympathie. « Grâce à ses habitudes de travail, à cette vie presque monastique, qu'il avait su garder au milieu des exigences des affaires (1) » il trouvait du temps pour visiter fréquemment les établissements religieux. Le Bon-Secours reçut une de ses premières visites ; le prélat avait vu la Supérieure générale au sacre de Mgr Sergent, elle lui était apparue alors comme une de ces femmes supérieures qui sont, dans la sainte Eglise, un élément de vie, et, dès l'abord, il aima à s'entretenir avec elle. Mgr Morlot voulut même présider la cérémonie annuelle du 24 mai, attention délicate dont les Sœurs lui surent un gré infini. Un discours, expression des sentiments de la communauté, fut lu au Cardinal : « Il ne nous est pas facile, y était-il dit, de dépeindre notre bonheur, en voyant Votre Eminence nous donner une marque si solennelle de sa bienveillance, dès son arrivée dans le diocèse de Paris, cela malgré les affaires et les charges qui l'accablent.

« Ce jour nous est doux et beau à plus d'un titre ; c'est la grande fête de l'Institut et Mgr de Quélen, de suave mémoire, fondateur, père et ami, jusqu'à la fin, des Sœurs du Bon-Secours, venait tous les ans, dans cette même journée, consacrer celles qui se vouaient au service des malades, en prenant Dieu pour leur unique partage.

(1) D'Avenel.

« Votre présence parmi nous, Monseigneur, nous ramène à ces anciens jours. Aujourd'hui nous revivons, parce qu'Elisée nous est envoyé de Dieu, revêtu du manteau d'honneur et du double esprit d'Elie, emporté au ciel sur un char de feu, parmi les tourbillons d'une longue tempête. Oui, nous revivons, parce que nous avons retrouvé en vous, Eminence, la douceur et la paternelle bonté de Mgr de Quélen pour cette communauté, qui était son œuvre. »

Bien souvent, depuis lors, le pieux archevêque renouvela ses visites à la Maison-Mère ; son affabilité était extrême pour les Sœurs qu'il traitait en vraies filles. Appelé en 1859 à bénir un mariage, il vint lui-même au Bon-Secours demander l'autorisation de consacrer cette union dans la chapelle qu'il affectionnait particulièrement ; à cette occasion, la Mère Geay écrivait : « Je n'aime pas ces cérémonies, qui nous mettent en contact avec le monde et troublent notre silence, mais, cette fois, je ne puis regretter le choix qui a été fait, puisque c'est notre vénéré Cardinal qui en a décidé ainsi ; il est venu lui-même me demander la chapelle et me dire paternellement qu'il déjeunerait au couvent. Je ne saurais dire combien sa bonté pour nous me charme. »

Quelques semaines plus tard, l'archevêque venait de nouveau pour présider la cérémonie du 24 mai : il y eut cinq professions et huit prises d'habit, et ce fut là une des dernières joies de la révérende Mère Geay en ce monde ; elle en parlait avec émotion dans une lettre qu'elle écrivait à la Sœur Sainte-Fulgence.

C'est dans le courant de l'année 1858 que nous trouvons, pour la première fois, dans la correspondance de la Supérieure générale, un certain nombre de lettres

adressées à cette religieuse, qui se trouvait alors près de Mme la Marquise de Castellane. Avec le tact admirable qui la caractérisait, la vénérée Mère avait deviné les grandes qualités de la jeune professe, qui devait un jour, et durant de longues années, gouverner son Institut, et dans ses lettres l'on sent l'intérêt, tout particulier, qu'elle portait à cette âme et le soin qu'elle en prenait. Admirablement douée, d'une élévation d'esprit peu commune, la Sœur Sainte-Fulgence, comme toutes les natures généreuses et ardentes, était prompte et vive, et sa vie spirituelle se ressentait parfois de la vivacité de ses impressions. Aussi est-ce avec une sainte vigueur que la Mère Geay l'élève sans cesse vers les hauteurs. « Je ne veux pas, lui écrit-elle, vous laisser languir plus longtemps, ma chère fille, après une réponse que vous désirez si ardemment. Je sais que, dans l'éloignement de votre communauté, pour sanctifier toutes vos actions, vous avez besoin de réconfort. Ce que je commence par vous dire, c'est qu'il faut que les pauvres Sœurs du Bon-Secours, qui sont toujours jetées çà et là, doivent être partout des filles dévouées au service de leur divin Epoux ; il faut qu'elle ressemblent aux missionnaires, qui s'en vont jusqu'au bout du monde pour convertir et sauver une âme. Il est vrai que vous n'avez pas de malade à convertir, puisque vous êtes auprès d'une sainte âme ; mais combien de vos Sœurs luttent pour le salut des pauvres pécheurs, et vous pouvez, par vos prières et votre esprit d'abnégation, les aider dans ce labeur. Peu m'importe que vous apportiez quelque adoucissement au jeûne du carême, si votre santé le rend nécessaire, pourvu que vous accomplissiez généreusement ce jeûne intérieur, qui réprime les saillies

de la nature et fait taire les désirs du cœur, pourvu que vous honoriez la religion par votre dévouement et votre abnégation à toute épreuve, afin d'être de plus en plus unie à Dieu. Vous m'avez demandé un coup de fouet, ma chère petite fille ; j'espère ne pas l'avoir donné trop fort et que le sang ne jaillira pas. »

« Je vois que vous êtes toute bouillante, écrivait-elle à la jeune Sœur en une autre circonstance ; vous voudriez bien ne pas sentir tous ces mouvements naturels en vous. Cela n'est pas possible, mon enfant ; tant que nous serons de ce monde, nous aurons à combattre nos défauts ; il faut vous y résigner et, pour réussir, il faut demander à Dieu, dans la prière, dans l'oraison, de vous remplir de son esprit. Que ce soit cet esprit divin qui combatte en vous et vous fasse remporter la victoire ! Chercher en tout la gloire de Dieu et la sanctification de nos âmes, *c'est l'unique nécessaire*. Pour ce qui est de vos souffrances physiques et autres, je vous dirai, avec saint François de Sales : « *Aimez vos croix, elles sont toutes d'or ; ce sont des semences de gloire et de félicité !* » La grâce travaillait beaucoup l'âme de la Sœur Sainte-Fulgence ; aussi, après des heures de grande ferveur, souffrait-elle parfois de ces aridités qn'ont connues les saints ; à ses plaintes, la Mère Geay répond très judicieusement : « Vous vous plaignez d'être de glace, mon enfant ; il ne faut pas vous inquiéter de cela. Le bon Dieu nous donne ce qui lui plaît. S'il veut nous octroyer de la ferveur sensible, recevons-la avec reconnaissance ; mais s'il nous laisse froids et insensibles, en apparence, servons-le ainsi et avec une fidélité d'autant plus grande. Ce Dieu si bon ne nous demande pas ce qu'il ne nous a pas donné ; par con-

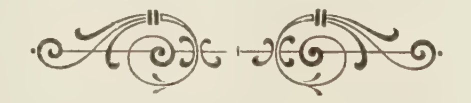
séquent, nous lui sommes très agréables quand nous faisons des efforts pour lui plaire, malgré les dégoûts et les sécheresses de cœur ; c'est alors que nous servons Dieu pour lui-même et non pour les consolations qui se trouvent à son service. »

La santé de la révérende Mère Geay avait toujours été délicate, mais la bonne Mère supportait vaillamment toutes ses infirmités. Elle avoue parfois qu'elle écrit avec peine, en raison d'un tremblement nerveux dont elle fut longtemps affligée ; cependant aucune des Sœurs ne l'appelait à son aide sans recevoir une bonne et longue missive. « Je suis très fatiguée, écrivait-elle, mais, tant que je puis soutenir mes pauvres filles dans les travaux et les souffrances qu'elles rencontrent dans l'exercice de leur vocation, je n'ai pas lieu de me plaindre. »

C'est avec ce même courage que, dans les dernières années de sa vie, elle continua la visite des maisons de province. En août 1859, elle dut cependant s'aliter à Lille et renoncer à aller à Boulogne et à Abbeville. Ce n'était là qu'une alerte, et, durant le séjour plus prolongé qu'elle fit à Lille, la Supérieure générale eut la consolation de constater, à nouveau, la ferveur et la régularité qui régnaient dans cette communauté. Au mois de mai de cette même année, la Mère Saint-Henry avait été placée à la tête de la maison de Lille ; de fait, elle en dirigeait depuis longtemps le côté matériel, sa longue résidence dans cette ville et sa grande intelligence l'ayant mise à même de connaître à fond et de traiter toutes les affaires. Mère Saint-Henry avait rempli la charge d'assistante et d'économe auprès des deux dernières supérieures, les Mères Sainte-Eléonore et Sainte-Mathilde, et, en leur succédant, elle

ne fit que continuer les œuvres qu'elle avait elle-même contribué à créer. Cette parfaite religieuse était la sœur aînée de la Mère Sainte-Cécile et, comme cette dernière, elle avait une grande hauteur de vues, un jugement sain et une bonté parfaite. Infatigable, elle était à tous et à tout, s'occupant des moindres détails d'intérieur, sans pour cela gêner l'initiative personnelle. Quand on la suppliait de se ménager, elle avait coutume de répondre que l'éternité serait assez longue pour se reposer. Aussi, à son école, les Sœurs apprenaient-elles à ne pas compter avec la fatigue ; on les voyait, à peine rentrées d'une mission pénible, disposées à repartir sans s'être reposées, du moment où Mère Saint-Henry leur avait montré un bien à faire.

La Réunion dominicale était l'œuvre préférée de cette âme tout apostolique ; il n'est pas de démarche qu'elle ne fît pour la faire prospérer ! C'est à elle encore que l'on doit le jardin de la Madeleine, où les jeunes filles se réunissent en été ; elle avait bien compris qu'en leur procurant de saines distractions, elle les éloignait des dangers si grands dans une ville industrielle comme Lille. Que d'âmes ont été gardées, que de fautes et de chutes ont été évitées par l'attrait que les Sœurs ont su donner à la Réunion dominicale ! A Lille, elles ont vraiment fait et elles font encore œuvre sociale dans toute l'acception du mot.



CHAPITRE DOUZIÈME

Maladie et mort de la Révérende Mère Geay. Election de la Révérende Mère Sainte-Cécile.

Sommaire. — Les derniers jours de la révérende Mère Geay; son détachement absolu. — La prédiction du Curé d'Ars. — Départ de la Mère Geay pour Abbeville. — Paroles d'adieu à ses filles. — Sa maladie. — Inquiétude des Sœurs; son état s'aggrave. — La révérende Mère renouvelle ses vœux et reçoit les derniers sacrements; elle bénit ses filles; touchantes paroles. — Elle meurt le 27 avril 1860. — Témoignages de sympathie du clergé et des habitants d'Abbeville. — La dépouille mortelle de la Mère Geay est rapportée à Paris. — Marques de haute estime et d'affection données à la Congrégation. — Le cardinal Morlot vient à la Maison-Mère et veut célébrer lui-même la messe des funérailles; il ordonne une neuvaine préparatoire pour l'élection de la Supérieure générale. — La Mère Sainte-Cécile est élue. — Qualités et sentiments de la nouvelle Supérieure; sa direction. — Ferveur de la communauté. — Guérison attribuée à l'intercession de la Mère Geay. — Maladie et mort de M. Michel, curé de Saint-Wulfran d'Abbeville. — La Mère Sainte-Béatrix est nommée supérieure du couvent d'Abbeville.

« Qu'elle est forte contre les séductions de tout ce qui est terrestre l'âme qui, habituellement assise sur la pierre de son tombeau, regarde de là tout ce qui passe dans le torrent de la vie présente. Rien ne la séduit, rien ne l'abat, parce qu'elle vit dans un monde supérieur et qu'elle est établie dans les réalités surnaturelles (1). »

Tel était bien l'état de la révérende Mère Geay;

(1) R. Père Lescœur, *Une Retraite au Carmel.*

aussi la pensée de sa délivrance prochaine lui donnait non seulement force, mais aussi consolation. Certes, la vénérée Mère ne refusait aucun labeur, et elle restait prête à affronter *le poids et la chaleur du jour* (1) aussi longtemps qu'il plairait au divin Maître ; mais que souvent ses désirs, ses aspirations se portaient vers l'heure où retentirait à son oreille cette parole douce et solennelle : « *Voici l'Epoux qui vient* (2) ! » Des pensées de paisible détachement se retrouvent dans toute sa correspondance des premiers mois de l'année 1860 ; cependant, quoiqu'elle sentît le fardeau des années peser sur ses épaules, et tout en avouant qu'elle n'était guère vaillante, la Supérieure générale ne semblait point avoir le pressentiment de sa fin prochaine.

Nous n'avons pu savoir si elle avait eu connaissance de la prédiction faite à son sujet, peu de temps auparavant, par le Curé d'Ars ; mais le jugement porté par une telle autorité révèle bien, il nous semble, quelles étaient les pensées de Dieu sur la sainte religieuse.

Peu de temps avant la mort du Bienheureux Vianney, une Sœur du Bon-Secours, la Sœur Sainte-Monique, se trouvant à Ars, lui avait demandé sa bénédiction pour la Congrégation et en particulier pour la Supérieure générale : « *Elle est sainte,* répondit le thaumaturge. *Oui, elle est sainte ; vous ne la conserverez plus longtemps, car elle est mûre pour le ciel.* »

Néanmoins, rien ne pouvait faire prévoir le coup qui allait frapper la Congrégation. Comme tous les ans, à pareille époque, la Mère Geay se préparait à aller visiter les maisons de province. « Je pense partir le

(1) Matth., xx, 12.
(2) *Ib.*, xxv, 6.

jeudi après Pâques pour Boulogne, écrivait-elle à la Sœur Sainte-Fulgence, et, si j'en ai la force, je ferai toute la tournée pour ne revenir à Paris que dans les premiers jours de mai. Ainsi, ma chère fille, vous allez être un peu sevrée de mes lettres, mais vous offrirez généreusement cette privation à Dieu avec tous les autres sacrifices qu'il vous impose. » Puis, à cette fille dont l'âme était si ouverte aux grandes choses, elle révèle la douleur profonde que lui causent les événements d'Italie. « Dans les tristes jours que nous traversons, il faut savoir souffrir. Je suis navrée, accablée, à la pensée de la situation faite au Saint-Père ; dimanche, j'en ai éprouvé un tremblement nerveux. Tout est à craindre ; oh ! prions, prions beaucoup ; nous ne pouvons que cela ! »

L'Eglise se trouvait alors en face d'une formidable coalition, et on était à la veille des spoliations qui allaient enlever au Saint-Siège les Marches et la Romagne. La Mère Geay ressentait vivement les angoisses de Pie IX, car elle comprenait admirablement cette vérité que Mgr Gay a exposée depuis : « *Vous qui êtes religieuses, vous êtes les suppléments du monde, et vous devez des dédommagements à votre Mère la sainte Eglise, si odieusement persécutée ! Il faut que vous vous serriez autour de cette grande abandonnée avec des surcroîts de respect et des redoublements de tendresse ; il faut surtout que vous souffriez lorsque l'Eglise souffre et de tout ce qui la fait souffrir* (1). »

Tels étaient bien, nous l'avons vu, les sentiments dont se nourrissait l'âme apostolique de la Mère générale.

(1) *Vie et Vertus chrétiennes*, tome III.

C'est le 16 avril 1860 que cette dernière quitta Paris. Le moment de la séparation était toujours, pour la communauté, un vrai sujet de peine, car ceux-là seuls qui ont connu la Mère Geay peuvent savoir jusqu'à quel point elle était un centre et faisait rayonner autour d'elle force, lumière et paix. Mais, ce jour-là, un pressentiment douloureux semblait agiter les cœurs, et la maîtresse des novices dit avec tristesse à la révérende Mère : « Ma Mère, vous ne nous dites donc rien? Un mot seulement avant de nous quitter. » Alors, comme saint Jean, l'apôtre de la dilection, exhortant ses disciples aux jours de sa vieillesse, elle répondit : « *Aimez-vous les unes les autres.* » Puis elle bénit les Sœurs qui étaient présentes, et les embrassa en disant : « Je vais vous embrasser toutes, *vu qu'à mon retour, je ne pourrai le faire.* »

« Cette parole prophétique était étrange dans sa bouche, car la sainte Mère ne paraissait pas croire sa fin aussi proche. Eut-elle, à ce moment, une lumière surnaturelle à cet égard? D'une telle servante de Dieu, on peut le penser (1). »

Le voyage de Boulogne se fit sans incident, les quelques lettres que la révérende Mère écrivit de là à la Maison-Mère étaient, comme toujours, empreintes d'une affectueuse sollicitude et d'une aimable gaieté. Mais, le samedi 21, à son arrivée à Abbeville, elle se plaignit d'un grand sentiment de froid et fut forcée de s'aliter.

Nous emprunterons, çà et là, à l'ouvrage de M. l'abbé Perdreau (2), quelques détails sur les derniers jours que la Mère Geay passa en ce monde. « *Il est des âmes,*

(1) Abbé Perdreau.
(2) *La Mort des Justes*, tome II.

dit-il, *qui sont prêtes; elles se sont si parfaitement oubliées elles-mêmes, si complètement employées au service des autres, elles ont eu avec Notre-Seigneur des rapports si intimes, qu'il ne leur faut plus que deux ou trois jours de souffrance pour être jugées dignes de mourir. Telle avait été la révérende Mère Geay.* »

Jusqu'au vendredi 27 avril, la malade ne se douta pas de la gravité de son état. Le docteur Vésignié, médecin de la communauté, qui avait depuis longtemps conçu une grande vénération pour la Supérieure générale du Bon-Secours, multiplia ses visites et ses soins. Tout d'abord, il ne crut qu'à une indisposition passagère; mais, le 24, il reconnut que la douleur dont se plaignait la malade était un point pleurétique. La Mère Sainte-Cécile, supérieure de la maison d'Abbeville, crut alors devoir informer ses Sœurs de Paris de ce qui se passait et demander l'infirmière de la Maison-Mère, Sœur Saint-Ignace, qui connaissait, mieux que toute autre, la constitution délicate de la Mère Geay.

Cette journée fut très pénible, ainsi que celle du lendemain, et les remèdes employés demeurèrent inefficaces. La fièvre était si violente que la pauvre Mère comparait son corps à un charbon ardent. Mais, au milieu des plus grandes douleurs, elle souffrait sans se plaindre, se montrant constamment heureuse de faire la volonté de Dieu. Elle ne perdait pas la présence de Celui à qui elle s'était donnée tout entière, et on la voyait fréquemment faire le signe de la croix et prononcer des oraisons jaculatoires. Elle acceptait simplement les soins et les remèdes qu'on lui donnait, toujours reconnaissante, affable, gracieuse, ayant un mot affectueux pour tous ceux qui l'approchaient. Son esprit de morti-

fication était si grand qu'elle se reprochait, comme une gourmandise, de trouver agréables les boissons qu'on lui présentait pour apaiser sa soif, et, toujours oublieuse d'elle-même, elle défendit énergiquement à la Sœur infirmière de la veiller, quoique les nuits fussent très mauvaises.

La sainte Mère ne paraissait point inquiète ; à plusieurs reprises même, elle parla de son prochain retour à Paris. Le vendredi, 27 avril, le point douloureux ayant disparu, elle se crut en voie de guérison, mais le médecin ne fut point de cet avis et trouva, au contraire, l'état très alarmant. Les Sœurs qui, jusque-là, avaient flotté entre la crainte et l'espérance, virent que le moment était venu d'administrer la chère malade. Mais cette dernière était dans une si complète quiétude sur son état que l'on n'osait aborder ce sujet, bien qu'il n'y eût aucune émotion nuisible à craindre pour elle, puisque le matin même elle avait dit à la Sœur Sainte-Valentine : « *Mourir!... oh! mourir, c'est un bonheur, ma fille... Ce monde est si peu de chose pour moi!* »

Le doyen de Saint-Wulfran, M. l'abbé Michel, avait été averti du danger dans lequel se trouvait la révérende Mère, et, quoiqu'il fût lui-même malade, il vint aussitôt la voir et l'engagea à profiter de sa présence pour se confesser. Avec l'aisance d'une âme toute prête à paraître devant son Dieu, elle repartit : « Ma confession sera bientôt faite. » Mais lorsque M. Michel lui proposa de recevoir la sainte Communion en viatique, elle demanda, par respect pour le Saint Sacrement, d'attendre au lendemain, pensant qu'il y aurait un lendemain pour elle. Cependant elle avait toujours eu un attrait irrésistible pour la sainte Eucharistie,

communier, c'était sa vie; aussi, depuis de longues années, s'approchait-elle chaque jour de la Table sainte, et, quand la maladie l'en empêchait, elle répétait avec tristesse : « Je ne puis rien dans la journée, quand je n'ai pas reçu *mon bon Dieu.* »

Après le départ du doyen, on la laissa un peu de temps à elle-même ; mais, comme le mal faisait de rapides progrès, on revint à la charge et on lui proposa de recevoir les derniers sacrements. « M'administrer ? Y pensez-vous ? Je n'ai plus que de la faiblesse ; dans quelques jours, j'irai bien, et vous dites que je vais mourir ? Le médecin vous l'a-t-il dit ? » — La Sœur infirmière ne lui répondit que par ses sanglots. Alors la vénérée Mère se recueillit un instant, fit intérieurement le sacrifice de sa vie et dit : « *Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Telle a été la devise de toute ma vie. Eh bien ! en vivant et en mourant, que la sainte volonté de Dieu soit faite !... Agissez maintenant comme vous le voudrez !* » Tandis qu'on préparait l'autel : « Hélas ! murmura-t-elle, mes pauvres filles de Paris ignorent l'état dans lequel je suis ! » On la rassura en lui disant que la Maison-Mère était avertie et que toutes ses filles étaient en prières pour elle. Elle demanda alors qu'on lui mît son voile, et ordonna elle-même tout ce qui lui semblait le plus convenable pour la réception du divin Maître.

La cérémonie commença. Au moment où l'aumônier interrogea la mourante sur sa volonté de mourir dans l'Eglise catholique, elle se releva avec une énergie incroyable, se mit sur son séant et répondit d'une voix lente et accentuée : « *Oui, mon Père, je crois tout ce que croit et enseigne la sainte Eglise catholique, apos-*

tolique et romaine... Je l'aime et l'ai toujours aimée de toute mon âme... Je n'ai travaillé que pour elle... C'est avec bonheur que j'ai vécu et que je meurs dans son sein... J'ai confiance que Dieu me fera miséricorde, car j'ai toujours espéré en Lui... Je l'aime ou, du moins, je veux l'aimer avec toute la charité dont je suis capable... Je lui donne mon cœur, mon être tout entier; je m'abandonne avec bonheur à sa volonté sainte... Je renouvelle ma consécration de tout mon cœur; je remercie mon Sauveur de m'avoir accordé la grâce de la vocation religieuse; je n'y ai trouvé que le bonheur... Je renouvelle mes vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; si j'avais à les prononcer pour la première fois, je le ferais encore avec joie. »

Puis, sans que sa voix faiblît, elle dit à ses filles : « *Si, depuis trente-quatre ans que je suis Supérieure, il ne s'est pas fait plus de bien dans la Congrégation, je reconnais que c'est par ma faute... Si j'ai fait de la peine à quelqu'une de mes Sœurs, ou à qui que ce soit, je leur en demande pardon, de même que je pardonne du fond du cœur à quiconque m'aurait offensée...* »

Tous ces pieux sentiments se pressaient en foule sur les lèvres de la mourante, sans qu'aucune voix étrangère les lui suggérât; ils s'échappaient tout naturellement du trésor de son cœur.

Après qu'elle eut reçu le saint Viatique, l'aumônier la pria de bénir la Congrégation. « *De tout mon cœur,* » répondit la mourante, toujours avec la même force, puis elle prononça la formule en latin et, semblant chercher du regard celles de ses filles qui étaient absentes, elle ajouta : « *Je les bénis toutes pour le présent et pour l'avenir.* » L'aumônier ému s'agenouilla aussi. M. l'abbé

Paillard, le curé de Saint-Jacques, qui se trouvait présent, proposa alors à la vénérée Mère l'indulgence plénière *in articulo mortis ;* elle accepta avec bonheur et comme la religieuse, chargée de réciter le *Confiteor*, mêlait confusément, au milieu de ses larmes, les saintes paroles, la mourante reprit elle-même la prière et la récita seule d'une voix fort distincte. Ensuite, elle remercia avec effusion M. l'abbé Paillard de la grâce qu'il venait de lui procurer et lui tendit la main. En ce moment l'amour ardent qu'elle avait toujours eu pour la sainte Eglise se traduisit par cette phrase touchante : « Et le Saint-Père, comment va-t-il ?... »

Quelques heures plus tard, elle touchait à ses derniers moments. A ses filles, qui se désolaient et s'écriaient éplorées : « Qu'allons nous devenir sans notre Mère ? » elle répondit : « *Ne vous inquiétez pas ; les jugements de Dieu sont impénétrables. Tout ira mieux que vous ne pensez... Le bon Dieu n'a besoin de personne.* »

Comme elle allait mourir, plusieurs religieuses, qui arrivaient de Paris, s'approchant d'elle, lui dirent : « Ma Mère, nous voyez-vous ? Nous reconnaissez-vous ? — Comment ? repartit-elle. Si je vous vois, si je vous reconnais ? Mais je vous vois, je vous reconnais toutes. » Et ses yeux se portaient tout autour de son lit pour rencontrer chacune de ses filles, et son regard éteint semblait chercher au loin les absentes. C'était l'adieu de l'éternité. A neuf heures du soir, elle avait quitté la terre. Pour elle se vérifiait la parole du Sage : « *L'âme du juste est dans la main de Dieu, elle ne connaîtra pas le tourment à l'heure de la mort* (1). »

(1) Sap., III.

C'est alors que l'humble religieuse qui, pendant sa vie, s'était abaissée, voulant se cacher à tous les yeux, fut élevée dans sa mort ; et, par la permission de Dieu, *qui exalte les humbles,* la gloire qu'elle avait repoussée vint environner sa précieuse dépouille. D'une seule voix, ceux qui avaient eu le bonheur de la connaître, *se levèrent pour la proclamer bienheureuse* et lui rendre le tribut d'hommage que méritait son éminente vertu.

La Congrégation entière conserve avec reconnaissance le touchant souvenir des éloges rendus à la mémoire de la vénérée Mère Geay, qui l'avait gouvernée pendant tant d'années ! Ces témoignages d'estime nous semblent se résumer dans les lignes suivantes, que M. l'abbé Perdreau consacra à sa mémoire. « Il était rare « de rencontrer une grâce si naturelle, si engageante et « à la fois si retenue. On pourrait dire que la vénérée « Mère Geay avait pris pour devise ces paroles, que pro- « nonçait un jour une des plus saintes religieuses de « notre temps : *Il faut être extraordinaire à force* « *d'être ordinaire.* Ce qui surnageait en cette vertu, « c'était la bonté et la franchise d'une foi qui ne connais- « sait pas de défaillance. C'était merveille quand elle « parlait de *son bon Dieu* ; le curé d'Ars seul savait dire « de ces mots-là et avec cet accent. Du reste, elle ne « sortait guère des limites tracées par le divin Maître : « Que votre discours soit : *Oui, oui, non, non ; ce qui est* « *de plus vient du mal.* »

La ville d'Abbeville se distingua la première par les honneurs que les habitants rendirent à la défunte ; son corps, exposé dans l'infirmerie, fut constamment visité par une foule recueillie, avide de contempler, pour la dernière fois, les traits de celle dont l'aimable vertu

avait su gagner tous les cœurs. Les obsèques, qui se firent à Abbeville, furent le prélude de ce qui devait se passer à la Maison-Mère. Les autorités de la ville et un grand nombre d'ecclésiastiques se firent un devoir d'assister à la Messe et d'accompagner jusqu'à la gare les restes de la vénérée défunte.

M. l'abbé Paillard, curé de Saint-Jacques, ancien vicaire de Saint-Wulfran, dont le dévouement pour la communauté était si connu, fut délégué pour accompagner le corps ; il remplaçait le vénérable doyen, atteint lui-même d'une maladie mortelle. Outre les supérieures des maisons de province, un certain nombre de Sœurs accompagnaient le convoi funèbre et se remplaçaient près du cercueil. Ce fut le 30 avril que le triste cortège arriva à la Maison-Mère.

Il serait difficile de dépeindre l'émotion que la mort de la Supérieure générale produisit, non seulement parmi ses filles, mais encore parmi tous ceux qui la connaissaient, et de dire les marques de touchante sympathie qui affluèrent à la Communauté. Dès le 27 avril, M. du Chesne, curé de Notre-Dame-des-Champs, informé de ce qui se passait à Abbeville, était accouru au Bon-Secours apporter aux Sœurs désolées une parole de courage et d'espérance, car, à ce moment, on espérait encore ; il les trouva réunies à la chapelle pour la prière du soir et, dans une improvisation dictée par son grand cœur, il les exhorta à se soumettre à la volonté de Dieu et leur parla de leur Mère avec la plus profonde vénération. Non content d'avoir essayé de tarir leurs larmes, il leur annonça qu'il partait pour Abbeville, afin d'avoir la consolation de bénir une fois de plus la chère malade. Mais il arriva trop tard ; et tandis qu'il glorifiait cette

âme si simple et si humble, qui avait toujours repoussé, avec une sorte d'horreur, tout ce qui ressemblait à un éloge, celle-ci se présentait devant Dieu, chargée de mérites et de vertus.

Dès le 28 avril, S. E. le cardinal Morlot était venu lui aussi, et tout spontanément, à la Maison-Mère, apporter, par sa présence, quelques consolations aux religieuses si cruellement éprouvées, et ayant appris que cette Mère tant pleurée serait ramenée à Paris le surlendemain, il promit de revenir pour la bénir une dernière fois ; son noble cœur lui faisait comprendre que rien ne pourrait adoucir la douleur des pauvres Sœurs autant que les délicates attentions de sa charité.

Le Cardinal revint effectivement, peu d'heures après l'arrivée du corps, et il annonça à la communauté réunie que, ne voulant céder à personne ses droits de père et de pasteur, il célébrerait lui-même le lendemain la Messe de *Requiem*. De concert avec M. l'abbé Morel, il avait décidé qu'en considération de la grande estime dont avait joui la Mère générale, on dérogerait à la coutume établie pour les Sœurs du Bon-Secours, et qu'au lieu du convoi des pauvres, elle aurait des funérailles solennelles.

Le lendemain, tous les ordres de l'Eglise et beaucoup de dignitaires de l'Etat semblaient s'être donné rendez-vous pour honorer la vertu modeste de la défunte ; une foule immense, formée de toutes les classes de la société, se pressait dans la chapelle, qui était l'expression éloquente des pensées de la Mère Geay. Les personnes du monde se confondaient avec ses filles et les orphelines de la Providence. Les pauvres surtout, auxquels elle avait toujours prodigué ses tendresses, pleuraient et regret-

taient leur bienfaitrice. Le Supérieur du Petit Séminaire de Notre-Dame-des-Champs avait demandé, comme une faveur, que ses élèves fussent admis à chanter la Messe de *Requiem* et à toucher l'orgue.

Après avoir fait l'absoute, Mgr Morlot adressa à la communauté et à la foule recueillie quelques paroles émues qui traduisaient bien les sentiments du pasteur ; l'émotion fut générale et bien des larmes coulèrent quand il exalta l'humilité, la douceur, les hautes capacités de celle qu'il appelait une femme rare en sagesse et en prudence.

Un dernier témoignage de paternelle affection donné à la Mère et aux filles par le cardinal Morlot fut la délicate pensée qu'il eut d'attendre à la Maison-Mère le retour des Sœurs qui étaient allées au cimetière ; il voulait bénir, une fois encore, les enfants auxquelles il ne restait plus que le souvenir et les exemples d'une mère incomparable.

Avant de les quitter, le Cardinal leur fit comprendre qu'il serait sage de procéder, le plus tôt possible, à l'élection de la nouvelle Supérieure. Il leur enjoignit de commencer, à cette intention, une neuvaine au Saint-Esprit, laquelle devait se terminer le 13 mai, et il fixa au 15 les élections.

Que de larmes coulèrent durant ces jours d'attente ! Que de prières furent adressées à la vénérée disparue ! C'est alors seulement que l'on comprit la place qu'elle avait occupée et combien grande avait été son influence ! Nous avons retrouvé l'expression du sentiment général qui remplissait les cœurs, dans une page écrite par une des filles les plus aimées de la Mère Geay : « Mon Dieu, qui, dans vos desseins impénétrables, nous avez enlevé

celle que nous chérissions, pardonnez-nous nos larmes et notre profonde douleur. Nous ne cherchons pas à comprendre les secrets de votre divine Providence : nous tombons à vos pieds anéanties... nous adorons et nous prions.

« Vous ne l'aviez douée, Seigneur, de toutes les qualités de l'esprit et du cœur qu'afin qu'elle nous attirât toutes à elle pour nous conduire à vous... Qui nous rendra la douceur de sa conversation, la vivacité de son esprit, le charme de toute sa personne ?

« Elle est sainte, disait dernièrement, avant de s'en-
« voler aux cieux, votre béni serviteur (le curé d'Ars) ;
« oui elle est sainte et vous ne la conserverez plus long-
« temps ; elle est mûre pour le Ciel. » Triste prédiction ! Nous ne voulons pas murmurer cependant, et s'il vous a plu d'abréger l'exil de notre Mère, de fixer sa destinée, de l'appeler dans vos tabernacles éternels, malgré nos regrets et nos larmes, nous adorons votre volonté sainte !

« Qu'elle soit heureuse, à jamais heureuse et bénie, cette mère des pauvres, cette consolatrice des affligés, l'âme des bonnes œuvres ! Mais à nous, ses enfants, envoyez l'esprit qui l'animait pour nous diriger et nous soutenir.

« O ma mère, vous voilà donc en possession du Dieu que vous avez tant aimé ! Ne nous abondonnez pas, bénissez-nous du haut des Cieux ; essuyez nos larmes et calmez notre profonde douleur ; vous seule pouvez les comprendre et les adoucir. Demandez pour nous à Dieu cette foi vive, cette espérance ferme, cette charité ardente, cette humilité si profonde qui ont brillé en vous. Et puis, soyez pour nous le phare lumineux, qui nous guidera dans le désert de la vie... Sur cette tombe, où



La Révérende Mère SAINTE-CÉCILE

TROISIÈME SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

de 1860 à 1875

nous voudrions être ensevelies avec vous, nous vous promettons de marcher sur vos traces, de soutenir votre œuvre et d'imiter les vertus dont vous avez été le modèle.

« Nous acceptons à l'avance celle que la Providence nous destine pour Mère, et tout ce qu'il plaira au Seigneur de nous envoyer. »

Les élections furent présidées par M. l'abbé Morel et, à une grande majorité, la Mère Sainte-Cécile, supérieure d'Abbeville (dans le monde Adèle Davion) fut nommée Supérieure générale. En la plaçant à la tête de la Congrégation, les Sœurs répondirent à une pensée exprimée par la chère disparue. En effet, durant une maladie de la Mère Sainte-Cécile, la Mère Geay avait dit aux Sœurs qui la soignaient : « Faites-lui avaler de l'or, si cela peut la sauver ; c'est elle qui me succédera. »

Nous avons déjà plusieurs fois eu l'occasion de parler de cette digne religieuse qui, durant sa longue carrière, avait acquis une grande expérience des hommes et des choses ; elle avait un esprit droit, pénétrant, délicat, et cet ensemble de qualités qui font une bonne supérieure : sagesse et fermeté dans le gouvernement, grande largeur de vues et générosité dans la façon de traiter avec les Sœurs et de pourvoir à tous leurs besoins. Elle nous semble bien dépeinte dans une parole de Mgr Landriot : « *Quand Dieu prédestine certaines âmes à être comme ces rameaux où viennent se reposer les oiseaux du ciel, il leur donne le sens et la grâce de leur vocation, on voit en elles une timide réserve et une tranquille modestie dans les actes, mais en même temps une noble assurance et une sérénité constante.* »

On retrouve dans la correspondance de la Mère Sainte-Cécile la même simplicité, le même esprit de charité que

dans les écrits de la Mère Geay, mais avec une tendance plus accentuée à prêcher l'esprit de mortification intérieure. « Il faut tuer le *moi !* » tel est le résumé de tous ses conseils.

Les dispositions dans lesquelles la Mère Sainte-Cécile accepta son fardeau, sont indiquées dans une lettre qu'elle écrivait à une religieuse peu de jours après son élection. « Oh ! oui, ma bonne fille, je comprends votre peine et je la partage ; notre seule consolation sera de nous entretenir de notre vénérée Mère. Nous avons fait une perte irréparable ; ce qui me soutient, c'est son exemple et la pensée qu'elle me protège du haut du ciel. Vous faites bien de me parler de la croix, car je ne me fais pas d'illusion, elle sera désormais mon partage. Priez donc beaucoup pour moi, afin que je ne recule pas devant le sacrifice et que je porte cette croix avec toutes ses *dimensions* et selon la volonté de Dieu... Les Sœurs ont pitié de ma faiblesse, non physique, mais morale ; sachant que je remplace une Mère si tendrement aimée, il faut bien qu'elles se prêtent à alléger mon fardeau. Je ne compte que sur le secours d'En Haut ; de moi-même, je suis absolument incapable de remplacer notre chère disparue, et même je ne la remplacerai jamais. »

Cette pensée revient dans toutes les lettres de la Supérieure générale, et son humilité rendit, dès l'abord, son influence très féconde. Elle savait maintenir les courages avec peu de mots, mais formulés avec une grande fermeté. « Tâchons, ma fille, écrivait-elle, d'être tout à Dieu, et pour cela, d'être peu et pas (s'il est possible) à nous-mêmes. Que nous serons heureuses quand le *moi* sera mort ou, du moins, grandement

amorti. Nous vivrons alors pour Dieu seul et son saint amour. » A une autre, elle disait : « Vous regrettez le temps que vous avez passé sans aimer Dieu, je le comprends, mais nous avons affaire à un bon Maître qui nous tient compte de tout ; notre bonne volonté attire sur nous les effusions de son cœur miséricordieux. Je bénis Dieu de vous avoir donné un confesseur qui vous conduit par la mort à vous-même ; vous y trouverez la vie et la paix. »

Toute la correspondance de la Mère Sainte-Cécile reflète ce même esprit de force et de générosité, qu'elle demande à ses filles, tout en les soutenant et les encourageant avec une extrême bonté. Voici encore quelques extraits de ses lettres ; celles des Sœurs qui ont connu cette vénérée Mère les liront avec intérêt.

« — Prions Notre-Seigneur, ma bonne fille, de vous faire avancer dans la vie d'union à laquelle il vous appelle. — Dieu semble vouloir nous laisser au pied de la croix ; bénissons-le, espérons et attendons. Tout est là. Nous aurons dans la croix un bouclier qui nous préservera des atteintes du découragement et nous permettra de recueillir les grâces que Dieu veut, par elle, répandre en nos âmes. Prions souvent Notre-Seigneur d'agir en nous, surtout sur notre cœur, et acceptons, à tous les instants du jour, ce qu'il nous enverra. De temps en temps, les épines nous meurtriront, mais ayons bon courage, car nos mérites se multiplieront dans la mesure et la violence de nos combats. Chaque épine bien acceptée se changera en une fleur, qui embellira notre couronne. Revenons souvent à ces pensées ; elles nous donneront la joie, la paix et le bonheur toujours. »

Et encore : « Je comprends votre peine, ma chère fille, et j'y compatis grandement. Le bon Dieu a ses desseins, et, en nous envoyant des croix, il met à côté la grâce pour nous en faire profiter. Nous verrons dans l'éternité que les croix si dures à notre pauvre nature, Dieu ne nous les a envoyées que pour nous donner l'occasion de lui prouver notre amour. Relevons notre courage, ma fille, en pensant que cette vie est bien courte et qu'une éternité bienheureuse nous attend. C'est là que nous dirons : Bonne croix, que de biens tu m'as procurés, et je ne le comprenais pas ! Si le regret pouvait entrer au ciel, ce serait celui de ne pas avoir assez souffert. Sans la mortification, la vertu n'est pas solide. Encore une fois, ma chère fille, courage ! Vous êtes sur le bon chemin, car c'est celui que Jésus-Christ nous a tracé. Vous n'ignorez pas que c'est après avoir passé par beaucoup de tribulations que nous entrerons dans le royaume de Dieu. »

« — Eh bien ! ma chère enfant, écrit-elle à une autre, comment va le zèle de la perfection ? Ranimons sans cesse, en nous, ce feu sacré, travaillons à nous vaincre ; pour cela, il ne faut pas de relâche et compter encore plus sur le secours de Dieu que sur sa propre industrie, car elle nous ferait souvent défaut. Plus que jamais, attachons-nous à Dieu, car Lui seul est bon ; disons-lui donc de tout notre cœur : « Oui, mon Dieu, avec votre « grâce, je veux vaincre ou mourir ! »

« — Il n'est rien de mieux, ma bonne enfant, qu'un plein abandon à la sainte volonté de Dieu ; c'est dans cet abandon que nous trouverons la force et le courage. Ne comptons que sur Dieu, traitons de nos affaires avec lui ; il ne peut nous tromper et il saura nous récompenser de cette confiance filiale. Veillons surtout sur

nos intentions, afin que toutes nos actions soient faites uniquement pour lui plaire. Dieu voit le fond des cœurs ; donc, il ne faut pas qu'il y ait une seule fibre qui ne lui appartienne : ce serait un larcin fait à l'amour. Aimons Notre-Seigneur pour lui et sans retour sur nous-même. »

Ici elle encourage une âme appelée à une grande perfection : « Vous me dites, ma chère fille, que Dieu a bien voulu se servir de moi pour vous aider à soutenir les combats inséparables d'un changement de vie. J'en bénis ce Dieu très bon et j'espère, avec sa sainte grâce, que vous trouverez toujours en moi un cœur de mère, plein de zèle pour votre âme. Oui, mon enfant, c'est votre âme que je veux, afin de l'offrir au divin Maître toute pure, pleine de générosité et d'amour. Peut-être vous fera-t-il souvent encore boire à son calice, vous éprouvant du côté de l'âme, du cœur ou du corps, car il vous veut toute à Lui et, par conséquent, portant sa divine ressemblance. Glorifiez-vous de cette privauté, et consentez à être oubliée des créatures. Dans le ciel, Dieu nous suffira ; qu'il nous suffise donc dès ici-bas ! Que notre devise soit celle-ci : Avec Dieu et mon âme, je suis assez riche. Vous allez me dire que ce détachement si complet est lourd pour vos faibles épaules ; j'en conviens, mais, quand vous vous êtes donnée à Jésus par les saints vœux, vous avez promis de tendre à cette perfection. Priez, priez beaucoup pour que la grâce vous soit donnée avec abondance ; un seul élan du cœur est si puissant sur le cœur de Dieu ! Surtout ne vous effrayez pas ; repoussez les craintes et les appréhensions, car vous savez que chaque jour suffit à sa peine, et le Seigneur donne son secours à l'âme fidèle qui veut être toute à Lui. »

C'est de la sorte que la nouvelle Supérieure générale soutenait et réconfortait ses filles, continuant ainsi les saines et fortes traditions de sa devancière.

Un des premiers soins de la Mère Sainte-Cécile fut de réaliser un vœu souvent exprimé par la Mère Geay, et d'ériger un oratoire à l'infirmerie, afin que les Sœurs malades pussent désormais assister le dimanche à la sainte Messe. La digne Supérieure fut grandement consolée et encouragée au moment des retraites du mois de septembre, la ferveur de ses filles fut admirable; aussi, malgré l'état de souffrance que lui occasionna un surcroît de labeur, nouveau pour elle, elle écrivait à une religieuse absente : « Ne vous inquiétez pas de ma santé ; il faut bien savoir souffrir pour acheter les grâces dont Notre-Seigneur nous comble. Nos retraites ont été si consolantes ! Oui, je crois pouvoir dire, avec assurance, que le bon Dieu nous aime et qu'il est glorifié par ses servantes. » Cette ferveur se maintint, et, durant les jours d'adoration, qui eurent lieu quelques mois plus tard, toutes les Sœurs présentes à la Maison-Mère voulurent passer les trois nuits devant le Saint Sacrement exposé.

Mais n'oublions pas de mentionner un fait qui se passa peu de temps après la mort de la Mère Geay ; il fut, pour la Congrégation du Bon-Secours, comme une preuve tangible de la gloire dont jouissait celle qui n'avait quitté la terre que pour entrer dans les puissances du Seigneur.

Durant le mois de juillet 1860, une religieuse fut envoyée auprès d'une dame qui avait eu une grande affection pour la révérende Mère Geay ; cette personne souffrait horriblement d'un rhumatisme articulaire. Nous laissons la parole à la Sœur. « La première nuit que je

passai près de la malade fut horrible; les souffrances étaient intolérables et la privaient de tout sommeil. Le lendemain matin, à dix heures, comme j'étais sur le point de la quitter pour prendre mon repos à la communauté, elle me dit : « Je souffre cruellement ; mais je « suis persuadée que, si vous me donniez un objet ayant « été porté ou, du moins, ayant touché votre vénérée « Supérieure défunte, je serais soulagée. Je la connaissais « depuis longtemps, c'est une sainte, à n'en pas douter, « et j'ai une très grande confiance en son intervention. » Je lui promis de faire tout mon possible pour accéder à sa demande. Lorsque je revins le soir, j'apportai une image et un morceau de flanelle ayant appartenus à notre chère Mère ; sans rien dire, je les mis sous l'oreiller de la malade. Elle était aussi souffrante que le matin ; la fièvre n'était pas tombée et toutes les articulations étaient très rouges et très enflées. Malgré cela, elle s'endormit vers neuf heures et ne se réveilla que le lendemain matin à cinq heures. « Comment ! s'écria« t-elle, quand elle sut l'heure qu'il était, j'ai donc dormi « toute la nuit ? Et que m'avez-vous fait, ma Sœur ? » Je lui montrai alors l'image et le morceau de flanelle que j'avais placés sous son oreiller. Tout émue, elle dit encore : « Mais il me semble que je suis guérie, que « je me sens capable de me lever et même d'aller à la « Messe. » Elle disait vrai, nous pûmes, ce matin-là, assister à une Messe d'action de grâces, et dès lors elle reprit ses occupations ordinaires. »

Il y avait six mois à peine que la vénérée Mère Geay avait été terrassée par la maladie au couvent d'Abbeville quand cette communauté, déjà si éprouvée par le départ de Mère Sainte-Cécile, dut faire un nouveau

sacrifice, prévu, mais non moins douloureux pour cela.

Le vénérable doyen de Saint-Wulfran, le fondateur des Sœurs du Bon-Secours à Abbeville, rendit sa belle âme à Dieu au mois d'octobre de cette même année 1860. Ce saint prêtre, ardent à faire le bien, n'avait jamais compté avec ses forces. Aussi resta-t-il sur la brèche, bien que l'on vît sa santé décliner visiblement. Mais, quand il lui fut interdit de donner à ses paroissiens cette parole vivifiante dont il avait le secret, il leur prêcha par l'exemple. Le sermon du jour de Pâques 1859 fut le dernier qu'il prononça, pendant qu'il parlait, il se sentit tout à coup défaillir. Alors, par une soudaine inspiration, le pasteur s'offrit à Dieu en sacrifice pour son troupeau. « Mon Dieu, dit-il avec une onction et une humilité qui arrachèrent des larmes à tous les assistants, si ce sont mes péchés qui ont empêché le bien de se faire dans cette paroisse, acceptez ma vie en sacrifice pour le salut de mes frères. »

Durant sa longue et douloureuse maladie, pas un murmure, pas une plainte ne sortit de sa bouche. « *Mon Dieu,* ne cessait-il de répéter, *que votre volonté soit faite !* »

Peu de temps avant sa mort, il eut un vif désir de se rendre à l'église pour célébrer le saint sacrifice ; en chemin, il entonna, avec des transports de joie, le psaume *Lœtatus sum,* qu'il récita tout entier ; mais sa faiblesse était si grande qu'on dut le soutenir à l'autel et le reporter chez lui.

Au mois de juin, le jour de la Fête-Dieu, M. Michel fit un dernier effort pour se traîner jusqu'au couvent des Sœurs du Bon-Secours, ses filles de prédilection,

qui avaient la pieuse coutume d'élever un magnifique reposoir, devant lequel s'arrêtait la procession. Quand le saint prêtre vit son Dieu venir sur cet autel improvisé, il se prosterna en joignant les mains. Puis, soudain, il saisit l'ostensoir pour bénir la foule, tandis que l'un de ses vicaires soutenait ses mains défaillantes.

Tout naturellement, les Sœurs du Bon-Secours eurent la suprême consolation d'entourer de leurs soins celui qui avait été leur père dans toute l'acception du mot, et elles gardèrent, comme un testament sacré, les leçons puisées à son chevet. Durant une des dernières nuits qu'il devait passer sur la terre, comme l'air ne pénétrait plus dans sa poitrine qu'avec des sifflements pénibles, la Sœur Saint-Mathieu, qui le soignait, lui demanda s'il souffrait beaucoup : « Non, ma Sœur, lui répondit-il, pour moi, ce n'est rien, mais c'est pour ceux qui m'entourent. » — « Mon Père, lui dit un peu plus tard la religieuse, vous avez beaucoup prié cette nuit ; reposez-vous. — Ma fille, je ne prierai jamais assez. » Et, faisant allusion aux paroles de Notre-Seigneur, il ajouta : « *Et entrant en agonie, il redoublait son oraison.* »

Quand ce serviteur fidèle eut rendu son âme à Dieu, on enleva son cœur, comme il l'avait désiré, et on le déposa provisoirement sur l'autel de la Vierge édifié, par ses soins, au couvent du Bon-Secours ; ce cœur d'apôtre devait reposer plus tard dans la magnifique collégiale de Saint-Wulfran, dont M. Michel avait fait resplendir les antiques gloires.

Aux funérailles solennelles que l'on fit à ce pasteur aimé, les religieuses gardes-malades eurent une place d'honneur. Un nombre considérable d'ecclésiastiques,

des délégations de communautés et de confréries d'Abbeville précédaient le cercueil ; mais la dépouille mortelle du Père était entourée de ses filles désolées portant des cierges à la main. Puis suivait une foule immense, silencieuse et consternée; beaucoup pleuraient le pasteur et tous rendaient hommage à la vertu du prêtre.

Si nous nous sommes si longtemps arrêté devant cette belle et touchante figure, c'est qu'il est consolant de saluer une âme vraiment sacerdotale dans ces temps où le prêtre est l'objet de la haine acharnée des sectaires; c'est qu'il est salutaire aussi de considérer l'œuvre qu'un humble curé peut opérer, au milieu des populations, par la seule puissance de sa vertu et de son zèle. Et puis, ces considérations ne sont-elles pas bien faites pour développer dans le cœur des fidèles une vénération de plus en plus profonde pour le clergé, et une énergie plus grande pour soutenir ses droits et lui procurer les moyens de continuer son action?

Nous ne quitterons pas Abbeville sans nommer la nouvelle supérieure qui fut, à cette époque, placée dans cette ville à la tête du Bon-Secours. La Mère Sainte-Cécile avait tout d'abord été remplacée par la Sœur Saint-Edouard, mais cette dernière n'ayant pas les qualités requises pour le gouvernement, le Conseil songea à confier ce poste à la Sœur Sainte-Béatrix, que nous avons vue aux Tuileries en 1848, et qui était, elle aussi, une des plus intelligentes auxiliaires de la Mère Geay. Elle se trouvait, à cette époque, auprès de Mlle Marquis, une insigne bienfaitrice du Bon-Secours et une âme d'élite, que le divin Maître avait jugée digne d'être associée à ses souffrances. Frappée très jeune d'une paraly-

sie, qui s'ajoutait à beaucoup d'autres maux, Mlle Marquis retrouva à Lourdes l'usage de ses membres ; mais, connaissant sa générosité et répondant à ses désirs intimes, Notre-Seigneur lui laissa l'épreuve d'une santé débile et d'une grande faiblesse ; aussi, jusqu'à la fin de sa vie, se vit-elle forcée d'user de ce *bon secours* qu'elle savait si bien apprécier, et, près d'elle, les Sœurs gardes-malades se trouvaient dans un centre ardent de ferveur et de charité, car Mlle Marquis, en raison de ses infirmités, avait obtenu la grande faveur de posséder sous son toit l'Hôte divin ; elle passait de longues heures à ses pieds, et c'était à la Sœur qu'était échue la douce tâche de parer l'oratoire.

Mlle Marquis avait voué à la Sœur Sainte-Béatrix une tendre et respectueuse affection ; aussi la nomination de cette dernière comme supérieure à Abbeville la contrista grandement. Une personne, bien intentionnée mais peu judicieuse, à qui elle confia son chagrin, s'en vint trouver secrètement la Sœur Sainte-Béatrix et essaya, par tous les arguments possibles, de lui persuader que son devoir était de quitter la Congrégation pour se consacrer entièrement à Mlle Marquis et à ses œuvres. Comme bien l'on pense, la digne religieuse repoussa avec indignation de tels conseils et alla où son devoir l'appelait ; elle fut hautement approuvée par la grande chrétienne qu'elle quittait. En effet, ayant appris ce qui s'était passé, Mlle Marquis fit cette réflexion : « J'aime et j'estime ma bonne et chère Sœur Sainte-Béatrix ; mais je n'aurais pu continuer à lui donner ma confiance si elle était redevenue Mlle Delebecq. »

Quand nous parlerons de la fondation de Londres, dont les débuts ont été si laborieux, nous aurons

l'occasion de faire ressortir les éminentes qualités et les vertus de la Mère Sainte-Béatrix, car n'est-ce pas dans la fournaise de l'épreuve que les âmes se révèlent? Voici cependant quelques souvenirs d'une vénérable ancienne, qui nous donneront la physionomie exacte de la communauté d'Abbeville et de sa digne supérieure. « Ce qui frappait surtout en Mère Sainte-Béatrix, écrit-elle, c'était sa grande et constante bonté, qui ne variait jamais ; ce n'était certes pas là son unique qualité, — elle en avait d'autres et de bien remarquables — mais il semblait que toutes ses vertus concourussent à faire ressortir les délicatesses de sa bonté. Ce n'était pas cependant une disposition qui dégénérât en faiblesse ; non, Mère Sainte-Béatrix savait être ferme, surtout quand il s'agissait de la règle et du devoir ; il y avait de la bonté dans sa fermeté, comme il y avait de la fermeté dans sa bonté. Ses conseils et même ses reproches étaient empreints d'une délicatesse qui allait droit au cœur ; elle savait deviner, non seulement les choses qui feraient plaisir, mais aussi et surtout celles qui pouvaient agir favorablement sur l'âme de ses filles.

« Je n'oublierai jamais un fait, peut-être puéril à raconter, mais dont le souvenir me fait encore éprouver aujourd'hui un profond sentiment de reconnaissance pour cette vénérée Mère. J'étais arrivée à Abbeville les derniers jours d'avril ; je venais de prononcer mes vœux, et, par conséquent, je sortais de retraite. Or, quelques mois plus tard, vers la fin d'août, devait avoir lieu à Abbeville la retraite annuelle. Toutes mes Sœurs me disaient que je ne pouvais certainement pas espérer la faire avec elles ; c'était pour moi, à l'avance, un grand sacrifice, mais je l'ac-

ceptai sans rien dire. La veille de l'ouverture des exercices, Mère Sainte-Béatrix m'appela et me dit (comme elle avait le secret de dire ces choses-là) : « Chère enfant, je n'ai pas voulu vous priver de la « retraite ; je sais trop bien ce qu'elle vaut, surtout pour « une religieuse nouvellement arrivée. J'ai écrit à Paris, « et notre chère Mère générale m'envoie une Sœur pour « vous remplacer. Vous rentrerez donc demain, et vous « ferez votre retraite avec nous ; après cela, vous serez « tout habituée. »

« Elle avait raison, et, en pensant encore aujourd'hui à la consolation qu'elle m'a procurée alors, je sens mon cœur déborder de reconnaissance, mes yeux se mouiller de larmes, bien qu'il y ait trente-huit ans de cela, et je me réjouis à la pensée que le cœur de Jésus a rendu au centuple à cette bonne Mère le bien qu'elle m'a fait. J'ajoute que, grâce à sa douce influence, la communauté d'Abbeville était comme imprégnée d'une atmosphère de piété et de paix, qui dilatait singulièrement les âmes. »



CHAPITRE TREIZIÈME

Fondation à Dublin.

1861-1863.

Sommaire. — Noblesse et vaillance de la nation irlandaise. — Lutte formidable de l'Irlande pour ses libertés. — De pressantes démarches sont faites auprès de la Mère Sainte-Cécile pour obtenir à Dublin l'établissement d'un couvent du Bon-Secours. — Les promoteurs de cette fondation. — Correspondance des misses O'Ferrall. — La Mère Saint-Fabien est nommée supérieure. — Elle a pour assistante Mère Sainte-Hedwige. — Histoire de cette dernière. — Départ des Sœurs pour l'Irlande ; elles s'embarquent à Boulogne. — Leur arrivée à Dublin. — Physionomie de la nouvelle communauté. — Vertus des supérieures. — Epreuves du début. — M. l'abbé Hamilton. — Dévouement et charité de Mère Saint-Fabien. — Conversion d'un officier et d'un jeune artiste. — Autres conquêtes de la grâce. — Les Sœurs s'installent à Lower Mount Street. — Développement de la communauté. — Sollicitude touchante de Mgr Walsh pour une Sœur garde-malade. — Protecteurs de la communauté.

Si l'on peut considérer l'accroissement d'une Société religieuse comme un encouragement donné par le Ciel à ses travaux, la fondation des Sœurs du Bon-Secours en Irlande fut, sans contredit, une manifestation toute spéciale de la bonté divine, tant à cause des établissements du même Ordre auxquels elle donna lieu que des fruits excellents que produisirent, dans la suite, ces nouveaux rameaux.

Et puis, être de *bon secours* à un peuple vaillant jusqu'à l'héroïsme, porter la paix, le baume de la consolation aux affligés d'une nation amie et si chère à la sainte Eglise, n'était-ce pas une mission de choix et bien faite pour tenter les filles de la Mère Geay ?

Peut-on parler de l'Irlande sans émotion, sans tressaillir à la pensée de ses gloires passées, de ses malheurs séculaires? Quelle histoire que la sienne! La civilisation de l'Irlande remonte si loin et a été si féconde qu'au temps de saint Patrice déjà, c'est-à-dire au ve siècle, la verte Erin était une pépinière de saints et portait fièrement le titre d'*Ecole de l'Occident.* La nature même s'est plu à la combler, et cela si magnifiquement que les poètes ont pu, sans exagération, la nommer l'*Emeraude des mers du Nord,* et qu'O'Connell appelait sa patrie la *première fleur du globe,* la *première perle de l'Océan.*

Mais que sont ces gloires auprès de celle qui revient à l'Irlande de sa fidélité à la vieille foi orthodoxe de ses ancêtres?

« Quand on étudie dans l'histoire la lutte gigantesque de l'Irlande pour ses libertés, sa religion, son indépendance, la possession de ses biens, on se demande comment ce peuple a pu survivre à sept siècles d'écrasement. Oui, la lutte entre l'Angleterre et l'Irlande a duré sept siècles, recommençant au lendemain de chaque défaite, ténébreuse quand elle ne pouvait éclater au grand jour, mais incessante et implacable. Cette résistance à la conquête est un fait extraordinaire de l'histoire; pour l'avoir essayée, d'autres peuples ont disparu de la carte du monde. Mais si, d'un côté, l'iniquité du vainqueur a provoqué cette lutte, on se demande comment la nation irlandaise a pu traverser tant d'orages, subir tous les fléaux destructeurs de l'humanité sans être anéantie.

« Aujourd'hui, que la race erso-celtique se redresse dans la plénitude de ses forces en Amérique et en Aus-

tralie, en y multipliant l'élément catholique, nous pouvons reconnaître que la divine Providence lui gardait une mission.

« Oui, en vérité, Dieu semble veiller sur la sève de ce peuple ; elle est hors d'atteinte de l'ennemi, elle est inépuisable et riche de bénédictions, parce qu'elle sort de deux racines profondes, qui plongent dans la foi : la sainteté des prêtres et la pureté des mœurs... (1) »

Voyez l'élévation de sentiments de ces paysans irlandais, accablés cependant sous le poids de l'adversité ; que de choses révèlent en eux la noblesse de la race ! « Ils se vantent d'une longue suite d'ancêtres, ils pleurent en écoutant les mélodies nationales et, de l'obole prélevée sur leur misère, ils enrichissent leurs églises et dotent leur clergé (2). »

Les ennemis héréditaires de l'Irlande sont obligés eux-mêmes de confesser la vaillance de cette nation. « Pendant des siècles », a dit Macaulay, dans un discours cité par le docteur Miley aux obsèques d'O'Connell, « nous avons employé l'épée contre les Irlandais catholiques, nous avons essayé de la famine, nous avons eu recours à tous les artifices des lois draconiennes, nous avons tenté l'extermination sans frein, non pour abaisser ou vaincre une race abhorrée, mais pour effacer toute trace de ce peuple dans le pays qui le vit naître. Et cependant, qu'est-il arrivé ? Avons-nous réussi ? Nous n'avons pu ni les extirper, ni même les affaiblir. »

Ce sont les mêmes pensées qui se retrouvent sur les lèvres de M. l'abbé Haffreingue, le champion infatigable de Notre-Dame de Boulogne et le restaurateur de son

(1) *La lutte de l'Irlande*, par le baron Kervyn de Volkaersbeke.
(2) *Ibid.*

sanctuaire. Voici comment il s'exprimait, en 1848, à l'occasion de l'entrée d'une jeune postulante irlandaise au monastère de la Visitation : « L'Irlande n'est pas seulement le pays des confesseurs et des martyrs de la foi, mais c'est aussi celui du dévouement le plus grand à notre sainte religion. Car il semble que cette terre est comme une source, d'où le catholicisme jaillit avec une telle abondance que le sol ne peut le contenir, et qu'il déborde, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en laves de foi et d'amour, pour aller embraser les autres parties du monde.

« Ce n'est pas seulement l'Angleterre et ses grandes manufactures et ses flottes innombrables et ses vastes possessions que l'Irlande peuple d'évêques, de ministres et de fidèles catholiques ; mais toutes les autres parties du globe et notamment l'Amérique du Nord lui doivent le bonheur de connaître la vraie religion.

« Si, en ce moment, l'Irlande est en proie à des épreuves telles que la foi des chrétiens faibles en est déconcertée, c'est qu'ayant été trouvée juste, elle a dû, dans les desseins de la divine Providence, passer par de grandes tribulations pour peupler le ciel de saints et procurer à cette terre des protecteurs nombreux et puissants auprès de Dieu. »

C'est sur ce sol si profondément chrétien que les Sœurs du Bon-Secours allaient être appelées à exercer leur ministère de charité.

Plusieurs fois déjà, durant les dernières années de sa vie, la révérende Mère Geay avait été vivement sollicitée de faire une fondation en Irlande ; des personnes notables de Dublin lui avaient même envoyé deux novices pour préparer un noyau de Sœurs irlandaises, après

avoir obtenu, pour ce projet, l'approbation de l'archevêque de Dublin.

Or, bien que cette proposition séduisît singulièrement son zèle apostolique, la Supérieure générale n'avait jamais pu se résoudre à prendre une détermination à cet égard, tant sa sollicitude maternelle s'alarmait à la pensée de voir une partie de son troupeau s'établir si loin du bercail.

Mais peu de mois s'étaient écoulés depuis sa mort, que de nouvelles et pressantes démarches furent faites auprès de la Mère Sainte-Cécile, par un comité de dames irlandaises dévouées à toutes les bonnes œuvres. Très ébranlée, la nouvelle Supérieure pria et sollicita des prières ; on multiplia les neuvaines, on fit offrir le saint Sacrifice pour obtenir la lumière divine et, après avoir tout pesé, la Mère Sainte-Cécile crut devoir acquiescer au désir de Mlles O'Ferrall, qui s'étaient faites le porte-voix du comité chargé d'obtenir, pour la ville de Dublin, le bienfait d'un établissement de religieuses gardes-malades.

Les Sœurs du Bon-Secours ont trop à cœur le devoir de la reconnaissance pour ne pas désirer qu'une mention toute spéciale soit faite ici de leurs plus insignes bienfaiteurs. Les O'Ferrall appartenaient à une de ces anciennes familles de l'Irlande, qui ont toujours porté haut le drapeau de leurs croyances. A l'époque dont nous parlons, le chef de cette famille était le très honorable Ricard More O'Ferrall, qui fut, pendant de longues années, gouverneur de Malte. Il avait épousé la fille de lord Southwell, bien connu en Angleterre pour son attachement au catholicisme (1).

(1) De ce mariage naquirent un fils et une fille ; cette dernière épousa le marquis de Choiseul ; elle vécut et mourut en France.

Son frère, John O'Ferrall, qui occupait un poste important au château de Dublin, fut, pour la communauté du Bon-Secours, jusqu'à la fin de sa vie, un conseiller éclairé et un ami fidèle. Ses trois sœurs, Catherine, Mary-Anne et Louisa, s'étaient vouées au célibat et faisaient partie de la Société dite des Dames de Saisseval; elles consacraient leur temps et leur fortune à soutenir des œuvres de charité : ouvroirs, patronages, orphelinats, et à secourir toutes les misères cachées.

Dans ce ministère, elles étaient puissamment aidées par deux autres âmes d'élite, Miss Hamill et son frère, qui leur étaient étroitement unis dans les mêmes pensées et les mêmes vues.

C'est à la généreuse initiative de ces personnes, si foncièrement chrétiennes, que revient l'honneur d'avoir implanté le Bon-Secours en Irlande ; elles peuvent en être appelées les fondatrices, car elles se chargèrent, durant les deux premières années, de toutes les dépenses de la fondation, et, à leur mort, chacune d'elles fit un legs à la communauté de Dublin ; toutes aussi, dans leur dernière maladie, furent assistées et soignées par les Sœurs de cette Congrégation.

D'après la correspondance échangée au printemps de 1861, entre Miss O'Ferrall et la Maison-Mère, nous avons pu constater que les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, établies à Dublin, ne furent pas étrangères non plus au projet de cette nouvelle fondation. On y lit, en effet, que la Supérieure, Sœur Joséphine (dans le monde Mlle de Virieu) avait eu l'occasion de voir à Londres Sœur Saint-Alphonse, durant l'un des séjours que cette dernière fit à Claremont, et l'impression qui lui était restée de cette sainte religieuse lui fit désirer de voir les Sœurs du

Bon-Secours remplir auprès des familles aisées de Dublin l'office que les Filles de la Charité accomplissent dans les hôpitaux.

« Tout le monde ici prend un vif intérêt à cette fonda-« tion, écrivait Miss Catherine O'Ferrall, le 4 mars 1861 ; « les bonnes Sœurs de Saint-Vincent de Paul en sont « ravies. La Supérieure, Sœur Joséphine, a eu l'obli-« geance de s'offrir pour nous aider à organiser toutes « choses... » Quelques semaines plus tard, elle donnait ces détails touchants, qui révèlent toutes les délicatesses de la charité dans les âmes habituées à faire l'œuvre de Dieu sans préoccupation personnelle : « Nous « sommes très occupées de votre installation ; déjà la « Sœur Joséphine a fini de faire faire tout le linge, en « bonne toile d'Irlande ; maintenant elle s'occupe des « rideaux. Vous avez deviné juste, ma révérende Mère : « la Supérieure des Filles de la Charité n'est autre que « Mlle de Virieu ; c'est une femme admirable, qui est « aussi aimée et estimée ici qu'elle l'était à Paris. Il est « rare de trouver une si belle intelligence unie à un si « noble cœur. Les Pères Lazaristes viennent, à leur tour, « de m'assurer qu'ils rendront tous les services possibles « à la petite communauté, et le grand vicaire, que l'on « estime un saint, m'a promis de vous dire lui-même la « sainte Messe et de vous laisser le Saint Sacrement. »

Précédemment, le 14 février, Miss O'Ferrall avait répondu aux justes préoccupations de la Mère Sainte-Cécile ; l'approbation de Mgr Cullen, archevêque de Dublin, avait été obtenue par écrit et renouvelée de vive voix, avec l'assurance que les Sœurs jouiraient de tous les privilèges qu'elles possédaient à Paris, et auraient l'autorisation de conserver le Très Saint Sacrement dans

leur oratoire. L'objection au sujet du costume était également réduite à néant. « Je ne prévois pas de difficulté, écrivait-on, pour ce qui est du costume. Je sais que vos Sœurs vont et viennent entre Boulogne et Claremont sans éprouver aucun ennui, et à Dublin les Filles de la Charité circulent sans inconvénient comme en France. Il n'y a qu'au sujet du voile que l'on pourrait faire une remarque, parce qu'ici les femmes, de toutes les classes de la société, portent chapeau dans les rues ; mais, comme je viens de le dire, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul se sont affranchies sans difficulté de ces usages. »

On avait espéré recevoir les Sœurs à la mi-avril, mais il y eut des retards, en raison des difficultés que l'on rencontra pour trouver une demeure convenable. « La « maison que nous venons de choisir pour vous, écri- « vait Miss O'Ferrall, contient neuf pièces, outre la salle « d'entrée, la cuisine et les offices ; la bonne Sœur « approuve notre choix. »

Enfin, le 15 avril, Miss Mary-Anne O'Ferrall annonçait que tout était prêt. Aussitôt la Supérieure générale fit venir à Paris les religieuses qu'elle avait choisies pour porter au delà des mers la divine semence de la charité. Mère Saint-Fabien (Victoire Courty), qui était alors à Boulogne assistante de la Mère Sainte-Marguerite, fut nommée supérieure. Il eût été difficile de faire un choix plus judicieux. Par son caractère ouvert, avenant, toujours égal, Mère Saint-Fabien s'attachait tous les cœurs, et les postulantes, qui se présentaient, étaient, dès le premier abord, subjuguées par son accueil si maternel et si affectueux ; elle avait passé de longues années à Lille, sa ville natale, et y avait acquis la réputation d'une garde-malade aussi expérimentée que pieuse

et dévouée. Nous verrons plus loin comment elle comprit son rôle de supérieure. On lui adjoignit, comme assistante, la Mère Sainte-Hedwige, qui était digne, à tous égards, de la seconder.

Cette religieuse était une des premières Irlandaises venues spontanément offrir leur vie et leur dévouement au Bon-Secours ; de plus, elle avait eu l'immense consolation d'assister à Abbeville aux derniers moments de la Mère Geay et de pouvoir rendre à cette sainte mère, si tendrement aimée, les soins les plus filials.

Mère Sainte-Hedwige était la fille du capitaine Hegarty, un des officiers de l'armée britannique chargés de conduire Napoléon Ier à Sainte-Hélène ; sa femme l'accompagnait, et ce fut au cours de ce voyage que naquit Elisa. Elle passa donc sa première enfance sur le rocher solitaire où agonisait le grand génie tombé, et elle avait sept ans quand sa famille revint en Angleterre. Plus tard, Mme Hegarty, étant devenue veuve, retourna à Dublin avec ses trois filles ; mais ce ne fut qu'après un nouveau séjour en Angleterre qu'Elisa vint à Paris solliciter son entrée au Bon-Secours. Là elle se distingua par ses éminentes vertus religieuses, et tous ceux qui la connurent intimement étaient unanimes à affirmer qu'on ne l'avait jamais vue commettre la plus légère imperfection. Maintenant, de retour dans sa patrie, Mère Sainte-Hedwige allait être sur son vrai terrain pour servir Dieu et les âmes ; sa connaissance de la langue anglaise et des mœurs du pays la désignaient tout naturellement pour être le bras droit de la Mère Saint-Fabien.

Sœur Saint-Luc, de la résidence de Boulogne, et les Sœurs Saint-Vincent et Marie-Gonzague, qui sortaient

du noviciat, complétèrent la petite colonie. Sœur Saint-Vincent était une des Irlandaises envoyées à Paris par Miss O'Ferrall.

Après s'être retrempées, durant quelques jours, dans l'esprit de l'Institut, les cinq religieuses quittèrent la Maison-Mère et se rendirent à Boulogne pour y attendre le jour du départ. Le 5 mai, la supérieure de cette ville et plusieurs de ses filles accompagnèrent les partantes jusqu'au bateau, et quand celles-ci furent montées à bord, Mère Sainte-Marguerite, qui était restée sur la jetée, entonna, avec ses compagnes, l'*Ave, maris stella,* que Mère Saint-Fabien reprit aussitôt. Et ce fut ainsi au chant du cantique qui célèbre Marie, l'*Etoile de la Mer,* que les Sœurs du Bon-Secours dirent adieu à la France et voguèrent vers l'Ile des Saints, où bien des âmes aspiraient après leur doux et réconfortant ministère.

Le soir du 6 mai, elles débarquèrent à Kingstown, petit port qui se trouve à l'entrée de Dublin ; là les attendaient les trois Misses O'Ferrall, Miss Hamill et leurs frères, qui les conduisirent directement au couvent de Grenville-Street, où une délicate charité avait tout préparé pour les recevoir.

Selon la promesse de Miss Catherine O'Ferrall, dès le 8 mai, la sainte Messe fut célébrée dans la petite chapelle par le très révérend Mgr Yore, vicaire général de Mgr Cullen, et Notre-Seigneur vint résider parmi ses servantes, pour être leur compagnon dans l'exil et leur force dans le sacrifice.

Une semaine ne s'était pas écoulée que trois postulantes se présentaient ; leur nombre s'accrut rapidement, et le premier départ de ces nouvelles élues, pour le noviciat de Paris, eut lieu le premier août 1861.

Nous avons pu avoir, par une vénérable ancienne, quelques détails intimes sur la vie des Sœurs au début de la fondation de Dublin ; ils ne seront pas sans intéresser et édifier le lecteur. Nous laissons parler la Sœur :

« Il y avait six mois que la fondation de Dublin était un fait accompli quand je me présentai dans cette maison. J'y fis mon postulat, et, dès les premiers jours, je fus vivement frappée de l'esprit de simplicité, de pauvreté et de charité qui régnait parmi les Sœurs. Elles s'aimaient et se respectaient à tel point qu'il arrivait souvent que, se rencontrant dans les couloirs, elles se baisaient mutuellement leurs voiles, cela sans la moindre affectation et aussi sans prononcer la moindre parole. Durant les trois années que j'ai passées à Dublin, après ma profession, c'est à peine si j'ai pu remarquer une imperfection dans mes compagnes.

« On se contentait du strict nécessaire, la pauvreté de de la maison étant extrême, et même au point de vue spirituel, il fallait se priver ; aussi la retraite annuelle se faisait-elle sans prédicateur, mais l'Esprit-Saint suppléait à cette lacune. La bonne Mère Sainte-Hedwige, notre assistante, nous faisait les lectures dans une petite sacristie, où l'on se trouvait bien à l'étroit, mais nulle ne songeait à se plaindre du manque d'air ; la lecture achevée, notre Mère nous disait : « *Allez maintenant au pied du tabernacle écouter la voix de Jésus.* » Et là, la paix et la joie intérieure surabondaient dans nos âmes. Nous nous sentions si heureuses !

« Mais quels exemples aussi n'avions-nous pas sous les yeux ! Dans la pratique de la mortification, Mère Sainte-Hedwige pouvait rivaliser avec les anciens Pères du désert. Fréquemment elle prenait son déjeuner à

genoux, et quand une Sœur hésitait à faire la pénitence qu'elle lui avait imposée, la Mère Assistante l'accomplissait elle-même avec une humilité incomparable. Lorsqu'une contrariété lui survenait, elle s'écriait joyeusement : « Quel bonheur, mon Dieu ! Voilà quelque chose à vous offrir. »

« Un jour, que cette bonne Mère apprêtait notre déjeuner, au lieu de se servir d'essence de café, comme elle le pensait, elle se trompa de flacon et prit à la place de l'essence de *Ketchup* (1). On juge aisément de la différence de goût de ces deux liquides en apparence si semblables.

« Sans nous douter de rien, nous nous assîmes à nos places, et, comme j'étais la plus jeune Sœur professe, je me trouvai placée la dernière. Le soi-disant café servi, j'en prends une cuillerée ; mais il me fut presque impossible de l'avaler, tant le goût de cette boisson était amer et répugnant. Néanmoins, le souvenir de Notre-Seigneur, mourant sur la croix, et buvant, sans se plaindre, le fiel et le vinaigre qu'on lui présentait, me donna le courage d'absorber ce triste déjeuner. Du reste, l'exemple de mes Sœurs était comme un ordre pour moi, et l'admiration que j'éprouvai ce jour-là pour elles est encore si présent à mon esprit qu'il me semble que ce fait s'est passé aujourd'hui. Je les regardais les unes après les autres : pas un signe, pas un mouvement qui trahît la répugnance ou même la surprise.

« Quant à la Mère Sainte-Hedwige, habituée, par une longue mortification, à prendre tout ce qu'on lui présentait, elle avait, je suppose, fait un excellent déjeuner

(1) Une préparation anglaise d'un goût très fort.

avec les morceaux de pain sec qu'elle n'omettait jamais de ramasser sur la table après chaque repas. »

Voici un autre trait, qui nous dira comment on pratiquait l'obéissance dans ce petit cénacle. « Un jour, raconte encore la même Sœur, nous étions toutes réunies dans la chambre commune. Tout à coup, Mère Saint-Fabien me dit : « Ma fille, descendez me chercher Sœur X... » Or, la religieuse qu'elle me nommait était devant mes yeux. Pensant que notre Mère voulait éprouver mon esprit de soumission, je descendis donc, me promenai de long en large dans les couloirs ; puis je remontai dire à notre Mère que je n'avais pas rencontré Sœur X... Mère Saint-Fabien me regarda avec un sourire charmant et me pria de retourner m'asseoir à ma place. »

Le bonheur intime et tout spirituel, dont jouissaient les Sœurs dans la pratique des plus hautes vertus, était chèrement acheté, car, il faut bien le dire, les deux premières années de leur séjour dans la capitale de l'Irlande furent marquées par des croix multiples et des difficultés de tous genres. Le Seigneur se plaisait à éprouver la fidélité de ses servantes, et l'enfer, de son côté, multipliait ses ruses et ses assauts pour entraver leur mission. Est-il étonnant, du reste, que des âmes si parfaitement unies à leur Maître, fussent gratifiées de cette part de choix qui ne manque jamais aux justes et aux œuvres qu'ils entreprennent?

C'était chose si nouvelle pour les Irlandais de voir des religieuses circuler dans les rues, s'établir au chevet des malades ou s'en aller seules dans les environs de la ville ! Beaucoup d'ecclésiastiques même et plusieurs évêques eurent peine à comprendre la vocation, toute

spéciale, des Sœurs du Bon-Secours, et à s'habituer à leur ministère ; aussi ce préjugé fut-il, pour elles, la source d'épreuves sans nombre. Disons bien vite que les malades furent les premiers à le combattre et à réclamer les services de celles qui leur apparaissaient comme des anges visibles. Plusieurs médecins, et en particulier Sir Francis Criuse, les docteurs Baunon et Lyons, eurent l'intuition du concours précieux qu'ils pouvaient attendre des Sœurs du Bon-Secours et furent, dès le début, des soutiens dévoués de la communauté. Les soins intelligents que ces religieuses rendaient aux malades, la sollicitude dont elles les entouraient, furent bientôt appréciés par tous ceux qui les approchaient, et peu à peu les préventions tombèrent.

Du reste, les Sœurs se prêtaient à toutes les œuvres charitables qu'elles rencontraient sur leur chemin ; la plupart ne sont connues que de Dieu seul, mais il en est une qui mérite d'être citée, car elle révèle sous leur vrai jour les Mères Saint-Fabien et Sainte-Hedwige, et cette œuvre fut certainement pour la communauté une source de bénédictions.

Dans le voisinage du couvent vivait une personne fort pieuse, qui avait recueilli chez elle un prêtre âgé, infirme et dénué de toute ressource : c'était M. l'abbé Hamilton. Elle le soignait avec le plus grand dévouement, mais, quand les infirmités du vieillard s'accrurent et qu'il ne fut plus possible de le laisser seul la nuit, elle vint trouver Mère Saint-Fabien et lui demanda de lui procurer une garde pour le veiller, cela au nom de la charité chrétienne, car, chargée comme elle l'était, il lui était impossible d'offrir aucune rémunération.

Mère Saint-Fabien ne resta pas insensible à cet appel;

cependant, comme les Sœurs étaient toutes occupées et qu'on ne pouvait leur imposer un surcroît de fatigue, la Supérieure et son assistante assumèrent ce fardeau, et, durant six mois, elles allèrent alternativement passer la nuit auprès du saint vieillard, qui se trouvait très heureux de leur présence et aimait à leur parler de Mgr de Quélen, qu'il avait beaucoup connu.

Bientôt de nouvelles Sœurs vinrent de Paris, et elles secondèrent leurs Mères dans ces charitables veillées, qui se prolongèrent encore pendant plus d'une année. Lorsque le vénérable archiprêtre sentit sa fin approcher, il voulut bénir solennellement les Sœurs du Bon-Secours, leur promettant de prier pour la Congrégation lorsqu'il serait arrivé au port.

Dans les dispositions intérieures où se trouvaient ces si parfaites religieuses, il n'est pas étonnant que leur labeur ait été fructueux, et si la croix fut leur partage durant les premières années de leur séjour à Dublin, de douces et insignes consolations leur furent données aussi. « Dieu soit loué! écrit l'une d'entre elles. Aucune de nous n'a eu le chagrin d'assister à la mort d'un pécheur impénitent. Tous ceux à qui nous avons consacré nos forces et notre temps sont revenus à Dieu et ont fait une mort de prédestiné ; cependant beaucoup, parmi eux, avaient depuis de longues années mené une vie coupable. »

Parmi ces conversions, dues à la prière et à un zèle vraiment apostolique, nous en citerons quelques-unes particulièrement touchantes :

Six mois environ après la fondation, une Sœur fut réclamée pour soigner un colonel très âgé. Ce vétéran était né dans l'Eglise catholique et avait reçu une éducation chrétienne. Mais, étant entré dans l'armée, il perdit bientôt la foi de son enfance et

devint incroyant, puis franc-maçon ; de longues années de sa vie se passèrent ainsi dans l'oubli de Dieu et le mépris de sa loi. Une vieillesse heureuse, exempte d'infirmités, ne le rapprocha pas de Celui qui est l'auteur de tout bien, et quand la maladie le terrassa, il ne voulut pas davantage entendre parler de Dieu. Pendant longtemps, les exhortations de la Sœur, les industries de sa charité restèrent vaines, et ce ne fut qu'au bout de six longs mois que, secondé par les prières de la communauté, son zèle fut enfin récompensé. Un jour, le malade consentit à voir un Père jésuite qui avait été, comme lui, officier dans l'armée britannique ; intéressé par la conversation du religieux, il lui ouvrit son cœur et consentit à faire une confession générale. Après avoir reçu les derniers sacrements, il vécut encore plusieurs semaines dans de grands sentiments de joie et de reconnaissance, qu'il ne savait comment traduire, et il mourut en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie. Une de ses dernières paroles fut un merci éloquent à la Sœur du Bon-Secours, à laquelle il déclarait devoir son bonheur.

Vers la même époque, une des filles de la Mère Geay fut envoyée au chevet d'un jeune artiste français, qui était atteint de la fièvre typhoïde ; elle le trouva très mal et privé de tous ces soins que l'affection seule sait donner. Le seul ami du malade paraissait être un grand chien, lequel, couché près du lit, montra ses crocs dès qu'il aperçut la religieuse ; ce jour-là déjà il s'était jeté sur le docteur, n'admettant pas qu'un étranger s'approchât de son maître. Ce dernier rassura la Sœur et lui conseilla de se lier d'amitié avec son chien, car jamais, dit-il, elle ne pourrait obtenir qu'il quittât le pied du lit. La bonne religieuse suivit cet avis, et, par sa douceur et ses gâteries, elle eut bientôt fait de se concilier les bonnes grâces du fidèle animal ; elle songea alors à gagner la confiance du jeune artiste, car le médecin lui avait avoué qu'il n'y avait pas de temps à perdre si elle voulait s'occuper de son âme. Mais, à la première ouverture au sujet de la confession, le malade répondit : « Sœur, vous me faites mal ici », et il montrait sa tête. Changeant alors de tactique, la religieuse lui parla de sa famille, de la France, et elle apprit bientôt que le malheureux jeune homme avait encore sa mère, que cette dernière était très pieuse et lui avait donné une éducation foncièrement chrétienne. « Ma mère prie sans cesse pour moi », dit-il avec émotion. C'était au contact de mauvaises relations

qu'il avait perdu la foi et s'était fait franc-maçon ; cependant, sa piété filiale était restée intacte, et il confessa que sa plus grande joie était d'envoyer à sa mère une partie des ressources que lui procuraient ses travaux d'artiste.

Quand la Sœur connut ces circonstances, elle n'hésita pas un instant à faire appeler un Père jésuite, qui était directeur d'une association de jeunes gens et connu pour opérer de merveilleuses conversions. Il vint voir le malade, l'intéressa, lui parla de son art, examina ses peintures et admira surtout un tableau de la bienheureuse Vierge Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras ; quand il promit à l'artiste sa visite pour le lendemain, ce dernier parut satisfait. Le Père revint, en effet, et ne fut pas rebuté lorsqu'il se hasarda à parler de la réception des sacrements. Le moribond se confessa même avec de grands sentiments de contrition, répudia toute attache à la franc-maçonnerie, insistant pour signer un acte de renonciation à la secte. Il demanda qu'aucun membre d'une société secrète ne fût admis auprès de lui ou s'occupât de son enterrement, ce que le Père lui promit. Il reçut ensuite avec ferveur les derniers sacrements, en remerciant Dieu de l'avoir traité avec tant de miséricorde, et mourut résigné, même heureux, rassemblant ses dernières forces pour dire sa reconnaissance aux Sœurs et leur promettre de se souvenir d'elles quand Dieu lui aurait ouvert les portes du ciel.

Dans le cimetière catholique de Dublin, une croix de marbre blanc s'élève sur la tombe du jeune Français ; des amis généreux du Père X... voulurent ainsi perpétuer le souvenir d'une conversion opérée par son zèle.

La pauvre mère de l'artiste ne fut point oubliée non plus ; une somme importante, produit de la vente des œuvres de son fils, lui fut envoyée par le bon religieux qui avait ramené au bercail cet enfant prodigue.

C'est ainsi que le Seigneur récompensait l'abnégation et le zèle de ses servantes, et leur donnait une influence d'autant plus grande qu'elles s'abîmaient davantage dans l'humilité. « La grâce de Dieu, écrit la même religieuse, nous accompagnait dans nos gardes, car, par nous-mêmes, nous étions si faibles, nous avions si peu d'expérience ! Par un secours vraiment provi-

dentiel de Dieu, qui n'a besoin de personne pour faire son œuvre, les conversions des pécheurs les plus obstinés étaient fréquentes. Voici encore un trait qui montre toute l'efficacité de ce nom plein de charme : *Sœur du Bon-Secours.* »

« Dans les premiers temps de mon séjour à Dublin, je fus envoyée dans un hôtel pour y soigner un homme d'une quarantaine d'années, lequel était atteint d'une maladie grave. Je me rendis auprès de lui dans la soirée, et je commençai par lui prodiguer les soins prescrits. Touché de ma bonté, il devint communicatif ; ainsi j'eus bientôt appris qu'il ne s'était plus confessé depuis de longues années et qu'il ne voulait pas entendre parler de confession. Toute la nuit, je fus dans une inquiétude mortelle et, dans mon angoisse, j'offris à la très sainte Vierge l'âme de ce pauvre pécheur. — « Ma Sœur, me disait-il parfois, il y a dans « la chambre un énorme chien noir qui veut sauter sur moi ; ses « yeux sont terribles, mais, chose étrange ! il ne fait point atten- « tion à vous. »

« Ne pouvant quitter mon malade, j'envoyai au matin un mot au curé de la paroisse, pour le prier de venir le plus tôt possible. Six heures sonnent, et il n'est point encore venu. Alors je cours moi-même au presbytère et je ramène le prêtre. Introduit près du moribond, comme un ami qui veut l'aider et le soulager, il est bien accueilli. La sainte Vierge veillait, car la grâce ne tarda pas à toucher cette âme. Le mourant fit une confession générale avec une contrition extraordinaire, en versant d'abondantes larmes.

« Quelques heures plus tard, ce prodigue, revenu près du meilleur des pères, rendait son âme à Dieu en me disant : — « Ma Sœur, pendant toute l'éternité, je vous bénirai, et quand « je verrai Dieu face à face, je lui demanderai pour vous une belle « place au ciel. Oh ! merci, merci ! »

« Un Père Carme était venu l'enrôler sous la bannière de Marie, et il eut le bonheur de mourir revêtu des livrées de la Vierge. »

L'installation des Sœurs à Grenville Street ne fut que temporaire ; le nombre des religieuses s'étant considérablement accru, le local était devenu insuffisant pour

les contenir, et il fallut songer à chercher une demeure plus spacieuse ; mais, pendant longtemps, les recherches furent vaines.

Enfin, grâce à l'intervention du révérend Anderdon, confesseur de la communauté, on trouva une vaste habitation, qui put facilement être transformée en couvent ; elle était située au n° 64 de Lower Mount-Street, près de Merrion Square ; c'est là qu'est encore aujourd'hui la résidence des Sœurs. Le 24 juin 1864, en la fête du Sacré-Cœur, on célébra pour la première fois la sainte Messe dans la nouvelle chapelle.

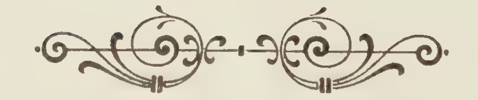
A partir de cette époque, un grand nombre de postulantes se présentèrent et la communauté compta bientôt trente membres. On demandait les Sœurs de toutes les parties de l'Irlande, et leur ministère était aussi apprécié des médecins que du clergé. S. Em. le cardinal Cullen, archevêque de Dublin, les estimait grandement, tant à cause des services qu'elles rendaient qu'en raison de leur esprit si profondément religieux ; toute sa famille, son frère, sa sœur, ses neveux et nièces furent soignés par elles. Le prélat leur donna, comme supérieur, le chanoine Murphy, qui fut, jusqu'à la fin de sa vie, le conseiller fidèle et dévoué de la communauté (1).

Mgr Walsh, vicaire général, ne cessa, lui non plus, de témoigner une grande sympathie aux Sœurs du Bon-Secours. A l'époque de la fondation de Dublin, il était curé de l'église Saint-Michel et Saint-Jean, paroisse qui comprenait un des quartiers les plus misérables ; il eut alors l'occasion de juger les nouvelles gardes-malades dans une circonstance qu'il se plaisait à rappeler plus

(1) Ce saint prêtre mourut le 14 mai 1882, au moment où il achevait de célébrer le saint Sacrifice de la Messe.

tard. Une Sœur avait été envoyée dans ce quartier pour y soigner un homme atteint de la fièvre typhoïde, et comme le danger était imminent, un prêtre fut appelé pour lui administrer les derniers sacrements ; Father Walsh accourut et son émotion fut grande en trouvant une religieuse établie dans cette masure, qui n'était habitée que par une vieille femme de quatre-vingts ans Il ne laissa rien paraître, mais, à partir de ce moment, toutes les nuits il venait visiter le malade et souvent il le veillait jusqu'au matin en récitant son bréviaire. Les visites nocturnes du saint prêtre étaient une énigme pour la Sœur, elle en eut l'explication lorsque le malade, contre toute prévision, se rétablit. Le bon Père Walsh lui confia alors les craintes qu'il avait eues, que le pauvre homme, dans un accès de fièvre chaude, n'essayât de se tuer ou de tuer sa garde. Dans cette appréhension, il pensait n'avoir accompli que son devoir en venant les protéger tous les deux. Quand il fut devenu vicaire général, prélat de Sa Sainteté Léon XIII et doyen de Dublin, Mgr Walsh fut chargé de diriger toutes les communautés de femmes du diocèse et, dans ses relations avec le Bon-Secours, il ne se départit jamais de cette paternelle bienveillance qu'il avait témoignée aux Sœurs dès les premiers jours. Aussi, quand il tomba malade, réclama-t-il leurs bons soins. Par une coïncidence singulière, on lui envoya cette même religieuse sur laquelle il avait, trente-huit ans auparavant, veillé durant tant de nuits avec une si touchante sollicitude ; pendant sa longue convalescence, il se plaisait à lui parler de ce passé et disait souvent : « Pauvre enfant! Combien j'avais pitié de vous! Quelle lourde tâche vous accomplissiez là ! »

Comme protecteur et bienfaiteur de la communauté de Dublin, il nous faut encore mentionner le Docteur Anderdon, neveu de Mgr Manning, le futur archevêque de Westminster. Peu de temps après leur arrivée, le révérend Anderdon, qui était alors attaché à l'église de l'Université (University Church), vint les visiter et, comme il parlait français, il fut d'un grand secours pour la Mère Saint-Fabien ; il prit à cœur les intérêts du couvent et, ainsi que nous l'avons dit, c'est grâce à son intervention que put être faite l'acquisition de l'immeuble de Lower Mount Street. Ce digne ecclésiastique resta le confesseur des Sœurs jusqu'à son entrée au noviciat des Pères Jésuites. Alors il fut remplacé, dans ce ministère, par le R. Père Leterrier, supérieur des Pères Maristes de la résidence de Dublin, lequel, durant six ans, dirigea la communauté avec un zèle aussi discret que dévoué. Nous le retrouverons plus tard à Baltimore.



CHAPITRE QUATORZIÈME

Fondation à Rozoy.
Mort du Cardinal Morlot.
La Sœur Ste-Fulgence nommée sous-maîtresse des novices.
Fondation à Roubaix.

1861-1863.

Sommaire. — Un legs providentiel. — Le Bon-Secours établit à Rozoy une maison de retraite pour les Sœurs âgées et infirmes. — La charité des Sœurs triomphe de l'hostilité de la population. — La Mère Sainte-Marianne est nommée supérieure; son amour pour les pauvres. — Construction de la chapelle. — Mgr Allou désire présider lui-même à la bénédiction de ce sanctuaire. — S. E. le Cardinal Morlot, tombé gravement malade, réclame les soins des Sœurs du Bon-Secours. — Confiance et simplicité du prélat envers sa garde-malade. — Les derniers moments du prélat. — Mlle de Périgord et le prince Talleyrand. — La Mère Sainte-Fulgence est nommée sous-maîtresse des novices ; ses rapports avec Mme la marquise de Castellane. — Peine profonde et édifiante résignation de Mme la marquise de Castellane. — Fondation à Roubaix. — Humbles débuts. — Etablissement définitif dû à la générosité de Mme J.-B. Screpel. — M. Vinchon, bienfaiteur de la communauté. — Conversion opérée par l'intercession de Notre-Dame de la Salette.

On n'a pas oublié qu'une des dernières paroles de la Mère Geay à ses filles avait été celle-ci : « *Je vous bénis pour le présent et pour l'avenir.* » Or, un an s'était à peine écoulé depuis la mort de la sainte Mère, et multiples déjà étaient les témoignages de protection que, du haut du ciel, elle avait donnés à ses filles. L'établissement de l'Institut en Irlande était une preuve évidente qu'elle veillait toujours sur son œuvre ; mais, à cette

heure, il y en eut une autre qui ne fut pas moins éloquente.

Au printemps de 1861, Mme Brochant de Villiers offrait aux Sœurs du Bon-Secours une propriété, qu'elle possédait à Rozoy-en-Brie, à dix-sept lieues de Paris, et qui se composait d'une jolie maison de campagne entourée de dix arpents de terre, le tout clos de murs et en parfait état.

Le gouvernement autorisa la Congrégation à accepter ce don, qui ne suscita aucune dépense, car les notaires eux-mêmes ne voulurent point recevoir d'honoraires pour les frais de l'acte.

Depuis longtemps, M. Brochant de Villiers, chrétien convaincu et grand homme de bien, se proposait de laisser sa propriété à une Congrégation religieuse, car il n'avait pas d'enfants ; mais il fut surpris par la mort avant d'avoir pu exécuter son pieux dessein. Il n'est pas sans intérêt de relater l'acte de dévouement qui fut l'occasion de cette mort imprévue. M. Brochant apprit un jour qu'un de ses fermiers, très malade, refusait avec obstination de recevoir les secours de la religion. En dépit de la distance et du mauvais temps, il partit aussitôt pour essayer d'ouvrir les yeux à ce pauvre égaré, qu'il eut le bonheur de ramener à Dieu. Mais, à son retour, il fut frappé d'un mal subit et mourut peu d'heures après.

Malgré sa profonde douleur, Mme Brochant de Villiers ne voulut pas différer de mettre à exécution le projet formé par celui qu'elle pleurait. « Je ne voudrais pas, disait-elle, que cette maison, consacrée par la mort de mon mari et par le brisement de tout moi-même, appartînt à d'autres qu'à une communauté. » Mais elle restait dans l'incertitude au sujet de la Congrégation qu'il s'agissait de favoriser. Or, il se trouvait que, depuis

longtemps, une Sœur du Bon-Secours, la Sœur Saint-Germain, soignait le frère de M. Brochant; cette circonstance ne fut pas étrangère à la détermination que prit la donatrice en faveur du Bon-Secours.

« La Providence, écrivait alors la Mère Sainte-Cécile
« à une de ses filles, semble elle-même disposer les
« choses pour l'heureuse issue de cette affaire, car le
« frère de Mme Brochant de Villiers, qui est son seul
« héritier, fait lui-même des démarches pour en hâter la
« solution. Si le bon Dieu veut vraiment que ce don nous
« soit fait, il saura bien diriger les volontés en notre
« faveur ; sinon, je n'en veux point. Tout pour sa gloire
« et selon sa volonté ! »

Grâce à cette générosité si inattendue, on put réaliser un désir nourri depuis longtemps par les supérieures, celui de donner aux vénérables anciennes et aux Sœurs usées dans de longues veilles, une résidence saine et le calme de la campagne. Pour obvier au besoin de repos et de changement d'air qui se faisait souvent sentir parmi les gardes-malades, surtout après un hiver rigoureux ou un temps d'épidémie, on avait, à plusieurs reprises, loué une maison de campagne, entre autres à Bellevue ; mais ces installations temporaires ne répondaient pas aux vues des religieuses ; aussi le don de Rozoy fut-il considéré comme providentiel et reçu avec une profonde reconnaissance.

Dans les comptes rendus des Chapitres, cette résidence est appelée *le vestibule du ciel,* mais elle est aussi l'asile de la souffrance et le foyer de la prière. Ces pauvres infirmes, si touchantes dans leur résignation, si joyeuses à la pensée de la récompense prochaine, tiennent sans cesse, comme d'autres Moïses, les bras élevés

vers le ciel pour aider celles de leurs Sœurs qui, par l'exercice de la charité, combattent dans les plaines du monde contre l'impiété et l'irréligion. Aussi n'est-ce jamais sans émotion que les supérieures parlent de cette maison bénie, sur laquelle plane quelque chose de la paix du soir, accordée souvent par la Providence aux serviteurs fidèles, *qui ont travaillé tout le jour malgré la chaleur* (1) et malgré la tempête.

Mais ce repos, si délicatement préparé par la main divine, devait être fécond aussi, et les Sœurs eurent la consolation de trouver à Rozoy un vaste champ ouvert à leur zèle.

La population, en majeure partie composée d'ouvriers, était très hostile à la religion, et ce fut avec grand déplaisir qu'elle vit des religieuses s'installer dans la localité ; néanmoins ces mauvaises dispositions tombèrent bientôt devant l'exquise charité des Sœurs.

Il y avait alors à Rozoy deux grandes fabriques, dans lesquelles on employait un nombre considérable d'ouvriers des deux sexes ; les accidents y étaient fréquents, et les blessés ne furent pas longtemps sans prendre le chemin du couvent où des Sœurs, au visage plein de bonté et au doux parler, avaient le secret de panser les plaies et de les guérir.

La Mère Sainte-Marianne fut nommée supérieure de la nouvelle fondation ; nous l'avons vue déjà à la tête de la maison de Boulogne où, durant dix ans, elle édifia tous ceux qui l'approchaient, et l'on se souvient de l'éloge ému que fit d'elle M. de Blaisel. Rappelée à Paris, la Mère Sainte-Marianne se consacra de nouveau à ses

(1) Matth., xx, 12.

chers malades et, en 1848, elle fut envoyée aux Tuileries avec Sœur Marie de la Visitation; mais, ayant été prise de vomissements de sang, elle fut contrainte de quitter ce poste avant l'évacuation du palais. On raconte que les blessés, subjugués par sa bonté, demandaient sans cesse de ses nouvelles. « Surtout, soignez-la bien, disaient-ils, et guérissez-la vite ; elle a été si bonne pour nous ! »

Cette digne religieuse était particulièrement bien douée pour la nouvelle mission qu'on venait de lui confier, car elle avait un attrait tout spécial pour la classe des pauvres et des travailleurs ; aussi son premier soin fut-il d'établir une salle de pansements, où l'on recevait indistinctement tous ceux qui se présentaient. Sœur Saint-Germain, l'infirmière, était d'une adresse remarquable et opérait, avec des recettes que son expérience lui avait fait connaître, des cures merveilleuses. Sa réputation était si bien établie que le docteur G... répondait invariablement aux malades qui venaient pour se faire panser : « Allez voir la Sœur du Bon-Secours. » Non seulement les pauvres, mais encore les personnes aisées ne craignaient pas d'affronter une longue course pour se faire soigner par la Sœur Saint-Germain. Une pauvre femme lui amena un jour son fils, qu'un gros chien avait mordu au point de lui enlever toutes les chairs; la plaie était affreuse et la pauvre mère pleurait et se désespérait. A force de soins, la bonne religieuse guérit complètement cet enfant.

Devant le bien accompli et sous la bienfaisante influence des épouses de Jésus-Christ, les préventions tombèrent complètement. D'autre part, les quelques personnes pieuses qui habitaient la localité regardaient les

Sœurs comme des envoyées du ciel et leur témoignaient la plus grande confiance.

Dans sa maternelle sollicitude, la Supérieure générale se préoccupa tout d'abord de procurer aux chères recluses de Rozoy, que l'âge ou la santé empêchaient de se rendre à l'église, le bienfait d'une chapelle qui leur permettrait de vivre aux pieds et en la compagnie du divin Maître. La première pierre de cet édifice fut posée en mai 1863. Tandis que les travaux étaient en cours, Mgr Allou, évêque de Meaux, vint à Rozoy et parut s'intéresser vivement à la nouvelle construction. « Je suis bien content, mes bonnes filles, dit-il joyeusement aux Sœurs assemblées, de vous voir toutes et j'ai été heureux aussi d'admirer la « cathédrale » que vous bâtissez en l'honneur de Dieu dans notre diocèse. Je me réserve le plaisir de la bénir ; mais je pose une condition à l'érection de cette chapelle : c'est que vous permettiez aux personnes du monde de venir y entendre la sainte Messe et d'assister à la bénédiction du Saint Sacrement. »

Le désir du prélat fut réalisé, et il présida à l'inauguration solennelle de la chapelle, qui eut lieu le 1er septembre 1864. Toute la population prit part à cette fête et, dans le courant de la journée, les ouvriers, qui avaient travaillé au pieux édifice, vinrent offrir des fleurs à la Supérieure générale. Ces braves gens lui exprimèrent leur vénération et leur respect dans un petit discours plein de cœur, ce qui montre, une fois de plus, que la question sociale serait bientôt résolue si la foi et la charité réglaient toujours les rapports entre les maîtres et les ouvriers.

Mgr Allou ne cessa de porter le plus vif intérêt à ses chères filles de Rozoy ; le bon évêque aimait à venir au

milieu d'elles, et, même quand il fut atteint de cécité, il ne cessa pas ses visites ; il connaissait les Sœurs à leur voix, et conversait avec elles si simplement qu'on eût dit un père au milieu de ses enfants.

Mme Brochant de Villiers, qui s'était retirée, comme dame pensionnaire, dans un monastère de Paris, revint à diverses reprises visiter le cher couvent et ne cessa de témoigner la joie profonde qu'elle éprouvait d'avoir pu procurer ce doux asile aux membres souffrants de l'Institut.

Tandis que la Mère Sainte-Cécile s'efforçait d'établir la maison de Rozoy sur des bases durables, elle eut la douleur de voir disparaître le pontife qui avait hérité, en faveur du Bon-Secours, des sentiments de Mgr de Quélen. Vers le milieu du mois de décembre 1862, l'archevêque de Paris fut atteint de la maladie qui devait l'emporter à la fin de cette même année.

La dernière sortie du charitable prélat, qui entourait d'une si grande sollicitude les communautés religieuses, eut pour but de visiter la Mère Marie-Thérèse Dubouché, fondatrice de la Congrégation de l'*Adoration perpétuelle,* laquelle se consumait alors comme un holocauste sur son lit de douleur ; le cardinal lui parla longuement et la laissa, raconte Mgr d'Hulst, ainsi que ses filles, toute réconfortée par la grâce de sa présence.

Dès que l'archevêque se vit gravement malade et que la science l'eut déclaré en danger, il appela à son chevet une Sœur du Bon-Secours.

Cependant, par une de ces contradictions qui restent inexplicables, et malgré une surabondance de charité qui se traduisait en lui par une extrême bonté, Mgr Morlot nourrissait une certaine prévention contre les Sœurs

gardes-malades, vocation qu'il jugeait téméraire, et plus d'une fois il avait exprimé à la Mère Geay son sentiment à cet égard. Mais, quand il eut lui-même accepté leur ministère, l'archevêque comprit alors quel élément de vie elles pouvaient être dans ce courant de charité qui circule dans la sainte Eglise, et il témoigna à la Sœur qui le soignait — Sœur Sainte-Rose — une confiance et une reconnaissance dont elle fut profondément émue. Il aimait à converser avec elle de cette éternité qui allait s'ouvrir pour lui : « Il faut que j'y pense sérieusement, ma Sœur, car je ne suis pas mieux », disait-il après une saignée dont on avait vainement attendu du soulagement.

Malgré les soins des docteurs Cruveilher et Vignolo, le mal fit de rapides progrès, et l'on ne put se dissimuler qu'une issue fatale était proche. Le malade le sentait, et il se préparait à la mort avec une admirable sérénité, repoussant doucement les espérances qu'on s'efforçait de lui faire concevoir. Mais il souffrait cruellement, et, au milieu de ses crises d'étouffement, on l'entendait répéter : « Puissé-je ne point manquer de patience ! »

On arriva ainsi jusqu'à la veille de Noël ; le soir du 24 décembre, le cardinal engagea la Sœur à retourner à sa communauté pour assister à la messe de minuit. « D'ailleurs, ajouta-t-il pour faire taire ses scrupules, nous aurons aussi la messe de minuit, je veux même y assister. » Et, malgré les instances de son entourage, il fallut le conduire ou plutôt le porter dans la chapelle de l'archevêché, où il trouva encore la force de se mettre à genoux pour recevoir la sainte Communion.

Quand on le ramena chez lui après le dernier Evangile, l'altération de ses traits témoignait de l'excès de ses souffrances. Peu après, la Sœur revenait à son

poste, et l'auguste malade s'empressa de lui dire combien il avait été heureux d'avoir pu recevoir son Dieu.

A partir de ce moment, le mal ne fit qu'empirer, et les derniers jours du pontife furent marqués par d'horribles souffrances, supportées avec une héroïque résignation. Souvent, au milieu des crises les plus violentes, il prenait en main le crucifix de la Sœur : « Dites-moi votre petite prière à la sainte Vierge, ma Sœur, mais bien bas, bien bas et lentement. » Alors la religieuse disait : « *C'est à votre assistance que nous avons recours,* « *ô sainte Mère de Dieu; ne méprisez pas les prières* « *que nous faisons dans nos nécessités, mais délivrez-* « *nous en tout temps, ô Vierge glorieuse et bienheu-* « *reuse; notre Reine, notre Avocate, notre Médiatrice,* « *réconciliez-nous avec votre Fils.* » L'archevêque alors continuait et achevait seul : « *Réconciliez-nous et pré-* « *sentez-nous à votre Fils maintenant et à l'heure de* « *notre mort.* »

Le 28, au matin, il dit à la Sœur du Bon-Secours : « Qu'avez-vous demandé pour moi ce matin dans votre prière, ma Sœur? — Monseigneur, je faisais ma méditation sur le *Pater.* — Où vous êtes-vous arrêtée? — A ces paroles si belles : *Que votre volonté soit faite!* — Et moi aussi, c'est toujours là que je m'arrête. Oui, que la volonté de Dieu soit faite! »

Une autre fois, que le malade était à bout de forces, il s'adressa encore à sa garde et lui dit : « Ma Sœur, « il faut me parler du bon Dieu ; c'est la conso- « lation des malades, c'est ma vie..., et vous ne me « dites plus rien. — Eh bien ! Monseigneur, disons : « *Patience de mon Dieu, je m'unis à vous! Résignation*

« *de mon Dieu, je m'unis à vous !* — Oui, ma Sœur, oui, « tout pour l'éternité, tout pour l'éternité ! »

Dans la nuit du 28 au 29, le cardinal, sur son désir ardemment exprimé, reçut une dernière fois la sainte Communion ; depuis plusieurs jours déjà, la bénédiction du Saint-Père lui avait été envoyée. Au matin, après l'avoir soutenu et réconforté au milieu de terribles angoisses, la Sœur lui apprit qu'on allait célébrer la sainte Messe pour lui, dans la chapelle du Bon-Secours ; il en parut doucement touché, et, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, il récita les prières du commencement de la Messe et le *Confiteor*. Un peu après, voyant que la fin était imminente, la Sœur lui suggéra cette parole : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* », et l'un des prêtres présents, à genoux près du lit, répondit : « *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* » A ce moment, le cardinal Morlot inclina la tête et rendit son âme à Dieu ; comme il l'avait dit la veille au docteur Vignolo, il allait reposer dans la paix du Seigneur.

Ces souvenirs et beaucoup d'autres sont d'un prix inestimable pour les vierges appelées à exercer, auprès des prêtres et des pontifes, le rôle que les saintes femmes de l'Eglise primitive remplissaient auprès des apôtres et des ministres de Jésus-Christ ; ils restent comme les vestiges d'un passé singulièrement glorieux et fécond.

Précieux aussi étaient, pour les Sœurs, les témoignages de sympathie qu'elles recevaient des personnes du monde, auprès desquelles elles avaient rempli l'office du Cyrénéen. C'est ainsi que nous trouvons, dans la correspondance de l'année 1862, deux lettres de Mme la

marquise de Castellane, qui nous diront quel sillon lumineux le passage de la Sœur Sainte-Fulgence avait laissé dans ce milieu élevé et éminemment chrétien de Rochecotte, où Mgr Dupanloup, M. de Falloux et tant d'autres hommes distingués aimaient à venir se reposer de leurs combats.

Mme de Castellane était née Pauline de Périgord ; elle était la fille de la duchesse de Dino et la petite-nièce du prince de Talleyrand, dont la conversion fut en partie son œuvre. Dans un discours prononcé en 1791 à l'Assemblée constituante sur la grave question de l'enseignement, M. de Talleyrand avait dit : « *La présence d'une jeune fille purifie le lieu qu'elle habite, et son innocence commande à ce qui l'entoure le repentir ou la vertu.* »

La miséricorde divine devait lui ménager à lui-même le bienfait d'une semblable influence, en plaçant près de lui, à la fin de sa carrière, sa petite-nièce « dont la piété, à ce moment, où son âme se tournait vers de graves pensées, lui fit une de ces impressions douces et pénétrantes auxquelles l'homme résiste difficilement (1). » Le prince lui avait vu faire sa première Communion à Londres, et il en fut si vivement frappé qu'il ne put s'empêcher de prononcer cette autre remarquable parole : « Que la piété d'une jeune fille est chose touchante ! Et que l'incrédulité, chez la femme surtout, est contre nature ! » Plus tard, parlant de sa nièce, il disait encore : « Pauline ! n'est-ce pas qu'elle est un ange ? »

Mlle de Périgord avait, à Paris, pour confesseur, l'abbé Dupanloup ; elle parla de lui à son oncle dans

(1) Mgr Lagrange : *Vie de Mgr Dupanloup.* Tome I.

des termes qui donnèrent à celui-ci le désir de connaître le futur évêque d'Orléans.

L'abbé Dupanloup a raconté lui-même cette page de sa vie : les relations qu'il entretint alors avec M. de Talleyrand, le travail qui s'opérait peu à peu dans l'esprit du vieillard, la sollicitude de Mgr de Quélen pour cette âme égarée, les angoisses des derniers jours, tandis que le prince, toujours diplomate, fixait des délais pour la signature de la rétractation, sans laquelle il ne pouvait être réconcilié avec Dieu.

On connaît cette scène palpitante, alors que M[lle] de Périgord, tremblante mais vaillante, rappelait au moribond, à six heures du matin, les promesses de la veille et lui présentait la plume avec laquelle il devait signer sa déclaration et demander à rentrer, en fils soumis, dans le giron de la sainte Eglise. La lettre qu'il écrivit le même jour à Grégoire XVI commençait par ces mots : « Très Saint-Père, la jeune et pieuse enfant, qui entoure ma vieillesse des soins les plus touchants et les plus tendres, vient de me faire connaître les expressions de bienveillance dont Votre Sainteté a daigné se servir à mon égard, etc. »

Quelques années plus tard, M[lle] de Périgord, devenue la marquise de Castellane, se trouvait à Rome avec son mari et obtenait une audience du Souverain Pontife. Après les formalités d'usage, Sa Sainteté, prenant sur son bureau des papiers qui y étaient rangés, lui demanda si elle les reconnaissait. C'était la rétractation signée par le prince de Talleyrand le matin du jour de sa mort et la lettre qui l'accompagnait. « Ces papiers ne quittent pas ma table, lui dit Grégoire XVI, ils m'ont apporté la plus vive consolation que j'aie ressentie depuis

mon pontificat. » Le lendemain, le Pape envoya à Mme de Castellane un magnifique chapelet en souvenir de la mort chrétienne de son oncle, le prince de Talleyrand.

C'est cette femme, supérieure à tous égards, que la Sœur Sainte-Fulgence eut le bonheur de voir dans l'intimité et qui l'honora de son amitié. Depuis quatre ans, elle prodiguait ses soins à la mère de la marquise et édifiait tous ceux qui l'approchaient par son esprit religieux, son tact et les délicatesses de son dévouement.

Comme nous l'avons vu, la sainte Mère Geay avait cultivé avec le plus grand soin cette âme, dont elle attendait de grandes choses, et la Mère Sainte-Cécile eut à tâche de continuer cette œuvre de formation si heureusement commencée. Du reste, la jeune Sœur s'était spontanément — et avec un grand abandon — mise sous la direction de la nouvelle Supérieure ; il est regrettable que ses lettres n'aient pas été conservées, car, d'après les réponses de la Mère Sainte-Cécile, on peut juger de l'ardeur qu'elle mettait à atteindre la perfection. « Non, vous ne serez pas pour moi un « fardeau, lui écrivait la Supérieure générale dès le « mois de juin 1860 ; vos lettres, où se peignent si « bien vos bonnes dispositions, me consolent beaucoup. « Quant à vos misères, ne vous en alarmez pas, vous « en aurez tant que vous serez sur cette terre, et Dieu « vous fait une grande grâce en vous montrant si claire- « ment vos défauts, car, avec son secours et votre bonne « volonté, ils vous seront une source de beaucoup de « mérites. Oui, c'est une grâce immense que la connais- « sance de soi-même, c'est alors que l'on bâtit sur le « fondement inébranlable de l'humilité. Ne vous troublez « jamais ; le trouble ne sert qu'à vous arrêter dans votre

« course vers Dieu, vers ce Dieu si bon qui a compassion « de toutes nos faiblesses. »

Un peu plus tard, elle écrivait encore : « Vos lettres « ne seront jamais trop fréquentes; elles consolent mon « pauvre cœur, car je vois en vous un immense désir « d'être toute à Dieu, et c'est bien là le but de la vie « religieuse. Avec Dieu, on est fort contre les peines « et les tentations. Sachez-le bien aussi, ma fille, une « épouse de Jésus-Christ qui n'a pas de sacrifices à faire « ne fera jamais de grands progrès dans la vertu ; et « puis, ne faut-il pas que nous soyons toujours en « haleine, afin d'être toujours forcées de nous jeter dans « le cœur de notre bon Sauveur? Si vous le suivez cou-« rageusement jusqu'au Calvaire, vous n'avez que faire « de demander le chemin pour aller au ciel; tous les « bienheureux vous crieront : Vous y êtes! Allez droit « devant vous, et ne cherchez ni à droite ni à gauche. « Disons donc du fond du cœur : *Vive Jésus et sa croix !* « Au dernier jour, nous baiserons avec transport cette « croix bénie, qui nous aura rendues semblables à notre « divin Epoux. »

D'autres fois, sachant à quelle âme généreuse elle s'adressait, elle ne craignait pas de l'animer au combat contre elle-même. « Vous ne savez que faire, me dites-« vous, pour broyer votre caractère. Faites-le dis-« soudre, ma fille, dans le sang que Notre-Seigneur a « versé pour nous racheter; dites-lui : Mon Jésus, n'a-« bandonnez pas votre enfant, car seule elle périrait. « Pensez aussi à la patience de la sainte Vierge au pied « de la croix; voyez encore ce qu'ont fait les saints et « comprenez qu'aux yeux de la foi, il n'y a de grand que « l'âme qui travaille à sa perfection. Attachez-vous donc

« à vaincre votre défaut dominant, et pour cela « examinez quel en est le principe ; c'est par ce « moyen que vous terrasserez ce géant, qui vous est « si nuisible. »

Le défaut contre lequel la Sœur Sainte-Fulgence avait à lutter, était une certaine hauteur qui, dans le contact avec le prochain, devenait pour elle une cause de fréquents froissements. La Mère Sainte-Cécile combat cette tendance avec la dernière énergie. « Soyons humble, ma « fille, lui répète-t-elle sans se lasser ; Dieu ne refuse « rien au cœur qui s'adresse à lui pour lui demander « une vertu qu'il nommait sienne : « *Apprenez de moi* « *que je suis doux et humble de cœur.* » Un grain « d'humilité est plus agréable à ses yeux que les actes « les plus héroïques faits sans cette vertu. »

Et encore : « Tenez-vous bien bas, et Dieu s'abaissera « vers vous ; si, au contraire, vous voulez vous élever, « Dieu montera encore plus haut, et jamais vous ne « pourrez l'atteindre. Mais, dans cette lutte contre vous-« même, ne perdez pas courage et relevez-vous toujours « avec simplicité, disant à notre bon Sauveur : Me voilà « encore ; vous avez de nouveau à exercer votre grande « miséricorde ! Non, ne vous découragez pas, *le royaume* « *de Dieu souffre violence, il n'y a que les violents qui* « *l'emportent,* et ce sera en combattant la promptitude « de votre caractère que vous acquerrez le mérite de la « victoire. »

Cette forte direction produisit ses fruits, et quand elle eut elle-même charge d'âmes, la Mère Sainte-Fulgence donna surabondamment à ses filles ce qu'elle avait reçu. Dans l'automne de 1862, elle vint à Paris pour assister à la retraite annuelle, et c'est alors que la Supérieure

générale la retint pour la placer au noviciat comme sous-maîtresse.

La châtelaine de Rochecotte reçut la nouvelle de ce changement avec une peine profonde, mais l'accepta avec une générosité toute chrétienne.

« La volonté de Dieu s'est manifestée par celle de votre « vénérable Mère, ma bien chère Sœur, écrivait-elle ; à « ce coup imprévu, il faut donc dire *Amen*, et cela d'aussi « grand cœur que s'il ne s'agissait pas d'un *sacrifice*. Je « vous demande plus que jamais le secours de vos bonnes « prières pour moi et pour les miens, et je vous remercie « encore bien profondément des années que vous nous avez « consacrées. Je vous embrasse d'un cœur tout ému. »

Et un peu plus tard, quand Sœur Sainte-Fulgence, ayant obtenu de passer quelques jours auprès de sa noble amie, eut pris définitivement congé d'elle, cette dernière lui écrivait ces lignes si senties : « Ma bonne et « chère Sœur, vous venez de me quitter, et pourtant je « sens déjà le besoin de vous répéter, par écrit, mes « regrets, ma gratitude, mon émotion ! Tous ces senti- « ments-là me remplissent le cœur, et le combat auquel « je m'exerce pour ne point m'y laisser aller, a produit une « migraine dont je crains bien que vous ne soyez vous- « même atteinte en route. Mais vous, au milieu du revoir « de vos chères Sœurs, vous ne trouverez pas le vide « que me laisse votre départ, vide au-dessus de tout ce « que je puis exprimer.

« Du moins, soyons fidèles à nous retrouver dans la « prière, ce grand rendez-vous, qui ne connaît pas de « distance, en attendant la consolation de nous retrouver « en réalité.....

« Merci encore, ma bonne et chère Sœur, merci ! —

« Croyez que vous avez en moi une amie à toute épreuve.
« Tout Rochecotte vous salue, et ma fille, mes petits-
« enfants et moi nous vous embrassons de tout cœur. »

Dès lors, la Mère Sainte-Fulgence devint le bras droit de la Mère Sainte-Cécile et sa secrétaire, tout en travaillant à la formation de ces religieuses que nous verrons plus tard si viriles et si humbles dans l'exercice de leurs saints travaux.

Il nous faut parler maintenant d'une fondation qui n'a pas encore été mentionnée, parce qu'elle n'avait pas été faite dans les conditions ordinaires ; cette fondation est celle de Roubaix.

Depuis longtemps les Sœurs du couvent de Lille allaient fréquemment en garde dans cette ville, qui n'est distante du chef-lieu que de dix kilomètres. Mais ces déplacements créaient certains inconvénients, nuisibles au maintien de l'esprit religieux ; la supérieure de Lille y obvia en louant, en 1852, à Roubaix, rue Traversière, une petite maison vieille et incommode, il est vrai, mais suffisante pour offrir aux gardes-malades un abri temporaire. Ce ne fut qu'en 1863 que l'on songea à une installation définitive.

Roubaix n'avait pas encore, à cette époque, acquis ce merveilleux développement, qui a fait de cette ville un des centres industriels les plus riches de France. Mais cet accroissement, qui se fit avec une si incroyable rapidité, — en 1842, Roubaix ne comptait que 18.000 habitants — multipliait aussi les besoins de la classe ouvrière.

Un fait à remarquer, c'est que les chefs d'industrie, qui, sans autre concours que l'effort intelligent de leur travail, ont créé dans le Nord ces magnifiques établissements, qui sont une de nos gloires nationales, étaient, pour la plupart, des hommes de foi et donnaient volontiers leur concours

à tout ce qui pouvait favoriser l'esprit religieux dans la population. Ils trouvèrent de puissantes auxiliaires dans les Sœurs du Bon-Secours et tout particulièrement dans la Sœur Saint-Romain qui, pendant plus de quarante ans, soigna, consola, évangélisa les pauvres de Roubaix.

L'initiative d'un établissement si désiré est due à Mme Jean-Baptiste Scrépel, une fervente chrétienne, dont le nom était inscrit en tête de toutes les bonnes œuvres. Ayant plus d'une fois admiré les Sœurs dans l'exercice de leur ministère auprès des familles, elle comprenait tout le bien qu'elles étaient appelées à faire, et un jour elle confia à son mari que, pour les voir se fixer dans la ville, elle était disposée à faire bien des sacrifices, même celui de ses bijoux. M. Scrépel, touché de cette pensée généreuse et partageant le désir de sa femme, fit évaluer les bijoux et donna la somme équivalente pour l'érection du nouveau couvent ; cette construction s'éleva bientôt rue du Square, et les Sœurs s'y établirent en 1863.

La famille Vinchon mérite aussi une mention particulière parmi les bienfaiteurs de la Communauté.

La fabrique que dirigeait M. Vinchon se trouvait derrière la pauvre maison de la rue Traversière ; ce dernier avait eu maintes occasions d'apprécier les Sœurs, qui, plusieurs fois, lui prodiguèrent leurs soins, et en raison de ces bonnes relations, de ces rapports fréquents, il avait pu leur rendre de nombreux services. La famille de M. Vinchon a hérité de ces sentiments de bienveillance ; aussi n'est-ce jamais en vain que les Sœurs font appel à sa générosité en faveur de leurs pauvres.

Dès le début, ces pieuses filles rivalisèrent de zèle pour secourir les indigents, tout en prodiguant leurs soins aux malades de la classe riche, et il arriva plus

d'une fois qu'elles rentrèrent le soir sans trouver de repas apprêté, ayant toutes été retenues dans une de ces familles d'ouvriers où la maladie amène la misère.

Parmi les faits consolants consignés par les Sœurs qui résidaient dans le Nord, nous relevons une guérison due à l'intercession de Notre-Dame de la Salette ; comme elle eut lieu à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire vers 1865, nous la relaterons ici et nous laisserons parler la religieuse qui fut le témoin et l'instrument providentiel de cette faveur :

« Je fus appelée le 27 janvier auprès d'une dame de Bousbecques, qui était atteinte d'un érésipèle. On avait fait appeler en consultation cinq médecins de Lille, et tous les cinq avaient condamné la malade. Tout espoir semblait donc perdu ; mais, comme la pauvre femme était d'une grande piété, je n'eus pas de peine à lui faire recevoir les sacrements. Je lui proposai d'abord de faire une neuvaine à Notre-Dame de la Salette, qui avait déjà guéri son petit neveu. « Nous serons neuf à la commencer ce soir, et tous nous ferons la sainte communion demain matin ; si vous vouliez vous unir à nous et recevoir le bon Dieu aujourd'hui, peut-être que la sainte Vierge nous obtiendrait votre guérison. « J'ai tout compris, me répondit la malade ; je suis très « mal et vous désirez me faire administrer. Je veux tout ce que « vous voulez ; faites venir M. le Curé et aussi mon mari, afin « que je lui fasse mes dernières recommandations. »

« A midi, M. le Curé arriva, confessa la pieuse chrétienne et lui administra les derniers sacrements. Puis elle dit adieu à tous ceux qui l'entouraient : « Je sais qu'il n'y a qu'un miracle qui « puisse me guérir, ajouta-t-elle, mais je sais aussi que la sainte « Vierge est toute-puissante. Si je suis guérie, en témoignage de « reconnaissance, je lui ferai bâtir une chapelle près d'ici. »

« Nous fîmes la neuvaine, et pendant tout le temps qu'elle dura, il n'y eut aucun changement dans l'état de la pauvre patiente. Le neuvième jour, voyant qu'elle était toujours aussi mal, nous commencions à perdre espoir. Les prières convenues furent dites pour la dernière fois à huit heures du soir ; à neuf heures, la malade s'endormit et ne s'éveilla qu'à cinq heures du

matin, en disant qu'elle se trouvait très bien et avait grand'faim. Elle était si heureuse qu'elle parlait sans s'arrêter, de sorte que je crus d'abord qu'elle avait le délire. Mais je ne tardai pas à constater que la guérison était bien réelle ; de plus, la toux qui la faisait souffrir depuis nombre d'années, avait également disparu.

« Cette dame ne tarda pas à remplir le vœu qu'elle avait fait, et l'on voit aujourd'hui à Bousbecques une charmante petite chapelle dédiée à Notre-Dame de la Salette, où une lampe, allumée jour et nuit, redit sans cesse à Marie le merci d'une âme reconnaissante. »



CHAPITRE QUINZIÈME

Bref Laudatif.

1864.

Sommaire. — Les Supérieurs jugent le moment venu de demander pour l'Institut l'approbation canonique. — Mgr Darboy appuie chaleureusement la supplique des Sœurs. — Témoignages éloquents accordés au Bon-Secours par les membres de l'épiscopat. — Le Saint-Siège accorde le Bref laudatif le 1er juillet 1864.

Bien souvent, et surtout vers la fin de sa vie, la vénérée Mère Geay avait exprimé le désir de solliciter pour l'Institut l'approbation du Saint-Siège; mais les ecclésiastiques qu'elle consulta à cet effet, lui conseillèrent d'attendre encore, de prolonger l'essai, vu que la vocation des Sœurs du Bon-Secours était une vocation exceptionnelle et demandait à être prouvée par une longue expérience.

En 1864, la Mère Sainte-Cécile crut enfin le moment venu de réclamer, — sans qu'elle pût être taxée de témérité, — la faveur tant désirée. Il y avait alors quarante ans que l'Institut existait, et la vie des Sœurs gardes-malades, durant ce temps, avait clairement démontré que la pratique de la vie religieuse, des vertus d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, n'était nullement incompatible avec le soin des malades au milieu du monde.

M. Morel, le dévoué Supérieur de la Congrégation,

encouragea beaucoup la Supérieure générale dans son dessein et la guida dans la marche à suivre pour obtenir un *Bref laudatif.* « On sait, écrivait Mgr d'Hulst, en « traitant cette question, avec quelle prudente lenteur la « cour de Rome procède dans l'information des causes « qui lui sont déférées. Une longue pratique des affaires « a montré que, lorsqu'il s'agit de distribuer la louange « ou le blâme, d'encourager ou d'entraver une entre- « prise, le temps doit entrer comme un élément néces- « saire dans le conseil. Et lorsqu'il s'agit, en particulier, « d'une nouvelle forme de vie religieuse, la Congrégation « des Evêques et Réguliers fait une première enquête « sur le but, l'origine, l'esprit et les pratiques de la « nouvelle Société. Or, s'il ressort de cette enquête une « conviction favorable, la Congrégation obtient du Sou- « verain Pontife un Bref qui félicite les auteurs de « l'entreprise, déclare leur pensée louable, conforme « aux intérêts de l'Eglise et des âmes. Ce Bref n'est pas « encore cependant une approbation proprement dite : « l'Institut qui l'a reçu n'est pas canoniquement institué « dans l'Eglise universelle. »

Comme la Maison-Mère se trouvait sous la juridiction immédiate de l'archevêque de Paris, il fallait obtenir que Mgr Darboy se chargeât de présenter à Rome et d'appuyer la supplique des Sœurs, ce que le prélat fit avec un paternel empressement. « Partout où ces reli- « gieuses sont établies, lit-on dans la lettre de Sa « Grandeur, elles ont recueilli, avec les précieux encou- « ragements des évêques, la pieuse reconnaissance des « familles au milieu desquelles elles ont eu à prodiguer « leurs soins. »

« C'est à Paris surtout que leur dévouement se mani-

« feste avec plus de fruit ; nous sommes heureux de « rendre ce témoignage et nous exprimons le vœu que « Sa Sainteté daigne exaucer la prière des religieuses du « Bon-Secours, approuve leur Institut, accordant ainsi à « toutes leurs œuvres de zèle et de charité ses plus pa- « ternelles bénédictions. »

Un certain nombre d'archevêques et d'évêques, en apprenant la démarche qui allait être faite à Rome, voulurent l'appuyer de leur propre témoignage, et l'on put voir alors en quelle estime l'épiscopat et le clergé français tenaient la Congrégation, si cachée mais si féconde, que Notre-Dame du Bon-Secours garde sous sa maternelle égide. Plusieurs de ces prélats avaient vu les gardes-malades à l'œuvre et les avaient même rencontrées au chevet des patients ; ils parlaient donc en toute connaissance de cause, c'est ce qui explique la chaleur de leur langage. Nous citons quelques passages de ces lettres épiscopales qui furent jointes à la requête des Sœurs.

Mgr Régnier, archevêque de Cambrai, avait sous sa juridiction les maisons du Bon-Secours de Lille et de Roubaix. « Ces deux communautés, écrivait-il, donnent « beaucoup d'édification et rendent d'importants services « dans ces deux villes ; elles y jouissent, à juste titre, « de l'estime, du respect et de la confiance des habitants. « Leur concours est extrêmement utile au clergé parois- « sial pour la préparation des mourants et la réception « des derniers sacrements. L'Institut est donc digne, à « tous égards, des faveurs qu'il sollicite du Saint-Siège.

Signé : « † R. F., *archevêque de Cambrai.* »

« J'ai pu apprécier dans mon diocèse même, où j'ai « l'avantage de posséder une maison considérable des « Sœurs du Bon-Secours, — écrit à son tour Mgr l'évêque « d'Amiens, — combien elles sont dévouées pour le sou- « lagement spirituel et corporel des malades, et combien « de pécheurs, rebelles jusque-là, se rendant à l'in- « fluence de leur piété et de leur zèle, se convertissent à « l'heure de la mort.

« J'ai pu constater aussi la piété et la régularité de « leur vie, car elles mènent, au milieu du monde où elles « vivent, exposées à bien des dangers, une conduite « vraiment religieuse, intérieure et cachée, comme les « religieuses vivant dans le cloître.

« Il n'est pas sans intérêt de rappeler que les Sœurs « du Bon-Secours sont les premières qui ont été fondées « en France pour l'œuvre touchante à laquelle elles se « sont dévouées, et que cette œuvre, qui a quarante ans « d'existence, a déjà produit des fruits abondants de « bénédiction, etc., etc.

Signé : « † JACQUES, *évêque d'Amiens.* »

Mgr Parisis, évêque d'Arras, n'était pas moins affirmatif. « La Congrégation des Sœurs du Bon-Secours, « dont la Maison-Mère est à Paris, nous est connue « depuis longtemps, et nous professons pour elle une « profonde estime et une pieuse reconnaissance, en rai- « son des services précieux et vraiment inestimables « que ces bonnes Sœurs rendent au corps et à l'âme des « malades de toute condition ; nous en avons la preuve « dans la ville la plus importante de notre diocèse « (Boulogne), où elles sont l'objet du respect et de « la confiance universels, et ainsi nous croyons cet

« Institut digne de la suprême bienveillance du Saint-
« Siège apostolique, etc.

Signé : « † P.-L. Parisis, *évêque d'Arras.* »

Un témoignage d'un grand prix fut aussi celui de Mgr Pie, évêque de Poitiers, dont la lumineuse intelligence saisissait si bien le fort et le faible des hommes et des choses. L'illustre prélat s'adressa directement à Pie IX.

« Très Saint-Père,

« La pieuse Congrégation des vierges chrétiennes,
« appelées Sœurs du Bon-Secours, sous l'invocation de
« Notre-Dame Auxiliatrice, et dont la Maison-Mère est à
« Paris, a depuis longtemps rendu à la religion des ser-
« vices si nombreux et si signalés que l'on est heureux
« de lui obtenir tous les avantages possibles. Sachant
« donc que cet Institut est en instance auprès de Votre
« Sainteté pour demander l'approbation de ses Consti-
« tutions, je viens, avec le plus cordial empressement,
« l'appuyer de mes recommandations.

« Cette famille religieuse, la première parmi plusieurs
« autres qui s'établirent sur son modèle et à son exemple,
« a adopté, comme principal emploi de sa vocation, le soin
« des malades à domicile ; et, pendant quarante ans déjà,
« elle s'est acquittée de cette fonction si importante avec
« tant de succès que, par son zèle et sa charité, elle a
« gagné au ciel un nombre d'âmes presque incalculable,
« même dans les maisons les plus éloignées de Dieu, et
« qu'elle a conquis l'estime générale, tant des gens du
« monde que des pasteurs de l'Eglise.

« Daigne Votre Sainteté agréer avec bienveillance la

« prière de cet Institut et lui accorder ses bénédictions les « plus abondantes, que j'implore aussi pour moi-même.

« De Votre Sainteté, etc.

Signé : « † Louis-Edouard, *évêque de Poitiers.*

« 14 janvier 1864. »

La requête de Mgr de Dreux-Brézé mérite également d'être citée en entier :

« Très Saint-Père,

« La pieuse famille des religieuses, dites du Bon-« Secours, pour soigner et veiller les malades à domi-« cile, fut érigée, il y a environ quarante ans, sous « les auspices du vénérable archevêque Hyacinthe de « Quélen, par une vocation nouvelle et inouïe jusqu'alors, « d'après le conseil et les mesures prises par le respec-« table prêtre Philippe Desjardins.

« Elle se présente aujourd'hui aux pieds du Siège « apostolique. Daigne Votre Sainteté me pardonner, si « j'ose l'appuyer de mes recommandations, ou plutôt « qu'Elle veuille bien voir dans cette démarche un témoi-« gnage de mon entier dévouement.

« Chargé moi-même, par Mgr l'archevêque de Paris, « Denis Affre, d'heureuse mémoire, de diriger le nouvel « Institut, dont les développements allaient grandissant « de jour en jour, j'ai pu connaître en toute vérité de « quelle utilité il est pour les riches et les pauvres, quelle « édification il procure aux malades et même aux per-« sonnes en santé, de quelle charité il est animé pour les « âmes et pour les corps, enfin avec quelle fidélité il est « attaché à ses Règles et à la perfection évangélique.

« C'est avec le plus grand plaisir que je rends ce « témoignage, afin que la main de Pierre place sur le « chandelier la lumière cachée jusqu'à ce jour, pour « qu'elle brille non seulement aux yeux de ceux qui « sont dedans, mais aussi de ceux qui sont dehors, et « les amène à la connaissance de la véritable lumière « qui ne s'éteindra jamais.

« Je baise les pieds de Votre Sainteté, et je la prie de « m'accorder sa bénédiction apostolique.

« De Votre Sainteté, etc.

Signé : « † PIERRE, *évêque de Moulins.*

« Le 6 janvier 1864. »

Mais écoutons encore la parole autorisée de S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux :

« Très Saint-Père,

« Résidant à Paris depuis plusieurs semaines, pour « soutenir dans les séances du Sénat les droits de la « sainte Eglise catholique, j'ai appris que la pieuse « Congrégation des Sœurs du Bon-Secours, sous l'invo- « cation de Notre-Dame Auxiliatrice, sollicite du Saint- « Siège l'approbation de ses Statuts. C'est pourquoi, « Très Saint-Père, je joins avec les plus vives instances « ma requête à la leur, car depuis longtemps je connais « cet Institut si digne d'éloges. Partout sont proclamés le « zèle et la charité de ces religieuses, qui soignent les « corps pour délivrer les âmes de la lèpre du péché, « en facilitant aux prêtres l'abord des malades. C'est « dans ce but spécial que cet Institut a été fondé, avant « tous les autres du même genre, et depuis quarante

« ans, avec le secours et la bénédiction du Dieu tout-« puissant, un grand nombre de pécheurs, rappelés à « de meilleurs sentiments par les soins de ces reli-« gieuses, comme une moisson et une récompense de « tant de travaux, se sont doucement et saintement « endormis dans le Seigneur.

« De plus, les Sœurs accomplissent fidèlement et « régulièrement leurs vœux et se conservent dans une « grande ferveur au milieu des personnes du monde.

« Quoique dans l'intérieur du couvent la pauvreté soit « strictement observée, néanmoins la maison de Dieu, « élégamment bâtie, est entretenue avec tant de soin et « même de magnificence que ces vierges peuvent dire en « toute vérité : « *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre* « *maison et le lieu où réside votre gloire.* » C'est, du « reste, ce que j'ai admiré par moi-même en consacrant, « il n'y a pas longtemps, un évêque dans cette chapelle.

« Pendant trente-quatre ans, cette communauté a été « sous la conduite de la même Supérieure générale, qui, « en mourant, a légué à ses filles un attachement sans « bornes et un dévouement inviolable au Saint-Siège et « à la religion.

« C'est pourquoi, Très Saint-Père, j'unis de nouveau « mes prières et mes supplications à celles de ces reli-« gieuses, qui ont si bien mérité d'être exaucées.

« Sur ce, humblement prosterné aux pieds de Votre « Sainteté que je baise avec respect, je reste et resterai « toujours, Très Saint-Père,

« De Votre Sainteté, etc.

Signé : « † FERDINAND, Cardinal DONNET,
« *archevêque de Bordeaux.*

« 30 janvier 1864. »

A ces éloquents témoignages vinrent se joindre ceux de NN. SS. les archevêques d'Aix, de Besançon (1), de Bourges (2), de Toulouse (3), et des évêques de Vannes (4), de Meaux (5), de Nantes (6), de Nancy (7) et de Carcassonne (8).

En même temps que ces suppliques, Mgr Darboy envoyait à Rome les Règles de l'Institut du Bon-Secours, afin de les soumettre à l'approbation de la Congrégation des Evêques et Réguliers. Mgr Place, alors auditeur de Rote à Rome, se chargea des négociations.

Peu de mois après, le 1[er] juillet 1864, arrivait un *Bref laudatif* pour la chère Congrégation, et ses membres purent, en la fête de la Visitation, chanter leur *Magnificat*. Le Seigneur avait regardé l'humilité de ses servantes et, les relevant de cette bassesse où elles s'étaient volontairement tenues cachées durant si longtemps, il leur donnait une place de choix dans la sainte Eglise.

Le précieux document, qui était conçu en des termes très élogieux pour l'Institut, était accompagné de vingt-trois observations concernant les Constitutions et visant quelques changements, qui devaient y être apportés pour qu'elles pussent recevoir la sanction de Rome.

On était donc arrivé à la première étape des démarches à faire pour atteindre le but, c'est-à-dire l'approbation définitive de l'Institut. Selon les sages lois établies

(1) Cardinal Mathieu.
(2) Mgr de la Tour d'Auvergne.
(3) Mgr Desprez.
(4) Mgr Serjent.
(5) Mgr Allou.
(6) Mgr Jacquemin.
(7) Mgr Lavigerie.
(8) Mgr de la Bouillerie.

par les Souverains Pontifes, il fallait qu'un laps de dix années fût écoulé avant qu'une nouvelle requête pût être présentée.

Durant cet espace de temps, la Congrégation allait prendre de nouveaux accroissements et devenir de plus en plus semblable à cet arbre, dont parle la sainte Ecriture, qui, planté près d'un courant d'eau vivifiante, donne son fruit en tout temps (1).

(1) Ps. I, 3.



CHAPITRE SEIZIÈME

Mort de la Mère Sainte-Marianne. La Mère Sainte-Félicité est nommée supérieure à Rozoy; conversions qu'elle opère. Fondations à Quimper et à Morlaix.

1865-1866.

Sommaire. — Mort subite de la Mère Sainte-Marianne. — Consternation des Sœurs. — Mère Sainte-Félicité est appelée à lui succéder. — Son humilité, son obéissance; bienfaits de son gouvernement aux points de vue temporel et spirituel. — Conversions opérées par son influence. — On demande des Sœurs à Quimper. — Mgr Serjent désire cette fondation. — La Mère Sainte-Cécile se rend à Quimper; elle achète la maison de M. l'abbé Le Vicomte, grâce au concours des communautés de province. — Dévouement de M. le chanoine Le Guen. — La Sœur Léocadie est nommée supérieure. — Incidents qui marquent l'arrivée des Sœurs. — Premières épreuves. — Conversion éclatante. — Fondation à Morlaix. — Cette communauté est temporairement dissoute. — Le souvenir des Sœurs du Bon-Secours reste vivant à Morlaix.

Nous avons laissé la Mère Sainte-Marianne exerçant, à Rozoy, la bienfaisante influence de sa charité sur une population pauvre et laborieuse; mais la digne religieuse ne devait pas jouir longtemps de son œuvre; au mois de janvier 1865, elle prit un rhume auquel on n'attacha pas d'importance, mais qui la força de s'aliter. Or, le troisième jour, au matin, quand la Sœur infirmière vint prendre de ses nouvelles, elle trouva la bonne Mère sans connaissance. Averti en hâte, l'aumônier, qui s'apprêtait à monter à l'autel, accourut suivi de toute

la communauté, et il eut à peine le temps de faire à la mourante les dernières onctions. Ce fut au milieu des sanglots de toute l'assistance qu'il récita le *De Profundis;* les Sœurs étaient d'autant plus consternées que rien ne faisait prévoir un tel dénouement, et leur douleur fut vivement partagée par les pauvres de l'endroit, que la chère Mère avait tant aimés ! Aussi, lorsqu'on la conduisit à sa dernière demeure, ces déshérités de la terre lui firent-ils un cortège triomphal.

Quand le Conseil se réunit pour pourvoir au remplacement de la défunte, le choix — à l'unanimité — tomba sur la Mère Sainte-Félicité, qui, depuis quarante ans, se consacrait au soin des malades. On se rappelle qu'elle avait été une des premières compagnes de la Mère Geay et qu'une affection très profonde unissait ces deux âmes.

Quoiqu'elle fût arrivée à un âge assez avancé — elle avait soixante-huit ans — la Mère Sainte-Félicité possédait encore cette vigueur morale, cette jeunesse surnaturelle, qui est parfois le partage des âmes qui ont mis au service de l'amour divin toutes leurs puissances, toutes leurs forces vitales. Ne s'étant jamais écartée de la devise qu'elle avait adoptée au jour de sa profession : « *L'homme obéissant racontera ses victoires* (1), » elle possédait toutes les qualités requises pour gouverner, car l'expérience a prouvé que, pour savoir commander, il faut avoir été expert dans l'art d'obéir.

Souvent, dans le monde, elle avait édifié par sa promptitude à se soumettre à la volonté d'autrui. On raconte que, durant sa longue carrière, elle fut envoyée, avec Mère Sainte-Béatrix, auprès d'un évêque malade, qui

(1) Prov., XXI, 28.

habitait dans les environs d'Orléans. Un matin, que Sœur Sainte-Félicité faisait son oraison après avoir veillé toute la nuit, le prélat s'en aperçut et lui dit : « Ma fille, si vous faisiez la méditation à haute voix, j'en profiterais. » Immédiatement, elle se mit en devoir d'obéir. Et quand Mère Sainte-Béatrix arriva, le malade lui exprima son admiration pour ce prompt acquiescement à un simple désir ; il avoua même qu'il avait été édifié au delà de toute expression.

Durant quinze années, Mère Sainte-Félicité dirigea la maison de Rozoy, avec autant de sagesse que de charité, et déversa autour d'elle tous les trésors de son cœur, s'attachant à donner à ses filles la fin sereine et paisible qu'elles venaient chercher dans cet asile béni.

Pendant les récréations, la bonne supérieure se plaisait souvent à parler du passé avec les chères anciennes. On évoquait les premiers jours avec leurs joies et leur austérité. On bénissait Dieu des progrès magnifiques accomplis depuis, et on s'excitait à prier et à souffrir pour préparer à la Congrégation un avenir de plus en plus fécond. Oh ! cette Congrégation, comme on l'avait aimée et comme on l'aimait encore ! Comme on priait pour elle et pour le berceau de son enfance, cette Maison-Mère, qui était tout pour ces bons vieux cœurs !

Une religieuse qui, il y a quelque vingt-cinq ans, séjourna pendant plusieurs mois à Rozoy, a bien voulu nous communiquer les impressions qu'elle avait rapportées de ce lieu de bénédiction. « Je fus aussi édifiée que surprise, écrit-elle, de voir l'entrain de nos bonnes vénérables. Elles étaient gaies comme des enfants, obéissantes comme des novices, ferventes comme des séraphins. — Il fallait les voir arriver le matin avant le

premier son de la cloche ; elles avaient ainsi devancé l'heure du lever, pour avoir le temps de revêtir leurs pauvres membres endoloris et raidis. Quel entrain aussi pour la prière et le saint office ! Les voix étaient bien un peu discordantes, mais quelle ardeur dans leurs accents ! On sentait que le cœur y était tout entier.

« Et les récréations, combien elles étaient édifiantes ! Quand l'on est âgé, on aime à revivre le temps de la jeunesse, et à Rozoy on revivait celui de l'enfance de la Congrégation. On se rappelait les privations avec tant de bonheur ! « Nous étions si heureuses ! » disaient ces chères anciennes. Sœur Sainte-Hyacinthe était fière de pouvoir raconter cette première profession à Saint-Sulpice. Et les Sœurs Saint-Alphonse, Sainte-Rosalie, Sainte-Mélanie, que d'histoires édifiantes ne nous redisaient-elles pas ! Je ne savais ce que je devais le plus admirer, ou de la simplicité de ces bonnes vénérables, qui parlaient de leur vie héroïque comme d'une chose toute naturelle, ou de cet esprit de foi et d'oubli d'elles-mêmes, qui les avait rendues capables de ces actes méritoires.

« Et leur travail, combien il devait être agréable à Dieu ! Comme elles se réjouissaient, les chères vieilles, d'avoir encore une obédience, de pouvoir user leurs dernières forces dans l'accomplissement de leur petite tâche !

« Rozoy me paraissait être comme ce superbe monument des Invalides, renfermant toutes les gloires du passé et les espérances de l'avenir. Oui, les espérances de l'avenir, car ces bons exemples du passé germinent dans les âmes des nouvelles venues, car l'écho de ces ferventes et ardentes prières retentit dans la génération qui se lève à l'ombre de Notre-Dame du Bon-Secours. »

Nous retrouvons l'expression de pensées analogues

sous la plume du révérend Père R., aumônier de la Maison-Mère, dans une lettre qu'il écrivait à la supérieure à l'occasion de la mort de plusieurs de ses filles. « Mon intention, disait-il, n'est pas de vous adresser des condoléances sur les pertes que vous venez de faire, car, pour le chrétien, la mort est une délivrance et le commencement de la vraie vie. Et ces âmes que vous pleurez l'avaient compris. L'apôtre saint Paul nous exhorte à ne point nous abandonner à la tristesse *comme ceux qui n'ont point d'espérance ;* aussi, je vous le répète, je ne viens pas consoler la communauté de Rozoy, mais je tiens à faire ressortir aux yeux de ses membres les avantages de leur vie de retraite, soit pour la Congrégation, soit pour eux-mêmes. Oui, c'est ma conviction que la maison de Rozoy peut être d'un immense secours pour l'Institut. J'en ai pour preuve ce que nous dit la sainte Ecriture à propos de Moïse priant sur la montagne, tandis que ses frères combattaient dans la plaine pour l'honneur du Très-Haut. Tant que Moïse avait les mains levées vers le ciel, les Israélites étaient victorieux ; mais, quand il cessait de prier, les ennemis reprenaient le dessus. Or, à Rozoy, il y a toujours des mains élevées vers le ciel, pour en faire descendre des bénédictions sur les Sœurs qui sont disséminées à travers le monde, afin de gagner des âmes à Jésus-Christ.

« Que c'est là une pensée consolante pour ces vénérables Sœurs, qui voudraient encore se dévouer au service des malades, de savoir qu'elles peuvent beaucoup pour eux, pour leur chère Congrégation et pour leur propre sanctification ! »

Mais ne quittons pas Rozoy sans parler plus longue-

ment de celle qui, durant si longtemps, fut l'âme de cette maison.

Pendant les longues veillées d'hiver, la Mère Sainte-Félicité se plaisait, elle aussi, à évoquer le passé et à délasser ses filles en leur racontant certains faits de son enfance.

Elle était née en Vendée, pendant la Révolution, et avait été baptisée dans une cave ; le vénérable prêtre, qui l'avait faite enfant de Dieu, se plaisait à lui rappeler plus tard cette circonstance, lui disant : « Si je n'ai pas été guillotiné, ce n'est pas votre faute, car vous avez bien fait tout ce qu'il fallait pour me faire prendre. Quels cris perçants n'avez-vous pas poussés quand l'eau sainte a touché votre front ! Il fallut se hâter ! » La bonne Mère se rappelait aussi combien souvent elle avait vu offrir le saint sacrifice de la Messe dans les caves, et le tragique événement qui suivit une de ces cérémonies clandestines. Une garde était préposée pour la surveillance ; or, un jour qu'une de ses cousines remplissait cette fonction, elle aperçut des gens armés qui s'approchaient ; immédiatement, elle se glissa par l'ouverture qui conduisait à la cave ; mais ses cheveux furent pris dans les ronces, et quand les Vendéens sortirent, ils trouvèrent leur sentinelle morte, pendue par les cheveux.

La digne supérieure aimait encore à raconter les péripéties de son entrée en religion. Elle avait eu, dans sa jeunesse, un attrait spécial pour le soin des malades, mais aucune des maisons religieuses qu'elle connaissait ne l'avait attirée. Des personnes pieuses, qui partaient pour Paris, lui firent connaître le Bon-Secours, et elle se décida à les accompagner pour se rendre au noviciat.

Mais, une fois en voiture, un grand trouble la saisit à la pensée de quitter sa chère Vendée. « Où vais-je? » se demanda-t-elle. — La voiture s'étant arrêtée, la voyageuse en profita pour visiter l'église ; elle y rencontra le curé de l'endroit et lui fit part de ses inquiétudes. « Allez, lui répondit-il, ne vous arrêtez pas, avancez. » Ne sachant que devenir, elle se jeta au pied d'une statue de la sainte Vierge et confia son angoisse à cette tendre Mère, lui demandant de l'éclairer. Une voix intérieure se fit entendre, lui répétant la même parole : « N'ayez pas peur, avancez! » La jeune fille retourna donc à la voiture et continua sa route en disant son chapelet. Jusqu'à son arrivée à Paris, elle entendit plusieurs fois la même voix lui disant : « Avancez! » Reçue dans la pauvre maison de la rue Cassette, la novice y trouva le plus grand dénuement, — cinq noix et du pain sec, tel était le souper des Sœurs — mais elle y trouva aussi une école des vertus qui devaient rendre sa vie si féconde.

Même au soir de sa longue existence, la Mère Sainte-Félicité ne resta pas oisive ; non contente de verser la paix dans les âmes dont elle avait la charge, elle s'occupa de faire à Rozoy d'heureuses améliorations au point de vue matériel. On doit encore à son initiative le petit cimetière qui se trouve dans la propriété et où l'on ramena pieusement les corps des quatre religieuses décédées dans les premières années. La nouvelle supérieure transforma également la loge de la villa en chapelle, et, pour accomplir une promesse qui fut faite pendant la guerre de 1870, elle y exposa à la vénération de ses filles une grande statue de la Vierge, que l'on appela depuis Notre-Dame de la Garde.

Dans ses rapports avec les habitants du village et les ouvriers, Mère Sainte-Félicité continua l'œuvre de sa devancière, et nombreuses furent les conversions dues à son zèle ; nous en citerons une qui nous paraît des plus intéressantes.

A Rozoy, vivait un vétérinaire, qui se faisait gloire de ne pas croire en Dieu ; sa famille ne partageait pas son irréligion et une de ses filles voulut même entrer au Carmel. Voyant qu'il ne pourrait empêcher ce dessein, le mécréant la conduisit au monastère choisi par elle ; mais, en la quittant, il jura de brûler le Carmel et toutes les nonnes qui l'habitaient. Avant qu'il ait pu réaliser cette menace, sa fille mourut, et il est permis de supposer qu'elle s'était offerte comme victime pour le rachat de l'âme de son père. Ce dernier, à son tour, se trouva bientôt gravement malade, et la crainte de le voir mourir sans les derniers sacrements affligeait cruellement sa femme et ses filles. Un jour, une d'entre elles se hasarda à lui demander s'il ne voyait personne dont il désirât recevoir la visite. « Si, répondit-il, j'aimerais bien voir la bonne femme du Bon-Secours. Allez me la chercher. »

Mère Sainte-Félicité s'empressa, comme on le pense, d'acquiescer à cette demande, et elle trouva le malade dans un état très alarmant. N'osant rien dire encore, elle glissa une médaille sous son matelas et, rentrée au couvent, elle lui fit porter un fauteuil.

Le jour suivant, elle renouvelle sa visite et trouve, en arrivant, la médaille au milieu de la chambre. Alors elle se hasarde à parler du bon Dieu ; mais, exaspéré, le malade la met à la porte. Le lendemain, même scène, et bien des jours se passèrent ainsi dans une lutte sans résultats ; de temps en temps, la religieuse arrivait portant quelques primeurs ou friandises, afin de vaincre, par la bonté, cette âme récalcitrante, mais surtout elle priait et faisait prier pour son salut. Voyant son état s'empirer chaque jour, elle crut devoir parler du prêtre. A la première ouverture, le malheureux entra dans une grande colère, et se jeta hors du lit pour la battre ; sa grande faiblesse seule l'en empêcha.

Malgré tout, Mère Sainte-Félicité retourna près du pauvre égaré, et l'abordant gracieusement, elle lui dit : « J'aime tant votre âme que, si vous me chassez par la porte, je reviendrai par la fenêtre. »

Un zèle si persévérant finit par toucher le rebelle, et lui-même

demanda un prêtre. Lorsqu'on lui apporta les derniers sacrements, il voulut que l'on fît entrer dans sa chambre le plus grand nombre possible de ses voisins, afin de réparer le scandale qu'il avait donné, et de montrer publiquement qu'il déplorait ses erreurs passées. Il mourait quelques jours après dans de parfaits sentiments de contrition.

Quand il remercia Mère Sainte-Félicité de lui avoir ouvert le ciel : « Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, lui répondit-elle, mais bien l'ange que vous avez conduite au Carmel. Oui, c'est à votre fille que *vous devez votre conversion.* »

Un autre fait bien consolant nous dira encore comment la bonne supérieure savait triompher des âmes endurcies.

Un vieux voltairien tomba malade, et, malgré toutes les exhortations, il refusait obstinément d'entendre parler de ce qui touche à la religion. Chaque jour, la Mère Sainte-Félicité lui rendait visite et lui apportait ce qu'elle croyait pouvoir lui faire plaisir : du linge, des draps, etc., etc. Elle le soignait avec un dévouement inlassable, si bien que le malade lui dit un jour « Ma Mère, je me demande pourquoi vous venez ainsi tous les jours me voir et pourquoi vous me traitez avec tant de sollicitude. Voulez-vous quelque chose de moi ?

— Mais, oui, certainement, répondit la bonne Mère. Je veux votre âme, afin de la sauver de l'enfer. »

Cette parole parut impressionner le libre-penseur, et, à partir de ce moment, il permit à la supérieure de lui parler religion ; mais bien des mois se passèrent avant que l'on pût vaincre ses résistances. Cependant, il finit par céder à la voix persuasive qui lui faisait entendre le langage de la vérité, et après s'être confessé il mourut en bon chrétien.

Parmi les conversions enregistrées peu à peu et qui forment, pour les Sœurs du Bon-Secours, des annales vivantes de leur apostolat, nous en relevons encore une qui eut lieu à Paris au mois de février de cette même année 1865, et qui fut particulièrement émouvante. On ne

lira pas ce récit sans être attendri et pénétré de reconnaissance envers Celui qui ne peut résister aux prières des Marthes et des Maries, le suppliant en faveur des Lazares, déjà ensevelis dans le linceul de leurs péchés.

La comtesse de C., inspirée par le désir de procurer à son mari une mort chrétienne, vint solliciter le concours d'une Sœur du Bon-Secours pour cette belle mission, que l'état d'exaspération où se trouvait le malade devait rendre singulièrement laborieuse.

« L'obéissance m'ayant désignée, raconte la Sœur à laquelle nous laisserons la parole, j'accompagnai cette dame qui, chemin faisant, eut la bonté de m'avertir des difficultés que je rencontrerais auprès de son mari; elle ne me cacha pas ses vives inquiétudes au sujet du salut de cette âme. Elle m'avoua, avec émotion, qu'elle craignait que je ne fusse mal reçue, et me supplia de ne pas me décourager. « Plusieurs religieuses gardes-malades « de différents Ordres, me dit-elle, sont déjà venues, mais aucune « n'a pu supporter les propos irréligieux que tient mon pauvre « mari et qui font trembler les âmes délicates. Après une ou « deux nuits passées auprès de lui, elles se sont retirées. Et je « le comprends, » ajouta-t-elle en me serrant la main, tandis que de grosses larmes mouillaient son visage.

« Ainsi renseignée, j'arrivai au chevet du malade, dans la chambre duquel régnait une obscurité presque complète, bien que nous fussions au milieu du jour. A la lueur vacillante d'une petite veilleuse, j'aperçus, — je dirai presque avec effroi — dans un lit en désordre, un homme jeune encore, aux yeux hagards, au visage amaigri, au teint livide, aux mains décharnées, et dont l'aspect était celui d'un spectre sortant de son tombeau. Instinctivement, je reculai de quelques pas. Mais la pensée de cette âme, qui bientôt allait paraître devant Dieu, m'aida à dominer cette pénible impression. Elevant alors mon cœur vers le ciel, je fis cette courte prière : « Donnez-moi, ô mon Dieu, le « courage et votre grâce pour coopérer aux desseins de votre « miséricorde. » Puis j'adressai au malade quelques mots de

politesse, auxquels il ne répondit rien. Après m'avoir regardée attentivement, il me dit d'un ton très dur : « Ne croyez pas que « vous venez soigner le comte de C. pour vous donner un grand « air; sachez que, si je prends une garde-malade, c'est pour me « soigner et non pour avoir une dame de compagnie ; j'exige donc « que vous fassiez mon service et que mon domestique n'ait plus « rien à faire auprès de moi. Si ces conditions vous plaisent, « restez, vous semblez me convenir; si elles ne vous vont pas, « vous pouvez partir. — Monsieur, lui dis-je, je ferai tout ce « qui dépendra de moi pour vous bien soigner; mais je vous « demande de me réserver le temps d'aller chaque jour à la « Messe. » Ce à quoi il acquiesça.

« Je restai donc. La première partie de la nuit fut assez calme ; vers minuit, le malade me demanda d'un ton sec d'éteindre la veilleuse ; mais je lui fis observer que l'obscurité complète m'empêcherait de lui donner les soins qu'il réclamait. « Etes-« vous venue ici pour me donner des ordres ? » me dit-il, faisant précéder sa phrase d'un affreux juron, qui n'était que le prélude de la scène étrange dont je devais être le témoin et que je n'oublierai jamais. Il y avait à peine une demi-heure que nous étions dans les ténèbres, quand, tout à coup, le comte de C. se mit à proférer d'affreux blasphèmes et d'horribles imprécations contre la divine Providence, contre le ciel, les anges, les saints, enfin, contre tout ce qui avait quelque rapport avec Dieu ; puis il évoquait les démons, les appelant chacun d'un nom particulier et leur causant comme s'il les voyait. Glacée d'épouvante, je me dirigeai vers la porte ; mais, d'un mot, mon malade m'arrêta et m'obligea à rester. Je me réfugiai alors dans un coin de la chambre, et là, mon crucifix d'une main et mon chapelet de l'autre, je m'agenouillai et je priai de toute la ferveur dont j'étais capable, pour réparer les crimes dont j'avais été témoin et pour implorer la miséricorde divine en faveur de ce malheureux égaré. Ces affreuses scènes nocturnes se renouvelèrent ainsi pendant six semaines, et si Dieu ne m'avait soutenue de sa force et de sa grâce, j'aurais fui mille fois.

« Dès le matin, je me hâtai de sortir de la chambre, et quand la comtesse m'aperçut, elle me conjura de ne pas l'abandonner dans son malheur (son appartement se trouvant à côté de celui de son mari, elle avait tout entendu). Nous convînmes ensemble de commencer une neuvaine, et nous nous rendîmes à Notre-

Dame des Victoires pour intéresser la Vierge Immaculée à notre cause et la recommander aux prières de l'Archiconfrérie. Cette première neuvaine, hélas! n'amena aucun bon résultat; nous en recommençâmes une seconde, pendant laquelle l'état du malade s'aggrava et donna de sérieuses inquiétudes. Mais impossible de lui proposer les secours de la religion, car le seul nom de Dieu, prononcé devant lui, amenait sur ses lèvres d'horribles blasphèmes.

« Toute perplexe, je m'adressai au curé de la paroisse qui, connaissant les dispositions du comte, ne douta point qu'il ne fût possédé et me promit de venir l'exorciser. Fidèle à sa parole, le zélé pasteur ne se fit pas attendre et se rendit d'abord près de la comtesse pour lui donner quelques consolations. Le malade, entendant une voix étrangère dans le salon, peu éloigné de sa chambre, voulut connaître le nom du visiteur, et, sur ma réponse : « C'est M. le curé qui vient prendre de vos nouvelles, » il vociféra d'horribles imprécations contre Dieu, l'Eglise et les prêtres, ce qui confirma de plus en plus notre opinion qu'il était sous la domination de Satan.

« M. le curé persistant cependant à vouloir être reçu, je dus l'introduire, car la comtesse n'avait pas le courage de le faire; mais à peine le comte eut-il aperçu le prêtre qu'il devint furieux et force fut à ce dernier de se retirer en gémissant; ce digne ecclésiastique me promit alors de mettre toute la paroisse en prières pour faire violence au Ciel et conquérir cette âme.

« Nous recommençâmes donc une neuvaine — c'était la troisième. — Le mal faisait de rapides progrès ; quelques jours seulement séparaient le pécheur de son éternité. Oh ! quelles anxiétés ! Quelles angoisses ! Ceux-là seuls qui ont à cœur le salut des âmes peuvent les comprendre.

« M. le curé, pressé du désir de sauver son paroissien, voulut tenter un second effort qui, hélas! n'eut pas plus de succès que le premier; il fut reçu, mais avec des invectives si violentes qu'il dut se retirer, navré et implorant, avec larmes, le secours divin pour arracher ce malheureux des griffes de Satan.

« Un samedi, enfin, je revins à la communauté, triste, découragée et bien résolue à ne plus retourner chez mon malade, car je ne pouvais supporter la pensée de le voir, à sa dernière heure, entouré de démons et emporté par eux dans les abîmes éternels. Je déposai ma peine et mes inquiétudes dans le cœur

de ma Supérieure, la suppliant de me décharger de ce fardeau, qui était au-dessus de mes forces. Cette bonne Mère, pleine de foi et de confiance en Dieu, m'encouragea, et, au lieu d'approuver ma résolution, me montra, au contraire, que, loin d'abandonner cette pauvre âme au pouvoir de ses ennemis, il fallait lutter avec énergie, redoubler de prières, de soins et d'attentions, et espérer contre toute espérance. « Courage, ma pauvre fille, « ajouta-t-elle, et confiance surtout ! Prenez cette médaille, et « mettez-la au cou de votre malade ; nous allons toutes prier « pour lui ce soir. Je vous bénis de tout mon cœur, et maintenant « allez, et mettez-vous sous la protection de Notre-Dame du « Bon-Secours. »

« Fortifiée par ces bonnes paroles, je retournai auprès du comte, qui, dès qu'il m'aperçut, me tendit la main en disant : « Je suis content de vous revoir, ma bonne Sœur, j'ai été si « souffrant pendant votre absence ! Je ne sentais plus mon ange « gardien près de moi. Je vous en prie, ne me quittez plus. » Grande fut alors ma surprise, et une lueur d'espoir se fit dans mon esprit, mais elle ne fut pas de longue durée, car le malheureux continua d'un ton amer et ironique : « Quand vous me « quittez, je reste seul en la compagnie d'un domestique, parce « que Madame ne veut pas s'assujettir à rester près de moi ; « elle préfère sans doute aller se promener au bois, tandis que « moi, le comte de C., je suis là étouffant, pensant à mon dernier « jour, qui viendra bientôt, et me voyant, pauvre être misérable, « décharné, desséché, ayant en perspective un cercueil et cinq « pieds de terre pour me couvrir... Moi, le beau comte de C..., que « tout le monde enviait... Moi, riche, entouré, fêté, à qui rien ne « manquait pour être heureux en ce monde : des chevaux, des « voitures, des châteaux, une femme jeune et belle ! Et toutes ces « jouissances ne sont plus pour moi qu'un rêve... Oui, bientôt, « dans quelques jours peut-être, il me faudra tout, tout quitter ! « et cela à quarante ans !... O malédiction ! malédiction ! » Et la rage du désespoir s'emparant de lui, l'amenait au paroxysme de la colère. Je tremblais en l'entendant parler ainsi, mais j'éprouvais cependant pour lui une profonde compassion. Pauvre victime de cet orgueil de la vie, qui place le bonheur dans les biens d'ici-bas ! « Et ma femme de vingt-neuf ans, qui « aime le monde, continua-t-il, c'est elle et ses enfants qui auront « toute ma fortune. Oh ! ces enfants, je les déteste, ne les laissez

« jamais plus s'approcher de moi, car, si je les tenais, je les « tuerais. »

« Lorsque l'infortuné fut un peu plus calme, je hasardai quelques mots et je lui dis doucement : « Je vous remercie, Monsieur, « du bon accueil que vous m'avez fait; j'en ai été touchée, et je « suis heureuse de vous communiquer la bonne pensée qu'a eue « notre Mère Supérieure; elle m'a donné, pour vous la mettre « au cou, une médaille de Notre-Dame du Bon-Secours; — vous « avez tout à attendre d'elle, puisque nous sommes ses filles; « elle vous bénira, car ce soir même toute la communauté doit « prier particulièrement pour vous. » Et, ce disant, je pris ma médaille et m'approchai du lit. Le comte me regarda et se mit alors à rire d'un rire strident qui me fit mal. « Ah! la belle « plaisanterie, dit-il d'un ton ironique, de me voir cela au cou! « Vous vous moquez de moi, ma bonne Sœur! Pouvez-vous « supposer que je sois assez enfant pour accepter une pareille « niaiserie? — Qu'importe! lui dis-je. Laissez-moi faire, accor- « dez-moi cette petite satisfaction; la médaille n'est pas lourde « et personne ne la verra. » Pour me faire plaisir, sans doute, il se tut et accepta.

« Dans la soirée, le malade souffrit cruellement, et après avoir essayé, mais en vain, de le soulager, je lui exprimai la peine que j'éprouvais de ne pouvoir alléger ses maux, ce que je serais si heureuse de faire, même s'il fallait les partager. Je lui demandai alors la permission de dire tout haut un *Pater* et un *Ave* pour lui obtenir quelque adoucissement à ses douleurs. « Qu'est- « ce que vous voulez que cela me fasse? » me répondit-il. — « Je « vous en prie, laissez-moi faire. »

« Le lendemai, je réitérai ma demande, et, comme le malade se contenta de me rire au nez sans rien répondre, je me mis à genoux et ajoutai un *Souvenez-vous* au *Pater* et à l'*Ave*. Quand je me relevai, il me regarda et me dit d'un air narquois : « Vous « paraissez bien contente, votre figure rayonne; il semble que « vous venez de faire merveille. — Effectivement, repartis-je « en souriant, c'est une grande merveille que de pouvoir vous « préparer à recevoir le bon Dieu dans votre chambre. » En entendant ces mots, son regard étincela de colère, la fureur contracta son visage, et, me montrant le poing d'un geste menaçant : « Ah! c'est là où vous voulez en venir, » me dit-il.

« Enhardie par la grâce divine qui me soutenait, je ne me laissai

pas intimider et je continuai avec assurance : « Convenez, Mon-« sieur, que la patience de Dieu est grande. Comment peut-il « supporter vos blasphèmes et vos imprécations? Et quel exemple « pour ceux qui vous entourent que l'expression de pareils sen-« timents ! »

« Notre troisième neuvaine allait se terminer sans résultat appréciable : pourtant l'espérance se ranimait dans mon âme, parce qu'il me semblait que le pauvre malade acceptait mieux les quelques paroles pieuses que je me hasardais à prononcer de temps en temps. Mais qu'il fallait de prudence ! Je ne pouvais dire que peu de chose; en revanche, combien je priais ! Je faisais tout, je souffrais tout pour le salut de cette âme.

« D'accord avec la famille, nous commençâmes une quatrième neuvaine; j'en fis part au comte, qui me répondit en ricanant : « Ma société à moi, ce sont les démons, et, dans quelques jours, « ce seront les vers. — Pourquoi, Monsieur, parler ainsi de « choses si sérieuses ? Que ne jetez-vous plutôt un regard vers le « ciel ? Je vous en supplie, unissez vos souffrances à notre neu-« vaine pour obtenir de faire la volonté de Dieu. » Sans attendre sa réponse, je me mis à genoux et commençai les prières ; il garda le silence. Je continuai ainsi, chaque jour, la neuvaine près de son lit.

« Le quatrième jour, en revenant de la messe, je le trouvai si changé que mes alarmes redoublèrent. Il n'y avait plus à compter sur le temps ; d'une minute à l'autre, le malheureux pouvait entrer dans son éternité, et, hélas ! que faire ? Le voyant si mal, j'en avais plus que jamais compassion ; m'asseyant alors près de son lit, je lui parlai avec bonté de sa triste position, de ses souffrances, de la mauvaise nuit qu'il venait de passer ; puis j'ajoutai : « J'ai prié pour vous à la Messe, puis j'ai fait la sainte « communion pour le succès de la neuvaine. — Quel succès ? « reprit-il d'un air égaré. — Mais, vous le savez, c'est pour « vous obtenir la force de faire la volonté de Dieu et d'accepter « la croix avec patience. Comme tout chrétien, vous avez fait « votre première Communion, vous avez été marié, absous, etc. « Comme chrétien, vous avez à porter votre croix ; si vous « ne l'acceptez pas, si vous la maudissez, l'enfer sera votre « partage. »

« Nous fûmes interrompus par l'arrivée du docteur Guéneau de Mussy, qui, le voyant si mal, lui serra la main comme pour la

dernière fois, en disant : « Allons, mon bon ami, soyez un homme « de conviction, recevez le prêtre comme votre médecin ; vous « êtes père de famille, vous devez l'exemple. » Mais il n'eut pour toute réponse qu'un regard dédaigneux et railleur. Le bon docteur se retira tout triste en me disant : « Quel malheur de le voir « mourir ainsi ! »

« La journée se passa dans de cruelles souffrances pour le comte et dans des angoisses plus cruelles encore pour ceux qui l'entouraient ; M. le curé vint dans la soirée, mais, hélas ! toujours inutilement. Vers onze heures, chacun se retira, et nous restâmes seuls ; la comtesse se tenait dans la chambre voisine. A minuit, le malade parut très absorbé et je crus à sa fin prochaine ; j'étais à genoux faisant les stations du Chemin de la Croix et implorant avec larmes, au nom de toutes les douleurs du divin Crucifié, pardon et miséricorde en faveur du malheureux agonisant, quand, tout à coup, je fus interrompue par les plus horribles blasphèmes qu'il se mit à prononcer avec une rage satanique. O mon Dieu ! que d'abominations contre Votre Majesté trois fois sainte ! Le visage, le regard surtout de cet infortuné avait quelque chose de diabolique qui me glaçait de terreur ; je n'osais plus lever les yeux dans la crainte de le voir emporté par le démon. Les sanglots de la comtesse se mêlaient aux miens.

« Au milieu de cette scène vraiment infernale, le malade, brûlé par la fièvre, me demanda à boire ; je m'approchai toute tremblante, serrant mon crucifix sur mon cœur, armée ainsi de la force de Dieu, que je ne cessais d'invoquer. Quand je vis de près l'altération de ses traits, mon angoisse redoubla ; persuadée qu'il ne passerait pas la nuit, je conjurais la miséricorde divine d'avoir pitié de lui et de ne pas l'abandonner aux démons.

« Je lui présentai alors un breuvage réconfortant ; en le prenant, il me regarda fixement. — « Vous pleurez, ma Sœur », me dit-il. — « Oui, je pleure, et ce n'est pas sans raison. — Mais « qu'est-ce donc qui vous a fait de la peine ? — Ah ! lui répondis- « je, je pleure en pensant que Notre-Seigneur est venu sur la « terre pour nous, qu'il est mort sur une croix, qu'il a versé son « sang jusqu'à la dernière goutte pour nous sauver de l'enfer, « et pourtant, vous, Monsieur, vous y avez déjà un pied, et « vous êtes assez mal pour qu'en ma qualité de religieuse, je « remplisse mon devoir en vous prévenant qu'avant le jour vous « y serez peut-être plongé pour jamais. Au nom de vos intérêts

« les plus chers, pensez à votre éternité ! Il en est temps encore, « mais vous n'avez pas un instant à perdre, si vous ne voulez « pas être emporté par Satan !... » Il me lança alors un regard foudroyant ; mais au même instant, saisi d'une crainte salutaire, il appela sa femme qui vint aussitôt. — « Vite, vite un prêtre ! Je « me meurs, je suis damné, je vais en enfer. » Je lui mis aussitôt mon crucifix dans les mains, et, ô miséricorde infinie de Dieu ! ô bonté sans mesure, il ne le repoussa pas. Un flot de larmes jaillit de ses yeux et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

« Dans l'ivresse de mon âme, je me jetai à genoux pour remercier le Seigneur, et je savourai dans le recueillement la joie qui m'inondait, cette joie inconnue à la terre, comprise seulement de ceux à qui il a été donné de pouvoir travailler et souffrir pour la gloire de Dieu et le salut des pécheurs.

« Malgré l'heure avancée de la nuit, M. le curé ne se fit pas attendre et, cette fois, le malade le reçut avec empressement; ils causèrent longtemps ensemble, et le reste de la nuit se passa dans le calme. Pendant trois jours, le dévoué pasteur revint préparer son pénitent à la réception des derniers sacrements, et grande fut sa consolation en le voyant si résigné à la volonté de Dieu. La transformation était complète. Les démons avaient fui, et nous n'entendions plus dans la chambre que le murmure de la prière unie aux profonds soupirs du converti, qui répétait presque sans interruption : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, par- « donnez à un coupable. »

« Ces expressions touchantes d'un profond repentir furent entendues de Celui qui ne sait que pardonner et qui vint lui-même consoler le prodigue. Grande dut être l'allégresse des habitants de la céleste Jérusalem en contemplant les sentiments de foi et de contrition dans lesquels ce pauvre pécheur s'unit à son Dieu. Il voulut tout réparer par un acte solennel et il demanda pardon à sa famille et à ses serviteurs qui, selon son désir, entouraient sa couche funèbre. Lorsqu'il reçut les derniers sacrements, et jusqu'à la fin, il fut un sujet constant d'édification. Trois jours après s'être nourri du Pain de vie, il eut une forte crise et demanda de nouveau M. le curé, afin de recevoir une dernière absolution et l'indulgence plénière. Vers minuit, l'oppression redoubla, et la famille, réunie autour de son lit, récita les prières des agonisants, auxquelles il s'unit de tout son cœur. Il embrassa et bénit ses petits enfants,

et ce fut en baisant le crucifix, et tandis qu'on invoquait pour lui les noms de Jésus, Marie, Joseph, qu'il rendit doucement l'esprit. »

Ces conquêtes de la grâce, dont ses filles étaient les instruments, remplissaient d'une immense gratitude envers Dieu le cœur de la Mère Sainte-Cécile ; combien consolante encore était pour elle la pensée qu'Il daignait leur ouvrir sans cesse de nouveaux champs de labeur ! Une consolation de ce genre lui fut de nouveau donnée en juillet 1865, quand des ouvertures lui furent faites par une pieuse chrétienne de Quimper, Mlle Simonet, au sujet d'une fondation dans cette ville. En causant avec un ecclésiastique des besoins du diocèse, Mlle Simonet avait été soudainement inspirée de lui parler des Sœurs du Bon-Secours, dont la présence à Quimper pouvait être un élément de bien pour la population.

Il se trouvait justement qu'un vieil hôtel spacieux, à l'aspect respectable et se prêtant très bien à être transformé en couvent, était à vendre. Il appartenait à la famille de M. Le Vicomte, missionnaire apostolique, qui eût été bien heureux de le céder pour une œuvre de ce genre.

La Mère Sainte-Cécile reçut cette communication avec grande joie ; la perspective de voir l'Institut prendre racine et se développer sur la terre bénie de Bretagne lui souriait tout particulièrement. Mlle Simonet lui ayant fait savoir que Mgr Serjent se trouvait alors à Paris, la Supérieure générale s'empressa de demander une audience au prélat ; mais celui-ci, qui avait gardé du Bon-Secours et de la Mère Geay un souvenir ineffaçable, voulut se rendre lui-même à la Maison-Mère, pour conférer avec la Supérieure et lui exprimer la satisfaction

qu'il éprouverait de voir les Sœurs établies dans son diocèse.

C'est, du reste, ce que Mgr Serjent fit entendre quelques semaines plus tard à M. l'abbé Le Vicomte, qui lui demandait son avis sur le projet en question. « Je serais enchanté de voir ces dames s'établir à Quimper, car j'estime cette famille religieuse plus que je ne puis dire. » Le choix de la maison reçut également son approbation : « C'est parfait, dit-il, elles seront très bien là. »

Mais rien n'était encore arrêté, car l'achat de l'immeuble constituait un grand sacrifice, et le Conseil se demandait même s'il était prudent de le faire. Jusqu'alors, en effet, les fondations avaient été entreprises dans des conditions moins onéreuses ; on ne songeait à l'acquisition d'un immeuble qu'autant qu'un essai satisfaisant avait prouvé l'opportunité de l'établissement.

Pour se rendre compte des choses, la Mère Sainte-Cécile crut devoir faire le voyage de Quimper ; elle était accompagnée de Mère Sainte-Elisabeth, maîtresse des novices. Les deux religieuses reçurent l'accueil le plus bienveillant de M. l'abbé Le Guen, chanoine titulaire, qui avait été chargé de les guider et de les mettre au courant de la situation. Elles eurent aussi un long entretien avec l'évêque, qui leur fit entrevoir la possibilité d'autres fondations dans son diocèse. Mère Sainte-Cécile faisait allusion à l'un de ces projets dans une lettre qu'elle écrivit dès son retour à Mgr Serjent : « J'ai « été vivement touchée de l'accueil bienveillant que « Votre Grandeur a eu la bonté de nous faire, et je « ne puis assez lui en témoigner ma vive reconnais- « sance... Désirant vivement, Monseigneur, avoir de nos « Sœurs sous votre obédience, je fais tous mes efforts

« pour mener à bonne fin leur établissement à Quimper, « sans préjudice de la pensée d'une fondation à Morlaix... « Je remets le tout entre les mains de la Providence, et « l'appui de Votre Grandeur, ainsi que la pensée d'obtenir « en Bretagne des sujets pieux et dévoués, nous encou- « rage beaucoup... »

Les pourparlers se poursuivirent, mais sans aboutir, le Conseil ne pouvant se décider à accepter les exigences des propriétaires. Cependant, désireuse de conclure, la Supérieure générale fit appel à la générosité des maisons de province, qui se déclarèrent toutes très heureuses de contribuer à implanter en Bretagne ce nouveau rameau de leur chère Congrégation.

L'affaire fut donc conclue, et, le jour même, Mgr Serjent en exprimait sa satisfaction à la Mère Sainte-Cécile :

« Quimper, 3 septembre 1865.

« MA RÉVÉRENDE MÈRE,

« J'ai appris avec beaucoup de joie que votre acquisition était faite. Vous ferez du bien ici, vous y trouverez des vocations. Pour moi, je regarde comme un événement heureux l'établissement, dans mon diocèse, d'une Congrégation que j'ai été à même d'apprécier et à laquelle me rattachent les plus précieux souvenirs de ma vie.

« Soyez persuadée que je verrai arriver vos Sœurs avec beaucoup de plaisir et aussi qu'elles peuvent compter entièrement sur moi.

« Agréez, ma chère Mère, les sentiments respectueux avec lesquels je suis

« Votre très dévoué serviteur,

« † RENÉ, *évêque de Quimper.* »

M. le chanoine Le Guen exprimait, lui aussi, les mêmes sentiments et se mettait à la disposition des Sœurs avec une charmante simplicité : « J'apprends avec bonheur, disait-il, que tout est terminé. Dieu en soit loué ! Me voici à votre disposition pour faire, avant l'arrivée de vos Sœurs, tout ce que vous m'indiquerez. Usez et abusez de moi ! Je serai heureux de vous rendre toute espèce de services, sauf à me faire bien soigner par vous quand je serai malade... Je ne serai pas le seul à vous être dévoué ; ainsi, M. l'abbé Jégou, notre premier grand vicaire, est prêt à vous servir d'aumônier dès que vous serez installées. »

La sollicitude de ce bon prêtre se manifesta d'une façon touchante ; il entreprit de diriger les réparations les plus urgentes, malgré ses occupations et les fonctions qu'il remplissait auprès de Mgr Serjent. « Sa Grandeur, écrivait-il le 21 septembre, m'a permis de prendre à la cathédrale un vieil autel, qui demande certaines réparations, mais dont le tabernacle est bien sculpté et orné de têtes d'anges. J'en tirerai parti... Les autres réparations ne marchent pas, hélas ! comme je voudrais, et vos Sœurs auront beaucoup à faire ; mais elles auront aussi la satisfaction de voir leur couvent se transformer peu à peu. »

Sœur Sainte-Léocadie fut choisie pour diriger la nouvelle maison ; depuis vingt ans, elle donnait à Abbeville l'exemple de toutes les vertus religieuses. On l'estimait à tel point que, lorsque sa nomination à Quimper fut connue, une grande partie des habitants s'émurent et supplièrent le sous-préfet d'empêcher son départ ; ce dernier se rendit à la communauté et employa tous les arguments possibles pour obtenir que la Sœur demeurât

à Abbeville. En ce temps-là, les fonctionnaires comprenaient encore le bienfait des institutions d'origine divine, et au lieu d'assumer la honteuse besogne d'expulser les épouses de Jésus-Christ, ils étaient heureux de leur témoigner leur estime et leur bienveillance.

Toutefois le sous-préfet d'Abbeville en fut pour ses frais d'éloquence, car la décision du Conseil était irrévocable, et, le 8 novembre 1865, Sœur Sainte-Léocadie arriva à Quimper avec ses compagnes. Elle avait été précédée par deux Sœurs, chargées de mettre la maison en état et de préparer le nécessaire ; mais, dès leur arrivée, celles-ci furent appelées près des malades, et, tout heureuses de commencer leur ministère, elles avaient cru pouvoir négliger le côté matériel. Aussi grande fut la surprise des nouvelles arrivantes quand elles entrèrent dans leur demeure, accompagnées de leur supérieur, M. le chanoine Le Guen, qui était allé les recevoir.

Malgré les efforts et les soins du bon prêtre, les ouvriers n'avaient rien terminé, et les religieuses trouvèrent la maison dans un état de délabrement et de malpropreté difficile à décrire; les meubles et même les lits manquaient. Mais la Mère Sainte-Léocadie sut de suite relever les courages, en représentant à ses filles qu'elles étaient encore mieux traitées que les missionnaires, qui, eux, n'ont souvent même pas d'abri.

La première nuit fut pleine de péripéties. La croisée de l'unique chambre habitable tomba dans l'intérieur et la persienne dans le jardin. On essaya, comme on put, de remédier à cet accident, et, la fatigue aidant, les Sœurs s'endormirent, mais elles furent soudain réveillées par un cri d'effroi : Sœur Sainte-Lucie était couchée dans l'eau, la fenêtre, mal attachée, laissait

passer les rafales du vent et la pluie coulait en ruisseaux dans la chambre. N'est-il pas permis de croire que ces épreuves, du reste vaillamment supportées, étaient une vengeance de l'enfer, qui prévoyait le bien que la nouvelle fondation allait opérer?

A ces incommodités vint s'ajouter la croix de la maladie; mais on ne perdit point courage, et les fondatrices surent toutes accepter, avec générosité, ce que leur servait la main divine. Au milieu de ces pénibles contre-temps, elles firent cependant effort pour préparer le modeste oratoire qui, momentanément, devait servir de demeure au divin Maître, et, le 8 décembre, en la fête de l'Immaculée Conception, le saint Sacrifice y fut célébré pour la première fois.

Les Sœurs reçurent bientôt le prix de leur patience et de leur abnégation ; l'une d'entre elles, Sœur Sainte-Léontine, eut le bonheur de devenir l'instrument d'une conversion éclatante. On l'avait appelée auprès d'une pauvre fille qui avait un cancer au talon et que tout le monde avait abandonnée, tant à cause de son mauvais caractère qu'en raison de la répulsion qu'inspirait son mal; aussi, rien qu'à cause d'elle, se réjouissait-on de l'arrivée des Sœurs.

Cette malade avait une histoire. Au temps de la Révolution — elle était alors toute jeune et fort jolie — son père, un jacobin forcené, faisait partie du Comité du Salut public. Quand il fut question d'élever l'autel de la Raison à la cathédrale de Quimper, il ne fit aucune difficulté pour laisser jouer à sa fille le rôle de déesse. Mais ce règne fut de courte durée ; le révolutionnaire mourut, le temps de la Terreur passa, et lorsque l'ordre fut rétabli et que la religion refleurit, on se détourna avec mépris

de la malheureuse, qui avait si gravement blessé le sentiment public. Elle vieillit ainsi privée de toute affection, aigrie par le mépris et l'isolement, haïssant tout et tout le monde. Quand Sœur Sainte-Léontine fut appelée à la soigner, elle avait quatre-vingts ans, et, durant six mois, la bonne religieuse travailla, avec une patience à toute épreuve, à réconcilier la pauvre créature avec le genre humain et, ce qui est mieux encore, avec son Créateur. Grâce à un dévouement sans bornes et à de multiples prières, elle y réussit pleinement. La malade mourut dans de grands sentiments de pénitence, après avoir remercié Dieu de tout son cœur de lui avoir envoyé une Sœur du Bon-Secours.

Cette conversion, qui fit grand bruit, attira aux religieuses de vives sympathies, surtout de la part du clergé et des médecins ; le docteur Chauvel, en particulier, leur témoigna une grande bienveillance et les réclama dès lors pour le soin de ses malades. Il leur fit don de la statue du Sacré-Cœur, que l'on vénère dans la chapelle du couvent.

Pour répondre aux désirs exprimés par plusieurs habitants de Morlaix, la Supérieure générale songea bientôt à envoyer quelques-unes de ses filles dans cette ville. Sa sollicitude maternelle se complaisait dans la pensée que ces deux résidences, si éloignées de la Maison-Mère, pourraient, à l'heure du besoin, être secourables l'une à l'autre.

Dans l'automne de 1866, la Sœur Saint-Jean-l'Evangéliste vint donc se fixer à Morlaix avec deux autres Sœurs dans un local loué à cet effet. Dix mois après, on acheta un immeuble, toujours avec le secours de la Maison-Mère. Cependant les espérances, conçues au sujet de cette

fondation, ne se réalisèrent que plus tard. Les Sœurs se heurtèrent tout d'abord à un préjugé des habitants, qui avaient peine à accepter le règlement auquel les gardes-malades sont astreintes durant leur séjour dans les familles, règlement cependant très sage, qui met une barrière entre elles et le monde.

Aussi, malgré les services qu'elles purent rendre pendant la guerre, les Sœurs souffraient de l'impossibilité où elles se trouvaient de se donner, de se dévouer comme elles l'eussent voulu, et, en 1873, Mère Sainte-Cécile crut devoir informer l'évêque de Quimper que le Conseil avait décidé de fermer provisoirement le couvent de Morlaix.

Par suite d'un de ces revirements de l'opinion, inexplicables mais fréquents, les gardes-malades avaient à peine quitté la ville qu'on comprit mieux le bienfait de leur présence, et une Sœur de Paris, appelée peu après dans cette localité, put constater les regrets unanimes que leur départ avait laissés. Leur souvenir, du reste, devait rester vivant, et c'est avec de vives instances qu'on leur demanda plus tard de reprendre le poste abandonné.

Un détail qu'il ne faut pas omettre, c'est que la bonne supérieure, avant de quitter Morlaix, déposa les clés de la maison aux pieds de la sainte Vierge en lui demandant de les lui garder, ce que Marie entendit sans doute, car, à l'heure voulue par Dieu, elle fit mieux encore : elle donna à ses filles la clé des cœurs.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Epidémie de choléra. L'Orphelinat de la Providence. Fondation à Cork.

1866-1867.

Sommaire. — Le choléra à Boulogne. — La Sœur Sainte-Suzanne meurt victime du fléau. — Après des fatigues surhumaines, la Sœur Sainte-Bridget est atteinte aussi. — Les Sœurs de Roubaix sont récompensées par l'Empereur pour leur dévouement pendant l'épidémie. — Le choléra sévit également en Irlande ; les Sœurs sont appelées à Kingstown et à Wicklow. — La Sœur Saint-Philippe meurt à Hupy, près d'Abbeville, victime de la fièvre typhoïde. — La population veut à tout prix conserver sa dépouille mortelle. — La Mère Sainte-Julienne quitte l'Orphelinat de la Providence. — Elle est remplacée par la Mère Sainte-Mechtilde. — Direction bienfaisante de la nouvelle Supérieure. — M. l'abbé Tesson. — Foi et générosité des jeunes orphelines. — Circonstance providentielle qui donne lieu à la fondation de Cork. — Mgr Delany fait les démarches nécessaires. — La Mère Sainte-Bertille est nommée supérieure de la nouvelle communauté. — Sa correspondance avec la Supérieure générale nous fait connaître la beauté de son âme. — M. le chanoine Maguire, supérieur de la communauté de Cork ; sa grande bienveillance pour les Sœurs. — Pauvreté des débuts ; admirable fidélité à la Règle. — La famille Murphy.

Ainsi que ce fut le cas à Morlaix, les Sœurs du Bon-Secours rencontraient parfois de pénibles déceptions, fécondes, du reste, en actes de vertu et en mérites ; mais que fertiles aussi étaient leurs labeurs, et combien leur charité infatigable les rendait chères à Dieu et utiles à la sainte Eglise !

Durant les années 1865 et 1866, le choléra vint de nouveau jeter le deuil dans les familles. La ville de

Boulogne fut particulièrement éprouvée et l'on put à nouveau admirer l'héroïque abnégation des Sœurs gardes-malades. L'une d'entre elles devait même tomber sur le champ de bataille ; c'était Sœur Sainte-Suzanne. Elle avait soigné toute une famille, dont les membres : grands parents, père, mère et fils succombèrent l'un après l'autre. En rentrant à la communauté, après leur avoir fermé les yeux à tous, elle sentit, à son tour, les premières atteintes du mal et se traîna jusqu'à la chapelle, où, agenouillée sur les dalles, elle fit à Dieu le sacrifice de sa vie. Il était midi. L'holocauste fut agréé, car, à trois heures, la pauvre Sœur rendait le dernier soupir, malgré les remèdes énergiques auxquels on eut recours.

On cite d'elle ce trait édifiant : la bonne religieuse, après avoir donné ses soins, pendant vingt-cinq ans, à une malade, rentra à la communauté et dit simplement à sa supérieure, la Mère Sainte-Marguerite : « Ma Mère, parlez, agissez! Disposez de moi comme d'une postulante. »

S'il n'y eut pas à ce moment d'autre mort à déplorer parmi les Sœurs, elles eurent cependant maintes fois des fatigues qui excédaient vraiment les forces humaines. Ainsi une Sœur de cette même communauté, morte en 1902 à Tralee, fut appelée à soigner une famille d'ouvriers, et là aussi parents et enfants furent successivement atteints et moururent victimes du fléau. Sœur Sainte-Bridget, après les avoir tous pieusement soignés et veillés, se trouva un soir près du lit du seul survivant de la famille ; ce jeune homme venait de recevoir les derniers sacrements. Le docteur, qui finissait sa tournée dans le quartier, arriva tard dans la

soirée, et après avoir constaté que la fin du malade était imminente, il conseilla à la Sœur, en s'en allant, de laisser la porte ouverte durant la nuit, « car, dit-il, l'air « de la maison est méphitique et suffirait à vous empoi- « sonner. En laissant votre porte ouverte, vous n'avez « rien à craindre ; tout le monde est sur pied, vu qu'il « y a des malades dans presque toutes les maisons. »

La Sœur suivit ce sage conseil ; mais, vers minuit, tandis qu'elle cherchait à soulager le pauvre agonisant, elle entendit tout à coup des pas derrière elle ; se retournant vivement, elle se trouva en présence d'une grosse chèvre. La Sœur essaya, mais en vain, de chasser l'importune visiteuse ; celle-ci résistait et répondait par des coups de corne aux efforts faits pour l'expulser. La pauvre Sœur Sainte-Bridget ne pouvait plus s'approcher du lit, et l'animal l'ayant attaquée avec force, elle dut se réfugier sur une chaise, puis de là monter sur une table, où la chèvre essaya encore de la suivre. Enfin, à ce cri : « Au secours ! au secours ! » un voisin accourut et parvint à faire sortir la bête. Il trouva la religieuse si pâle, si épuisée que, poussé par une pensée de charité, il revint bientôt auprès d'elle avec une tasse de chocolat bien chaud pour la réconforter.

Avant l'aurore, le malade avait quitté la terre, et quand elle l'eut enseveli, la Sœur Sainte-Bridget rentra à la communauté atteinte, elle aussi, du fléau ; cependant on put la sauver et — après cette première expérience — les travaux inhérents à sa vocation lui parurent faciles et doux.

A Roubaix, les Sœurs du Bon-Secours ne furent pas moins vaillantes, et nous trouvons leurs noms mention-

nés sur la liste des récompenses (médailles d'or et de bronze) accordées par l'Empereur, en 1866, aux personnes qui s'étaient distinguées par leur dévouement pendant l'épidémie, surtout en soignant les malades pauvres.

Il serait intéressant, à une heure où la vie jaillissante des Congrégations est complètement paralysée, de relire le rapport officiel rédigé à cette occasion par M. Béhic, ministre du Commerce et des Travaux publics, dans lequel il rend un réel hommage à l'héroïsme des religieuses, qui se sont fait bénir par les populations.

Le choléra n'épargna pas non plus l'Irlande, et, là aussi, les Sœurs purent démontrer la vérité et l'efficacité du nom de Bon-Secours. A Kingstown, port de Dublin, l'épidémie sévit avec une singulière violence, et la population terrifiée refusait même le secours des médecins, dans la crainte qu'ils ne propageassent le mal.

Le curé de Kingstown était alors le chanoine M'Cabe, futur archevêque de Dublin ; il vint trouver la Mère Saint-Fabien et lui demanda trois gardes-malades pour l'aider dans son ministère ; il les logea dans son presbytère, et ces vaillantes eurent pour mission de parcourir les quartiers contaminés, de distribuer des secours et des remèdes aux malades et d'assister les mourants. Grâce à leur expérience, les Sœurs eurent la consolation de sauver bien des vies, et, parmi les deux cents malades qui moururent victimes de l'épidémie, pas un seul ne fut privé des derniers sacrements. Dire le labeur et les souffrances des bonnes religieuses serait impossible ; mais elles étaient soutenues et entraînées par l'exemple de leur pasteur, le chanoine M'Cabe, qui,

de même que ses vicaires, restait nuit et jour auprès de son troupeau ravagé par le fléau.

On réclama également les filles de Notre-Dame du Bon-Secours à Wicklow, localité particulièrement éprouvée, et elles y exercèrent un ministère des plus fructueux. Mais là, comme à Kingstown, elles furent merveilleusement protégées ; pas une d'elles ne contracta la maladie, et toutes, malgré des fatigues surhumaines, restèrent vaillantes jusqu'au bout.

Vers la même époque, il fut donné aux Sœurs de la communauté d'Abbeville de répandre, elles aussi, au dehors, la charité dont la Mère Sainte-Béatrix s'efforçait d'entretenir le feu dans les âmes.

Le département de la Somme était décimé par la fièvre typhoïde, et les membres de la maison d'Abbeville furent envoyés dans les communes les plus atteintes. C'est ainsi que Sœur Saint-Philippe resta plusieurs semaines à Hupy, mettant tout en œuvre pour soulager les pauvres malades. Epuisée par les veilles, elle devint elle-même la proie du fléau ; à l'annonce de cette nouvelle, la supérieure se rendit, en hâte, à Hupy pour soigner sa fille et essayer de l'arracher à la mort. Mais ce fut en vain ; en trois jours, la maladie fit son œuvre et l'on dut, par crainte de la contagion, enterrer la pauvre Sœur dans le petit village, théâtre de son dévouement.

Quelques mois après, quand tout danger eut disparu, Mère Sainte-Béatrix songea à ramener à Abbeville la dépouille mortelle de la Sœur Saint-Philippe. Mais elle était loin de soupçonner les difficultés qui l'attendaient et l'orage qu'elle allait déchaîner. Les habitants d'Hupy, le maire en tête, déclarèrent que jamais ils ne consen-

tiraient à cette exhumation, que la Sœur avait soigné leurs malades, qu'elle s'était dévouée pour eux jusqu'à la mort, que c'était une victime, une martyre, qu'enfin, étant tombée parmi eux, elle leur appartenait, et qu'à aucun prix on ne la laisserait enlever.

Pour le moment, il fallut donc abandonner le projet, mais quand l'on crut que l'oubli s'était fait sur cette tombe, Mère Sainte-Béatrix repartit pour Hupy et fit exhumer, durant la nuit, la chère dépouille. Lorsque, le lendemain, les habitants s'aperçurent de la disparition de leur sainte, comme ils l'appelaient, ils se préparèrent à partir pour Abbeville, afin de reprendre leur trésor. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à leur faire comprendre que la religieuse appartenait, avant tout, à sa communauté, et que, d'ailleurs, Hupy n'étant pas loin d'Abbeville, rien ne les empêchait d'aller prier sur la tombe de Sœur Saint-Philippe.

Avant de parler de la fondation de Cork, qui se préparait en 1866, il nous faut de nouveau jeter un regard sur l'Orphelinat de la Providence. La Sœur Sainte-Julienne, qui le dirigeait depuis 1833, sentant ses forces faiblir, demanda à être déchargée et sollicita même la faveur de finir ses jours à Rozoy. On fit droit à sa requête, et elle obtint de quitter le cher Orphelinat secrètement et sans faire d'adieux. « Ainsi, disait-elle, mon cœur souffrira moins. » Mais, quand son départ fut connu, il provoqua d'unanimes regrets et fit couler bien des larmes ; la bonne religieuse s'était si complètement donnée à ces petites âmes ! Comment n'en aurait-elle pas été aimée? Durant ces quarante années, elle avait fidèlement conservé l'esprit austère, mais bienfaisant, dont la fondatrice, Mlle Buchère, avait pénétré son œuvre, et les

enfants, qui se sentaient l'objet de soins tout maternels, ne souffraient point de cette austérité et y puisaient, pour l'avenir, l'amour du devoir et l'horreur du mal. Cependant la prospérité matérielle n'avait pas répondu aux besoins de la maison ; il arriva même un moment où l'on dut liquider le magasin fondé par Mlle Buchère, et qui, dans les premières années, avait donné de bons résultats. Toutefois, la Maison-Mère ne recula devant aucun sacrifice pour conserver le cher Orphelinat, qui était, pour la Congrégation, comme un jardin fleuri, où les plantes du bon Dieu recevaient une culture choisie.

En décembre 1866, la Mère Sainte-Mechtilde, qui était déjà maîtresse d'ouvrage à l'Orphelinat, fut nommée supérieure ; elle avait l'esprit cultivé et l'âme ardente, mais toute sa physionomie morale est résumée dans ce jugement formulé, sur elle, par un Père Mariste : « *Si l'on* « *pouvait couper le cœur et l'esprit bienveillant de* « *Mère Sainte-Mechtilde et en faire des boutures, je* « *les implanterais partout, mais surtout dans toutes* « *nos maisons du Bon-Secours, assuré d'y apporter un* « *trésor.* »

Cette religieuse était si unie au divin Maître qu'elle semblait égaler en familiarité, avec lui, la Sainte dont elle portait le nom et pour laquelle elle avait une dévotion particulière. « Au cours d'une maladie, qui l'obligea à garder longtemps la chambre et pendant laquelle j'eus le bonheur de la soigner, écrit une de ses filles, je lui faisais sa lecture spirituelle, et je me souviens encore avec quel feu elle me parlait ensuite de l'amour de Notre-Seigneur. Que d'heures délicieuses j'ai passées près de son lit ! Comme elle priait bien, accentuant chaque mot !

Un jour, que je lui lisais ses points de méditation, je me permis de lui demander pourquoi elle s'arrêtait toujours au même point ; elle me confia alors qu'en effet, depuis trois mois, elle continuait son oraison sur le *Pater* et qu'elle ne pouvait se détacher de ce sujet, qui lui paraissait inépuisable. »

Cette âme, si pleine de foi, obtenait parfois, comme les Gertrude et les Thérèse, de vrais miracles.

Un jour, elle entra, toute triste, dans la salle où les élèves travaillaient et leur dit : « Mes enfants, on vient de m'apporter une facture considérable, en me demandant de la payer demain, et je n'ai que très peu d'argent en caisse. Il faut demander à Dieu de faire un miracle en notre faveur. » Elle fit cesser le travail et ordonna que maîtresses et enfants montassent à la chapelle pour faire le Chemin de la Croix à l'intention de l'âme du purgatoire la plus proche de sa délivrance. On terminait ce pieux exercice quand la Mère Sainte-Mechtilde fut demandée au parloir ; elle y trouva une dame qui lui remit une enveloppe fermée, en lui disant : « Ma Mère, j'ai beaucoup entendu parler de votre orphelinat, et comme j'ai promis une aumône en faveur des âmes du purgatoire, je me permets de vous l'offrir pour cette œuvre. »

En vain la supérieure insista pour connaître le nom de sa bienfaitrice ; elle n'obtint que cette réponse : « Les âmes du purgatoire vous ont exaucée. » Quand on ouvrit l'enveloppe après le départ de la visiteuse, on y trouva juste la somme nécessaire pour l'échéance du lendemain. Les enfants chantèrent le *Magnificat* avec une émotion facile à comprendre et toutes voulurent de suite réciter, pour le soulagement des défunts, des prières indulgenciées.

Dans une autre circonstance la charité de Mère Sainte-Metchtilde, qui s'étendait à tout et à tous, et qui, parfois même, pouvait paraître imprudente, fut encore visiblement récompensée. La supérieure avait pris l'habitude de donner, chaque année, cinq francs pour une œuvre qu'elle jugeait très utile. Or, une fois que l'on venait, comme de coutume, chercher cette offrande, il se trouva qu'elle n'avait plus que dix francs dans sa bourse ; malgré cette pénurie, la Mère n'hésita pas à faire le don habituel, se disant : « Dieu y pourvoira. » Puis elle courut se jeter au pied du tabernacle, suppliant Notre-Seigneur de lui venir en aide. Tandis qu'elle faisait cette prière, une Sœur vint l'avertir qu'on l'attendait au parloir ; elle s'y rendit et y trouva deux personnes qui lui demandèrent si elle était bien la supérieure ; sur sa réponse affirmative, les visiteuses lui remirent cinq cents francs, lui expliquant que c'était là un don anonyme fait par une âme charitable à un orphelinat pauvre ; la Providence les avait conduites rue du Regard. C'est ainsi que la Mère Sainte-Mechtilde reçut le centuple promis à ceux qui comprennent que *se confier en Dieu n'est pas tenter Dieu et que, s'il y a une prudence terrestre et charnelle, il y en a une céleste, dont on ne doit point se départir* (1).

Sous la direction de la nouvelle supérieure, les jeunes âmes s'épanouirent davantage, et la piété ne fut plus seulement solide, elle devint ardente. Comme la religieuse qui l'avait précédée, Mère Sainte-Mecthilde fut grandement assistée dans sa tâche par M. l'abbé Tesson, Directeur du Séminaire de Missions Etrangères, lequel,

(1) Mgr Gay : *Vie et Vertus chrétiennes.* Tome II.

depuis trente ans, était resté l'aumônier, le père spirituel et le bienfaiteur de l'Orphelinat. Les Sœurs qui l'ont connu — il mourut en 1875 — ne tarissent pas sur la vertu, la sainteté, la bonté de ce digne ecclésiastique. Comme nous l'avons dit ailleurs, il ne voulut jamais accepter d'honoraires, et cependant il restait chargé de tout le service religieux. Malgré sa pauvreté — on ne trouva chez lui à sa mort qu'une pièce de cinq francs — il ne manquait aucune occasion, surtout à Noël, de réjouir les enfants les plus pauvres de l'Orphelinat par des dons substantiels, délicatement dissimulés dans des boîtes de pastilles de chocolat.

Il avait un tact tout particulier pour arriver aux âmes. « Jamais il ne faisait ce qu'on appelle un vrai sermon, « écrit une Sœur sortie de l'Orphelinat, mais il saisissait « toutes les occasions de parler de l'amour de Notre-« Seigneur Jésus-Christ. Il fallait l'entendre le jeudi et « le dimanche quand, après le salut, il venait dans la « grande salle ! Avec quel accent il commentait les « épîtres de saint Paul ! Mais, comme l'apôtre saint Jean, « il revenait toujours à l'amour de Notre-Seigneur. » On voit par là quelle estime les saints font des âmes d'enfants et à quelle hauteur ils peuvent les élever.

Le Père Tesson comprenait admirablement que, pour faire aimer la vertu, il faut dilater les cœurs par de saines distractions et des plaisirs donnés avec discernement ; aussi ce prêtre, d'une si haute intelligence, ne pensait pas perdre son temps en procurant aux petites orphelines des récréations aussi amusantes qu'instructives, qu'il organisait et présidait lui-même.

Il n'est pas étonnant qu'ainsi cultivées et entourées, ces chères enfants se préparassent à affronter la vie

avec le désir ardent de servir Dieu envers et contre tout. Nous relaterons ici un fait qui, dans sa simplicité, montre éloquemment comment on savait, à l'Orphelinat, se sanctifier et mourir.

Une de ces jeunes orphelines avait une nature fort difficile et éprouvait beaucoup de peine à se plier au joug d'une vie régulière ; mais elle possédait cependant assez d'esprit de foi pour s'effrayer des dangers qu'elle aurait à courir dans le monde, où elle devait retourner, n'ayant pas la vocation religieuse.

Elle fit, un jour, part de ses appréhensions à une de ses compagnes plus âgée, laquelle nourrissait dans son cœur une autre crainte, celle de ne pouvoir suivre sa vocation, qui la portait vers le Bon-Secours. « Faisons, dit cette dernière, une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes pour qu'elle nous aide. » Ce qui fut dit fut fait, et dès le lendemain les deux fillettes commencèrent une neuvaine, courte, mais bien fervente.

La Reine du Ciel inclina l'oreille à la prière de ces enfants ; celle qui craignait les dangers du monde fut atteinte d'une maladie de poitrine, qui l'emporta à l'âge de vingt et un ans, c'est-à-dire à l'époque fixée pour sa sortie de l'Orphelinat ; sa compagne vit s'aplanir les obstacles qu'elle redoutait, et les portes du couvent s'ouvrirent pour elle.

Au cours de l'histoire, nous aurons l'occasion de reparler de cette œuvre intéressante, que la Mère Sainte-Mechtilde devait diriger pendant vingt ans.

En cette même année 1866, une circonstance providentielle concourut à la fondation de Cork ; une des Sœurs de Dublin fut envoyée dans cette ville à la requête du docteur O'Connor, pour soigner le frère de ce der-

nier, le révérend O'Connor. Le malade et son médecin purent apprécier à leur juste valeur le savoir et le dévouement de la Sœur Sainte-Bertille, et tous deux eurent la pensée de solliciter de Mgr Delany l'établissement d'un couvent de gardes-malades à Cork.

Dans cette cité si foncièrement catholique, une fondation de ce genre ne pouvait manquer d'être accueillie avec joie, mais le docteur fit surtout valoir, auprès du prélat, cet argument que les soins des vierges consacrées à Dieu, pour le ministère de la charité, seraient particulièrement appréciés par les prêtres infirmes ou malades.

L'évêque accueillit cette requête avec une extrême bonté et, au mois d'octobre 1866, il se rendait lui-même à Dublin pour s'entretenir avec la Mère Saint-Fabien de la fondation projetée. Le 26 novembre suivant, Sa Grandeur demandait une solution et écrivait : « J'espère, ma « chère et révérende Mère, que vous n'avez pas oublié « la visite que je vous ai faite le mois dernier, et l'espoir « que vous m'avez donné de pouvoir établir à Cork une « branche de votre admirable Congrégation. »

« Je n'ai pas perdu de temps à mon retour ici pour « parler de ce projet, et je suis certain que tout le « monde fera bon accueil aux Sœurs qui seront choisies « pour faire une fondation dans notre ville. Les condi- « tions que vous faites seront acceptées, et l'on n'aura « qu'un désir : celui de rendre toutes choses faciles et « agréables à vos filles.

« Je viens maintenant vous prier de me faire savoir si « la Supérieure générale agréera nos vœux et pourra « nous favoriser d'une maison.

« Si la réponse est favorable, j'aurai soin que notre

« bon peuple de Cork pourvoie à tout ce dont les Sœurs
« pourraient avoir besoin, etc.

« Je suis, ma révérende Mère, etc.

« † William Delany, *évêque de Cork.* »

Comme on le pense, la réponse de la Maison-Mère fut favorable, et, au mois d'avril 1867, tout étant conclu, quatre Sœurs se rendirent de Dublin à Cork. Sœur Sainte-Bertille était nommée supérieure ; les Sœurs Saint-Léon, Sainte-Marcelle et Sainte-Céline l'accompagnaient, et la Supérieure générale lui envoyait en même temps de Paris la Sœur Saint-Fortunat comme assistante.

Par la correspondance de la Mère Sainte-Cécile, nous pouvons juger en quelle estime cette dernière tenait la Mère Sainte-Bertille ; nous verrons aussi quel langage viril elle savait, à l'occasion, tenir à ses filles. Voici en quels termes elle lui fait connaître ses nouvelles fonctions : « Le bon Dieu gouvernant l'univers, distribue « ses croix d'un bout du monde à l'autre, et quand on « a embrassé la vie religieuse, il se sert de la voix des « supérieurs pour manifester sa volonté. Je viens donc, « ma chère fille, vous féliciter du choix que le Seigneur « Jésus a fait de vous pour l'accompagner sur le Cal- « vaire ; c'est là vous apprendre que vous êtes nommée « supérieure de la maison de Cork. Mais consolez-vous : « *Dieu, qui mesure le vent à la brebis tondue,* mesu- « rera aussi ses grâces à votre faiblesse. A vous d'y « correspondre par une grande fidélité à remplir tous « vos devoirs. Pour cela, ma fille, il faut mourir tous les « jours ; il faut sacrifier : repos, inclinations, sympathies,



M[GR] MAGUIRE

PRÉLAT DE LA MAISON DE S. S. LÉON XIII

SUPÉRIEUR DU BON-SECOURS DE CORK

mort en 1899

« antipathies, je dirai même exercices de piété..., mais « cela seulement dans quelques cas rares. »

Dans une autre lettre, à la même, nous voyons comment la Sœur Sainte-Bertille avait accepté le fardeau du supériorat : « Ma bien chère fille, je bénis le bon « Dieu de vos dispositions. Oui, soyez toute à Dieu et à « votre Congrégation, et le bon Sauveur adoucira tous « les sacrifices qu'il vous demandera. Dans l'entier aban- « don au bon plaisir divin, on trouve la paix et le calme, « seuls biens que nous puissions espérer sur cette terre. « Mais, ce qui doit grandement vous encourager, c'est « la pensée de consoler le cœur de Jésus par votre fidé- « lité. Et puis, ne perdez pas de vue que la couronne « vaut bien le combat, et que la récompense surpasse « infiniment les travaux accomplis et les peines sup- « portées. »

Les Sœurs furent accueillies à Cork avec une bienveillance vraiment paternelle par Mgr Delany et par le supérieur que ce dernier leur avait choisi, M. Maguire, alors curé de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul.

Dès le début, ce saint prêtre considéra les Sœurs comme ses filles, et, non content de diriger les âmes, il se préoccupait de leurs nécessités temporelles. Le jour de leur arrivée, il leur fit même préparer leur dîner, et, détail vraiment touchant, chacune d'elles trouva dans son lit une cruche d'eau bouillante.

Les habitants de Cork, qui sont particulièrement pieux, bien pensants et d'une aimable simplicité, reçurent les gardes-malades avec enthousiasme. Quand on les voyait circuler dans les rues, on les entourait de marques de respect, on courait après elles pour baiser leurs robes et leurs chapelets et, parmi le peuple, on les appela

pendant longtemps les Dames d'honneur du bon Dieu. Les protestants même se montrèrent heureux de leur arrivée et leur donnèrent, dans la suite, de véritables preuves d'intérêt et de sympathie.

Le Bon-Secours était alors établi à Dyke Parade; tout y était très pauvre, mais une Sœur contemporaine va nous apprendre qu'à Cork, malgré les privations, on se trouvait heureux. « Nous étions, écrit-elle, dans une toute petite maison, presque aussi pauvre que l'était celle de la Sainte Famille à Nazareth; mais l'esprit de charité, qui y régnait, adoucissait tout. La régularité et le silence étaient si grands qu'il nous semblait être encore au noviciat. Fidèle observatrice de la Règle, Mère Sainte-Bertille, notre supérieure, ne souffrait point que l'on y manquât; aussi une brèche faite à nos saintes Constitutions était toujours punie et suivie d'une réprimande, faite avec bonté, mais avec une fermeté qui montrait clairement combien la Règle lui était chère. »

Du reste, Mother Bertille, comme on l'appela depuis lors, était grandement soutenue dans sa tâche par la Mère Sainte-Cécile, qui suivait cette fondation avec le plus tendre intérêt. « Je suis bien touchée, écrivait-elle, de la « bonté si paternelle avec laquelle Sa Grandeur vous a « reçues; je demande à Dieu qu'il rende au centuple à « ce vénéré prélat ce qu'il fait pour votre communauté.

« J'ai la douce confiance que cette chère petite maison « répondra aux soins que la divine Providence prend « d'elle, et qu'elle aura un grand zèle pour travailler à « la gloire de Dieu. Appliquez-vous à la pratique des « vertus religieuses, surtout de l'humilité, de la charité, « du zèle pour le salut des âmes; mais souvenez-vous « que l'exemple est la meilleure prédication et qu'une

« conduite pleine de bonté et d'abnégation touche plus « que tout ce que l'on pourrait dire. »

A la fin de cette lettre, nous trouvons un mot qui nous révèle les attraits intérieurs et l'esprit de mortification de Mother Bertille. « Je vous permets de continuer à prendre la discipline, mais avec discrétion. »

Quelques mois plus tard, Mère Sainte-Cécile lui écrivait encore : « Je bénis Dieu, ma chère fille, de la bonne « impression que nos Sœurs font à Cork ; mais tenons- « nous bien humbles, ne nous attribuons pas le bien « accompli, rapportons-le à Dieu seul ; *sans lui, nous « ne pouvons rien faire.* Oui, tenez-vous bien petite « et rappelez-vous, ma fille, que, par vous-même, vous « n'êtes qu'un pauvre sarment stérile et inutile ; mais « entée, par l'amour, *sur la Vigne,* qui est le Christ « Jésus, vous porterez des fruits qui demeureront pour « l'éternité.

« Je suis heureuse de vous envoyer la lampe qui vous « manque ; je l'offre à Dieu d'abord, puis à mes chères « filles de Cork, qui, j'en ai la douce confiance, feront « toujours ma consolation. Il en sera ainsi si elles ne « veulent que Dieu et son bon plaisir, si elles font tous « les sacrifices par amour pour lui, s'oubliant par une « vie d'abnégation, ne craignant ni les peines ni les « fatigues.

« Courage, confiance, humilité, foi et charité ! Voilà « votre vie, celle qui doit vous conduire au céleste « séjour sur les ailes de la sainte obéissance. »

Le premier malade soigné par les filles de Mother Bertille fut le révérend Archdeacon Murphy, qui, après une longue et douloureuse maladie, déclara hautement que les Sœurs du Bon-Secours lui avaient singulièrement

adouci cette épreuve ; aussi la famille Murphy leur témoigna-t-elle une reconnaissance qui se traduisit par les bienfaits les plus délicats. Souvent, le matin, M. J. Murphy sonnait à la porte du couvent, son carnet et un crayon à la main. — « Bonjour, ma Sœur, disait-il, dictez-moi bien vite ce qu'il vous faut aujourd'hui. » Et, sans attendre la réponse, il inscrivait les choses qu'il pensait être nécessaires à la communauté, puis il s'en allait sans laisser à la Sœur portière le temps de lui dire merci.

C'est ainsi que les heureux débuts de la fondation de Cork pouvaient faire présager l'avenir fécond réservé à cette communauté.



CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Regard sur Boulogne, Lille et Orléans. Mort de M. l'abbé Morel. Elections générales.—Fondation à Lorient.

1869-1870.

Sommaire. — Agrandissement du couvent de Boulogne. — Achat d'un terrain à la Madeleine-lez-Lille. — La Mère Saint-Henry est nommée économe générale et remplacée à Lille par la Mère Sainte-Claire. — La communauté d'Orléans est transférée rue du Cloître Sainte-Croix. — Mort de M. l'abbé Morel, supérieur de la Congrégation. — M. l'abbé de Cuttoli préside les élections du 24 mai 1869. — La R. Mère Sainte-Cécile est réélue à une grande majorité. — Etude du *Coutumier*. — Une pieuse chrétienne de Lorient demande l'établissement du Bon-Secours dans cette ville. — Correspondance de Mme Deschiens. — Son insistance. — Hésitation des Supérieurs. — Mgr l'évêque de Vannes appuie la demande de Mme Deschiens. — La fondation a lieu le 15 octobre 1869. — Vertus de la Mère Saint-Vincent, première supérieure. — Sa mort. — La Mère Sainte-Aldegonde la remplace. — La Mère Saint-Fabien est appelée à Paris comme maîtresse des novices. — Son admirable soumission. — Mort de M. l'abbé Frédro.

L'année 1869 fut traversée par nombre d'événements qui, tout en étant, pour la plupart, des éléments de succès, ne laissèrent pas que de préoccuper vivement la Mère Sainte-Cécile. Comme, pour elle, la science du gouvernement consistait à chercher en Dieu seul lumière et force, elle put, sans se troubler, agir au mieux des intérêts de son cher Institut.

Tout d'abord, la Supérieure générale eut la consolation de voir se consolider la situation matérielle de plusieurs de ses maisons. Les Sœurs de Boulogne purent

faire l'acquisition des terrains de la rue Saint-Martin et de la rue de l'Oratoire, attenant à la communauté ; on y éleva bientôt des constructions qui formèrent un ensemble parfaitement en rapport avec l'importance de l'établissement.

A Lille aussi un terrain fut acheté en mars 1869, dans le quartier appelé la Madeleine-lez-Lille, en vue d'une œuvre nouvelle que l'on avait en perspective et qui devait être pour la jeunesse un bienfait et une source de joies.

Le mois suivant, une transaction importante était également conclue à Orléans ; les Sœurs échangeaient la maison qu'elles habitaient, depuis la fondation, contre la propriété des Bénédictines du Calvaire, située rue du Cloître Sainte-Croix ; Mgr Dupanloup applaudit à ce changement, qui permettait d'augmenter le nombre des gardes-malades.

Ces différentes affaires étaient à peine conclues qu'un événement douloureux vint bouleverser la Maison-Mère. M. l'abbé Morel, supérieur de la Congrégation, qui, depuis plus de vingt ans, la dirigeait avec autant de sagesse que de sollicitude, mourut subitement. Sa mort fut ressentie d'autant plus vivement que l'on se trouvait à la veille du 24 mai, jour auquel, cette année-là, des élections importantes devaient avoir lieu. Depuis 1849, M. l'abbé Morel avait toujours présidé ces assemblées et apporté aux résolutions que l'on y prenait l'appui de ses conseils ; il fallut donc songer à le remplacer au plus tôt. Mgr Darboy le comprit et nomma, sans tarder, M. de Cuttoli, l'un de ses vicaires généraux, supérieur du Bon-Secours. Comme ce dernier s'était montré, en toute circonstance, rempli de bienveillance pour la

Congrégation, sa nomination fut accueillie avec une grande joie.

Ce fut donc lui qui présida la réunion du 24 mai ; la révérende Mère Sainte-Cécile, qui achevait son troisième triennat, fut renommée dans les conditions prescrites en vue de cette éventualité, et, sur 135 votantes, 114 lui donnèrent leurs voix.

La sainte religieuse, qui avait déjà fourni une longue carrière, accepta, avec sa vaillance ordinaire, de reprendre le fardeau qui, pour elle, s'appelait simplement le devoir. Elle profita de cette réunion pour faire faire la lecture du *Coutumier*, que la vénérée Mère Geay avait longuement préparé et élaboré dans la prière. M. de Cuttoli applaudit à ce travail, qui éclaire et achève si parfaitement les Constitutions, et il fut convenu qu'il serait réimprimé et que toutes les maisons en recevraient plusieurs exemplaires.

Quelques semaines plus tard, la Mère Sainte-Cécile reçut une lettre qui lui causa une grande perplexité ; on lui rappelait une promesse faite depuis trois ans, promesse vague, mais qui avait été considérée comme un engagement formel. C'était dans l'automne de 1866 que Mme Deschiens (1), une pieuse chrétienne de Lorient, s'était, pour la première fois, adressée à la Supérieure générale afin d'obtenir une fondation dans sa ville natale. Sa lettre mérite d'être citée, car elle montre quel parfum pénétrant une seule âme remplie de l'esprit de Jésus-Christ peut dégager autour d'elle, et, partant, quelle influence elle peut exercer.

(1) Fille de l'amiral Montagniès de la Roque.

« Ma révérende Mère,

« Depuis longtemps déjà notre ville désire vivement avoir des Sœurs gardes-malades pouvant donner, avec leurs soins, les secours spirituels que l'on ne peut attendre que des religieuses.

« J'ai beaucoup connu à Tivoli, maison de santé à Paris, la Sœur Saint-Sébastien. Sa douceur, son charmant caractère, sa manière de soigner les malades et le cœur qu'elle y mettait me l'ont fait aimer sincèrement. A mon retour à Lorient, j'ai fait part de mon impression à M. Charil, notre curé, qui désirerait beaucoup aussi voir se fonder dans notre ville une maison de votre Ordre ; il m'a priée de vous écrire, ma révérende Mère, pour vous demander dans quelles conditions vous voudriez bien vous y établir...

« Tout le monde ici serait très heureux si vous pouviez nous donner vos Sœurs ; nous ferons tout notre possible pour leur rendre le bonheur qu'elles nous apporteront. Je sais que ce n'est pas en ce monde qu'elles cherchent leur récompense, mais elles trouveront, au moins, à Lorient une population pieuse, éclairée, heureuse d'avoir pour ses malades, au lieu de ses gardiennes ordinaires, si peu satisfaisantes, des femmes de cœur et de dévouement.

« Nous avons bien à Lorient les Sœurs de la Sagesse, attachées au Bureau de bienfaisance, qui visitent les pauvres et s'acquittent admirablement de leur mission, tout à fait autre que celle que vous remplissez avec tant de zèle et de dévouement auprès de la classe riche ou aisée.

« Veuillez donc, ma révérende Mère, prendre en considération notre extrême désir de voir votre Ordre s'établir dans notre ville de préférence à tout autre, et agréez, etc... »

Malgré cet éloquent appel, le Conseil n'avait pas cru, à cette époque, devoir prendre en considération la demande de Mme D...; on lui fit comprendre que, manquant de sujets, on ne pourrait songer à cet établissement que dans deux ou trois ans. N'ayant point reçu de réponse à cette communication, la Mère Sainte-Cécile supposa qu'une autre Congrégation avait été appelée à Lorient. Grande donc fut sa surprise lorsqu'en juin 1869, Mme D... lui rappela que, les trois années étant écoulées, le moment était venu d'exécuter la promesse faite en 1866. Toutes les conditions exigées pour cette fondation se trouvaient remplies, et l'évêque de Vannes, que l'on avait consulté, la désirait vivement. « Non seulement l'autorisation a été de suite obtenue, écrivait Mme Deschiens, mais Monseigneur veut bien appuyer notre demande ; il sera très heureux de posséder une maison du Bon-Secours de Paris dans son diocèse ; il y voit, comme nous, une source de bien et de consolations, et Dieu bénira, je l'espère, en échange des bienfaits qu'elles nous apporteront, les Sœurs que vous aurez choisies pour remplir près de nous leur sainte et charitable mission.

« ... Voici trois ans que nous vous demandons, que « nous vous attendons ; n'avons-nous pas bien mérité « le bonheur de vous posséder ? L'excellente Sœur « Saint-Sébastien m'a fait connaître des trésors de per- « fection chrétienne. En la voyant opérer, j'ai compris « que vos filles font le bien pour Dieu, et c'est parce « qu'il guide vos mains et éclaire vos cœurs que vos

« soins sont si doux et vos paroles si persuasives; aussi « tous ceux qui ont connu vos Sœurs les aiment, et « tous ceux à qui on parle d'elles les désirent...

« Pardonnez-moi mon insistance, ma révérende Mère, « mais je vous écris le cœur tout plein encore de « reconnaissance pour les bontés sans nombre dont « votre chère Sœur Saint-Sébastien a comblé, il y a « cinq ans, la fille chérie que j'ai perdue. Il y a quatre « ans que Dieu me l'a reprise, dans ce même mois de « juin, que j'ai choisi pour renouveler mes sollicitations « près de vous, pensant qu'en cet anniversaire si dou- « loureux le Cœur de Jésus seconderait mon dessein.

« Plusieurs personnes ont offert de participer à la « fondation, et je récolte tous les dons des âmes de « bonne volonté. Prions pour que Dieu bénisse votre « œuvre et la fasse prospérer dans notre cher Morbihan, « et surtout pour que vos Sœurs ramènent à Dieu toutes « les âmes égarées. »

Tandis que la Supérieure générale se demandait où était la volonté de Dieu en cette circonstance, M. l'abbé Charil, curé de Lorient, se rendit à la Maison-Mère et réussit à vaincre les hésitations qu'éprouvait la Mère Sainte-Cécile au sujet de cette nouvelle fondation. Il était porteur d'une lettre de l'évêque de Vannes, ainsi conçue :

« Ma révérende Mère,

« M. le curé-archiprêtre de Lorient part pour Paris, avec l'intention de vous demander des Sœurs gardes-malades. Je me joins à lui pour vous prier d'envoyer dans mon diocèse quelques-unes de vos filles. Elles y feront le bien, leurs soins sont désirés, et non sans besoin, dans les villes et dans les principales familles

de nos campagnes. Je bénis d'avance leur arrivée parmi nous.

« Veuillez agréer, etc.

« J.-M., *évêque de Vannes.* »

La cause était gagnée, les questions de détail purent être réglées à la satisfaction des intéressés, et, le 15 octobre suivant, la révérende Mère Sainte-Cécile conduisit elle-même à Lorient les Sœurs désignées pour cette fondation. Mère Saint-Vincent fut nommée supérieure ; elle avait pour compagnes les Sœurs Sainte-Honorine, Sainte-Julia et Saint-Omer. Mère Sainte-Léocadie, supérieure de Quimper, qui était venue à Lorient pour présider à l'installation des Sœurs, les attendait et, dès le lendemain, M. l'abbé Charil vint célébrer la sainte Messe dans le nouvel oratoire.

Au bout de dix-huit mois, la communauté fut transférée dans une maison plus vaste, située rue Cale'Ory, et elles y restèrent pendant neuf ans. C'est durant ce laps de temps qu'elles eurent la douleur de perdre leur supérieure. La Mère Saint-Vincent s'était fait aimer de toutes les classes de la société et attirait à elle tous les cœurs par son affabilité ; elle éprouvait surtout une pitié singulière pour les pauvres honteux et savait leur faire du bien avec une grande délicatesse. « C'était une âme de prières, écrit une de ses filles, et d'une exactitude peu ordinaire pour l'observance de la Règle ; elle avait un amour très grand pour le Saint Sacrement et courait se jeter aux pieds de Jésus-Hostie dès qu'elle pouvait distraire un instant de ses occupations. » Le visage de Mère Saint-Vincent était empreint d'une telle bonté que rien que de la regarder faisait du bien ; un habitant

notable de Lorient, qui avait été soigné par elle, ayant oublié son nom, ne l'appelait plus que *Spes unica.* « Quand je rencontre une Sœur du Bon-Secours, disait-il, je salue en elle *Spes unica.* »

Pendant longtemps, cette vénérée Mère se traîna péniblement, mais elle restait courageusement au poste ; ce ne fut que le 24 mai 1873 que ses forces la trahirent et qu'elle dut s'aliter ; à partir de ce moment, elle s'affaiblit de jour en jour, et, le 5 octobre suivant, elle rendait son âme à Dieu, après avoir conservé une sérénité inaltérable au milieu des plus grandes souffrances.

Ce triste événement valut à la communauté de grandes marques de sympathie ; une foule considérable voulut accompagner la dépouille mortelle de Mère Saint-Vincent à sa dernière demeure, et près de deux cents jeunes filles vêtues de blanc suivirent le cortège. Le Conseil municipal donna, en cette circonstance, un singulier témoignage d'estime aux Sœurs du Bon-Secours en leur accordant une concession gratuite au cimetière de la ville. Ce fait dit assez combien, en peu d'années, elles avaient su faire apprécier leur ministère.

La Mère Sainte-Aldégonde, qui devint plus tard assistante générale, prit alors le gouvernement de la maison de Lorient et continua, durant ses neuf années de supériorat, l'œuvre si bien commencée.

Peu de temps avant cette fondation, la Mère Sainte-Cécile s'était vue dans la nécessité d'imposer un grand sacrifice à la communauté de Dublin, où l'on vivait heureux sous la houlette de Mère Saint-Fabien. Pour des raisons majeures, la maîtresse des novices, Mère Sainte-Elisabeth, avait été nommée supérieure à Boulogne, il fallait songer à la remplacer, et cela par



LA MÈRE SAINT-FABIEN

MAITRESSE DES NOVICES

de 1868 à 1872

une religieuse qui fût en même temps une mère et une sainte ; le choix du Conseil se fixa sur Mère Saint-Fabien. Voici en quels termes cette décision lui fut annoncée :

« Ma chère fille, avant de lire ce qui suit, lui écrivait la Supérieure générale, le 8 novembre 1868, je désire que vous alliez un instant considérer Notre-Seigneur au Saint Sacrement ; vous l'adorerez avec un profond sentiment de reconnaissance pour l'amour qui l'a porté à descendre sur la terre, afin de glorifier Dieu son Père et de nous racheter au prix de tout son sang. Vous demanderez ensuite à Notre-Seigneur qu'il vous accorde grâce, force et courage, pour répondre à ses desseins sur vous ; vous direz à notre bon Sauveur : Me voici, mon Dieu, pour faire votre volonté, quel que soit l'acte d'obéissance qui me soit intimé ! Je veux, avec votre grâce, vous suivre et vous imiter. *Amen !*

« Voici maintenant de quoi il s'agit. Ayant été obligée d'envoyer Mère Sainte-Elisabeth à Boulogne, il était de notre devoir de chercher une religieuse capable de remplir le poste si important de maîtresse des novices. Après avoir fait offrir le saint Sacrifice et fait une neuvaine à cette intention, mes vues se sont portées sur vous, ma chère fille. Mais, comme je ne voulais pas agir seule dans une affaire aussi grave, j'ai assemblé le Conseil, qui a été presque unanime à vous choisir ; j'ai consulté aussi notre supérieur, qui a fortement appuyé notre décision. Le noviciat est, vous le savez, la charge la plus importante d'une Congrégation, c'est son avenir, en un mot ; c'est sur le noviciat que doivent se porter tous nos soins. Vous rendrez donc un grand service à la Congrégation en acceptant ce poste pour lequel vous êtes faite. Votre connaissance de la langue

anglaise vous permettra de former à la vie religieuse nos chères petites Irlandaises qui, se sentant mieux comprises, auront un nouveau courage pour se soutenir dans leur vocation. »

Nous n'avons pas retrouvé la réponse de Mère Saint-Fabien; mais cette réponse dut être édifiante, car, peu de jours après, la Supérieure générale écrivait : « Que « vous dirai-je, à mon tour, ma bien chère fille? Je n'ai « qu'un cri : Béni soit Dieu!... Je comprends le sacrifice « que vous faites, mais Notre-Seigneur bénira votre « obéissance et accordera les grâces que votre cœur « demande pour la chère maison que vous quittez. « J'ajoute qu'il bénira aussi, en cette considération, la « charge qu'il vous impose, et qui est d'une bien autre « importance que celle que vous abandonnez.

« Les Sœurs Sainte-Fulgence et Sainte-Claire sont les « seules qui connaissent votre promptitude à obéir; la « première, à la lecture de votre lettre, s'est écriée : « Voilà bien la vraie religieuse à l'œuvre ! » N'en ayez « point d'amour-propre, car vous n'avez fait que ce que « vous deviez faire. Mais, quoi qu'il en soit, merci, ma « fille. Vous soulagez mon pauvre cœur, et par là même « vous faites plaisir au Cœur de Jésus, à qui je vous « recommande. »

En acceptant de faire de nouvelles fondations en Bretagne et en Irlande, la Mère Sainte-Cécile était loin de se douter des calamités qui allaient s'abattre sur la France. L'année terrible était proche; mais, avant de parler des événements qui la marquèrent, comme d'autant de traces sanglantes, nous nous arrêterons un instant devant la figure d'un prêtre à qui la Sœur Sainte-Fulgence avait donné ses soins, tandis qu'elle séjournait

chez la marquise de Castellane, et qui avait reporté sur tous les membres du Bon-Secours la sympathie que lui inspirait sa garde-malade. La Mère Geay l'estimait grandement, et, parlant de lui, elle écrivait un jour : « C'est un saint que j'aime, comme on aime les saints sur la terre. »

Depuis plusieurs années, M. l'abbé Frédro était vicaire à Saint-Philippe-du-Roule ; c'est là qu'en mai 1870, la maladie eut enfin raison de sa constitution affaiblie par d'incessantes souffrances. Une Sœur du Bon-Secours l'assista durant sa longue agonie, et sans cesse elle l'entendait répéter : « *Amen! Amen!* Merci, mon Dieu! *Amen!* »

« Tous ceux qui eurent le bonheur d'être admis près du lit du vénéré malade, dans ce sanctuaire de douleur et d'agonie, confirmeront la vérité de ce témoignage que, plus le corps s'affaiblissait et tendait à la dissolution, plus l'intelligence devenait lucide et active, plus l'esprit montait en haut pour atteindre de plus vastes horizons. On aurait cru voir une flamme s'échapper à travers des ruines.

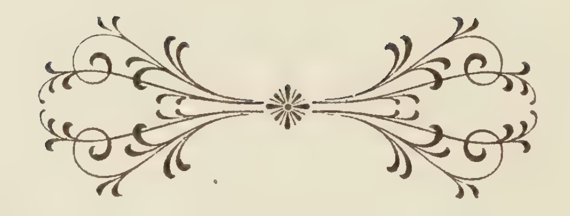
« Mais ce qui grandissait surtout, dans le mourant, à mesure qu'il approchait de la délivrance, c'était la vie surnaturelle de l'âme. Sa foi, déjà si vive, prenait de nouveaux élans ; son amour pour Jésus-Christ et pour l'Eglise s'augmentait de toutes les souffrances qu'il offrait à l'un et qu'il acceptait pour l'autre. Et sur son visage amaigri, où la mort marquait chaque jour davantage son empreinte, je ne sais quel reflet de la charité divine se peignait dans un regard d'une douceur ineffable.

« La mort de M. l'abbé Frédro ne fut pas seulement un deuil pour la paroisse, où il avait travaillé avec tant

de zèle et de dévouement ; ce fut une perte considérable pour le diocèse tout entier (1). »

La Mère Sainte-Fulgence la ressentit vivement, cette perte, car des liens très intimes l'unissaient à cette âme de prêtre qui, comme elle, avait donné à sa vie un but unique : l'amour de Dieu, sa gloire et le salut des âmes.

(1) Ad. Perraud, P. de l'Oratoire, *M. l'abbé Frédro*, 1870.



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

La guerre de 1870. — Ambulances. L'Orphelinat de la Providence. Commune. — Conversions.

1870-1871.

Sommaire. — La déclaration de guerre. — Le 17 août, on établit une ambulance à la Maison-Mère. — Les Sœurs sont appelées dans plusieurs ambulances de la capitale. — Angoisses de la Supérieure générale. — Quelques extraits de la correspondance par ballon. — La Maison-Mère et l'Orphelinat sont particulièrement exposés durant le bombardement de janvier 1871. — Confiance et abandon des Sœurs. — Prudence et sollicitude admirable de la Mère Sainte-Mechtilde. — La Mère Sainte-Félicité traverse les lignes ennemies pour apporter des secours à la Maison-Mère. — Mission de paix que la Mère Sainte-Félicité exerce parmi les envahisseurs. — Les ambulances d'Orléans ; conversion d'un officier. — Remarquables conversions opérées parmi les blessés de la Maison-Mère et de l'Orphelinat. — Regard sur la carrière mouvementée et la mort héroïque de M. Clabaud. — La Commune. — Les Sœurs sont exposées aux plus grands dangers ; elles sont l'objet d'une protection merveilleuse. — Hymne d'action de grâces. — Heureuse influence des Sœurs sur les blessés. — Nombreux retours à Dieu dans les ambulances de Paris. — M. l'abbé de Lagarde et le collège Stanislas.

La Mère Sainte-Cécile et son Conseil étaient absorbés par les préparatifs d'une fondation importante, projetée à Londres, quand s'abattit sur la France une tempête qui devait l'ébranler jusque dans ses fondements.

Nous ne redirons pas ce que d'autres ont si éloquemment relaté, ce que furent les jours d'indicible émotion qui suivirent la déclaration de guerre du mois de juillet 1870, l'élan patriotique qui s'empara de tous, l'ardeur enthousiaste des partants arrachés aux foyers, que beau-

coup ne devaient plus revoir, puis l'annonce des premiers revers, la catastrophe de Sedan, l'investissement de Paris et tout ce cortège de tribulations qui vint alors fondre sur notre patrie. La justice divine passait sur la Fille aînée de l'Eglise à l'heure où, reniant une mission séculaire, elle faisait évacuer Rome par les défenseurs du Saint-Siège.

Mais la violence de l'orage donna à tous les dévouements, si spontanés en France, une nouvelle force d'expansion, et l'on put admirer, sur les champs de bataille comme dans les salles d'hôpital, la généreuse vaillance du cœur français.

Les Sœurs du Bon-Secours se montrèrent alors ce qu'elles avaient été en 1832 et en 1848, *de bon secours* dans toute l'acception du mot. Dès le 17 août, on établit à la Maison-Mère une ambulance de douze lits et, à la même date, les Sœurs furent appelées dans les ambulances du Corps Législatif, du collège Stanislas et des Sourds-Muets. Nous ne parlerons pas de leur inlassable charité, qui fut à la hauteur des plus grands périls ; il suffira de dire que, lorsque la guerre fut terminée, le 2 juillet 1871, neuf d'entre elles recevaient la croix de bronze offerte par la *Société française de secours aux blessés* (1).

La Mère Sainte-Cécile se multiplia au milieu des événements qui se précipitaient et elle accomplit des prodiges de sollicitude pour empêcher que ses filles et les pauvres malades, confiés à ses soins, ne manquassent de l'absolu nécessaire.

(1) Sœur Saint-Félicien, de l'ambulance du Corps législatif; les Sœurs Saint-Martial, Sainte-Adèle, Saint-Eleuthère, Saint-Philippe, Sainte-Perpétue au collège Stanislas, et les Sœurs Sainte-Herminie, Sainte-Dorothée et Saint-Grégoire, rue Neuve-des-Mathurins.

On raconte que, pour leur procurer une nourriture un peu plus fortifiante que le pauvre ordinaire, elle donna un jour jusqu'à 600 francs pour la moitié d'un âne. Mais les privations de chaque jour étaient incalculables, et, malgré ses efforts, la Supérieure générale eut la douleur de voir deux religieuses, les Sœurs Sainte-Mathilde et Sainte-Euphémie, mourir des suites des souffrances qu'elles eurent à endurer durant ce terrible hiver. C'est aussi à cette époque que la Mère Saint-Fabien contracta la cruelle maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard.

Les angoisses de la Mère générale étaient grandes, et elles s'augmentèrent de ce fait que beaucoup de Sœurs étaient dispersées ; un certain nombre d'entre elles durent même suivre leurs malades, qui se réfugiaient à l'étranger. Et puis la fondation de Londres, qui s'accomplissait dans des circonstances si douloureuses, ajoutait à son épreuve, car toutes les nouvelles étaient interceptées. Cependant les missives qu'elle envoya, par la voie du ballon, à plusieurs de ses filles témoignent du plus grand calme et d'un abandon complet à la divine Providence. « Encore un peu de « temps et nous nous reverrons. Courage. A Dieu, tou- « jours à Dieu! (28 septembre 1870. Arrivée le 4 oc- « tobre.) »

« Nous ne pouvons recevoir aucune nouvelle ; que « c'est triste ! Allons, de la résignation, du courage ! C'est « l'heure d'être généreuse ! (5 octobre. Arrivée le 17.) »

« Nous abandonnons cette lettre à la Providence, dans « l'espérance qu'elle vous arrivera. Rien de nouveau « dans la communauté, si ce n'est que l'on prie davan- « tage. Le Saint Sacrement est exposé deux fois par

« semaine. Nous comprenons combien votre cœur doit « souffrir d'être éloigné de nous et de ce que vous avez « de plus cher. O ma bonne Sœur, vous êtes en ce « moment sur la croix avec votre divin Sauveur, qui « vous fait partager le calice de sa Passion. Puisse-t-il « vous accorder la grâce de ne perdre aucun des mérites « que peut vous faire acquérir une si grande épreuve ! « (29 octobre. Arrivée le 5 novembre.) »

« ... Nous sommes toujours sous le pressoir, mais « soumises à la sainte volonté de Dieu. Pourvu qu'il soit « glorifié ! Tel doit être notre unique désir. Pour nous, « nos vœux ne doivent se porter que vers l'éternité. Là, « ma chère fille, tous nos maux seront finis. Aimons « Dieu, prouvons-lui notre amour par nos œuvres ; c'est « un bon Père, et s'il nous châtie, c'est pour nous faire « rentrer en nous-mêmes et nous amener à porter toutes « nos pensées vers Lui. »

Cette dernière missive était adressée à la Sœur Saint-Calixte, qui se trouvait à Cannes auprès de Mlle Marquis ; elle est datée du 27 janvier 1871, jour où la fusillade atteignit son maximum de violence. On peut voir, par cette correspondance, quels étaient la vaillance d'âme et l'esprit surnaturel de la Supérieure générale, car, tandis qu'elle écrivait ces lettres, pour rassurer ses filles, les obus passaient par centaines au-dessus de la Maison-Mère ; un officier en compta plus de trois cents dans une seule nuit, et une Sœur en fixa le nombre à quarante en trois quarts d'heure.

Les Sœurs disaient plus tard que, durant ces heures d'angoisse, elles avaient appris à réciter avec ferveur cette partie de l'*Ave Maria* : « *Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort.* » Une d'entre elles

racontait aussi volontiers comment Notre-Seigneur avait mis à profit ces douloureuses circonstances pour la détacher, à coups de bombe, d'elle-même et de tout ce qui lui tenait encore au cœur. Cette novice, en entrant au couvent, n'avait pas eu le courage de se séparer d'une foule de petits objets qui lui rappelaient des souvenirs agréables, des présents de personnes aimées, et elle les conservait dans une malle placée au grenier; or, une bombe traversa la malle et brisa tous ces petits riens si chers à la Sœur.

On se souvient que, dès le début du bombardement, dans les premiers jours de janvier 1871, la rive gauche de la Seine fut particulièrement visée. Une grêle d'obus tomba sur le Val-de-Grâce, la rue d'Enfer, la rue Madame, la rue d'Assas, c'est-à-dire, dans le voisinage immédiat de la Maison-Mère. Des promeneurs du jardin du Luxembourg furent même atteints par les projectiles ; l'Odéon, transformé en ambulance, eut la toiture défoncée, et la voûte de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice, fut trouée, non sans dommage pour le chef-d'œuvre de Lemoine. Plusieurs de ces obus pesaient jusqu'à 200 livres.

L'imminence du danger ne fit qu'augmenter la piété dans cette partie de la capitale qui avait, peut-être moins que d'autres, mérité la colère divine. « Tandis que la « foudre lointaine annonçait son prochain retour sur le « quartier, objet d'une attaque directe et obstinée, écrit « un témoin (1), j'ai suivi la foule pénétrant dans l'église « Saint-Etienne. C'était l'heure où le jour décroissant « laissait toute leur ardeur aux cierges dont l'autel était « comme embrasé. Le temple était rempli ; les accords

(1) Francis Wey, *Chronique du siège de Paris*. Paris, Hachette.

« de l'orgue et les chœurs de la maîtrise jaillissaient de « l'abside en même temps que les flots de lumière et les « parfums de l'encens. Ces hymnes, ces flots d'harmo- « nie, cette foule qui priait au milieu de la tempête, cette « oasis de la foi, debout encore sur l'enfer de nos dis- « cordes et devant les furies de l'étranger, donnaient à « l'âme un repos inattendu. »

Ce repos, les Sœurs du Bon-Secours le goûtèrent aussi à la Maison-Mère, à l'ombre du tabernacle où le divin Maître veillait sur ses épouses. Quand le bombardement faisait rage et que la terreur envahissait leurs âmes, elles couraient près de Lui, et il leur semblait l'entendre dire : « *Ames de peu de foi, pourquoi craignez-vous?* » A ses pieds encore on oubliait la fatigue des longues veilles et les tortures de la faim.

L'Orphelinat de la rue du Regard reçut aussi un certain nombre de blessés ; dès le début de la guerre, on avait pu éloigner les enfants qui avaient encore de la famille, de sorte qu'il n'en resta que trente-cinq. La Mère Sainte-Mechtilde, disent les contemporaines, se montra d'une bonté et d'une prudence incomparables et exerça un réel apostolat au milieu des blessés.

Quand le bombardement devint plus violent, la supérieure, craignant que les malades ne fussent en danger au premier étage, trouva prudent de les descendre dans une cave où l'on avait pu placer des lits. La bonne Mère, dans son ardente charité, donna aussi asile à quelques familles amies du Bon-Secours ; parmi elles se trouvaient la femme et les quatre petits enfants de M. Méchet, professeur distingué qui instruisait gratuitement les orphelines. Tandis que sa vaillante épouse, s'oubliant elle-même, l'envoyait à la défense des forts, ses petits enfants,

dont le dernier était à la mamelle, se mouraient de peur. Emue de cette situation, la Mère Sainte-Mechtilde leur offrit, comme refuge, une de ses caves, les mettant ainsi à l'abri des projectiles. Un de ces enfants est aujourd'hui missionnaire en Indo-Chine et le second sert la France au Sénégal.

Mère Sainte-Mechtilde avait une grande dévotion à saint Michel, et, pour obtenir sa protection, elle avait fait mettre des médailles de ce grand archange aux portes et aux fenêtres de l'orphelinat ; sa confiance ne fut pas trompée, en voici un témoignage. Un jour, les enfants venaient de faire le Chemin de la Croix dans une petite salle contiguë à la chapelle ; une d'entre elles s'était attardée et, au moment où elle quittait le local, un éclat d'obus, traversant la persienne, pénétra dans la salle et alla s'aplatir contre une armoire du fond. L'enfant se trouvait sur le parcours de l'obus, et il s'en fallut d'une seconde qu'elle ne fût atteinte.

Enfin, le 28 janvier, l'armistice fut conclu, et l'on put espérer que les jours les plus terribles étaient passés. Dès qu'on apprit cette heureuse nouvelle, la Mère Sainte-Félicité, qui se mourait de douleur à la pensée des privations endurées à la Maison-Mère, conçut le hardi projet de la ravitailler.

Il nous faut dire tout d'abord que Rozoy, à cause de sa situation topographique, fut envahi par les troupes prussiennes et bavaroises aussitôt après la capitulation de l'empereur à Sedan. Connaissant le courage de ses filles, Mère Sainte-Cécile ne leur enjoignit pas de quitter la communauté, mais elle leur envoya la Sœur Saint-Bernardin qui, étant d'origine allemande, devait leur rendre de grands services.

Dès son arrivée, elle eut à s'entremettre entre les envahisseurs et les habitants terrifiés qui — ignorant l'allemand — ne savaient comment répondre aux exigences des vainqueurs. Elle monta sur les marches d'un Calvaire qui se trouvait au milieu de la place, et parla aux officiers prussiens, leur faisant comprendre qu'ils ne se trouvaient pas dans un milieu inhospitalier et que leurs hommes recevraient aide et assistance à la condition qu'à leur tour ils traiteraient les habitants avec justice. La paix fut ainsi rétablie et, dans la suite, le maire de Rozoy ne pouvait assez dire combien la présence des Sœurs avait été un bienfait pour la commune ; aussi, quand la guerre fut terminée, offrit-il aux chères vénérables une belle vache comme témoignage de sa reconnaissance.

On avait placé la Sœur Saint-Bernardin à la tête de l'ambulance, où Français et Allemands étaient indistinctement soignés. Un détachement de soldats prussiens s'installa dans le parc, et cette petite commune connut toutes les amertumes, toutes les tribulations de l'invasion. Il ne se passait pas de jour sans que des officiers supérieurs vinssent visiter l'ambulance ; ils faisaient sortir les convalescents et amenaient aux Sœurs de nouveaux blessés ; celles-ci couchaient par terre, pour laisser leurs lits à ces pauvres malheureux. La vénérable Mère Sainte-Félicité, malgré une antipathie bien naturelle pour les envahisseurs, antipathie qu'elle traduisait énergiquement en toute occasion, se montrait cependant pleine de bonté pour les victimes de cette guerre néfaste et, chaque matin, elle arrivait à l'ambulance munie de tabac à fumer pour les uns et à priser pour les autres. Tous les blessés, Prussiens comme Français, ne l'appelaient

pas autrement que *Maman,* et quand ils furent retournés dans leurs foyers, tous lui témoignèrent leur reconnaissance de ses soins maternels.

Cependant, malgré ses soixante-quatorze ans, la supérieure de Rozoy résolut, coûte que coûte, de pénétrer dans Paris. Elle loua à cet effet un grand chariot de ferme dans lequel elle plaça deux chaises, l'une pour elle, et l'autre pour Sœur Saint-Bernardin ; puis elle remplit son véhicule de provisions : quartiers de bœuf et de porc, pommes de terre, farine, lait, œufs, enfin tout ce qu'il était possible de se procurer à Rozoy. M. Fontaine, maire de la commune, fixa au chariot le drapeau de l'ambulance et les voilà parties, en pleine nuit, à la garde de Dieu et de la sainte Vierge. Arrivées à l'entrée du bourg de Fontenay-Trésigny, premier avant-poste, l'officier prussien leur demanda leurs papiers et leur permis. Mère Sainte-Félicité, par l'intermédiaire de sa compagne, lui avoua qu'elle n'avait aucun papier. « Mais, ajouta-t-elle, comme je soigne vos frères d'armes de tout mon cœur, ne les laissant manquer de rien, j'espère trouver en vous la même charité et la permission de porter un peu de nourriture à nos Mères et à nos Sœurs qui se meurent de faim. » L'officier fut tout ému à l'aspect de cette femme âgée, entreprenant en pleine nuit un si grand voyage, dans de telles conditions et au milieu de tels périls, et, après un instant de réflexion, il lui dit : « Allez, on vous arrêtera au poste « voisin, mais peut-être l'officier laissera-t-il, comme « moi, parler son cœur. » Et c'est ce qui arriva en effet.

Mais quand on traversa la banlieue, nouvel émoi. La foule, affolée par la faim, en voyant passer un chariot avec le drapeau de l'ambulance, comprit qu'il renfermait

des vivres, et le suivit en courant et en poussant des cris : « Du pain! du pain! » Ici encore la Providence vint au secours des Sœurs et leur permit d'échapper à ces pauvres affamés, qui furent sur le point de les cerner et de les dévaliser. Enfin, on arriva rue Notre-Dame-des-Champs et l'on devine la surprise et l'émotion générales. La Mère Sainte-Cécile n'en pouvait croire ses yeux quand elle vit devant elle la vénérable septuagénaire. Malgré les tristesses du moment, il y eut ce jour-là un peu de joie à la Maison-Mère, et l'on bénit Dieu du secours qui apportait aux Sœurs des vivres d'une façon si inattendue et si merveilleuse.

Le lendemain matin, il fallut se séparer; les voyageuses reprirent le chemin de Rozoy, et y arrivèrent à une heure très avancée de la nuit; elles trouvèrent leurs compagnes en prières devant une statue de la sainte Vierge et les attendant dans une grande angoisse ; mais elles n'eurent qu'à remercier leur Mère du ciel, qui n'avait pas trahi leur confiance.

La bonne Mère Sainte-Félicité continua à exercer sa mission difficile de paix et de charité. En face du couvent, il y avait une grande ferme que les propriétaires avaient abandonnée, emportant les clefs et laissant pour gardienne une pauvre femme du pays. Un jour, les Allemands envahirent la maison et demandèrent à boire.

Comme la malheureuse n'accédait point à leur désir, et pour cause, ils lui firent comprendre, par signes, qu'ils allaient lui couper le cou. Désespérée, la pauvre femme vint trouver la Mère Sainte-Félicité, qui se rendit aussitôt à la ferme avec la Sœur Saint-Bernardin portant le vin demandé. Une fois désaltérés, les soldats ramassèrent tout le bois et la paille qu'ils purent trouver et

allumèrent un grand feu, auprès duquel ils s'endormirent profondément; durant leur sommeil, le feu prit à la cheminée et la ferme fut bientôt menacée. Ce fut encore la Mère Sainte-Félicité qui prévint le désastre; elle accourut et put, à l'aide de quelques voisins, arrêter l'incendie.

Durant ces jours de deuil et d'angoisse, le regard de la Mère Sainte-Cécile se tourna souvent avec une vive sollicitude vers la maison d'Orléans. La position stratégique de cette ville l'avait désignée aux envahisseurs comme une proie enviable; aussi de nombreux régiments furent concentrés sous ses murs quand on apprit que l'ennemi pillait les plaines de la Beauce. Mais, après trois jours de combats héroïques, l'armée allemande pénétrait, le 11 octobre, dans la cité de Jeanne d'Arc.

Dès les premiers jours de ce mois, la Supérieure générale du Bon-Secours avait fait savoir à ses filles que, si quelqu'une d'entre elles ne se sentait pas le courage d'affronter les calamités que l'on prévoyait, elle avait toute liberté de se rendre dans une résidence moins menacée; mais aucune ne voulut profiter de cette permission, et les Sœurs se dévouèrent corps et âme au soin des blessés et en particulier à l'ambulance établie chez les Dames du Calvaire. Une porte avait été percée dans le mur du monastère, afin de faciliter les communications avec le Bon-Secours. Tout d'abord, on avait décidé que douze blessés seulement seraient acceptés, mais les Sœurs en eurent jusqu'à trente-deux à soigner; elles abandonnèrent leurs lits et tout ce qui leur était utile en faveur de ces malheureux. Mère Sainte-Catherine et les Sœurs Saint-Aubin et Sainte-Thaïs passaient la nuit comme le jour dans cette ambulance. Il y en eut plusieurs autres

que les Sœurs dirigèrent dans les maisons particulières; la Sœur Sainte-Joséphine était à la tête d'une ambulance de douze lits, chez M. Boucher de Molandon; la Sœur Sainte-Thérèse en avait une aussi chez M. de Pully, et la Sœur Sainte-Eulalie fut décorée pour ses soins intelligents et dévoués. Un fait que nous ne pouvons passer sous silence, c'est l'héroïsme de la Sœur Sainte-Ambroisine, qui soignait un Orléanais atteint d'une angine couenneuse. Voyant que ce dernier étouffait et qu'il n'était pas préparé à paraître devant Dieu, elle s'efforçait, par tous les moyens possibles, de prolonger son existence ; elle prit enfin une résolution suprême et souffla dans la gorge du patient. Ce moyen réussit et le malade eut le temps de se confesser et de recevoir l'Extrême-Onction avant de mourir ; quant à la généreuse Sœur, elle fut victime de sa charité et de son zèle : ayant aspiré l'air contagieux, elle fut frappée du même mal et y succomba.

La délivrance momentanée d'Orléans, après la bataille de Coulmiers, qui eut lieu le 9 novembre, permit aux habitants de respirer un peu ; mais cette trêve ne fut pas de longue durée, et bientôt la défaite de Patay, la déroute de Chillon, ouvrirent de nouveau les portes d'Orléans à l'ennemi. Cette fois, les vexations s'accentuèrent et les exigences des vainqueurs devinrent encore plus dures.

Le Bon-Secours eut sa part de ces épreuves ; et, tandis que les Sœurs passaient les jours et les nuits à l'ambulance, les Allemands venaient perquisitionner chez elles. Des personnes mal intentionnées dénoncèrent un jour la communauté, lui imputant d'avoir caché du linge qui pouvait servir aux blessés ; il en résulta une nouvelle

visite, mais, n'ayant rien trouvé, les officiers se retirèrent, emmenant avec eux la Sœur Sainte-Odile qui gardait le couvent. Ils la conduisirent dans une de leurs ambulances et lui ordonnèrent de panser une jambe qui venait d'être amputée. Quand la chose fut faite, ils lui rendirent la liberté.

Un autre jour, au moment où les pauvres Sœurs allaient se mettre à table, huit Prussiens entrèrent; il fallut naturellement leur céder la place et le repas préparé; ensuite ils s'installèrent, avec un bon feu, dans la salle commune et passèrent la nuit étendus sur les matelas préparés pour les gardes-malades.

A cette heure d'immense détresse, la charité des habitants d'Orléans fut à la hauteur de leurs infortunes; on compta jusqu'à trois cent cinquante ambulances volontaires; le grand Séminaire, l'Evêché, des églises même furent transformés en salles d'hôpital, où vainqueurs et vaincus étaient soignés avec le même dévouement. Aussi l'émotion fut-elle générale lorsqu'un journal allemand, la *Gazette de Silésie,* osa, dans une haine aveugle, formuler des accusations odieuses et accuser les habitants d'Orléans d'avoir manqué d'humanité envers les blessés. Mgr Dupanloup réfuta ces calomnies dans une lettre adressée au directeur de ce journal; après avoir exprimé son indignation, le prélat ajoutait :

« Ce qui est vrai, c'est que notre ville, placée, par les terribles péripéties de cette guerre, au centre de vingt batailles, a recueilli des milliers de blessés français et prussiens, et a été pour eux, comme je l'ai dit, admirable de charité et de dévouement...

« Ce qui est vrai, c'est qu'il s'est ouvert à Orléans, spontanément, dans les maisons particulières, plus de

trois cent cinquante ambulances, et que les blessés prussiens et français y ont reçu les soins les plus empressés et les plus délicats ; je l'ai vu, je l'atteste, et j'ai entendu vos médecins et les inspecteurs généraux de vos ambulances l'attester comme moi. Hier encore, l'un d'eux disait : « Nulle part nos blessés n'ont été « mieux traités qu'à Orléans... »

« Ce qui est vrai, c'est que les habitants de notre ville, les magistrats, les prêtres, les professeurs, les Frères des Ecoles chrétiennes, la nuit, le jour, partaient par la neige et le froid le plus rigoureux pour aller relever sur les champs de bataille et ramener à Orléans les blessés : Prussiens comme Français.

« Ce qui est vrai, c'est que quatre cents religieuses ont été et sont encore occupées à soigner vos blessés comme les nôtres ; je les ai mises à la disposition des autorités militaires pour vos propres ambulances...

« Ce qui est vrai encore, c'est que les dames orléanaises, et je ne dois pas le taire, ne l'ont pas cédé aux religieuses, et ont été incomparables dans les soins qu'elles ont prodigués elles-mêmes, de leurs mains, aux blessés, etc., etc.

« Eh! mon Dieu, Monsieur, concluait l'évêque, n'est-ce pas assez du sang qui coule, et faut-il encore avoir recours à la calomnie? Et puisque la fortune de la guerre vous a souri, ne vous siérait-il pas au moins de ne pas outrager les vaincus ? »

Nous ne quitterons pas Orléans sans avoir relaté une conversion et une guérison opérées dans des conditions bien consolantes. Ce récit présente un double intérêt ; en faisant revivre ces heures, douloureuses entre toutes, il montre quel calme et

quelle foi on sut déployer au milieu de si tragiques circonstances.

« Quand la guerre éclata, écrit la religieuse qui fut l'instrument de cette grâce, je me trouvais à Orléans auprès d'un bon vieillard paralysé. Sa fille, jeune femme d'une grande piété, me pria, afin de n'avoir pas à loger l'ennemi, de recueillir et de soigner quelques blessés dans la maison qu'elle habitait. On était au 10 octobre, et, hélas ! il n'était pas difficile de trouver des blessés à soigner ; les rues en regorgeaient, il n'y avait qu'à ouvrir les portes pour les faire entrer. Nous eûmes jusqu'à quatorze soldats.

« Le 11 octobre, l'ennemi prit possession de la ville et on nous amena, en même temps qu'un officier prussien, le capitaine français dont je veux raconter la conversion miraculeuse, car elle est due absolument à l'intervention de la sainte Vierge. Ne voulant se rendre qu'après avoir été mis hors de combat, il fut gravement blessé à la fin de la bataille. Bien que nous l'eussions installé dans la pièce la meilleure de la maison, la plus aérée et la mieux chauffée, le pauvre capitaine ne s'y trouvait pas bien et nous faisait subir les accès de sa mauvaise humeur, ne répondant à nos prévenances que sur un ton sec et saccadé. Il avait une blessure très grave au bras, et comme, après l'avoir reçue, il était resté quarante-huit heures sur le champ de bataille, la gangrène s'y était mise. Dès le lendemain, le médecin déclara au malade que l'amputation du membre était urgente. Ce dernier s'écria d'un ton militaire : « Jamais, docteur, je ne « consentirai à me laisser couper le bras ; j'aime « mieux mourir. » Malgré cette affirmation, le médecin nous demanda de prévenir le premier chirurgien de

la ville et de lui donner rendez-vous pour cinq heures du soir.

« Le malheureux capitaine paraissait encore plus sombre que la veille, jurant et maudissant son sort. Le nouvel examen de la plaie ne fit que confirmer le premier diagnostic, et les médecins reconnurent que l'amputation était absolument nécessaire; mais le malade resta inflexible et déclara qu'il préférait mourir.

« Le lendemain, son état s'était tellement aggravé, que les médecins se demandèrent s'il pourrait supporter l'amputation. Puisqu'il en était ainsi, je les suppliai de retarder l'opération et de me permettre de faire ce jour-là un simple pansement. « Faites ce que « vous voulez, ma Sœur, me répondirent-ils, c'est un « homme perdu. »

« Lorsque je rentrai dans la chambre du blessé, je le trouvai plus disposé à causer. « Qu'en pensez-vous, ma « Sœur, me dit-il; faut-il me laisser couper le bras? — « Comment puis-je formuler un avis quand les premiers « médecins de la ville ont parlé? Permettez-moi seule- « ment de vous donner un conseil. Commençons ensemble « une neuvaine à la sainte Vierge et veuillez accepter « cette médaille. » Le malade ne répondit pas, mais me laissa faire. Je commençai donc la neuvaine sans obtenir un seul mot, pas même un signe de croix.

« Quand les docteurs revinrent, ils constatèrent une légère amélioration au bras, mais l'état restait grave et la fièvre intense.

« J'avais mis le capitaine en rapport avec un bon prêtre de la paroisse qui le visitait souvent, mais — le trouvant si taciturne — n'osait lui parler de confession. L'amélioration constatée continua, et, quelques jours

plus tard, les hommes de l'art purent annoncer au malade qu'il conserverait son bras; mais ce qui les déconcertait, c'était la persistance de la fièvre, le manque total de sommeil et d'appétit.

« La quinzième nuit, le capitaine fut pris d'un vomissement de sang, qui se renouvela trois fois. Grande fut alors mon inquiétude. « Avez-vous donc été blessé à « la poitrine ? lui demandai-je. — En effet, répondit-il, « avant d'avoir été blessé au bras, j'avais reçu dans « la poitrine une balle, qui s'était aplatie sur une pièce « de monnaie. Cela m'a étourdi un instant, puis je suis « reparti rejoindre mes soldats. — Il faut que le bon Dieu « attende quelque chose de vous, hasardai-je, pour « vous avoir ainsi protégé. » Toujours pas de réponse.

« Dans la matinée du jour suivant, les médecins purent se convaincre que le malade avait un dépôt dans la poitrine et jugèrent son état très grave, même désespéré. Nous étions à la fin de novembre ; l'ennemi évacuait la ville pour y revenir, hélas ! un mois après. La reprise d'Orléans par les Français avait donné au pauvre capitaine une émotion très vive; elle fut encore augmentée par un fait qui nous toucha profondément. Ce jour-là même, les soldats qu'il avait sous ses ordres et qui l'avaient en vain cherché dans toutes les ambulances, apprirent où était leur chef et vinrent nous supplier qu'on leur permît de le voir, assurant qu'ils ne le fatigueraient pas et se contenteraient de passer en silence devant lui. On ne pouvait leur refuser cette consolation ; aussi je les laissai monter et j'assistai alors à un spectacle bien attendrissant. Ces braves soldats entrèrent en grand silence dans la chambre, se découvrirent devant leur chef, le saluèrent et se retirèrent en pleurant.

« Cependant, j'étais de plus en plus tourmentée au sujet de cette pauvre âme, et je recommençai une seconde neuvaine à la sainte Vierge. Cette bonne Mère sembla m'écouter, car, après quatre jours de délire et de vomissements de sang, il y eut tout à coup une grande amélioration qui ne fit que s'accentuer, et l'on put enfin considérer la guérison comme certaine. Malgré cette grâce vraiment miraculeuse, quand je parlais piété, je n'avais jamais de réponse.

« Le capitaine se levait depuis quelques jours, lorsque le bruit courut dans la ville du prochain retour de l'ennemi ; je crus devoir lui communiquer cette triste nouvelle, mais il resta incrédule : « Impossible, ma « Sœur ! s'écria-t-il. Voyez donc, nous gagnons de « tous côtés. Les Français sont à Paris. » Je fus obligée le lendemain de détruire ses illusions et de lui dire avec ménagement : « Capitaine, nous ne vous mettons « pas à la porte, mais si vous restez ici, comme votre « bras est guéri et votre santé à peu près rétablie, vous « pourriez être emmené comme prisonnier en Prusse, « et ce nous serait un grand chagrin. » Il réfléchit un instant et reprit les journaux. « Impossible ! » dit-il encore. Sur ces entrefaites, un commandant, qui venait le voir, le détrompa bien vite, et, quand je remontai dans sa chambre, le capitaine était prêt, se confondait en remerciements, descendait pour la première fois depuis deux mois et partait au galop en voiture, car les chemins de fer étaient déjà pris par l'ennemi.

« Pendant que je l'installais commodément, je lui dis devant tous ceux qui l'entouraient : « Capitaine, rap- « pelez-vous que vous avez échappé trois fois à une mort « certaine, deux fois dans cette maison et une fois sur le

« champ de bataille, et que c'est à la sainte Vierge que « vous devez la vie. Ne l'oubliez pas, car Dieu veut quelque « chose de vous. — Je vous comprends, ma Sœur, me « répondit-il, et je vous promets de n'être pas ingrat. » Il sonnait alors trois heures et à huit heures, l'ennemi était aux portes de la ville.

« Alors recommença une série de peines et d'angoisses ; de nouveaux blessés nous arrivèrent. Ceux-là, au moins, nous dédommagèrent par leur sincère retour au bon Dieu. Matin et soir, nous faisions ensemble la prière, nous parlions aussi de la belle fête de Noël qui était proche et que l'on fêtait si bien aux foyers. Huit jours avant cette touchante solennité, un de ces braves me demanda s'il n'y avait pas moyen de se confesser et de communier pour Noël. A ma réponse affirmative, tous exprimèrent le même désir ; parmi eux, il s'en trouvait plusieurs qui ne s'étaient pas confessés depuis vingt ans ; deux seulement n'avaient pas oublié le Dieu de leur première communion et lui étaient restés fidèles.

« Un ecclésiastique de la paroisse vint voir nos blessés et, pendant huit jours, les prépara à la grande action qu'ils désiraient faire. Le jour de Noël arriva, et à huit heures le prêtre entra à l'ambulance portant le Dieu Sauveur, après avoir traversé des rues pleines d'ennemis. Un autel, une crèche magnifiquement illuminés et surtout des cœurs bien préparés, l'attendaient. Au moment où le ministre de Dieu s'apprêtait à parler, sa voix fut étouffée par les sanglots de tous, et lui-même dut s'arrêter, tant son émotion était grande. Au milieu de la désolation générale, c'était vraiment trop de bonheur ; le bon Dieu nous gâtait, ainsi que le disaient les pauvres soldats.

« Au milieu des tristesses mêlées de divines consolations, on arriva au 15 février 1871 ; l'armistice était proclamé et les soldats français pouvaient circuler. Un jour on m'annonce le capitaine X... « Comment, c'est « vous? lui dis-je, je vous croyais bien loin. — En effet, « me répondit-il, j'ai fait deux cents lieues et j'ai voyagé « toute la nuit. Je viens pour accomplir le vœu que j'ai « fait à la sainte Vierge. Vous voyez que je n'ai pas oublié « ce que vous m'avez recommandé, alors que je montais « en voiture. — Capitaine, vous êtes un homme de parole, « vous savez reconnaître les bienfaits de Dieu et vous « n'y perdrez rien. — Mais, ma Sœur, repartit-il, je veux « faire tout ce que j'ai promis, seulement je dois vous « dire que je suis très ignorant en matière de religion. « Comment faut-il m'y prendre pour faire un pèlerinage? » Je n'eus pas de peine à lui insinuer qu'il fallait, avant tout, être en état de grâce et je lui conseillai d'aller voir le prêtre qui l'avait si souvent visité pendant sa maladie. Ce dernier acheva l'œuvre si admirablement commencée, et, après la confession, qu'il fit avec beaucoup de courage, le capitaine ne se possédait plus de bonheur.

« Le lendemain eut lieu le pèlerinage et l'on célébra une messe d'action de grâces. Cet exemple émut nos soldats et contribua beaucoup à les affermir dans le bien.

« Avant de nous quitter, le capitaine vint de nouveau me trouver, me disant avec une simplicité d'enfant : « Ce n'est pas tout, ma Sœur ; après avoir bien com- « mencé, il s'agit de bien continuer ; j'en ai la volonté, « mais je prévois de rudes obstacles. » Je dus lui donner des conseils qu'il s'engagea à suivre et, comme bien l'on pense, je fus fidèle à prier pour lui.

« Un an après, l'officier revint dans cette maison où il avait reçu la guérison de l'âme et du corps, et, avec une grande franchise, il me raconta comment il avait triomphé de toutes les difficultés. « D'abord, dit-il, j'avais mis « dans ma chambre une statue de la sainte Vierge, un « crucifix et la petite *Imitation*, dans laquelle je faisais « chaque jour une lecture. Ce n'était pas le plus difficile ; « il n'y avait que mon brosseur qui s'apercevait du chan- « gement survenu ; mais un jour je me trouvais à table « avec cinquante officiers, qui avaient connu ma vie anté- « rieure, et auxquels je devais annoncer la transformation « qui s'était faite en moi. C'était un terrible moment ; « cependant je sentais que tout dépendait de ce premier « moment, et, m'armant de courage, je fis un grand « signe de croix. Quatre de mes camarades le firent avec « moi, mais tous les autres partirent d'un grand éclat de « rire. Je comprimai ma colère et restai calme. « Riez, « Messieurs, leur dis-je, riez ; quand vous aurez fini, je « vous dirai le reste. » Puis, leur racontant, en peu de « mots, comment la Providence avait opéré ma conver- « sion, j'ajoutai quelques paroles sérieuses et leur « annonçai que, désormais, ma résolution était prise « et que, rentré dans le sein de l'Eglise, j'étais décidé « à rester à jamais fidèle à mon Dieu et à mon « devoir. »

Au milieu de l'admirable mouvement de sympathie que les malheurs de la guerre suscitèrent en Bretagne, les Sœurs du Bon-Secours eurent, elles aussi, l'occasion de déployer toutes les ressources de leur vaillante charité. Ainsi à Morlaix, elles furent placées dans cette ville à la tête d'une ambulance où passèrent quatre cents blessés ; du reste, elles étaient merveilleusement

secondées par les dames de la ville, qui venaient, à tour de rôle, partager leurs fatigues et leurs veilles.

Vers la fin de la guerre, ces pieuses chrétiennes eurent la pensée de se réunir, durant toute une nuit, pour adresser à Dieu d'ardentes et continuelles supplications et fléchir ainsi son courroux. Mais l'on se demandait comment l'on réaliserait ce dessein, les églises paroissiales — par le froid qui sévissait — pouvant difficilement servir à une réunion de ce genre.

La supérieure du Bon-Secours, qui se trouvait présente à cet entretien, eut la pensée de proposer la petite chapelle du couvent, ce qui fut accepté avec reconnaissance. Aussitôt l'on s'empressa d'envoyer au Bon-Secours tout ce qui pouvait contribuer à rehausser l'éclat de cette sainte veillée, et, munies de l'assentiment du recteur, — à qui elles avaient soumis leur programme — un certain nombre de dames se réunirent à dix heures du soir. Jusqu'au matin, les prières et les chants montèrent vers Jésus-Hostie, lui demandant grâce pour la France coupable ; à cinq heures, le recteur de la paroisse Saint-Martin vint célébrer le saint Sacrifice de la Messe et distribuer le Pain de vie à toute l'assistance. Alors on se sépara, et les cœurs oppressés se sentirent soulagés d'avoir pu, durant cette longue nuit, répandre devant le Seigneur leurs larmes et leurs supplications.

Avant de nous arrêter aux tristes jours de la Commune, nous puiserons dans les souvenirs du R. Père Ruat, le vénérable aumônier de la Maison-Mère, deux faits qui, entre beaucoup d'autres, illuminèrent de saintes clartés la nuit profonde de cette longue et douloureuse épreuve.

Il y avait à l'ambulance de la Maison-Mère un jeune

soldat de l'infanterie de marine, qu'une maladie de poitrine très avancée y avait amené. La veille de la Toussaint, il vint trouver l'aumônier, qui l'avait souvent remarqué à cause de son air loyal et intelligent. « Mon Père, lui dit-il, *je viens comme les autres* (l'influence des Sœurs avait été si bienfaisante que pas un des malades ne songea à passer le jour de la Toussaint sans avoir rempli ses devoirs de chrétien) pour me confesser, mais je ne sais vraiment ce que vous pourrez faire de moi. — Moi, je le sais bien, répondit le bon Père ; je vous connais, vous avez bon cœur et beaucoup de franchise. — C'est possible, mais, jusqu'à ces dernières semaines, je vous aurais fusillés, vous et tous les curés, croyant en cela faire une bonne action. Je vous dirai que je ne suis jamais entré dans une église que par curiosité, et jusqu'ici on ne m'a jamais parlé de la religion que pour m'en dire du mal. A l'exception des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui sont bonnes pour les pauvres, j'ai cru que les prêtres et les religieuses étaient tous des farceurs. Mais, depuis que je suis ici, je vous ai étudiés de près et vous avez fait tomber mes préjugés. Puisque je me suis trompé, aidez-moi à sortir de l'erreur. »

Tout ému de ces paroles, le Père Ruat questionna longuement le jeune soldat sur ses antécédents. Ce dernier lui apprit qu'il était très jeune lorsqu'il perdit son père et que sa mère s'était remariée. Il avait cinq frères, tous libres-penseurs, tous communards. Le malheureux Chassey, c'était son nom, ne savait ni lire ni écrire ; mais le commerce des hommes avait singulièrement développé son intelligence et, chose extraordinaire, il croyait en Dieu. « La simple raison, me dit-il, me prouve que le monde ne s'est pas fait tout seul, qu'il y a un

Etre tout-puissant, premier principe de toute chose, qui a tout créé. »

Quand la grâce eut pénétré dans ce cœur resté droit, elle y fit de véritables prodiges ; la Sœur Saint-Bruno fut chargée d'enseigner le catéchisme au jeune néophyte, et, au bout de huit jours, il fut plus instruit que tous ses compagnons ; aussi le jugea-t-on digne de faire sa première Communion. La veille de ce grand jour, la Sœur Saint-Bruno, voulant lui faire comprendre combien admirable était la condescendance du Roi des cieux qui allait descendre dans son cœur, commença son instruction par une comparaison qui eut un résultat tout différent de celui qu'elle attendait. « Si l'empereur Napoléon, dit-elle, était entré dans votre échoppe (le père et les frères du jeune soldat étaient cordonniers), il vous aurait fait un grand honneur. »

A ces paroles, le soldat bondit sur sa chaise. « *Badinguet !* s'écria-t-il tout furieux. S'il était venu chez nous, je l'aurais mis à la porte ainsi. » Et il esquissa un geste éloquent, puis s'enfuit.

La Sœur Saint-Bruno, toute déconcertée, s'empressa de raconter à l'aumônier ce qui venait de se passer. Chassey suivait de près, et il venait, tout penaud, dire au Père : « Je ne peux pas faire ma première communion, je me suis mis en colère. »

Le bon Père réussit à le calmer et lui demanda les raisons de la haine qu'il semblait porter à l'empereur. Il apprit que le jeune mobile avait été membre de la section maçonnique dont Napoléon était le chef, et qu'il avait pu ainsi juger de l'hypocrisie de l'empereur, qu'il trouvait profondément méprisable.

Le bon aumônier parvint finalement à lui faire com-

prendre qu'on pouvait naturellement sentir quelques impressions de haine pour une personne déterminée, mais qu'il fallait désavouer ce sentiment pour l'amour de Dieu. « Oh ! alors, je puis faire ma première communion, repartit Chassey, car c'est bien là ce que j'ai dit au bon Dieu. »

La solennité du lendemain fut des plus émouvantes ; la piété angélique du premier communiant arracha des larmes à toute l'assistance.

Quelques jours plus tard, les médecins durent renvoyer Chassey dans sa famille pour donner sa place à un nouvel arrivant, car la maladie de poitrine dont il était atteint pouvait durer longtemps encore. La veille de son départ, le jeune soldat dit à l'aumônier : « Père, les Sœurs affirment que la communion donne de la force ; il va m'en falloir beaucoup pour lutter contre mes frères, qui sont tous communards ; permettez-moi donc de communier encore une fois avant de partir. »

On juge de l'empressement du R. Père Ruat à accéder à cette demande et avec quelle affection il embrassa ce brave jeune homme quand, le lendemain, ce dernier quitta, avec une réelle émotion, cette maison du Bon-Secours où tant de sollicitude lui avait été témoignée.

Un mois après — on était en pleine Commune — le Père Ruat reçut un mot ainsi libellé : « Père, je suis à l'hôpital Saint-Martin, je vais mourir ; venez me voir, ne me refusez pas cette consolation. »

A cette heure, la soutane était prohibée ; le bon Père dut donc se déguiser en ouvrier ; une large blouse et un grand foulard rouge noué autour du cou le rendirent méconnaissable. Il monta sur l'impériale d'un omnibus, qui le conduisit à l'hôpital Saint-Martin ; là il eut soin,

pour rester en harmonie avec son costume, de demander le citoyen Chassey. Ce dernier, quand il reconnut le prêtre sous ce déguisement, fondit en larmes ; il était en proie à une fièvre ardente et reçut avec reconnaissance des oranges que le religieux avait eu la bonne pensée de lui apporter. Puis il parla de se confesser. « Mais, dit-il, je n'ai pas trouvé de péché, si ce n'est que je me suis plaint de beaucoup souffrir. Et vous ne savez pas, Père, j'ai fait un grand miracle ; j'ai décidé mes frères et mes beaux-frères à changer d'idées ; ils m'ont juré de faire comme moi et de devenir bons chrétiens. »

Le moribond dut faire le sacrifice de la sainte communion, car les communards gardaient tous les passages ; il expira le lendemain dans des sentiments parfaits, parlant jusqu'à la fin du prêtre et des bonnes religieuses qui lui avaient valu le grand bonheur de connaître Dieu et de mourir en chrétien.

Une des plus belles conquêtes de la grâce, durant ces mois sinistres du siège et de la Commune, fut celle de M. l'abbé Clabaud, qui, après sa conversion, devint un émule du B. Benoît Labre et mourut, il y a quelques années, à Amiens, après avoir donné à ses concitoyens l'exemple de la plus héroïque charité. Ce fut la Mère Sainte-Mechtilde qui eut la joie de ramener cette belle âme à Dieu.

En 1870, le jeune Clabaud était sergent-major des mobiles de la Somme. Blessé dans une sortie, lors du siège de Paris, il fut admis à l'ambulance de la rue du Regard, et son âme, très sensible au beau et au bien, se dilata dans l'atmosphère de charité que les bonnes religieuses créaient autour d'elles. Quoique fils d'un modeste marchand de grains, il avait l'esprit cultivé et était

naturellement poète. La Mère Sainte-Mechtilde eut bientôt toute sa confiance et elle exerça sur lui une si heureuse influence qu'il s'en vint un jour trouver le R. Père Ruat pour se confesser et revenir franchement à la vie chrétienne.

A partir de ce moment, et quand sa santé fut un peu consolidée, il allait tous les jours à la Messe dans la petite chapelle de l'Orphelinat, et bien souvent, pendant le saint Sacrifice, sa voix grave se mêlait à celle des enfants. Il chantait avec une onction toute particulière ce cantique, qui traduisait ses nouveaux sentiments :

Ils ne sont plus, ces jours de larmes;
J'ai retrouvé la paix du cœur
Depuis que j'ai goûté les charmes
Des tabernacles du Seigneur.

Déjà alors il se révélait apôtre et se faisait l'auxiliaire des religieuses auprès des blessés. Un de ses voisins de lit jurait en toute occasion, au grand désespoir des gardes-malades, qui eurent beaucoup de peine à lui faire perdre cette habitude; le jeune sergent les aida dans cette œuvre et eut le bonheur d'opérer la conversion de son compagnon d'infortune.

La guerre terminée, Clabaud retourna à Amiens auprès de son père qu'il aidait dans son commerce; mais il resta en correspondance très suivie avec la Mère Sainte-Mechtilde et le Père Ruat. Un jour, celui-ci reçut une longue missive du jeune Clabaud, lequel lui confiait des choses fort intéressantes et tenant presque du roman. S'étant trouvé par hasard en chemin de fer, disait-il, avec un groupe de jeunes royalistes, qui se rendaient à Anvers pour saluer le comte de Chambord, il se sentit

presque subitement gagné à la cause du prince exilé et composa, séance tenante, une pièce de vers en son honneur. Il résolut d'accompagner la députation à Anvers, fut admis à l'audience et même autorisé à réciter ses vers. Le comte de Chambord, très ému, applaudit chaleureusement et recommanda à son secrétaire, M. de Conti, de garder soigneusement cette poésie ; quelques jours plus tard, il envoyait un gentilhomme d'Amiens féliciter de sa part le jeune poète et lui rendre la visite que ce dernier lui avait faite.

Ces faits furent bientôt connus et attirèrent l'attention sur le fils du marchand de grains ; aussi deux propositions de mariage très avantageuses lui furent-elles faites, et Clabaud, ne sachant quelle décision prendre, demandait l'avis du prêtre à qui il avait donné toute sa confiance, et des prières aux religieuses, surtout à la Mère Sainte-Mechtilde, qu'il aimait comme une mère. On commença aussitôt une neuvaine de messes, mais elle n'était pas encore achevée qu'une nouvelle lettre arrivait. « Je laisse le monde et ses avantages, écrivait le jeune homme. Dieu m'appelle, je veux être jésuite et missionnaire. »

Ainsi fut fait ; malgré les résistances et le mécontentement de son père, Clabaud entra au noviciat des Pères Jésuites. Il édifia si bien ses confrères, par sa piété et son ardeur, qu'on finit par l'appeler le saint Clabaud. Cependant, au bout de cinq années de probation, les Supérieurs déclarèrent qu'il n'avait pas la vocation de la vie religieuse et qu'il ferait plus de bien dans le monde.

L'âme remplie de tristesse, le pauvre jeune homme vint derechef demander conseil à l'aumônier du Bon-Secours

et lui confia sa ferme résolution de devenir missionnaire. Le sage ecclésiastique eut beau lui rappeler que les religieux qui l'avaient examiné, en toute connaissance de cause, n'avaient point parlé sans avoir sollicité les lumières du ciel, et que, du reste, dans le monde, il pourrait servir la cause de Dieu très efficacement.

Le jeune Clabaud ne voulut rien entendre, et, comme son père lui refusait les moyens pécuniaires pour suivre son attrait, il partit pour Rome à pied en mendiant son pain. Arrivé dans la Ville Eternelle, il continua cette vie de privations avec la pensée d'imiter le Bienheureux Labre ; le jour, il suivait les cours de philosophie et de théologie au Séminaire français, et, aux heures libres, il visitait et soignait les malades indigents, partageant avec eux le pain qu'il avait mendié. Il fut ordonné prêtre à Rome et persévéra dans sa vie de sublime abnégation, soutenu par les encouragements de la Mère Sainte-Mechtilde, qui admirait en lui l'œuvre de la grâce. Rappelé en France quelques années plus tard, par la mort de son père, M. l'abbé Clabaud se fixa à Amiens et convertit en hôpital la maison qui lui était revenue en héritage. Dès lors, il se consacra plus que jamais au soin des malades, et, durant une épidémie de fièvre typhoïde, qui désolait la ville, il ramassa dans la rue un pauvre atteint de la contagion, le porta chez lui et fut la victime de son héroïque dévouement, car, peu de jours après, il succombait de la même maladie.

A cette époque, la Mère Sainte-Mechtilde avait quitté ce monde — elle mourut en 1886 ; mais le R. Père Ruat, qui fut en partie l'instrument de cette conversion merveilleuse, apprit par les journaux les funérailles magni-

fiques que la ville d'Amiens avait tenu à faire à celui qui était mort dans l'exercice de la plus parfaite charité.

On nous pardonnera cette petite digression, qui nous a menés loin des événements qui se déroulèrent au printemps de 1871.

Les menaces proférées par les apôtres de l'Internationale et de la Commune s'étaient réalisées, et, dans la capitale déjà si éprouvée, l'on vit la guerre fratricide succéder à la guerre avec l'étranger. Le 18 mars, le pouvoir tomba entre les mains d'une association d'aventuriers et de malfaiteurs qui, non contents de voir la France humiliée et mutilée, eurent recours aux pires excès pour renverser toutes les institutions sociales. La presse étrangère (1) put alors, sans être taxée d'exagération, comparer Paris à une chaudière infernale où bouillonnaient toutes les passions.

La conclusion qui s'impose, après l'étude approfondie de ces jours néfastes, c'est qu'on s'attaquait surtout à Dieu et à la religion. A peine constituée, la Commune s'empressa de décréter la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ce qui, dans la pensée des meneurs, signifiait : suppression, extermination de toute idée chrétienne. C'est vraiment le sentiment de tous qu'exprimait un des leurs, Raoul Rigault, lorsqu'il déclarait brutalement au domestique de M. Deguerry, curé de la Madeleine : « Il n'y a pas de Dieu ; notre révolution est faite contre ton Dieu, ta religion, tes prêtres ; il ne doit plus rien rester de tout cela. »

Il n'est donc pas étonnant que le premier acte des Communards ait été de s'emparer des églises ; chaque

(1) *Le Times.*

jour, durant les mois d'avril et de mai, elles furent tour à tour envahies, saccagées, profanées. « Dans plus de « trente de nos édifices religieux s'établirent des clubs « qui, écrit M. Lecanuet, rivalisèrent de violence et « d'impiété. Toutes les extravagances sanguinaires que « peut concevoir un cerveau humain en démence y « furent applaudies ; il semble que l'idée de se trouver « dans la maison de Dieu provoquât une haine satanique.

Les temples du Seigneur devinrent le théâtre de scènes indescriptibles, de scènes que le R. Père Perraud, de l'Oratoire, le futur évêque d'Autun, appelait justement « un mystère d'effroyable iniquité (1). » *C'était vraiment,* selon une parole de Bossuet, *l'heure des ténèbres et de la puissance du mal, car, partout, à l'orgie se mêlait le blasphème, comme pour braver le Dieu qui tenait la coupe des fléaux suspendue sur nos têtes.*

Loin de nous de vouloir raviver des souvenirs que les cœurs chrétiens et français auraient voulu effacer de leur sang ; nous préférons rappeler cette parole de M. de Pontmartin, car elle s'applique à notre sujet : « Il est miraculeux, en dehors de toute prévision et de « toute vraisemblance humaine, qu'il soit resté debout « un seul édifice religieux ; Dieu a préservé ses temples « mieux que les puissants de ce monde n'ont pu pré- « server leurs palais. »

Les Sœurs du Bon-Secours purent, elles aussi, toucher du doigt cette protection du Seigneur, qui fut d'autant plus merveilleuse qu'elles se trouvaient au centre de tous les dangers. En effet, durant quarante-huit heures,

(1) Oraison funèbre de Mgr Darboy.

la lutte entre les troupes régulières et les fédérés se déroula autour de la Maison-Mère, rue de Rennes, rue Notre-Dame-des-Champs et boulevard Montparnasse. On était entouré de barricades et, à mesure que les fédérés perdaient pied, ils laissaient derrière eux des insurgés chargés de mettre, à l'aide de pétrole et de quelques barils de poudre, le feu aux maisons contre lesquelles les barricades étaient appuyées. C'est ainsi que le collège Stanislas, à côté duquel se trouve le Bon-Secours, avait été désigné pour l'incendie, et il ne fut sauvé que par un vrai miracle.

Mais laissons la Sœur X. raconter elle-même à l'une de ses compagnes les péripéties de la lutte et redire l'action de grâces qui sortait de tous les cœurs :

« Gloire à Dieu ! Action de grâces à Marie, Notre-Dame du Bon-Secours !

« Oui, gloire à Dieu, ma chère Sœur, car le jour tant désiré est enfin arrivé ! Hier, 24 mai, en notre fête patronale, les Versaillais entraient dans notre quartier et nous délivraient des mains de nos persécuteurs. Nous avons eu, pendant deux jours, une bataille à notre porte ; la nuit du 23 au 24, les Versaillais étaient à la gare de l'Ouest et les fédérés rue de Rennes, du côté de Saint-Germain-des-Prés. Nous étions ainsi entre deux feux ; les canons et les mitrailleuses faisaient rage et produisaient un tel vacarme qu'il nous semblait être sur un champ de bataille ; de plus, l'obscurité était complète. Je ne puis vous dire ce que nous avons éprouvé ; non, jamais les impressions de ces journées ne s'effaceront de notre mémoire. Enfin, vers midi, les Versaillais poursuivaient les fédérés, qui se sauvaient par la rue de Vaugirard ; mais ces derniers, dans leur fureur de se

voir vaincus, mettent le feu à la poudrière du Luxembourg; heureusement, un retard, apporté à l'exécution de cette horrible vengeance, a préservé nos libérateurs. Seulement, la commotion a été si forte que beaucoup de carreaux de nos fenêtres ont été brisés, ainsi que les vitraux de la chapelle, à l'exception de ceux du sanctuaire, où tout est resté intact. Dans le premier moment, ce désastre nous a été bien sensible; mais, en considérant combien le bon Dieu nous a protégées, comparativement à tant d'autres communautés, nous ne pouvons que nous écrier, dans l'élan de notre reconnaissance : « Que vous êtes bon, Seigneur, et que votre miséricorde « est grande! »

« Pensez donc, ma chère Sœur, à tout ce qui vient de se passer. Mgr l'archevêque, le vicaire général, qui était notre supérieur, le curé de la Madeleine, fusillés comme otages, avec soixante prêtres et religieux; des religieuses gardées à vue dans leur communauté, sans Messe depuis le dimanche de Quasimodo, les Sœurs de Picpus conduites en prison, les églises profanées, Notre-Dame des Victoires odieusement outragée, les tabernacles ouverts, les vases sacrés volés, la sainte Vierge insultée et, vous le dirai-je? le Saint des saints foulé aux pieds par les misérables qui voulaient anéantir Dieu lui-même..... Et nous, nous qui ne sommes cependant pas sans péché, pendant tout ce temps, nous avons conservé notre prêtre, nos autels, nos sacrifices, nos saluts, notre Dieu dans son tabernacle, et nous avons pu faire, *sans interruption,* une adoration perpétuelle depuis le Jeudi Saint. Pourquoi cela? Dieu seul le sait, ses desseins sont insondables. Non, notre vie tout entière sera trop courte pour reconnaître ce bienfait. »

Cette protection merveilleuse s'étendit aussi à l'Orphelinat de la rue du Regard. Un jour, on vint annoncer à la Mère Sainte-Mechtilde qu'une troupe de communards la demandaient à la porte ; ils venaient faire arborer le drapeau rouge sur la façade de la maison. La supérieure les fait entrer au réfectoire, leur sert du vin et, pendant qu'ils se rafraîchissent, elle leur explique avec un grand calme qu'ils se trompent certainement dans leur prétention, car l'Orphelinat n'appartient pas au gouvernement. Contre toute attente — car ailleurs de pareilles objections n'avaient pu les convaincre — les délégués ne répondirent mot et s'en allèrent emportant leur drapeau.

A la Maison-Mère, comme à l'Orphelinat, les courages étaient à la hauteur de tous les événements ; on avait appris que les Sœurs du Bon-Secours étaient inscrites sur la liste des otages, et la Mère Sainte-Cécile envisageait avec calme la perspective d'être choisie comme victime ; mais la Mère Sainte-Camille, assistante, avait donné cette consigne à la Sœur portière : « Si on demande la Supérieure générale, n'appelez que moi ; je serai trop heureuse de m'en aller et de mourir à la place de notre Mère. »

Durant ce long et triste hiver, les Sœurs eurent la consolation de ramener beaucoup d'âmes à Dieu parmi les blessés qui succombèrent dans les ambulances. « Il « y avait bien des récalcitrants, écrit une Sœur, mais « la Médaille miraculeuse a fait son œuvre, et tous ceux « qui ont passé par nos mains ont reçu les derniers « sacrements et ont fait une mort édifiante. A l'ambu- « lance des Sourds-Muets, nous étions bien aidées par « les prêtres de Saint-Jacques du Haut-Pas, surtout par « M. l'abbé Rataud, plus tard curé de Notre-Dame des

« Victoires, qui était d'un dévouement admirable pour « nos pauvres soldats. »

A l'ambulance du Corps Législatif, ouverte en octobre 1870, se trouvaient six Sœurs du Bon-Secours, entre autres les Sœurs Marie de la Visitation et Sainte-Alphonsine ; nous avons vu la première aux Tuileries en 1848, et nous retrouverons la seconde en 1886 comme maîtresse des novices. Dans cette ambulance, les Sœurs exercèrent une si heureuse influence que tous les malades, officiers et soldats, se convertirent ; des faits nombreux témoignent que, dans ces asiles de la douleur, elles furent vraiment des anges de paix et de charité les traits suivants en sont la preuve.

Un pauvre zouave, qui devait subir l'amputation des deux jambes, était terrifié à la pensée de l'opération et jetait des cris lamentables : « Ma Sœur, dit-il, en grâce donnez-moi votre scapulaire; il me semble que cela m'empêchera de crier pendant l'opération. » La religieuse acquiesca à ce désir, et, dès lors, le blessé montra un grand courage. Il expira le lendemain en suppliant sa garde d'écrire à sa mère qu'il était mort en bon chrétien.

Un organiste de Strasbourg mourut à la même ambulance dans des sentiments bien édifiants. Ses dernières paroles furent celles-ci : « Merci, ma Sœur, merci de tout ce que vous avez fait pour moi. Je suis si heureux ! Jamais je ne l'ai été autant. Je n'ai qu'un regret en quittant ce monde, c'est de ne pouvoir revoir ma mère. »

Un jour, on amena aussi un marchand de balais, qui était un des organisateurs de la Commune; il avait été blessé, et, comme il souffrait beaucoup, il criait tout hors de lui : « Mais, ma Sœur, faites-donc quelque chose pour moi, ne pouvez-vous rien pour moi ? — Si, je puis faire quelque chose pour vous, répondit doucement la religieuse; je puis chercher M. l'aumônier, qui vous donnera ce dont vous avez surtout besoin : la paix. — Eh bien, oui, je veux bien, dit-il. » Lorsqu'il eut rempli ses

devoirs religieux, il se trouva tout changé et avoua qu'en effet il était maintenant dans la paix. Sa femme, vrai démon, ne cessait de répéter : « Oh ! ces Versaillais, si je pouvais, je les tuerais tous. — Tais-toi, répondait-il, tu ne sais ce que tu dis ; pour moi, si j'avais à recommencer, je ne ferais pas ce que j'ai fait. » Et malgré les épithètes de lâche et les injures que lui prodiguait sa femme, il conserva son calme et mourut en prédestiné.

Dans une des salles du Corps Législatif, se trouvait aussi un jeune mobile qui, avant la guerre, avait mené une vie scandaleuse. Dès le premier jour de son arrivée, la Sœur, le croyant très mal, lui demanda s'il ne voulait pas se confesser. « Je me suis confessé en Prusse, dit-il, quand j'étais prisonnier, mais je ne refuse pas de recommencer. » Puis, avec une grande simplicité, il la sollicita de vouloir bien lui apprendre ses prières, et la Sœur n'oublia jamais l'émotion qu'elle ressentit en le voyant, un livre à la main, apprendre à nouveau les saintes formules que sa mère lui avait fait tant de fois répéter. Il mourut en récitant le *Credo*.

Mais une des conquêtes de la grâce, qui réjouit particulièrement les religieuses, fut celle d'un petit garçon du peuple, qui avait eu les jambes broyées par une voiture et qu'on amena à l'ambulance du Corps Législatif. Le pauvre enfant n'avait pas reçu le baptême et ignorait même qu'il y eût un Dieu. L'aumônier le baptisa et pensait en rester là ; mais la grâce du sacrement agit sur l'enfant d'une façon merveilleuse ; aussi demanda-t-il, avec instances, qu'on voulût bien l'instruire. Comme il était très intelligent, la tâche fut facile et il fut bientôt en état de faire sa première communion.

Quand le cher petit eut reçu Jésus dans son cœur, il fut tout transformé : « Maintenant, dit-il, je ne désire plus rien, je veux aller au ciel *faire connaissance avec le bon Dieu.* » Il souffrit beaucoup jusqu'au dernier moment — ses jambes tombaient par morceaux — et il offrait toutes ses souffrances, avec un courage au-dessus de son âge, pour la conversion de sa famille et pour la sainte Eglise. Ce petit prédestiné refusait même de boire, alors que ses lèvres étaient desséchées par la soif, pour avoir quelque chose de plus à offrir à Dieu. Quand on lui demandait s'il souffrait beaucoup : « Oh ! oui, et j'ai quelquefois bien du mal à m'empêcher de crier, mais quand je pense au ciel, cela me donne du courage. » Les Sœurs s'ingéniaient à lui faire oublier ses

souffrances et voulaient parfois lui lire une histoire; mais il les arrêtait : « Oh! je n'aime pas cela, parlez-moi toujours du bon Dieu. » Au moment de mourir, il ne savait comment remercier l'aumônier et les bonnes religieuses : « Je n'ai rien à vous donner, disait-il, mais, comme je pourrai prier au ciel, je prierai *tout plein* pour vous. »

A l'ambulance du collège Stanislas, les retours des prodigues ne furent ni moins nombreux ni moins consolants. Cette ambulance était la tête des annexes du Val-de-Grâce ; elle comprenait cent lits. Le personnel du collège, avec le concours des Sœurs du Bon-Secours, donna ses soins à cinq cent soixante et onze militaires blessés ou malades. M. l'abbé de Lagarde, directeur du collège Stanislas, était l'âme de l'ambulance ; « il eut là, dit son historien, l'occasion de déployer ses grandes qualités : une sagesse qui savait tout prévoir, une sollicitude qui ne comptait pas ses peines, et un patriotisme que le sentiment religieux portait au suprême degré. »

Dans des lettres que sa famille a conservées, M. l'abbé de Lagarde dépeint la physionomie de cet asile de la douleur, où la grâce divine faisait descendre une atmosphère de paix. « Notre ambulance fonctionne dans les meilleures conditions, écrivait-il avant l'investissement ; elle est citée comme une ambulance modèle. Nos Frères rivalisent de zèle et de dévouement sous la direction des Sœurs du Bon-Secours ; ils sont répartis par groupes de deux pour dix soldats, et ils les soignent jour et nuit avec une sollicitude vraiment maternelle.

« Ces pauvres soldats arrivent, pour la plupart, avec les mains, les pieds, le linge dans un état pitoyable ; vous les revoyez quelques heures plus tard, toute une transformation s'est opérée ; ils sont déjà à moitié guéris,

tant ils se trouvent bien soignés. Nous leur avons fait, de mercredi à dimanche dernier, un petit triduum ; ils se sont confessés de la façon la plus édifiante et ont communié dimanche matin ; le soir, il y a eu réception solennelle du scapulaire. Ce samedi a été une de mes plus consolantes journées de prêtre... Un exemple de ce que peuvent les sacrements : Un marin, venu d'un de nos forts, semblait vouloir prolonger son mal ; manifestement, il avait peur de retourner au feu. On annonce qu'il doit partir avant la fin du triduum ; il se décide à se confesser la veille de son départ, communie le lendemain matin et descend de la chapelle, transformé par la joie et plein de courage. « Ah ! maintenant, je n'ai « plus peur des Prussiens, et je suis prêt à me battre ! » Il m'embrasse et part en me promettant que, s'il repasse par ici, il ne manquera pas de venir me voir. »

Après la reddition de la capitale, l'officier comptable, qui avait établi ses bureaux au collège Stanislas, le capitaine Trestour, fit ses adieux à la direction et au personnel de l'ambulance dans un discours ému, où nous relevons ces mots : « Il y a des heures dans la vie, Messieurs, qu'on ne peut oublier, qu'on n'oubliera jamais ! Et de toutes les péripéties d'une longue carrière militaire, celle que j'ai partagée avec vous restera toujours présente dans mon souvenir, gravée dans mon esprit, vivante dans mon cœur, par cela même que nous avons tous souffert avec courage, sans défaillance et soutenus par la foi chrétienne. »

Le capitaine Trestour était un excellent homme, mais, pendant sa longue carrière militaire, surtout pendant son séjour de vingt-cinq ans en Afrique, il avait oublié la pratique de ses devoirs religieux. « Quand il vit le

dévouement sans bornes du directeur, de ses aides et des excellentes Sœurs du Bon-Secours, dévouement que la religion seule pouvait inspirer, quand il fut témoin des consolantes cérémonies religieuses, surtout quand il entendit les chaleureuses allocutions de l'abbé de Lagarde, ses appels éloquents aux blessés et aux malades pour les ramener vers leur Dieu, le brave capitaine fut profondément ému, et, plus d'une fois, on put surprendre sur ses joues mâles des larmes d'attendrissement. Il prit donc sa part des exhortations de l'abbé de Lagarde et revint aux pratiques religieuses de sa jeunesse. Après son départ, le capitaine Trestour n'oublia ni le collège Stanislas ni les amis qu'il y avait laissés, et, chaque fois que l'occasion s'en présentait, il ne manquait pas de faire une visite à M. l'abbé de Lagarde (1). »

(1) *Vie de l'abbé de Lagarde*, par le R. P. Simler. 1887. Paris, Lecoffre.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES ANNOTATIONS

contenues dans le premier volume et indication des sources.

Pages.

3 et 4 HERVÉ BAZIN. — *Les grands Ordres et Congrégations de femmes.* Paris, Lecoffre, 1889.

6 Pour les *Sœurs noires,* appelées aussi *Cellites* ou *Collestines,* voir le *Dictionnaire des Ordres Religieux,* par le P. HÉLYOT, publié par M. l'abbé MIGNE. Tome I, 1847.

8 CHARLES DE RIBBES. — *Les Familles et la Société en France avant la Révolution.* 3e édition. Tome I. Paris, Albanel, 1874.

9 Mgr BOUGAUD. — *Le Christianisme et les Temps présents.* Tome I. Paris, Poussielgue, 1874.

16 ALFRED NETTEMENT. — *Semaine des Familles.* 1862.

18 *Dictionnaire des Ordres religieux.* Tome IV. Paris, Migne, 1857.

19 Mgr GAY. — *Vie et Vertus chrétiennes.* Tome III. Traité de la Charité fraternelle. Paris, Oudin, 1888.

25 CHARLES HAMEL. — *Histoire de l'église de Saint-Sulpice.* Paris, Lecoffre, 1901.

33 Vte G. D'AVENEL. — *Les Evêques et Archevêques de Paris.* Casterman, Tournai, 1878.

34 *Ami de la Religion.* Tome 38e.

49 Au lieu de *Imitation,* lire : Joan., III.

65 M. l'abbé HAIGNERAI. — *Histoire de Notre-Dame de Boulogne.* Boulogne, Berger, 1857.

75 PAUL TRIAIRE. — *Récamier et ses contemporains.* Paris, Baillière, 1899.

89 Ch. HAMEL. — *Histoire de l'église de Saint-Sulpice.*

91 *Mémoires de Mme la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France,* par le duc DES CARS. Paris, Plon, 1883.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE DEUXIÈME

DE L'ÉPREUVE DE LA MALADIE

CHAPITRE TROISIÈME

LES DÉBUTS DU BON-SECOURS

1821-1824.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA RÉVÉRENDE MÈRE GEAY

1826-1830.

CHAPITRE SIXIÈME

FONDATION A BOULOGNE. — LE CHOLÉRA. — L'ORPHELINAT DE LA PROVIDENCE.

1830-1833.

CHAPITRE NEUVIÈME

FONDATION A ABBEVILLE. — REGARD SUR LILLE.

1845-1848.

CHAPITRE DIXIÈME

L'AMBULANCE DES TUILERIES. — FONDATION A ORLÉANS. MORT DE LOUIS-PHILIPPE.

1848-1850.

CHAPITRE ONZIÈME

LES DIX DERNIÈRES ANNÉES DU GOUVERNEMENT DE LA RÉVÉRENDE MÈRE GEAY

1850-1860.

CHAPITRE DOUZIÈME

MALADIE ET MORT DE LA RÉVÉRENDE MÈRE GEAY. ÉLECTION DE LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINTE-CÉCILE.

1860-1861.

CHAPITRE TREIZIÈME

FONDATION A DUBLIN

1861-1863.

Pages.

CHAPITRE QUATORZIÈME

FONDATION A ROZOY. — MORT DU CARDINAL MORLOT. — LA SŒUR SAINTE-FULGENCE NOMMÉE SOUS-MAITRESSE DES NOVICES. — FONDATION A ROUBAIX.

1861-1863.

CHAPITRE QUINZIÈME

BREF LAUDATIF

1864.

CHAPITRE SEIZIÈME

MORT DE LA MÈRE SAINTE-MARIANNE. — LA MÈRE SAINTE-FÉLICITÉ EST NOMMÉE SUPÉRIEURE A ROZOY; CONVERSIONS QU'ELLE OPÈRE. — FONDATIONS A QUIMPER ET A MORLAIX.

1865-1866.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA. — L'ORPHELINAT DE LA PROVIDENCE. FONDATION A CORK.

1866-1867.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME



TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

DU PREMIER VOLUME



BAR-LE-DUC — IMPR. SAINT-PAUL

36, BOULEVARD DE LA BANQUE — 1281,4,08.

